

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université d'Alger II / Bouzareah
Faculté des Lettres Etrangères / Département de Français



Thèse

En vue de l'obtention du diplôme

Doctorat LMD en sciences du langage. Option : Sociolinguistique et Analyse du Discours

Thème :

**L'impact de la paratopie des écrivains sur la mise en mots de la violence terroriste dans le contexte de la décennie noire:
le cas de Malika MOKADDEM dans « *Des rêves et des assassins* » et de Yasmina KHADRA dans « *A quoi rêvent les loups?* »**

Tome I

Thèse préparée par : Farid ORICHA

Soutenue le : 02/02/2020.

Devant le jury composé par :

Nom et Prénom :	Grade :		
Mme. ASSELAH-RAHAL Safia.	Professeure	Univ : Alger2	Présidente
Mme. BENALDI Hassiba.	MCA	Univ : Alger2	Rapporteur
Mme. GRINE Nadia.	Professeure	Univ : Ahmed Draya. Adrar	Examinatrice
Mme. BERGHOUT Noudjoud	Professeure	Univ : Alger2	Examinatrice
Mme. SEDDIKI Zineb.	MCA	Univ : Ziane Achour. Djelfa	Examinatrice
Mme. FATMI Sabrina	MCA	Univ : Alger2	Examinatrice

Dédicace

Mes parents, mon fils Ahmed

*Vous qui êtes, ma raison d'être et ma volonté de
devenir*

Mes sœurs, mon épouse et mes frères

Vous qui êtes, ma joie, mon soutien et ma fierté

*Je me dédie à vous et mon travail. Mais avant et
après tout,*

je vous aime.

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance, mon infinie gratitude et mon total respect à ma directrice de thèse, Docteure Hassiba BENALDI.

Je la remercie de m'avoir encadré, orienté, aidé et conseillé. Je la remercie aussi, pour sa confiance, sa patience, sa disponibilité et ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter ma réflexion. Je la remercie surtout, pour le temps qu'elle a consacré à m'apporter les outils méthodologiques indispensables à la conduite de cette recherche. Son exigence m'a grandement stimulé. J'ose espérer qu'elle trouvera dans ce travail un hommage vivant à sa haute personnalité.

Je tiens à exprimer par la suite, ma profonde gratitude à Professeure Asselah-Rahal Safia, Professeure Grine Nadia, Professeure Berghout Noudjoud, Docteure Bestandji Nabila et à Docteure Béjaoui Wafaa. Pour les efforts qu'elles ont généreusement déployés pour notre formation de troisième cycle.

Mes remerciements vont aussi aux membres du jury. Je leur adresse, avec tout le respect qui se doit, mes remerciements les plus distingués.

Je ne peux oublier d'adresser mes remerciements à tous le staffe enseignant au département de Français, ici à l'Université Alger2 et aussi à l'Université Ziane Achour de Djelfa. Un grand merci est adressé en particulier à Docteure Benderrah Baya, Docteure Seddiki Zineb, Docteure Chahta Faiza et Docteure Belhadj Amira. Sans oublier Mr Masmoudi et Mr Lahoual.

Je n'oublierai pas de remercier mes deux grands amis. Je cite, Mr Omrane Mohamed Ali, ami, frère et confident et Mr Khadir Mohamed pour le soutien qu'ils m'ont apporté tout au long de ce parcours.

Je réserve le plus grand merci aux membres de ma famille. Mon très cher père, Oricha Ahmed et ma très chère mère Omarane Messaouda, mon fils bien aimé, mes tendres sœurs Amel et Ouidad, ma chère épouse Khadidja et mes honorables frères Mr Abde Aziz, Mr Soufiane et Mr Wassim. Mr Soufiane que je remercie grandement pour sa très précieuse aide. Un tendre et gros bisou aux tout mignons bambins qui remplissent notre âme de joie et de bonheur avec leur gazouillement angélique que je chante leurs noms, Ahmed, Bachir, Chahed, Maya, Messaouda, Omar et Mohamed Taha.

Table des matières

INTRODUCTION GENERALE.....	12
Chapitre I : la violence ,un essai de definition	28
Introduction.....	29
1. Définition de la violence.....	29
2. Les causes de la violence	31
2.1 La violence individuelle ; ses causes et ses conséquences	31
2.2 La violence du groupe ; ses causes et ses conséquences	34
3. Les facteurs de la violence.....	36
3.1 Age et sexe	36
3.2 Classe sociale	36
3.3 Race ou groupe ethnique.....	36
4. Les formes de la violence	37
4.1 La violence physique	37
4.2 La violence morale (psychologique).....	38
4.3 La violence symbolique	39
4.4 La violence intellectuelle	41
5. l’Islam et la violence.....	42
Chapitre II:La violence à travers l’Histoire de l’Algérie	47
Introduction.....	48
1. L’Algérie, Histoire d’un territoire et d’un peuple	49
1.1 Genèse d’un territoire	49
1.2 Genèse d’un peuple :.....	49
2. L’Algérie rattachée à l’Empire ottoman	52
3. L’occupation française.....	53
4. Les principales composantes de la population algérienne.....	54
4.1 Les berbères	54
4.2 Les Arabes.....	56
4.3 Les Koulouglis	57
5. Les Algériens et la violence.....	58
5.1 Les algériens et la violence avant l’époque Ottomane	58
5.1.1 Les citoyens :.....	59

5.1.1.1	La violence physique :	60
5.1.1.2	La violence morale :	62
5.1.1.3	La violence symbolique :	62
5.1.2	Les tribus nomades :	63
5.1.2.1	Les violences physique et morale :	63
5.1.2.2	La violence symbolique :	64
5.2	Les Algériens et la violence pendant l'époque Ottomane	65
5.2.1	Les citadins :	65
5.2.1.1	La violence physique et morale :	65
5.2.1.2	La violence symbolique :	67
5.2.2	Les tribus nomades :	67
5.3	La violence pendant l'occupation française	68
5.3.1	Les formes de violence exercées par l'occupant contre les Algériens :	70
5.3.1.1	La violence physique :	70
5.3.1.2	La violence morale :	74
5.3.1.3	La violence symbolique :	76
5.4	La violence après l'indépendance	78
5.4.1	violence physique et morale :	79
5.4.2	Violence symbolique :	79
Conclusion		81
Chapitre III :Cadrage théorique : de l'Analyse du discours à la paratopie de l'écrivain.		82
Introduction		83
1.	L'Analyse du discours	84
1.1	Genèse de la discipline	84
1.2	L'Analyse du discours littéraire :	85
1.3	Objet et champ d'analyse pour l'Analyse du discours	87
1.4	Le discours, définition	89
1.5	Les genres de discours: typologie des discours en AD :	90
1.6	Le « discours » et le « contexte »	92
1.7	La notion de « contexte » dans « Le discours littéraire » :	94
1.8	La représentation dans le discours littéraire :	97

2.	Outils pour l'analyse du discours littéraire	99
2.1	Outils d'ordre linguistique	100
2.1.1	La scène d'énonciation	100
2.1.1.1	Les scènes qui complètent la scène d'énonciation	101
2.1.1.1.1	La scène englobante	101
2.1.1.1.2	La scénographie	101
2.1.1.1.3	La scène générique	101
2.1.1.1.4	La situation d'énonciation	101
2.1.1.1.4.1	Les déictiques	103
2.1.1.1.4.1.1	les déictiques de personnes	103
2.1.1.1.4.1.2	Les déictiques spatiaux.....	105
2.1.1.1.4.2	Le problème du narrateur	105
2.1.1.1.4.3	Les plans de l'énonciation (discours/ récit).....	106
2.1.2	La polyphonie	108
2.1.3	La subjectivité dans le langage et la paratopie :.....	109
2.1.3.1	Les marqueurs de modalité :.....	110
2.1.3.1.1	Les adjectifs subjectifs :	111
2.1.3.1.2	Les verbes :	113
2.1.3.1.2.1	Les verbes occasionnellement subjectifs :.....	113
2.1.3.1.2.2	Les verbes intrinsèquement subjectifs.....	114
2.1.3.1.3	Les compléments du nom subjectifs	117
2.1.3.1.4	Les substantifs :	119
2.2	pragmatique comme outil d'analyse.....	120
2.2.1	Pragmatique comme outil d'Analyse du discours	120
2.2.1.1	Implicite et discours littéraire	121
2.2.1.1.1	Présupposés et sous-entendus.....	122
2.3	Outils d'ordre extralinguistique	123
2.3.1	La paratopie ; genèse, définition et embrayeurs paratopiques	124
2.3.1.1	Discours constituant	124
2.3.1.2	Définition de la paratopie	126
2.3.1.3	Les types de potentiels paratopiques :.....	129

2.3.1.3.1 Paratopie d'identité :.....	130
2.3.1.3.2 Paratopie spatiale :.....	130
2.3.1.3.3 Paratopie temporelle :.....	130
2.3.1.3.4 Paratopie linguistique :.....	131
2.3.1.4 Les embrayeurs paratopiques	131
2.3.1.4.1 les formes d'embrayage paratopique.....	132
Conclusion	135
Chapitre IV :Analyse de la mise en mots de la violence terroriste dans les discours romanesques : « Des rêves et des assassins » de Malika Mokaddem et « A quoi rêvent les loups ? » de Yassmina Khadra.....	
Introduction.....	137
1. Projet d'analyse :	138
1.1 Outils linguistiques	141
1.1.1 Grilles de lecture :	141
1.1.1.1 grille descriptive	142
1.1.1.2 grille analytique 1	142
1.1.1.3 grille analytique 2	143
1.1.1.4 grille analytique 3 :.....	144
2. L'analyse : application de la méthodologie :.....	145
2.1 Contexte de production des discours	146
2.1.1 Contexte littéraire : La littérature d'urgence	146
2.1.2 Contexte socio-historique de production des deux discours littéraires : La décennie noire	146
3. L'analyse du premier corpus « <i>Des rêves et des assassins</i> » de Malika Mokaddem	147
3.1 Présentation du discours et de l'auteur : Grille descriptive du roman.....	147
3.1.1 Scénographie du 1 ^{er} corpus :	147
3.1.2 Biographie de l'auteure	148
3.2 L'analyse paratopique du discours romanesque	150
3.2.1 Les potentiels paratopiques de Malika MOKADDEM ; de la paratopie sociale à la paratopie spatiale :	152
3.2.1.1 Première paratopie : analyse des extraits	153
3.2.1.2 Deuxième paratopie : analyse des extraits	155

3.3	Analyse de la représentation discursive de la violence dans « <i>Des rêves et des assassins</i> »	157
3.3.1	Représentation de la violence par la voix « je »	157
3.3.2	Représentation de la violence par la voix « nous »	165
3.3.3	Représentation de la violence par la voix « on »	175
3.4	Polyphonie : étude quantitative des marqueurs dans le discours romanesque ; « <i>Des rêves et des assassins</i> » de Malika Mokaddem :	181
3.5	L'implicite : étude quantitative des extraits qui disent la violence terroriste: .	182
3.5.1	Le déictique « je » :	183
3.5.2	Le déictique « nous » :	184
3.5.3	Le déictique «on » :	185
3.5.4	Synthèse (1) :	186
3.6	L'analyse des modalisateurs axiologiques des extraits qui relatent la violence terroriste	188
3.6.1	Synthèse (2)	195
3.7	L'analyse des substantifs	196
3.7.1	Synthèse (3)	199
4.	L'analyse du deuxième corpus ; « <i>A quoi rêvent les loups ?</i> » de Yasmina khadra	201
	Nous commençons notre travail d'analyse par une :	201
4.1	Présentation du discours et de l'auteur : Grille descriptive du roman	201
4.1.1	Scénographie du 2 ^e corpus :	202
4.1.2	Biographie de l'auteur ; Yasmina Khadra	202
4.2	L'analyse paratopique du discours romanesque « <i>A quoi rêvent les loups ?</i> » de Yasmina Khadra	204
4.2.1	Le potentiel paratopique de Yasmina KHADRA: La paratopie familiale	207
4.2.1.1	Injustices sociales	209
4.2.1.1.1	Les injustices envers la femme	209
4.2.1.1.2	Les injustices envers les champions et les artistes :	214
4.2.1.1.3	Les injustices envers des fractions importantes de la population :	216
4.2.1.1.4	Injustice sociale et violence politique:	218
4.3	Analyse de la représentation discursive de la violence dans « <i>A quoi rêvent les loups ?</i> » de Yasmina Khadra	219

4.3.1	Représentation de la violence par la voix « je ».....	219
4.3.2	Représentation de la violence par la voix « nous »	230
4.3.3	Représentation de la violence par la voix « on ».....	233
4.4	Polyphonie dans : « <i>A quoi rêvent les loups ?</i> » de Yasmina Khadra :	238
4.5	Analyse de l'implicite :.....	239
4.5.1	Synthèse (1) :	241
4.6	L'analyse des modalisateurs dans les extraits qui relatent la violence terroriste dans le discours littéraire « <i>A quoi rêvent les loups ?</i> » de Yassmina Khadra	242
4.6.1	Synthèse (2).....	250
4.7	L'analyse des substantifs	252
4.7.1	Synthèse (3).....	254
5.	Etude comparative des résultats de l'analyse des deux discours littéraires.....	256
5.1	Analyse comparative de la représentation discursive de la violence terroriste : Polyphonie énonciative.	256
5.1.1	Synthèse (1).....	258
5.2	Analyse comparative de la représentation discursive de la violence ; les verbes, les adjectifs et les compléments du nom axiologiques :	260
5.2.1	Synthèse (2).....	262
5.3	Analyse comparative de la représentation discursive de la violence : les substantifs axiologiques et non axiologiques :.....	263
5.3.1	Synthèse (3).....	267
6.	Synthèse des analyses	269
	Conclusion générale	272
	Ouvrages théoriques :	282
	Webographie	285
	Liste des tableaux.....	292
	Liste des figures	293
	Annexes	299

INTRODUCTION GENERALE

Le travail de recherche que nous entreprenons à travers cette thèse de doctorat, s'inscrit dans le domaine de l'Analyse du discours et plus particulièrement dans celui de l'analyse du discours littéraire. A travers cette réflexion, nous souhaitons exploiter un nouveau concept propre à l'Analyse du discours littéraire, appelé « paratopie », dans une perspective celle, d'explorer la mise en mots de la « violence terroriste » dans l'univers du discours littéraire algérien, grâce à l'analyse comparative de deux discours littéraires de deux auteurs distincts, à savoir, Malika Mokaddem et Yasmina Khadra.

Dans un premier temps nous spécifions que le choix du discours littéraire, en tant que domaine de recherche, dans notre thèse, relève d'une part, d'une passion pour la littérature maghrébine et plus particulièrement, la littérature algérienne, et d'autre part, pour un intérêt scientifique qui traduit une curiosité quant à la nouvelle approche préconisée par Dominique Maingueneau : L'Analyse du Discours Littéraire.

Dans un second temps, vouloir travailler sur le discours littéraire produit par les écrivains algériens pendant la décennie noire, c'est pour nous, vouloir explorer les éventuelles relations entre le contexte socio-historique de l'Algérie et les discours produits sur cette période. Autrement dit, explorer la production discursive des auteurs en mettant au cœur de la réflexion des ponts entre « paratopie », discours littéraire, contexte de la décennie noire et violence terroriste. Pour ce faire, nous ferons appel aux approches de l'Analyse du Discours : Les approches énonciatives et pragmatiques.

Le choix de ce thème de recherche qui est la violence terroriste en Algérie pendant les années 1990 /2000, n'est pas un choix anodin dans la mesure où, le terrorisme est un phénomène encore d'actualité, et qui, aujourd'hui, touche pratiquement tous les pays. La société algérienne a été l'une des premières à en payer un lourd tribut. Les horreurs commises à l'encontre de la population algérienne visant toutes les catégories sociales, sous prétexte de changement politique pour une société meilleure, nettoyée des injustices sociales, ont

contribué à faire basculer l'Algérie dans une guerre civile pendant dix années. Les écrivains, en tant que porte-parole de la population, se sont mis au devant pour témoigner de l'horreur commise contre le peuple algérien tout en rappelant le contexte sociopolitique qui a favorisé cette horreur et par la même, cette violence. A cet effet, Charles Bonn dit ; « *Malgré cet environnement parfois terrifiant, et peut-être en relation directe avec lui, la production littéraire continue et se renouvelle. Mais elle ne peut ignorer le contexte politique ou tout simplement la quotidienneté de l'horreur en Algérie* » (Bonn Charles , 1999, p. 07)¹

Il nous a paru judicieux donc, de faire une analyse comparative des discours littéraires produits en cette période et d'essayer de voir les ressemblances et les dissemblances qui peuvent émerger dans la perception à la mise en mots de la violence terroriste d'un écrivain à l'autre. En se fixant comme objectif, par le biais de ce travail, d'exploiter le nouveau concept propre à l'Analyse du discours littéraire à savoir, celui de la paratopie. Ce concept développé par Dominique Maingueneau, (cf, socle théorique) est défini comme étant cette impossibilité pour l'écrivain d'appartenir à la société des activités ordinaires et qui le pousse à chercher sa place particulière qu'il va occuper dans le champ littéraire en usant d'une « potentialité paratopique singulière »² qui permettra à ce dernier de forger une énonciation singulière et ainsi, trouver sa place dans le champ littéraire. Ce concept sera défini, plus amplement, dans notre chapitre théorique.

Ainsi, l'analyse que nous proposerons à travers cette recherche, prenant pour objet d'étude le corpus relevé des discours littéraires, témoignant de l'horreur commise pendant la décennie noire, nous permettra d'exploiter le concept de la paratopie en ciblant son apport quant à la lecture que nous ferons des productions discursives littéraires de Y. Khadra dans « *A quoi rêvent les loups ?* » et M. Mokaddem dans « *Des rêves et des assassins.* », dans notre chapitre analytique.

¹ <http://www.limag.com/Textes/PaysagesLitteraires90.pdf>

² La potentialité paratopique singulière, en rapport avec la biographie de l'écrivain, peut se manifester de plusieurs manières. Si elle l'écarte d'un groupe (c'est une paratopie d'identité), si elle l'écarte d'un lieu (c'est une paratopie spatiale), si elle l'écarte d'un moment (c'est une paratopie temporelle).

Motivations

L'intérêt que nous portons pour la mise en mots de la violence terroriste en Algérie dans les œuvres de Malika Mokaddem et de Yasmina Khadra est né d'une double motivation : une motivation scientifique, celle du linguiste qui souhaite cerner le fonctionnement de la mise en mots de la violence terroriste dans une production littéraire pendant le contexte de la guerre civile en Algérie ; et une motivation personnelle, traduisant notre passion pour la littérature qui explique le choix des discours et des auteurs qui pour nous n'est pas fortuit. De manière générale, le choix du discours littéraire se justifie aussi pour nous, par le fait que, c'est un discours qui traverse les âges. Il est toujours d'actualité, vu qu'il est atemporel : « (...) *il est de l'essence de la littérature que l'œuvre puisse circuler en des temps et des lieux fort éloignés de ceux de leur production* » (ORECCHIONI, 1980, p. 27) .

Le choix de nos deux romans est motivé par :

– Le contexte de la décennie noire marqué par la violence terroriste, a permis la construction d'un discours relatant cette violence en Algérie et de surcroît caractérisé par une implication-engagement de la part des écrivains, à ce propos Y. Khadra précise : « *J'ai écrit Les Agneaux du Seigneur et A quoi rêvent les loups il y a une vingtaine d'années. Depuis je n'arrête pas d'expliquer le phénomène terroriste, de tirer les sonnettes d'alarme, de vulgariser le problème* » (Khadra, Le djihadisme est une dérive citoyenne, 2015, p. 3) cela montre que l'écrivain est impliqué par les mouvements sociopolitiques de son pays et s'engage à tenir des discours sur les maux de sa société dans un but de témoignage, de rappel, d'information, etc.

– Le genre romanesque dans la littérature d'urgence acquiert à nos yeux une importance majeure. En effet, la littérature d'urgence a fait naître de nouveaux discours romanesques qui sont attentifs aux mutations politiques, idéologiques et sociales de cette époque et à travers leurs discours romanesques

respectifs, nos deux écrivains Malika Mokaddem et Yasmina Khadra vont révéler une partie de la violence terroriste.

Quant au choix des écrivains, il s'appuie sur les considérations suivantes :

1. Ce sont deux écrivains de la même région, tous deux nés à Knadsa, Wilaya de BECHAR. Par conséquent, le fait qu'ils aient vécu (Malika Mokaddem et Yasmina Khadra) dans le même espace nous incite à voir est-ce que leur paratopie contribuera à mettre en mots la violence de la même manière.

2. Nés à quelques années d'écart, Malika Mokaddem le 05 octobre 1949, Yasmina Khadra le 10 janvier 1955. Ce sont des auteurs qui écrivent en langue française, ayant été formés à l'école française, la langue d'écriture n'est pas la langue maternelle. Par conséquent, ils ont en commun cette double culture.

3. Les deux écrivains se sont consacrés entièrement à leur passion d'écrire, au détriment d'une profession stable, d'un avenir assuré¹. A ce propos Malika Mokaddem déclare :

– « Je noircis des pages de cahier, d'une écriture rageuse. Sans ces salves de mots, la violence du pays, le désespoir de la séparation m'auraient explosée, pulvérisée (...) Je fais partie de ceux qui, cloués à une page ou un écran, répondent par des diatribes au délabrement de la vie, aux folies des couteaux, aux tranches des kalachnikovs(...) Certes, j'ai toujours eu des cahiers près du lit pour noter les mots qui, après des heures passées à se dérober, à résister, surgissent impromptus dans l'insomnie. » (Malika, Algérie Littérature, 1998, p. 220) .

Et Yasmina Khadra déclare :

– « Je pense que je suis né pour écrire. » (Yasmina, retour aux sources, 2018)

Par conséquent, ils peuvent être considérés comme des écrivains investis d'une passion de dire², de témoigner, en l'occurrence dans la littérature d'urgence tous les auteurs se sont engagés à relater les événements sanglants pendant la décennie noire pour laisser des témoignages sur une phase historique de l'Algérie post-indépendante.

¹ Malika Mokaddem est médecin spécialiste (néphrologue) de profession, Yasmina Khadra était militaire de carrière.

²« le fait littéraire est un acte de communication dans lequel le dit et le dire, le texte et son contexte sont indissociables », Dominique Maingueneau, Le contexte de l'œuvre littéraire : Enonciation. écrivain. Société, 1990, p.3.

Toutes ces raisons expliquent nos choix des discours et de leurs auteurs qui ont choisi de représenter la violence terroriste dans le genre romanesque en littérature.

Le corpus

Le corpus, devant servir pour l'analyse, est constitué à partir des deux discours romanesques « *Des rêves et des assassins* » de Malika MOKADDEM publié aux éditions Bernard Grasset, Paris. Année 1995 et ; « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra publié aux éditions JULLIARD, Paris. Année 1999

Ils s'inscrivent dans la chronographie de l'époque, les années de la décennie noire, et dans la même topographie, le territoire algérien mais dans des contextes urbains différents car « *Des rêves et des assassins.* » a pour cadrage géographique la ville d'Oran et le désert de Knadsa tandis que « *A quoi rêvent les loups ?* » a pour contexte urbain, la ville d'Alger et ses banlieues.

Le premier corpus est constitué du le roman ; « *Des rêves et des assassins.* » de Malika Mokaddem, est un discours autobiographique où la mise en relief de sa vie personnelle (M. Mokaddem) en contact avec la société en danger et en douleur est omniprésente. A ce propos, l'auteur dit :

« (...)et on savait tous que nous, on était ces êtres de la transgression, non seulement on écrivait, on écrivait dans la langue de l'ancien occupant et on écrivait pour la liberté d'expression et autre. Il y avait ce sentiment de danger **mais le danger qu'on encourait nous paraissait tellement dérisoire par rapport à ce que vivait tout un peuple(...)**c'est pour ça que j'ai écrit *L'Interdite*. C'est pour ça que j'ai écrit *Des Rêves et des assassins.*(...)c'était ma seule façon d'extirper, de dire cette douleur et de répondre. » (MOKADDEM, 2007)¹ .

Le deuxième corpus est constitué du roman ; « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra, pseudonyme féminin de l'auteur masculin Mohamed Moulessoul. C'est un roman qui s'inscrit dans le contexte de la décennie noire. Il relate l'histoire d'un jeune, « Nafa Walid » qui rêvait d'être une grande

¹<https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/malika-mokaddem-romanciere-01-02-2007>

vedette mais qui finit comme chauffeur chez une famille bourgeoise du grand Alger et qui par la suite va basculer dans le terrorisme.

Nous procéderons à une présentation plus détaillée des discours romanesques, desquels nous avons constitué notre corpus, au niveau de notre méthodologie, à travers la scénographie des discours.

Etat de l'art :

Il est à noter que nos investigations de recherche sur la paratopie de l'écrivain nous ont permis de trouver deux travaux de recherche ayant exploité ce concept :

– Le premier, est une thèse intitulée ; « *Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances.* », préparée par : Fallou Mbow Soutenu en ; 2010.

A travers cette thèse qui vise à analyser des discours littéraires négro-africains sur la thématique « (...) *des dérives des nouveaux régimes politiques et/ou religieux, ... qui se traduit par la construction littéraire de divers ethos individuels et collectifs.* »¹, le chercheur exploite le concept de « paratopie » comme étant outil indispensable à l'analyse qu'il entreprend de mener puisqu'il adopte, lui aussi, la visée de Dominique Maingueneau concernant le discours littéraire, et qui consiste à contester l'opposition entre le moi social de l'écrivain séparé du moi créateur du discours littéraire longtemps consacrée par le structuralisme :

« En reliant extérieur et intérieur du texte littéraire, ce qui écarte l'immanence structuraliste, nous abordons le roman négro-africain d'après les indépendances comme un dispositif d'énonciation dont le centre déictique et modal est le garant du discours, à savoir le narrateur principal...la thèse ruine la conception romantique qui distingue le moi social de l'écrivain et le moi créateur. » (Fallou Mbow, 2010, p. 4)²

¹<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00609317/document>

²<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00609317/document>

– Le second est un article intitulé « *Paratopie et entretien littéraire d' Andrei Makine et Nancy Huston ou l'écrivain exilé dans le champ littéraire* »¹(Pery-Borrisov Valéria, 2014)

A travers son travail de recherche sur les discours littéraires produits par deux écrivains exilés en France, à savoir, Andrei Makine(d'origine russe) et Nancy Huston du Canada, Valéria Pery-Borrisov va relever le potentiel paratopique singulier qui caractérise chaque écrivain et ce, en relevant les embrayeurs paratopiques de chaque discours. Ainsi, elle arrive à démontrer que, Andrei Makine construit son énonciation littéraire à partir de sa paratopie Spatiale, celle du « vagabond ». Tandis que ; Nancy Huston va construire le sien à partir de la paratopie identitaire, celle de l'exilée.

Nous avons également consulté sur le net, des travaux de recherche qui ont été faits autour du discours romanesque de Malika Mokaddem. Nous les citons dans ce qui suit :

– Une première thèse de Schahrazède Longou, University of Iowa, intitulée « *Violence et rébellion chez trois romancières de l'Algérie contemporaine (Maïssa Bey, Malika Mokeddem et Leïla Marouane)* »²Soutenue en 2009.

Dans cette thèse, comme son titre l'indique, l'auteure tente de relever les discours qui disent la violence dans la société, qu'elle relève du domaine du religieux, du patriarcal, de l'hégémonie masculine ou du pouvoir politique en place ; ainsi que les discours de contestation de cette violence nommés par l'auteure, « discours de rébellion ».

– Une deuxième thèse préparée par Mme Belkheir-Gheriri Khalida, intitulée « *Le discours sur l'espace et le temps dans l'œuvre de Malika Mokaddem* » Soutenue en 2013.

¹<https://journals.openedition.org/aad/1629>

²<https://ir.uiowa.edu/cgi/viewcontent.cgi?referer=https://www.google.com/&httpsredir=1&article=1586&context=etd>

A travers ce travail de recherche, Mme Khalida va essayer de « *Mettre en évidence le processus qui engendre cette manière d'écrire et donc d'interroger les procédés d'écriture déployés dans les romans choisis* »(Belkheir-Gheriri Khalida, 2013, p. 3)¹ pour voir s'il y a fidélité et linéarité dans le discours tenu par cette auteure lorsqu'elle « dit » l'espace et le temps, dans ses différentes œuvres. Elle tente de démontrer qu'il y aurait une déviation ou un écart d'un roman à l'autre en inscrivant ses discours littéraires dans un espace et un temps choisis. L'hypothèse que soutient la chercheuse Mme Khalida et qu'elle va tenter de la confirmer à travers sa thèse est que, la romancière, d'un roman à un autre, tient un « *Discours ambivalent et sur l'espace et sur le temps.* »(Belkheir-Gheriri Khalida, 2013, p. 4)² ainsi, elle va essayer de trouver « liens d'analogie, de complémentarité ou de différenciation entre ces trois textes (*Les hommes qui marchent, Le siècle des sauterelles et L'interdite*)»(Belkheir-Gheriri Khalida, 2013, p. 343)³

Nous ne manquons pas de rappeler que cette thèse s'inscrit dans la discipline des sciences des textes littéraires et que par conséquent, les outils que la chercheuse va mettre en place pour appuyer ses hypothèses sont différents de ceux dont nous disposons en Analyse du discours. Ceci dit, l'intérêt que nous avons manifesté pour cette thèse est un intérêt pour le point de vue concernant l'ambivalence du discours de la romancière sur l'espace et sur le temps.

– Une troisième thèse inscrite dans la spécialité, littérature du Maghreb et des Antilles, intitulée « Migration et quête de l'identité chez quatre romancières francophones. Malika Mokaddem, Fawzia Zouari, Gisèle Pineau et Maryse CONDE ». préparée par Syntyche Assa Assa. Soutenue le 19 novembre 2014.

A travers cette thèse la chercheuse se penche sur les discours romanesques de ces quatre romancières dans l'objectif d'analyser « la construction de l'identité

¹www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspliv&liv=31045

²www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspliv&liv=31045

³www.limag.refer.org/new/index.php?inc=dspliv&liv=31045

féminine individuelle dans ses rapports avec le phénomène de migration » dans ces discours. La chercheuse soutient à travers ses hypothèses, que l'acte d'écrire est un acte de construction d'une identité qui s'affiche d'emblée comme libérée d'une première frontière, celle de l'anonymat, associée à une seconde, celle du territoire.

A travers son travail de recherche, Assa Assa exploite le concept de représentation (sociolinguistique) dans son analyse des discours romanesques (corpus) de ces quatre auteurs.

– Un mémoire préparé par Melle Hasni Fadilah intitulé « L'écriture féminine entre violence et rébellion dans, je dois tout à ton oubli, de Malika MOKADDEM. »¹soutenu en 2015.

A travers ce mémoire, la masterante Hasni cherche à la fois à étudier le phénomène de la violence dans la société algérienne et la rébellion de la femme écrivain « Malika Mokaddem » contre les traditions sociales et ceux, à travers l'étude « des tabous cachés, issus de la société algérienne » notamment, le cas de l'enfant illégal (le bâtard).

Dans ce mémoire, Melle Hasni entreprend aussi à travers ce thème de recenser les principaux sujets que l'écriture féminine algérienne aborde dans son discours littéraire entre autres, la rébellion, la quête d'identité, la liberté individuelle et la violence. Ce dernier thème rejoint notre thématique celle qui consiste à rechercher les caractéristiques de la mise en mots de la violence terroriste dans le discours de Malika Mokaddem .

– Un article de Soumiya Ammar Khodja, paru en septembre 1999, intitulé, « *Écritures d'urgence de femmes algériennes.* »² consulté le 25/4/2018.

Dans cet article l'auteur essaie de relever la violence terroriste dans les discours littéraires des écrivaines algériennes pendant la décennie noire. A travers son

¹dspace.univ-biskra.dz:8080/jspui/bitstream/123456789/.../1/SAIDANE%20Dalel.pdf

²<https://journals.openedition.org/cliio/289>

analyse, l'auteur tente de prouver que ces discours représentent un témoignage d'une époque et d'un lieu : « *Le propos est de porter l'attention sur ces écrits en tant que documents forts témoignant de leur temps, de la société qui les a impulsés. Société où se joue, violemment, passionnément, des enjeux essentiels.* »(Soumiya Amar Khodja, 2009)

Après avoir consulté les travaux soutenus pour la plupart dans le cadre des études sur les sciences des textes littéraires, nous constatons que les discours de Malika MOKADDEM ont été prisés par différents chercheurs en Algérie et en dehors de l'Algérie. Cet état de l'art, nous permet, non seulement de les citer, mais surtout, de nous positionner de manière différente, en tant que linguiste réfléchissant sur le discours littéraire et plus particulièrement, sur le genre romanesque. En effet, nous nous intéressons à la mise en mots de la violence terroriste dans le discours de Malika Mokaddem à la lumière de sa paratopie qui à notre sens, aura un impact sur cette mise en mots. Notre analyse du corpus, plus tard dans notre thèse, nous permettra de le confirmer ou non.

En ce qui concerne les thèses, mémoires et articles traitant des discours romanesques de Yasmina Khadra, consultés, nous citons :

– Un mémoire préparé par Khadraoui Said, intitulée « *La sémiotique du titre. Cas de l'œuvre romanesque de Yasmina Khadra ; Les agneaux du seigneur et A quoi rêvent les loups ?* »¹ Un mémoire de magistère qui s'inscrit dans la discipline science des textes littéraires, et soutenue en 2012.

A travers ce mémoire le chercheur essaye de démontrer que la relation qui existe entre un texte et son titre est une relation de « *Complémentarité ; tous les deux se complètent, s'expliquent, se voilent et se dévoilent, se chuchotent tout en essayant d'éclairer ou d'égarer le lecteur dans les méandres de leurs sens.*»(Khadraoui Said, 2012)

¹lab.univ-biskra.dz/lla/images/pdf/nadoua5/4.pdf.

Pour son analyse, le chercheur s'est basé sur la sémiotique du titre de Gérard Génette et sur les travaux linguistiques de Christien Moncelet et de Gustave Guillaume pour « démontrer comment la construction syntaxique inscrit le titre dans un code littéraire et/ou social ».(Abdessemed, 2011/2012, p. 11)

– Un mémoire de magistère spécialité « science des textes littéraires » préparé par, Boukebbab Nadjet, université Badji Mokhtar à Annaba, intitulé :« effet de réalité et effet de fiction dans « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra.»¹

Dans ce travail de recherche la chercheuse s'est posée la question « *Où se situe la barrière entre le virtuel et le réel dans ce discours littéraire ?* »(Boukebbab Nadjet, 2008, p. 11) et à travers son analyse elle a tenté de dégager la socialité du texte.

– Un mémoire intitulé « L'inscription du lecteur dans : A quoi rêvent les loups de Yasmina Khadra. »², préparé par Benzid Aziza et soutenu en 2008.

A travers son mémoire la chercheuse se fixe un objectif : essayer de trouver les discours qui disent la violence terroriste en se demandant si ces derniers constituent « *L'horizon d'attente* » des lecteurs (énonciataires) ou au contraire, l'auteur Yasmina khadra va bouleverser cet horizon d'attente et « marque une rupture avec l'horizon d'attente de son public et provoque ainsi, une incompréhension et un rejet. »(Benzid Aziza, 2008, p. 4)³. Elle soutient l'hypothèse, que l'auteur Khadra à travers son discours littéraire préserve cet horizon d'attente des lecteurs puisqu'il attribue un « *Rôle au lecteur dans la production du sens et de la signification de ce roman.* »(Benzid Aziza, 2008, p. 5)⁴. Pour son analyse, la chercheur se basera sur la théorie de réception de Hans-Robert Jauss.

¹<https://bu.umc.edu.dz/theses/francais/DIA1015.pdf> , soutenu en, 2008.

²<http://thesis.univ-biskra.dz/3131/1/28.pdf>

³<http://thesis.univ-biskra.dz/3131/1/28.pdf>

⁴<http://thesis.univ-biskra.dz/3131/1/28.pdf>.

– Un article de Malha Assam paru dans la revue de l’université de Tizi Ouzou N° 25 intitulé : « *Histoire et fiction dans A quoi rêvent les loups ? de Yasmina Khadra.* »¹

Dans cet article l’auteure essaie de trouver les liens qui peuvent exister entre le discours fictionnel que représente ce roman et la réalité sociale qu’il peut refléter, plus ou moins fidèlement, à travers l’analyse des divers procédés mis en œuvre par l’auteur à cet effet. Il en résulte que, la chercheur va conclure que le discours de fiction « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra est un discours qui :« *Se donne à lire comme des assertions feintes qui prennent corps dans un espace réel identifiable* » (Malha Assam, 2017, p. 38) celui de l’Algérie.

Nous rappelons que, les recherches consultées s’inscrivent pour la plupart dans le domaine des études littéraires. Tout comme Malika Mokaddem, les discours romanesques de Yasmina Khadra ont fait l’objet de travaux dont les problématiques étaient différentes et les approches variées.

Toutes ces lectures nous permettent de constater que la thématique de la violence terroriste a été abordée par certains chercheurs, seulement, nous avons remarqué qu’aucun d’entre eux n’a proposé des pistes de réflexion sur la mise en mots de la violence terroriste par le biais de la paratopie. Nous souhaitons , par conséquent, contribuer à ajouter une pierre à l’édifice de la réflexion sur la thématique de la violence terroriste chez les deux auteurs, en comparant les deux discours, afin de pouvoir cerner le fonctionnement discursif des deux romans.

Formulation de la problématique :

Sans prétention aucune, l’état de l’art nous permet donc d’estimer que notre travail prévaut à une certaine originalité en sciences du langage car il prend en charge l’analyse de la mise en mots de la violence terroriste à travers un concept

¹revue.ummo.dz/index.php/khitab/article/download/1641/1334 .

nouveau et novateur en Analyse du Discours Littéraire, à savoir « la paratopie ».». Nos investigations nous permettent de dire qu' aucun travail de recherche sur la paratopie des écrivains n a été soutenu au département de français de la faculté des langues étrangère à l'université d Alger 2, dans le cadre de la formation en master et celle du doctorat.

Nous souhaitons donc, proposer une problématique différente de celle que nous avons pu consulter dans les travaux su-cités qui ont été élaborés et soutenus dans la mesure où, nous tenterons d'exploiter le concept de la paratopie afin de mieux comprendre les procédés énonciatifs mis en avant par chaque écrivain, pour témoigner, pour dire la violence terroriste. Face à cette constatation nous formulons la problématique suivante :

1. Est-ce que la paratopie des écrivains a une influence manifeste sur la mise en mots de la violence terroriste dans les deux discours littéraires de Malika MOKADDEM et de Yasmina KHADRA ?
2. Quels sont les types de paratopies qui permettent la mise en mots de la violence dans les discours littéraires de chaque écrivain ?
3. Quelle relation possible entre paratopie de l'écrivain et mise en mots de la violence terroriste dans les deux discours ?

Hypothèses :

✓ 1^{ère} hypothèse

En se référant à la définition supra-avancée par D. Maingueneau où il stipule que « *L'écrivain nourrit son œuvre de sa propre appartenance au champ littéraire et à la société* »(Maingueneau Dominique, 1993, p. 22)¹ nous avançons l'hypothèse que, la paratopie a une influence sur la mise en mots de la violence dans le discours de chaque écrivain s'inscrivant dans le contexte de la décennie noire en Algérie. Cette influence se traduira de diverses manières car chaque écrivain possède un vécu qui lui est propre, imprégné de sa société, de son idéologie et de

¹<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf>,

sa culture. Les éléments biographiques détermineront la manière par laquelle se manifeste la paratopie dans le discours.

✓ **2^e hypothèse**

Nous supposons à la lumière de nos lectures théoriques que, les paratopies familiales, paratopie identitaire, etc. sont les plus saillantes dans le discours des auteurs. Toutes ces paratopies prennent appui sur le vécu des auteurs.

✓ **3^e hypothèse**

Nous estimons qu'il existe une relation de déterminisme entre la paratopie et la mise en mots de la violence terroriste. Cela revient à dire, que la paratopie singulière et propre à chaque écrivain, détermine sa représentation et sa perception de la violence qui sera mise en mots dans son discours.

L'analyse des corpus affirmera ou infirmera ces hypothèses.

Les objectifs que nous nous fixons à travers cette recherche seront, de voir le fonctionnement du discours littéraire sous le prisme de la paratopie des écrivains. Nous tenterons de déterminer les liens qui unissent la paratopie à la mise en mots de la violence dans le genre romanesque en pointant les différences et les ressemblances que peut engendrer la paratopie de chaque écrivain sur la mise en mots de cette violence dans chacun des discours.

Pour atteindre l'objectif fixé, nous adopterons le plan suivant :

– Nous avons intitulé le premier chapitre « la violence, un essai de définition ». Dans ce chapitre, comme le titre l'indique, nous essayerons de définir la violence, d'explicitier ses causes, ses formes, ses types et ses conséquences.

– Le deuxième chapitre qui a pour titre « La violence à travers l'Histoire de l'Algérie. », prendra en charge de contextualiser la violence terroriste dans l'espace topographique algérien en remontant son histoire.

– Le troisième chapitre est consacré au cadrage théorique. Nous présenterons dans ce chapitre les principaux outils que nous entreprenons d’exploiter dans notre analyse.

– Le quatrième chapitre est consacré à l’analyse de nos deux corpus suivie d’une synthèse des analyses et d’une conclusion générale.

Ainsi, nous tenterons dans cette thèse, l’analyse de la représentation discursive de la violence terroriste mise en mots par les auteurs Malika Mokaddem et Yasmina Khadra dans le contexte de la décennie noire. Cette analyse prendra appui sur un double outillage, celui des approches énonciatives et pragmatique, en intégrant, les éléments paratopiques nécessaires à cette analyse.

Chapitre I : La violence ,un essai de définition

Introduction

Dans ce chapitre, nous nous fixons comme objectif, d'essayer d'apporter une définition possible à la notion de « violence », en déterminant ses contours, ses champs d'action et ses répercussions sur l'individu et sur le groupe social. L'intérêt que nous accordons à cette notion traduit son importance et son caractère central dans notre étude.

En effet, dans ce chapitre il sera question, non seulement, de présenter un essai définitoire de la violence, mais aussi, d'exposer en énumérant ses principales causes, conséquences, types et formes, à travers les divers points de vue dans les champs réflexionnels de la philosophie, de la sociologie et de la psychologie. Notre but sera double, explorer cette notion tout en la justifiant en tant que thème de recherche, partant du postulat que nos sociétés modernes sont traversées par tout type de violence. Nous pensons que cela nous permettra d'aboutir à une meilleure compréhension des discours des deux écrivains algériens qui ont déclaré les avoir écrits en guise de témoignage de la violence dans le contexte de la décennie noire en Algérie.

1. Définition de la violence

D'origine latine, le substantif¹ « violence » dérive du mot (vis) = (force) auquel se rattachent (violentus) et des dérivés comme (violare) et (violentia) qui en français donnent « violer ». Comme le souligne Cédric Giraud :

« Le terme de 'vis', signifie à la fois la violence physique, – 'vim', 'afferrealicui' que l'on peut littéralement traduire par "faire violence à quelqu'un", ainsi cette notion (la violence) : « implique toujours une contrainte excessive et, plus précisément, une transgression des normes – normes éminemment variables, selon les temps et les univers sociaux. » (Azoulay Vincent; Boucheron Patrick, 2009, p. 24)²

¹ Benveniste (1966 : 66) souligne comment, depuis Aristote, la Substance est, parmi les *catégories* prédicables d'un objet, celle qui répond à la question « quoi ? » par un nom, un substantif. C'est en effet cette relation entre objet de la réalité et forme linguistique que met en évidence le terme *substantif*.

²<https://www.babelio.com/livres/Boucheron-Le-mot-qui-tue--Histoire.../526362,P.24>

Le dictionnaire Larousse propose la définition suivante : « *Ensemble des actes caractérisés par des abus de la force physique, des utilisations d'armes, des relations d'une extrême agressivité.* »¹

La conception qui se dégage de ces définitions, est que la violence est une spécificité humaine. Elle est « *Une liberté (réelle ou supposée) qui veut en forcer une autre* » (Domenach Jean-Marie, 1980, p. 33) nous remarquons que l'usage de la force par l'être humain est volontaire et dont l'intention est de s'approprier l'autre (ses biens physiques et/ou morale) en somme, le privant de ce qui fait sa liberté.

Jean-Marie Domenach définit la violence comme étant : « *L'usage d'une force, ouverte ou cachée, aux fins d'obtenir d'un individu ou d'un groupe ce qu'ils ne veulent pas consentir librement à le donner* ». (Domenach Jean-Marie, 1980, p. 34). Il considère que tout usage de force qu'elle soit apparente (agression physique, agression verbale) ou cachée (pression de tous genres) à des fins de ravir ce que l'individu ou le groupe d'individus ne consentent pas à donner de leur plein gré, est considéré comme violence.

La violence est orchestrée par un individu ou un groupe d'individus contre un individu ou un groupe d'individus voire, contre toute une société : « *La violence est forcément « violence de » et « violence contre ». Violence de l'individu, violence du groupe, violence de l'institution, violence des classes sociales, violence de l'État, violence du système international.* » (Azoulay Vincent; Boucheron Patrick, 2009, p. 11)

Elle peut être assumée mais dans la majorité des cas, elle ne l'est pas : « *Ce n'est jamais moi qui suis violent, c'est toujours l'autre. Cette remarque vaut tout autant dans nos rapports interpersonnels que dans la dynamique des conflits sociaux et politiques* » (Azoulay Vincent; Boucheron Patrick, 2009, pp. 11-12) .

¹<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/violence/82071>, 1998.

La violence terroriste est une sous-catégorie de la violence. C'est une forme de violence définie par Schid cité par (Clement Pierre-Alin, 2014) comme politique. Elle est exercée par un groupe subétatique, contre des non-combattants.

Bien qu'elle soit le propre de l'homme, nous ne pouvons affirmer que tout le monde sans exception en use. Il y a des personnes qui sont tentés par l'usage de la force tandis que d'autres non. Nous déduisons que, toute violence est déterminée par des causes qui sont les suivantes :

2. Les causes de la violence

En réalité il est impossible de trouver une cause unique à toutes les formes de la violence et c'est pour cette raison que Jean-Marie Domenach insiste sur le fait que la réflexion sur la violence doit prendre en considération les moyens, les circonstances et les fins. En effet, la réflexion sur la violence ne peut pas se séparer de la considération des moyens, des circonstances et des fins, que ce soit au niveau des groupes ou celui des individus, car il convient de dire qu'il existe des violences que l'on peut considérer comme légitimes :

« Condamner toutes les violences est absurde ou hypocrite. Faire l'éloge de la violence devrait dépendre d'abord du rapport entre la doctrine proclamée et les moyens employés ; ensuite, du rapport entre les moyens et la fin (violence des groupes); troisièmement, comme Malraux puis Camus l'ont bien vu, du rapport entre l'homme et sa violence: jusqu'à quel point l'assume-t-il, en prend-il le risque et la responsabilité? » (Domenack Jean-Marie, 1980, p. 37).

Les recherches des différents niveaux de violence mises en œuvre par les théoriciens des différentes disciplines nous ont permis d'en faire ressortir deux catégories regroupant les causes que nous soutenons, les plus importantes :

2.1 La violence individuelle ; ses causes et ses conséquences

La violence individuelle concerne l'individu lui-même, c'est-à-dire, l'être social : « capable d'exercer sa force contre lui-même. Seule l'espèce humaine est capable de se détruire, précisément parce qu'elle a perdu la capacité de se réguler. »(Domenack Jean-Marie, 1980, p. 33) précise Jean Marie Doménach.

C'est-à-dire, se faire violence à soi-même pour des raisons multiples. Cette violence sans distinction de forme (de violence) est définie comme la violence infligée par un individu ou un petit groupe. Elle regroupe, la violence des jeunes, la violence entre partenaires, la violence familiale (comme la maltraitance des enfants ou des personnes âgées.) , le viol, la violence dans les cadres institutionnels (comme l'école, le lieu de travail, le milieu carcéral..). En effet, s'il y a violence « de » l'individu, il faut bien qu'un certain type de détermination de cette violence trouve son origine ou du moins sa forme dans l'individu lui-même. Il y a une prédisposition d'une bonne partie des individus à user de la force, dans la volonté de priver l'autre de sa liberté ; étant dit, cela n'exclut en rien le fait qu'il y ait des origines externes à l'individu (par exp ; les agressions, le harcèlement, l'injustice, etc.) et qui sont dans la majorité des cas responsables de sa violence.

Les causes de cette violence d'après les chercheurs en psychologie sociale, sont les suivantes :

- Le besoin de reconnaissance dans le milieu social

L'une des causes de l'usage de la force est le besoin de reconnaissance, l'homme de tout temps désire que l'autre, les autres, le reconnaissent ; reconnaissent son courage, son intelligence, sa bravoure, sa gentillesse. La violence dans ce cas est avant tout, en rapport avec son être. J. M, Domanack l'explique en ces termes :

« Comme les philosophes modernes (de Hegel à Sartre, en passant par Nietzsche) aident à le comprendre, la violence n'a pas seulement rapport aux biens de l'homme ou à son corps, mais à son être propre. Hegel fut le premier philosophe à intégrer la violence non seulement à la rationalité de l'histoire des sociétés, mais à la genèse même de la conscience.... Pour être sûr que j'existe, il faut bien que l'autre existe aussi, et qu'il me reconnaisse comme existant. La lutte pour la vie devient alors une lutte pour la reconnaissance: c'est en les affrontant que je me dégagerai de la vie naturelle, animale - et cela doublement : en me montrant capable de risquer ma vie et en obtenant de l'autre, au besoin par la contrainte, de me donner la preuve qu'il me reconnaît ... » (Domenack Jean-Marie, 1980, p. 35) .

– L'injustice sociale

L'une des plus importantes causes qui pousse les individus à user de la force physique reste, comme l'a indiquée le rapport de l'Unesco, parut en 1990, l'injustice sociale.

Du moment que le citoyen prend conscience de ses droits sociaux (droit au travail, droit au logement, droit à l'éducation pour ses enfants, etc.) sont bafoués, il cherchera à les récupérer et ce par tous les moyens voire-même, violents ; appelée aussi la violence « institutionnelle » ou « structurelle ». La violence structurelle comme l'explique Dieter Senghaas, Professeur (sociologue) à l'Université de Brème (République fédérale d'Allemagne) comme étant une violence qui:

«(...) s'observe partout où des hommes vivent des conditions sociales injustes et sont ainsi privés de la possibilité de se réaliser pleinement. Elle se rencontre aussi bien au niveau des différentes sociétés (intrasociétal) qu'à celui de la société internationale considérée dans son ensemble, et il n'est pas rare qu'elle résulte d'une combinaison particulière de facteurs internes et internationaux engendrant privations et décès prématurés. »(Senghaas Dieter, 1998, p. 102)

L'étude intitulée « *Violence in American* » aboutit, entre autres, à la conclusion suivante:« (...) *la nature ne nous donne qu'une aptitude à la violence; ce sont les circonstances sociales qui déterminent le passage à l'acte et ses modalités.* » (Otto Kineberg, 1980, p. 118)

– La rapidité du changement social

La violence est aussi liée à la rapidité du changement social. Cette rapidité fait naître de nouvelles espérances donc, de nouvelles frustrations qui peuvent mener l'individu à la violence. Un rythme accéléré de changement déstabilise les habitudes sociales d'un individu et cause généralement une certaine instabilité. Ainsi, explique Otto Klineber (psychosociologue): « *L'agressivité serait toujours due à une frustration et la frustration conduirait toujours à l'agressivité.* »(Otto Kineberg, 1980, p. 120)

Selon un rapport publié en 2000 sur « *La violence et la santé* » par l'OMS (l'Organisation Mondiale de la Santé) qui a réuni une équipe de chercheurs se

composant de pas moins de 160 experts du monde entier qui ont travaillé pendant trois années (1997-2000) . Ce rapport nous informe qu'en l'an 2000 le nombre de victimes dû à cette violence est estimé à 520000 décès de par le monde sans compter les traumatismes, principale cause du suicide où, l'organisation a pu recenser plus de 815000 qui se sont donnés la mort, et autres blessures subies non recensées ou tout simplement, non déclarées.

2.2 La violence du groupe ; ses causes et ses conséquences

Elle est définie comme étant, l'instrumentalisation de la violence par des personnes qui s'identifient en tant que membres d'un groupe contre un autre groupe, afin de parvenir à des objectifs politiques, économiques ou sociaux. Elle peut prendre diverses formes : conflits armés entre états ou à l'intérieur d'un Etat, génocide, répressions ou autres violations des droits fondamentaux, terrorisme ou criminalité organisée.

Les recherches sur les causes de la violence du groupe ont permis de mettre en avant certaines d'entre elles, qui sont :

- La stagnation de la situation sociale

La violence éclate lorsqu' un groupe réalise que le changement social tant escompté n'est pas prêt de se réaliser, du moins dans le proche avenir et que la situation sociale tend à stagner voire s'empirer :

« Si les systèmes sociaux ne permettent pas le changement social et l'apprentissage collectif qui seraient nécessaires en pareil cas, et si la structure du pouvoir est pétrifiée, la violence sociale et politique - si paradoxal que cela puisse sembler - devient souvent le seul moyen de communication sociale. A considérer les événements de ces vingt dernières années, cette remarque me paraît statistiquement irréfutable. »(Senghaas Dieter, 1998, p. 105).

- Les ambitions politiques

La détermination d'un groupe à vouloir accéder au pouvoir peut l'entraîner à basculer dans la violence si la possibilité de le faire par les moyens non-violents ne sont pas disponibles ou qu'il considère qu'ils ne lui sont pas disponibles ;

Hannah Arendt et R. Dahrendorf ont mis l'accent sur le lien entre violence et changement. **Arendt** considère la violence comme : « *L'instrument de l'intervention directe dans la politique et affirme donc qu'une théorie de la révolution ne peut porter que sur la justification de la violence* » (Rasheeduddin Khan, 1980, p. 191). Elle distingue entre la violence telle qu'elle est utilisée pour détruire le pouvoir existant et la violence en tant que condition préalable et nécessaire au changement.

– L'endoctrinement religieux

L'endoctrinement religieux ou idéologique peut être à l'origine du basculement dans la violence puisque ceux et celles qui sont endoctrinés, croient qu'ils/ elles sont investi(e)s par une mission de libérateur ou d'une vocation de pacificateur :

« *La tendance des classes et groupes sociaux à faire prévaloir leurs intérêts engendre une lutte, qui s'exprime sous trois formes principales : économique, politique et idéologique.* » (V. P Shupilov , 1980, p. 151)

– Le droit à la légitime défense

La violence peut être une réponse à une agression perpétrée par un état contre une minorité ethnique ou encore contre un peuple colonisé et peut prendre plusieurs formes, violentes entre autres :

« Les conquêtes impérialistes qui se donnaient pour porteuses de progrès et inspirées par une « mission civilisatrice » ont tourné à ce que " Robert Jaulin" a appelé des « ethnocides », c'est-à-dire à un attentat à la vie de certaines sociétés pour ce qu'elles étaient, la destruction (moins militaire, parfois, que psychologique) de civilisations dont on niait purement et simplement l'identité culturelle. Politique ethnocentriste, « paix blanche » imposée de force, prétendument nourrie des meilleures intentions et n'agissant jamais que par « extension de soi » aux dépens de l'autre, en prétendant à la totalité. Les massacres que cet aveuglement entraîne sont encore en cours. »(Mertens Pierre, 1980, p. 236) .

Les peuples, ou groupes ethniques, qui ont subi ce genre de violence, peuvent se soulever et utiliser les mêmes formes de violence pour se libérer.

Comme conséquence à cette violence, nous mentionnons, là aussi, le rapport publié en 2000 sur « la violence et la santé » par l'OMS (l'Organisation Mondiale de la Santé) estime le nombre de tués durant le 20^e siècle à 190

millions dont plus de la moitié étaient des civils. En l'an 2000 quelque 310000 morts sans compter les autres victimes (blessés et autres qui vont trainer des séquelles psychiques durant toute leur vie).

Comme nous nous intéressons à la violence terroriste en Algérie, nous lui attribuons la spécificité d'être une violence comporte plusieurs des causes de violence de groupe entre autres, les ambitions politiques, l'endoctrinement religieux et la stagnation de la situation sociale. Donc nous en déduisons que, cette violence terroriste est une violence politique teintée par un endoctrinement religieux. Ceci dit ,ces causes sont liées à des facteurs susceptibles de les accentuer ou de les réduire, et qui sont :

3. Les facteurs de la violence

A la différence des causes, les spécialistes en psychologie sociale en relèvent plusieurs facteurs qui peuvent rendre vraisemblable l'apparition de la violence individuelle ou collective. Ainsi Otto Klineber en dénombre quelques-uns :

3.1 Age et sexe

Il précise que d'une façon générale, c'est chez les jeunes garçons que la violence se rencontre le plus fréquemment. Les pressions culturelles et sous-culturelles (par exemple le « machisme ») jouent nettement un rôle important.

3.2 Classe sociale

La violence est plus fréquente dans les couches socio-économiques les plus défavorisées. Ainsi, le fait d'appartenir à des groupes minoritaires défavorisés est un facteur déclencheur de la violence. cela se traduit par des sentiments d'impuissance face aux injustices subies quotidiennement. Comme exemple, nous citons « la ghettoïsation ».

3.3 Race ou groupe ethnique

Aux États-Unis le plus grand nombre d'homicides est enregistré dans la population noire. Comme Wolfgang l'a montré, les disparités sociales,

économiques et politiques entre races aux États-Unis suffisent à expliquer l'existence chez les Noirs d'un taux de criminalité supérieur (y compris les crimes violents) à celui des Blancs. Les opinions stéréotypées relatives au comportement criminel des groupes minoritaires (les Algériens en France, par exemple) mériteraient d'être examinées beaucoup plus attentivement.

Si les causes de la violence et les facteurs qui l'accroissent sont réunis, la violence se déploiera sous plusieurs formes aussi bien chez l'individu que chez le groupe.

4. Les formes de la violence

De nature l'homme est un être sociable, de ce fait il est contraint à se plier aux règles et lois qui régissent l'ensemble du groupe social dont il fait partie. Ces mêmes lois sont en constante évolution : « *Le comportement de l'individu est soumis aux lois qui régissent la vie de l'ensemble dont il fait partie. Les lois de la vie sociale sont conditionnées par les lois objectives de l'évolution de la société* » (V. P. Shupilov, 1980, p. 153) la contrainte de se soumettre à la loi pousse les individus à de la violence quand elle est bafouée.

Nous distinguons quatre formes de violence :

4.1 La violence physique

La violence physique est définie comme étant, toute manifestation de force physique contre une personne ; elle inclut entre autres, maltraitance, abus, agression, le fait de bousculer les victimes, les morsures, les gifles, les pinçages etc. Ce recours à la force physique contre une personne ou un groupe, dans son état extrême, entraîne des préjudices physiques, sexuels ou psychologiques. Il comprend, la torture, le meurtre, la violence terroriste, l'utilisation des armes blanches, des armes à feu, etc.

L'anthropologue Françoise Héritier affirme que toute violence et transgression, rupture, effraction de l'autre, du territoire de l'autre, du corps de l'autre et la violence physique est placée en tête de ce podium. Elle s'appuie sur le sens

premier du mot violence dans la langue française (depuis 1214) comme « abus de la force » ou encore, sur la définition apportée par l'organisation mondiale de la santé L'OMS : « *La violence est l'utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès..* »¹(Domenach Jean-Marie, 1980, p. 17)

Parmi les formes de violence, nous pouvons citer la guerre. Cette dernière est une violence physique extrême entre nation « *situation limite* » Paul Ricoeur cité par (André, 2006) où les individus se trouvent engagés dans le dilemme « tuer ou être tué ».

Dans le cas de notre étude, nous considérons la violence terroriste comme un acte de guerre, du moment où, elle est exercée contre des personnes non armées.

4.2 La violence morale (psychologique)

La violence morale est définie comme étant : « *Des actes répétés, qui peuvent être constitués de paroles et/ou d'autres agissements, d'une dégradation des conditions de vie entraînant une altération de la santé physique ou mentale* ». (Le droit, français, 2010) C'est une forme de violence considérée comme la conséquence d'une situation conflictuelle qui s'est dégradée ou une stratégie qui consiste à user de tous les moyens pour démolir psychologiquement une victime et pour arriver à la soumettre et à la dominer en provoquant en elle un sentiment d'infériorité, d'incapacité ou d'incompétence. Insidieuse, elle est commise par un ou plusieurs individus sur un ou plusieurs autres individus, au moyen de procédés et de stratégies indirects. Pour ce faire l'agresseur(s) peut utiliser l'intimidation, la manipulation et la menace, mais aussi de simples regards. Il s'agit de forme de violence intentionnelle qui est toujours présentée à la victime comme due à son attitude. Elle commence souvent au début de relation, que ce soit d'amour ou de travail, entre l'auteur et la victime et elle se dissimule à

¹<https://www.who.int/topics/violence/fr/>

travers des stratégies comportementales comme, la séduction, la protection. Elle entraîne souvent les victimes dans la confusion, l'amenant à perdre ses repères., à ne plus savoir ce qui est normal de ce qui ne l'est pas.

L'auteur de la violence morale culpabilise sa victime en la rendant coupable de ce qui lui arrive. Une de ces conséquences, est qu'elle peut amener les victimes à se défendre ou à riposter comme elle peut. Résultat, elle est noyée dans la dépression. Marie-France Hirigoyen¹ décrit cette violence cachée comme susceptible de mener jusqu'au « *meurtre psychique* ». (Hirigoyen Marie-France, 1998, p. 173)

Enfin, nous avons constaté que la législation Algérienne dans sa partie du droit civique² a manqué de légiférer sur cette forme de violence pourtant très importante, alors que dans d'autres pays dont la France, nous avons pu trouver des lois qui la définissent.

4.3 La violence symbolique

La violence symbolique est une forme de violence définie par « Bourdieu »³ ainsi : « *La violence symbolique, est cette coercition qui ne s'institue que par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments qu'il a en commun avec lui* »⁴(Bourdieu Pierre, 1982, p. 204). Nous déduisons que c'est une violence qui implique la complicité inconsciente et de celui qui la subit et de celui qui l'exerce. En effet, la violence symbolique n'est vérifiable que dans un contexte où dominants /dominés sont en rapport direct, soit dans un groupe restreint (famille/ tribu « Arch ») , soit entre ethnies appartenant à une même société, soit entre colonisateurs colonisés, dépasser ce contexte, la formule est caduque. La violence symbolique de cet état de fait sollicite le consentement du parti faible : « *Elle est cette violence qui s'exerce sans se faire sentir et qui exige*

¹ Marie-France Hirigoyen, Psychiatre et Psychothérapeute familiale née en France en 1949

²loi n°2010-769 du 9 juillet 2010, consulté sur le net le 9/8/2017

³ Pierre Bourdieu : sociologue français

⁴[https://www.persee.fr/doc/assr_0335-5985_1998_num_104_1_1156_t1_0074_0000_2,](https://www.persee.fr/doc/assr_0335-5985_1998_num_104_1_1156_t1_0074_0000_2)

le consentement de celui qui en est la victime, et donc à la fois la reconnaissance du pouvoir de celui qui l'exerce par celui sur lequel elle s'exerce. »¹(Jacques Dubois, 2013)

Pour rendre raison de cette forme de violence, si importante, nous avançons cette explication fournie par ; P. Bourdieu :

« Le capital symbolique » est « un crédit de notoriété » ; c'est donc sur une base relationnelle que le capital symbolique se trouve défini, de même que toutes les notions qui s'agrègent autour de lui, « intérêt symbolique », « travail symbolique », « biens symboliques ». Ce capital est le produit d'un réseau de relations, l'aboutissement de longues transactions, le résultat effectif et efficace d'une mémoire collective. »²

Ce capital symbolique ne peut être bâti qu'au détriment des plus faibles (qu'ils soient conscients et consentants ou inconscients, de cette domination) en ceci qu'on ne peut être valorisé que par rapport à une tierce entité (formée par un ou plusieurs individus) ; Bourdieu avance cette constatation toute aussi significative : "un rapport de force (entre groupes sociaux) converti en rapport de sens (on est plus ou moins « doué » pour l'école) avec la complicité active des dominés qui le reconnaissent comme légitime.

De cet aperçu du rôle central que tient le « symbolique » dans la théorisation « Bourdieusienne », on arrive à « *La violence symbolique* ». Cette dernière se manifeste lorsque le dominant fait valoir son capital symbolique auprès de celui qui a reconnu ce capital comme faisant partie des valeurs (marchandes) communes ou imposées et qui ont fini par l'être (c'est à dire, communes).

Pour résumer : « *Il y a violence symbolique dès que l'on met des formes pour enfouir la violence ouverte, dès qu'une censure autorise l'action détournée de la force censurée.* »³ ce sont les abus, de législations, d'autorité, sous divers prétextes.

¹<https://journals.openedition.org/contextes/5661>

²<http://dominique.maignueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf>

³<http://dominique.maignueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf>;

4.4 La violence intellectuelle

Nous définirons dans cette partie la notion de violence intellectuelle. En fait, la notion de violence intellectuelle désigne deux catégories de violence. D'une part, elle désigne le type de violence produit par le champ intellectuel¹ dans son rapport au monde extérieur et d'autre part, elle désigne le type de violence interne au champ intellectuel.

En somme, cette violence, essentiellement le premier type, devrait retenir notre attention pour l'apport interprétatif qu'elle peut ajouter à l'analyse qu'on entreprend de faire sur nos deux corpus, dans la mesure où, elle peut nous renseigner sur la perception et la mise en mots de la violence terroriste de l'énonciateur de chaque discours littéraire et la relation qu'il entretient avec le monde extérieur qu'il est sensé témoigner.

La violence intellectuelle a ceci d'important, c'est qu'elle a cette force de faire exploser les conventions de langage, en introduisant de nouvelles façons de dire, de nommer et par conséquent de redéfinir les cadres de sens déjà existants par d'autres, plus ouverts ou plus restreints, (on peut évoquer ici pour exemple, le slogan « liberté de parole » qui, à chaque fois, est redéfini selon la caste intellectuelle qui prend en charge sa définition) Ou encore, redéfinir les cadres de vie d'une société, en remodelant son capital de valeurs. La violence intellectuelle comme l'explique Vincent Azoulay :

« Se nomme propagande, manipulation des esprits, « bourrage de crânes » (expression utilisée durant la première guerre mondiale) ; à moins qu'elle ne ressortisse à de la ruse comme chez Machiavel. Un troisième courant appréhende la violence avant tout d'un point de vue structurel, en tant qu'elle constitue une situation de domination ou d'exploitation de l'homme par l'homme. » (Azoulay Vincent, 2009, p. 12)

La violence intellectuelle cache dans son fonctionnement, une façon de voir empreinte d'arrogance d'une classe qui se considère supérieure envers les autres classes qu'elle considère inférieures. Elle exerce de ce fait, une sorte de racisme à l'encontre des autres classes ou encore, de manipulation. Pierre Bourdieu parle d'un racisme de l'intelligence qu'il estime être « *Un racisme de classes*

¹ Représente l'ensemble des intellectuels et des têtes pensantes.

dominantes en tant qu'il vise à produire une théodicée de leurs propres privilèges, c'est-à-dire une justification de l'ordre social qu'elles dominant »¹ (Vincent Azoulay. Patrique Boucheron, 2009, P.6) tandis que, Vincent Azoulay considère qu' :« *Il peut exister chez celui qui se flatte de savoir, imbu de sa culture, un racisme à l'égard de celui qui ne sait pas, ou du moins qu'il croit qu'il ne sait pas ; je veux dire ce racisme des gens instruits qui portent un regard de dédain et de mépris envers ceux qu'ils considèrent comme des incultes.* » (Azoulay Vincent, 2009, p. 13)

Cette représentation de la violence intellectuelle exerce sur les individus une puissance symbolique du langage qui peut accompagner ou conduire à l'exercice de la force brute.

Nous concluons par cette parenthèse avancée par Azoulay : « *Il existe bien un espace du conflit, de la controverse, de la dispute, qui ne peut être qualifié nécessairement de violent. Tout dépend alors de ce qui déborde, de ce qui dépasse les bornes et fait sauter les tabous. Le regard se déplace sur ce qui fait loi dans une société et qui pourrait être objet de rupture du consensus.* » (Azoulay Vincent, 2009, pp. 13-14)

5. l'Islam et la violence

Après avoir proposé plusieurs acceptions de la notion de violence en exposant ses causes, ses conséquences, ses facteurs, ses types et ses formes, nous nous sommes intéressés à la violence en Islam. Cet intérêt est motivé par le fait que la violence terroriste pendant la décennie noire en Algérie, a eu comme protagonistes des islamistes. Autrement dit, c'est sous l'emblème de la réflexion musulmane s'est légitimé la violence terroriste afin de faire justice aux opprimés par le pouvoir algérien.

¹<https://www.fabula.org/.../p-boucheron-v-azoulay-dir-le-mot-qui-tue-les-violences-int...>

Nos lectures ont démontré que le terme « violence » n'existe pas dans le texte coranique. Seules, ses manifestations ont été évoquées. Pour étayer nos propos, nous reprenons, des discours coraniques, quelques versets pour le démontrer.

En réfléchissant sur la violence, ses causes, ses facteurs, ses formes et ses conséquences, nous nous sommes posé la question sur la violence en Islam, surtout que la violence terroriste, thème de notre thèse repose sur le contexte social Algérien. Un contexte dont une partie des protagonistes de cette violence se légitimaient en se référant à l'Islam d'où cette volonté qui nous a animé à nous pencher là-dessus.

Il convient de préciser avant tout que le terme « violence » et ses dérivés n'existe pas dans le saint Coran, seules les manifestations de la violence en sont évoquées. Ceci dit, l'Islam fait la distinction entre force, violence (injustice) et violence extrême (meurtre / guerre). Comme il est précisé dans les versets suivants ;

Nous notons d'abord que, nous avons constaté que le substantif « *force* » est associé à l'usage positif de cet acte et ce dans tous les versets où il est cité :

*« Ô mon peuple, implorez le pardon de votre Seigneur et repentez-vous à Lui pour qu'Il envoie sur vous du ciel des pluies abondantes et qu'Il ajoute **force à votre force**. Et ne vous détourniez pas (de Lui) en devenant coupables. »*hud 52

*« Il dit : « (Ah !) si j'avais **de la force** pour vous résister ! ou bien si je trouvais un appui solide ! »*hud 80

*« En entrant dans ton jardin, que ne dis-tu: «Telle est la volonté (et la grâce) d'Allah! Il n'y a **de puissance** que par Allah». Si tu me vois moins pourvu que toi en biens et en enfants »*alkahf 39

*« Il dit : « Ce que Mon Seigneur m'a conféré vaut mieux (que vos dons). Aidez-moi donc **avec votre force** et je construirai un remblai entre vous et eux. »*alkahf 95

En ce qui concerne « la violence », nous avons constaté que le discours coranique l'associe à l'injustice, au tort, aux turpitudes, qu'elles soient commises contre soi ou contre les autres, comme le démontre ces versets :

« *Qui est plus **injuste** que celui qui empêche que dans les mosquées d'Allah, on mentionne Son Nom, et qui s'efforce à les détruire? De tels gens ne devraient y entrer qu'apeurés. Pour eux, ignominie ici-bas; et dans l'au-delà un énorme châtement.* »¹ la vache 114.

« *Et quand vous divorcez d'avec vos épouses, et que leur délai expire, alors, reprenez-les conformément à la bienséance ou libérez-les conformément à la bienséance. Mais ne les retenez pas pour leur **faire du tort**: vous **transgresseriez alors** et quiconque agit ainsi se fait **du tort** à lui-même. Ne prenez pas en moquerie les versets d'Allah. Et rappelez-vous le bienfait d'Allah envers vous, ainsi que le Livre et la Sagesse qu'Il vous a fait descendre; par lesquels Il vous exhorte. Et craignez Allah, et sachez qu'Allah est Omniscient.* »² la vache 231

« *Et pour ceux qui, s'ils ont commis quelque **turpitude** ou causé quelque **préjudice** à leurs propres âmes (en désobéissant à Allah), se souviennent d'Allah et demandent pardon pour leurs péchés - et qui est-ce qui pardonne les péchés sinon Allah? - et qui ne persistent pas sciemment dans le **mal** qu'ils ont fait.* »³ Al Imran 135.

« *Quiconque agit mal ou **fait du tort** à lui-même, puis aussitôt implore d'Allah le pardon, trouvera Allah Pardonneur et Miséricordieux.* »⁴ Al Nissaa 110.

Nous remarquons que ces quatre versets décrivent des formes d'injustices qui peuvent être classées dans la violence contre soi (versets 3 et 4) ou contre des femmes (verset 3) ou encore, contre des personnes (verset1). Ces violences sont condamnables.

Nous avons également souligné que la violence par laquelle se traduit le meurtre est interdite et condamnable. Sourate «Al Anâam» (151) en témoigne :

«*Eloignez-vous des péchés abominables, apparents ou cachés. **Ne tuez personne injustement. Dieu vous l'a interdit.***»¹

¹ www.islam-fr.com/.../français/sourate-2-al-baqara-la-vache.html

² www.islam-fr.com/.../français/sourate-2-al-baqara-la-vache.html

³ <https://islamqa.info/fr/answers/177990/lexplication-de-la-parole-du-tres-haut-allah-accueille-seulement-le-repentir-de-ceux-qui-font-le-mal-par-ignorance-et-qui-aussitot-se-repentent-coran417>

⁴ <https://coran.oumma.com/sourate/4>

Dans la sourate «La Table» (30), il condamne le fratricide d'Abel par Caïn et donne le fondement de l'humanisme musulman:

«Quiconque tue une personne non coupable de meurtre ou de dépravation, c'est comme s'il avait tué tout le genre humain. Quiconque sauve une personne, c'est comme s'il faisait le don de sa vie à toute l'humanité.»²

Dans la sourate «Al Isra» (XVII-33), il est encore prescrit:

«Ne détruisez point la vie que Dieu a rendue sacrée.»³

L'homicide volontaire est châtié en Islam. Ainsi, dans la sourate «Les femmes (IV-93)» nous lisons:

«Celui qui tue volontairement un croyant aura pour rétribution l'Enfer éternel. Dieu le frappe de son courroux, le maudit et lui prépare un terrible châtement.»⁴

Nous constatons que la violence fait partie de la vie sociale des hommes, depuis la nuit des temps. Elle est perçue négativement dans le texte sacré. Qu'il s'agisse de violence individuelle ou collective, nous avons constaté qu'elle était proscrite par l'Islam dans toutes ses formes.

Nous concluons que, si nous nous basons sur ces témoignages puisés du saint Coran, nous pourrions déduire que rien ne peut justifier le recours à la violence terroriste.

¹<https://blogs.mediapart.fr/m-bentahar/blog/170716/dissocier-coran-et-terrorisme>

²www.slate.fr/.../92615/islam-violence-islamistes

³https://www.la-croix.com/Archives/2008-08-01/Dans-le-Coran-la-vie-est-sacree.-_NP_-2008-08-01-325240

⁴<http://www.imamabdallah.com/2015/12/il-y-a-parmi-nous-beaucoup-d-amalgamistes.html>

Conclusion

Dans ce chapitre consacré à la violence et à un essai de définition, nous avons tenté de présenter les diverses définitions données à la notion de violence. Nous avons consulté plusieurs recherches dans des champs disciplinaires qui sont loin du notre à savoir, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie, etc. Nous sommes parvenus à la fin de cette présentation à dire qu'il est difficile de donner une définition unique et que toutes les réflexions faites autour de la violence sont intéressantes. Nous nous arrêterons sur celle qui a été proposée par la sociologie car elle nous a permis de nous positionner sur les manifestations, les formes, les causes et sur les types de cette dernière.

Aussi, tout au long de ce chapitre, nous avons souhaité présenter un exposé exhaustif sur la violence qui se manifeste aussi bien chez les individus que chez les groupes. Il a été pour nous nécessaire de mettre des liens entre violence et violence terroriste car cette dernière est associée aux différentes formes, types et facteurs de la violence. Ainsi, pour témoigner la violence terroriste l'écrivain est obligé de passer par ces éléments qu'il nous est important de relever de nos deux corpus.

Donc, nous considérons que, choisir de faire de l'analyse du discours littéraire traitant de ce thème(la violence terroriste) nous oblige à savoir ce que nous pouvons nommer comme faisant partie de « la violence terroriste mise en mots» et qui par conséquent, peut être analysée comme telle.

Il est important de préciser que, la violence terroriste en Algérie était une réalité vécue et subie pendant plus d' une décennie, elle s'est étalée du début des années 90 jusqu'au début du deuxième millénaire et qu'il nous sera possible, maintenant, de distinguer, à la lumière de ce que nous avons défini dans ce chapitre, les divergences et les convergences qui vont apparaître dans les discours de nos deux écrivains lorsqu'ils vont dire cette violence.

Chapitre II:La violence à travers l'Histoire de l'Algérie

Introduction

Ce que nous présenterons dans ce chapitre est un exposé détaillé de l'Histoire de l'Algérie depuis sa naissance jusqu'à la décennie noire. Ce parcours historique nous permettra de démontrer que la violence des Algériens est liée en grande partie à leur Histoire.

Nous préciserons les raisons de cette violence grâce aux témoignages et aux récits issus des documents historiques que nous avons consultés et de la réflexion du sociologue Ibn Khaldoun.

Sans nous détacher des raisons immédiates, d'un passé empreint d'un colonialisme destructeur et aussi d'autres causes plus antérieurs encore, à ne pas sous-estimer. Nous tenterons de montrer, à travers ces témoignages, non seulement la présence de toutes formes de violence dans la société algérienne, mais qu'elle est liée aux conditions sociales-historiques des Algériens. Le pourquoi de cette violence trouvera ainsi, sa signification et sa justification.

Nous commencerons notre chapitre par dresser un historique du pays (l'Algérie) et du peuple algérien. Par la suite, nous parcourrons de son Histoire à la recherche des différentes formes de violence qui l'ont jalonnées. Pour ce faire, nous nous arrêterons sur les moments les plus importants qui ont marqué son Histoire à savoir, le protectorat Ottoman, l'occupation Française (14 juin/ 05 juillet 1830), l'indépendance (5 juillet 1962) et la décennie noire (les années 90).

Nous terminerons ce chapitre par une conclusion qui réunira les principaux aboutissants de cette recherche et qui résumera nos constats vis-à-vis les liens qui unissent la violence des Algériens à leurs parcours historique.

1. L'Algérie, Histoire d'un territoire et d'un peuple

1.1 Genèse d'un territoire

L'Algérie tient son nom de sa capitale Alger, tiré du nom Djezair, donné par Bologhine Ibn Ziri, fils du fondateur de la dynastie berbère des Zirides. La capitale Alger fut bâtie vers 960 sur les ruines de l'ancienne ville romaine Icosium. Bien avant cette appellation donnée par les romains à cette ville, Carthaginois et avant eux Phéniciens, ont fait bâtir des comptoirs commerciaux et divers activités côtières.

Le nom « Algérie » est utilisé pour la première fois en 1680 par Fontenelle dans un opuscule intitulé « *De l'Algérie et des Algériens* » (Preville Guy, 1997, p. 56)¹ pour qualifier la régence d'Alger, le nom est officiellement adopté par le colonisateur français, le 14 octobre 1839 pour désigner ce territoire.

Territoire d'Afrique du Nord situé entre le royaume du Maroc à l'Ouest et le beylicat de Tunis à l'Est. C'est le général Antoine Virgile Scheider, ministre à l'époque de la guerre sous la monarchie de "Juillet"², qui officiellement attribua ce nom à l'Algérie dans une missive adressée à Sylvain-Charles, comte Valée, gouverneur général des possessions françaises en Afrique du Nord : « *Le pays occupé par les Français dans le nord de l'Afrique sera, à l'avenir, désigné sous le nom d'Algérie...* » (Habart Michel, 1960, p. 13)

1.2 Genèse d'un peuple :

De (814 avant JC -146 avant JC) ; originaires du Proche-Orient (le Liban actuellement), les Phéniciens vont bâtir Carthage en 574 avant JC, qui devient la capitale d'Afrique du Nord. Ils vont par la suite bâtir sur les côtes d'Alger des comptoirs commerciaux. A l'exception de Carthage, ils n'entretiennent presque pas de relations avec les ethnies berbères qui peuplaient ces terres.

¹https://www.persee.fr/doc/camed_0395-9317_1997_num_54_1_1175

² 9 août 1830, Proclamation de la monarchie de Juillet, fondée sur la charte de 1830. Philippe 1^{er} est intronisé roi des Français.

De l'an (146 avant JC- 429 après JC), l'Afrique du Nord sera occupée par les Romains dont le territoire de l'Algérie actuelle qui comprenait les provinces de Numidie, de Maurétanie césarienne et sétifiennne en plus des trente-trois colonies romaines qui firent prospérer l'agriculture.

Les romains transmirent leur civilisation aux populations locales. L'urbanisation a connu un grand essor à cette époque, des villes furent bâties telles que Hippone, Tipaza, Ténès, Tingad ... « *Cependant, ils ne purent jamais latiniser les populations berbères, les Mauri (ou Maures), réfugiées dans les montagnes. Profondément attachés à leur langue et à leurs traditions, les Maures demeurèrent d'éternels rebelles.* »¹(Leclerc Jacques, 2013)

Les Berbères résisteront par la suite à la christianisation du nord-africain. De (430-533), le Maghreb romain chute et sa chute coïncidera avec son occupation par les Vandales, peuple germanique oriental originaire de la Hongrie, qui a conquis la gaule (France), la bétique (l'Espagne) puis l'Afrique du nord en commençant par le Maroc actuel. Les Vandales :

« fondent le « royaume vandale d'Afrique », sa capitale est Carthage qui utilisaient leur langue germanique et l'écriture gothique ainsi que le latin dans les domaines de la législation et la diplomatie. Les Vandales ne se mêlèrent jamais aux populations locales et n'eurent aucune influence dans la langue des Berbères des montagnes. Il faut souligner que leur présence n'a pas semblé suffisamment longue (455-533) pour qu'un métissage ne se produise à grande échelle. »²(Leclerc Jacques, 2013)

En (533-711), les Byzantins originaires de la partie orientale de l'Empire romain, actuellement la Turquie, leur capitale est Constantinople (aujourd'hui Istanbul) ; vont occuper la partie de la Numidie. Ne conservent que quelques ports mais, comme les Vandales, ils disparurent et ne laissent pas de trace de leur passage. Après eux, viennent les Arabes qui vont occuper la région.

De (647 – 1518) , quittant l'Égypte, les armées arabo-musulmanes avancèrent vers l'Ouest et conquièrent le Maghreb, pour la première fois. Après la troisième expédition menée par Oqba Ibn Nafii, ce dernier fut tué par Koseila et ce n'est

¹archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

²archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

qu' à la quatrième expédition menée par Hassan Ibn N'Oman que le Maghreb tout entier fut reconquis en 666, y compris l'Algérie :

« Dans l'ensemble, les Berbères adoptèrent très vite l'islam, mais conservèrent leurs langues, du moins ceux habitant la campagne ou les montagnes. Pendant longtemps, le latin, l'arabe, les langues berbères et le punique ont co-existé. Des inscriptions attestant l'usage du latin écrites ont été retrouvées jusqu'au XIe et XIIe siècles. »¹ (Jacque Leclerc, 2012)

Il nous paraît important de souligner que, les berbères ont adopté, par conviction, l'Islam comme religion, quant auparavant ils ont refusé toutes formes de religion venues d'ailleurs. Nous allouons cette réalité au fait que, ceux qui sont venus en conquérants la première fois², la plupart d'entre eux, ne s'étaient pas installés, laissant place à des dynasties berbères musulmanes autonomes du pouvoir central du « Kalifa Abbasside », et ce, dès (776). C'est d'ailleurs, ce que témoigne Ibn Khaldoun dans son ouvrage intitulé « Les berbères » :

« Les Arabes sont repoussés des territoires du Maroc et de l'Algérie actuelle pour environ trois siècles – entre 740 et 1050 . Ces régions, à l'exception d'une petite partie de l'est de 'Algérie, échappent complètement à l'Empire abbasside, dont la domination s'arrête avant Constantine »³(Gabriel Martinez, 2012)

Ce qui a laissé les « berbères », d'une certaine manière, à leur libre arbitre. D'où, leur conversion massive à l'Islam :

« L'implantation de la langue arabe et de l'islam s'est effectuée par les mosquées. Puis les Berbères des villes adoptèrent progressivement l'arabe, considérant cette langue comme «un idiome divin». Quant aux Berbères des montagnes, ils ne subirent que très faiblement l'influence linguistique étrangère et continuèrent à parler leurs langues ancestrales. »⁴(Leclerc Jacques, 2013)

Dans le passage que nous venons de citer, Jacques Leclerc explique que c'est à travers les mosquées que l'Islam s'est implanté et non par les armes. Les Berbères avaient le choix d'adopter ou de ne pas adopter la langue Arabe. Ceux des villes l'ont fait tandis que ceux des montagnes ne l'ont pas fait.

¹archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

² La seconde fois c'est l'arrivée et l'implantation d'une foule des « Banou Hillals » en

³<https://www.lhistoire.fr/il-était-une-fois-les-berbères>

⁴archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

2. L'Algérie rattachée à l'Empire ottoman

Au XVI^e siècle (1518 – 1830), par sa volonté et à sa demande l'Algérie devint une province annexée à l'Empire ottoman, affirme M. Chikhi¹. Pour sa part M.Chikhi en s'appuyant sur un document historique qui en atteste, affirme que : « *L'Algérie était le seul pays à avoir demandé à être annexée à l'empire ottoman de sa propre initiative, pour être associée à la politique ottomane régissant la méditerranée face aux offensives menées par l'empire byzantin contre les pays musulmans* »²

Ce n'est qu'en 1518, suite à l'accession de Kheireddine Barberousse au trône que l'Algérie fut annexée à l'empire ottoman : « son frère, Khair-ad-den-Barberousse, lui succéda en 1518. En soumettant ses nouveaux Etats au sultan Selim. ». Par la suite elle fut gouvernée par : « *un dey, ses beys et ses janissaires. Au cours de l'occupation turque, l'Algérie bénéficia d'une grande autonomie, sous l'autorité d'un pouvoir militaire exercé par le dey et contrôlé par la milice des janissaires turcs.* »³

A la veille de l'occupation française on en comptait que quelques quinze à vingt-cinq mille janissaires pour une population qui avoisinait à l'époque (1830) dix millions d'âmes. Selon les estimations de Hamdan Khodja⁴ :

« Les Turcs refusèrent de s'assimiler aux populations arabo-berbères. Durant trois siècles, ils ne sympathisèrent qu'à des proportions infimes⁵ avec ces peuples parlant arabe algérien⁶ et tamazigh. Ils demeurèrent une communauté distincte vivant comme des étrangers en Afrique du Nord (jusqu'en 1830). La raison est que la présence turque en Algérie ne fut pas une présence de type colonial. Les seuls Turcs présents en Algérie étaient ceux qui faisaient partie de la caste dirigeante ainsi que les militaires. »⁷

¹ Abdelmadjid Chikhi. Directeur général des archives nationales algériens.

²<https://www.djazairiess.com/fr/lemidi/1311020111>

³ Archeologie-copier-coller.com/.../06/Jacques-Leclerc.- Univ.- Laval-. pdf

⁴ Un notable d'Alger et un savant (1773/1842). Auteur de « Le miroir ». un livre dans lequel il dénonce les exactions des soldats français.

⁵ un certain nombre de Turcs, surtout des janissaires, finirent par épouser des femmes indigènes — de ces unions sont nés les Kouloghlis, mot provenant du turc, quloghlu, signifiant « fils d'esclave ».

⁶ Appelé communément « al daridja ».

⁷ Archeologie-copier-coller.com/.../06/Jacques-Leclerc.- Univ.- Laval-. pdf

3. L'occupation française

De (1830 -1962) ; l'Algérie sera colonisée par la France. Cette colonisation débutera sous règne du roi Charles X (1757/1836) et c'est le général Louis de Bourmont alors ministre de la guerre dans le gouvernement « Polignac » qui va commander l'expédition militaire contre la capitale de l'Algérie, Alger.

Plus de 675 bâtiments seront affrétés à cette entreprise, 37000 soldats, 27000 marins et 70 canons forment l'artillerie de cette campagne militaire. Il faut dire que les préparatifs à cette guerre ne dataient pas d'hier et que les motifs tant ceux manifestes que cachés ne manquaient pas.

En fait, Charles X en tentant de maintenir à flot son règne ébranlé par une politique conservatrice contestée par une population qui croule sous la misère, avide de liberté, prépare à la mi-décembre 1829 une expédition d'envergure qui va rallier tous les vaisseaux de la marine française :

« L'invention coloniale de l'Algérie procède de la conquête française, assumée par le nationalisme français. Elle fut d'une part entreprise, d'après l'historien Pierre Guiral, à l'instigation de la chambre de commerce de Marseille pour revigorer son commerce, et d'autre part décidée, quinze ans après la défaite de Waterloo : la conquête d'Alger marque une revanche du nationalisme français ; et elle fut bien voulue pour cette raison par le roi Charles X pour ragaillardir son pouvoir battu en brèche – trop tard en tout cas. » (Habart Michel, 1960, p. 60)

Le 14 juin, les troupes françaises débarquèrent à Sidi-Ferruch, une presqu'île algérienne à 25 km d'Alger. De là, le général de Bourmont marcha sur la capitale. Le 5 juillet, le dey capitula après des bombardements intensifs de la capitale Alger.

D'après Jacques Edouard Leclerc¹ : « *L'expédition coûta 48 millions de francs à la France, en plus de près de 500 morts et de quelque 2000 blessés... L'occupation de la ville fut accueillie en France avec une certaine indifférence. Le roi Charles X fut renversé quelques semaines plus tard.* »². L'occupation française de l'Algérie va durer plus de 130 ans. C'est une occupation des plus

¹ Jacques Edouard Leclerc (1767- 1852), Homme politique français

² archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

meurtrières qu'a connu le pays. Le peuple algérien pendant ces longues années va subir toutes sortes d'injustices et de barbaries.

Nous aurons l'occasion, dans ce qui va suivre de titres, de dresser en détail les multiples formes de violences qu'ont dû subir les Algériens durant cette occupation.

4. Les principales composantes de la population algérienne

L'Algérie est formée d'une mosaïque d'ethnies (Berbères et Arabes mais aussi Koulouglis) complices de leur rattachement manifeste à une terre, à une Histoire. Accusées dans leur vivre ensemble ; condamnées à un souffrir ensemble. Un lien tout aussi particulier qu'indéfectible.

Ces ethnies aujourd'hui peuplent un territoire de plus de 2 millions de kilomètres carrés ; ils ont acquis le droit d'instituer leurs propres rites. Les rites que Lévi-Strauss qualifie de "para-langage" expriment, à leur manière, la violence.

4.1 Les berbères

Les « Imazighen » ou « berbères » se constituent d'une multitude d'ethnies¹ autochtones d'Afrique du Nord, Les « Capsiens », originaires du sud-est algérien et du sud tunisien sont considérés comme étant leurs ancêtres.

De nos jours, les berbères peuplent un immense territoire que forment ces quatre pays, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Lybie et à un degré moindre, l'Egypte. Dans un passé lointain les berbères fondèrent une civilisation qui occupaient, à

¹ Non pas les ethnies que l'on connaît aujourd'hui sous les noms de (Chaoui- Kabyle- Mozabite..) mais d'autres noms qui étaient attribués à d'autres groupes plus ou moins grands et qui n'occupaient pas forcément le même espace géographique. Par exemple ; Lui del Mârmol et avant lui, Ibn Khaldoun appellent les habitants du littoral algérien les « Azouagues » (Zouaoua), on déduit que les « Kabyles »

une certaine époque¹, un large territoire qui englobait une grande partie du Sahara² jusqu'à la vallée du Nil.

Ils y fondèrent de puissants royaumes, formés de tribus confédérées. Connus sous le nom de « Lybiens », « Maures », « Gétules », « Garamantes » ou encore « Numides »³. Ainsi, on peut dénombrer quelques dynasties et quelques rois qui ont marqué l'histoire de ces époques lointaines .

Les langues berbères forment une branche de la famille des langues afro-asiatiques comme le sont les langues (sémitiques- couchitiques- coptes...) car son origine est de l'Afrique orientale, l'alphabet de ces langues est connu sous le nom de « tiffinagh », il est jusqu'à nos jours utilisé par les Touaregs.

A la suite de la conquête islamique, les tribus berbères, vont adopter l' « Islam » et nous allons assister à la formation de plusieurs dynasties berbères qui vont se succéder à la gouvernance de ce pays jusqu'en 1518, l'annexion de l'Algérie au « Qalifat ottoman ».

Les dynasties berbères qui vont gouverner la future Algérie mais aussi une partie de la Tunisie et du Maroc sont les suivantes :

- 1) La dynastie Roustemide (776-894)
- 2) La dynastie Ziride (935-1148)
- 3) La dynastie Hammadide (1014-1152)
- 4) La dynastie Almoravide (1061-1147)
- 5) La dynastie Almohade (1145-1248)

¹d'aujourd'hui ne forment qu'une partie de l'ethnie « Azouague » de l'époque. Aussi pour les « Mozabites », qui ne constituaient à une certaine époque qu'une partie de l'ethnie des « Iznaten », les(Zénètes).

² Les expansions berbères au Sahara sont celles des Capsiens.

³ Les plus illustres rois de ce royaume on cite, Syphax et Massinissa.

4.2 Les Arabes

Étymologiquement, le terme arabe, dont le radical est "arab" « l'homme du désert », regroupe l'ensemble des peuples nomades vivant de pastoralisme (lien étroit entre l'éleveur, le troupeau et l'environnement) en Arabie. Originaire de la péninsule arabique jusqu'à la Mésopotamie et la Syrie. Les Arabes sont reconnus pour la première fois dans l'histoire au IX^e siècle avant J.-C. Principalement nomades, certaines tribus Arabes s'étaient cependant regroupées en de petites civilisations urbaines, notamment au Yémen avec leur capitale si célèbre d'antan « Sabâa » ou encore, « La Mecque » au Hidjaz.

Avec l'avènement de l'islam les Arabes vont quitter leur terre natale, leur pays, pour aller conquérir des terres mais surtout, des âmes. L'Afrique du Nord et le Proche-Orient et une partie de l'Europe en seront concernés. Dès le VII^e siècle, à la voix des successeurs de Mahomet, les Arabes s'étaient lancés à la conquête politique et religieuse

La conquête de l'Afrique par les Arabes fut accomplie dans le cours de cinq expéditions qui portèrent progressivement le drapeau de l'islam depuis l'Egypte, comme point de départ, jusqu'à l'océan Atlantique. C'est Okba qui conduisit la quatrième et cinquième expédition, qui fut la conquête générale et définitive de l'Afrique par les Arabes, et particulièrement de la région.

Quarante ans va durer la conquête qui, commença vers l'an 642, termina en 680. Ce qui va rétablir de nouvelles donnes sur terre et les territoires déserts ou en mains de tribus berbères vont être :

« (...)remplacées par des tribus arabes qui, dans le Ve siècle, avaient envahi cette contrée, et qui, par leur grand nombre et par leur force, avaient subjugué les populations, enlevé une grande partie de leur territoire et partagé avec elles la jouissance des pays dont elles conservaient encore la possession . »¹(Ibn Khaldoun Abdel Rahman, 1972, p. 134)

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

Cette réalité fut suivie de violentes réactions au sein du peuple indigène Originaire du Proche-Orient. Par la suite les deux peuples ont cohabité et ont formé un seul et unique peuple.

C'est ainsi que les Arabes déjà présents en Algérie vont voir leurs coutumes se modifier. Nous associons aujourd'hui encore très souvent les musulmans avec les Arabes. Mais il ne faut pas oublier que même si la majorité des Arabes ont choisi la religion musulmane sunnite, ils restent minoritaires par rapport à d'autres peuples ayant embrassé l'islam.

4.3 Les Koulouglis

Une frange des Algériens est constituée par les « Koulouglis », c'est le nom que la population de l'époque donnait aux familles et personnes issus de mariage entre Janissaires « Turcs » et autochtones. Ces familles conservèrent leurs traditions et leur langue tout en les enrichissant de nouveaux rites et mots :

« Encore aujourd'hui, de nombreux Algériens ont des origines turques et ont conservé leurs patronymes d'origine turque. Bref, si les Turcs ne favorisèrent pas la diffusion de leur langue (le turc), ils ont permis aux régions de l'intérieur de s'islamiser et de s'arabiser encore davantage. Mais l'arabe qui s'implanta définitivement en Algérie ne fut pas l'arabe du Coran. Ce fut plutôt un arabe régionalisé (l'arabe algérien) influencé par le berbère, le latin et le turc. Pendant ce temps, la langue officielle du pays était le turc osmanli. »(Leclerc Jacques, 2013)¹

La langue algérienne n'est plus la langue arabe littéraire, en raison de ce foisonnement culturel, elle s'est enrichie et s'est transformée en donnant cette nouvelle langue arabe algérienne :

« Parallèlement, une langue commerciale (véhiculaire) se développa entre les Turcs, les «Algériens» et les Européens, à base de vocabulaire espagnol et d'éléments turcs et des formes syntaxiques inspirées de l'arabe. C'est surtout par cette langue que l'arabe algérien (derdja) a acquis ses mots grecs et latins, notamment dans les domaines de la navigation, de l'artillerie navale et de la pêche. Cette langue véhiculaire a continué d'exister après la conquête française de 1830. Cette diversité linguistique a contribué à faire de l'arabe algérien une variété différente de l'arabe du Proche-Orient. Alors que l'arabe algérien a puisé dans les langues berbère, latine, grecque, turque et espagnole, l'arabe proche-oriental a bénéficié de caractéristiques arméniennes. Par la suite, l'éloignement géographique, le temps et le contexte socioculturel ont accentué la diversification de l'arabe algérien. »²(Leclerc Jacques, 2013)

¹archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

²archeologie-copier-coller.com/wp-content/.../06/Jacques-Leclerc.-Univ.-Laval-.pdf

De nos jours, les « Koulouglis » se sont fondus dans la masse du peuple algérien, au point qu'il nous est impossible de les distinguer, à moins de nous référer aux noms de familles qui, autrefois, les distinguaient

5. Les Algériens et la violence

Pour arriver à dessiner tout le panel de la violence en Algérie, nous considérons que lorsqu'il s'agit d'étudier la violence sociale et politique qui d'emblée s'affiche appartenant à une catégorie socio-historique mettant en relief le lien qu'entretient la violence avec les individus d'une classe sociale, avec les classes sociales entre-elles mais aussi, avec ces dernières et l'état, le parcours historique s'impose alors comme le plus approprié :

Dans ce qui va suivre nous allons procéder à un découpage de la société algérienne d'avant l'occupation, en deux catégories, les citadins et les tribus nomades. Nous estimons, qu'ils se distinguent dans leur rapport à la violence. Ou plus exactement, se distinguent par les formes de violence qui sont plus manifestes dans l'une et ne le sont pas dans l'autre et inversement. Par la suite, nous nous intéresserons à la violence sous toutes ses formes exercées par l'occupant français, et sans distinction cette fois-ci entre catégories sociales car, le rapport de domination est différent.

Pour relater l'étendue de chaque forme de violence dans chacune des catégories, nous allons faire avancer des témoignages historiques attestant de la vie de chaque communauté dans ces contextes historiques.

5.1 Les algériens et la violence avant l'époque Ottomane

Nous prenons comme période d'étude relative à l'avant époque Ottomane , celle qui commence depuis l'invasion Hilalienne jusqu'à la période des ottomans pour la raison que, les principales composantes de la société algérienne d'aujourd'hui, sujettes à notre étude, sont issues de cette époque :

« Ces deux races, ce sont les Arabes et les Berbères, les seules nations qui occupent le Maghreb, ainsi que chacun sait. Elles y ont demeuré pendant tant de siècles, que l'on peut à peine s'imaginer qu'à une certaine époque elles ne s'y trouvaient pas. Hormis ces deux peuples, on ne connaît aucune autre race d'hommes qui habitent ce pays. »¹(Ibn Khaldoun Abdel Rahman, 1972, pp. 93-94)

Nous essayerons de scruter les différentes formes de violence propres à chacune des deux catégories mentionnées plus haut à savoir, les citadins et les tribus nomades.

5.1.1 Les citadins :

La première catégorie est celle des citadins qui forment une communauté, définie par Ibn-Khaldoune comme :

« Ces hommes devenus citadins (hadher). Le mot hader signifie ceux qu'on a toujours présents sous la main (haderoun), et tels sont les habitants des villes et des bourgades. Parmi eux, les uns exercent des métiers pour vivre ; d'autres s'adonnent au commerce et, par les grands profits qu'ils en retirent, ils surpassent en richesses et en bien-être les gens de la campagne. »²(Ibn Khaldoun Abdel Rahman, 1972, p. 161)

Bien que cosmopolite, cette catégorie a un lien plus fort avec l'état (dans sa conception de l'époque) qui la protège et la gouverne. Sa soumission aux lois est plus rigide, rigoureuse de par sa proximité de l'épicentre du pouvoir. Ces lois gèrent sa vie sociale au sein de la communauté.

A la différence des bédouins et autres tribus nomades, les citadins à cause des conditions sociales plus favorables, sont moins farouches. ils ont un rapport à la vie différent comme l'explique Ibn Khaldoun :

« Les habitants des villes, s'étant livrés au repas et à la tranquillité, se plongent dans les jouissances que leur offrent le bien-être et l'aisance, et ils laissent à leur gouverneur ou à leur commandant le soin de les protéger en leurs personnes et leurs biens. Rassurés contre tout danger par la présence d'une troupe chargée de leur défense, entourés de murailles, couverts par des ouvrages avancés, ils ne s'alarment de rien, et ils ne cherchent pas à nuire aux peuples voisins 1. Libres de soucis, vivant dans une sécurité parfaite, ils renoncent à l'usage des armes, et laissent après eux une postérité qui leur ressemble..., ils vivent dans un état d'insouciance qui leur est devenu une seconde nature. »³(Ibn Khaldoun Abdel Rahman, 1972, pp. 177-178)

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

²https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

³https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

Nous remarquons aussi que, les traditions ont un rôle bien que manifeste, mais moins prononcé que dans l'autre catégorie car l'influence tribale tend à s'amenuiser dans l'espace mondain. Ces traditions sont à l'origine de plusieurs formes de violence au sein des tribus, pour n'en citer que ces deux manifestations, nous avançons, les crimes d'honneur et les vengeances.

Nous allons prendre comme référence Alger, puisque la documentation historique la relatant est plus disponible, en nombre et en qualité tandis que la documentation sur la ville d'Oran, bien qu'elle soit une ville aussi grande qu'Alger, est peu disponible. Les formes de violence que nous présentons dans ce qui suit, se manifestent comme suit:

5.1.1.1 La violence physique :

Alger fut d'abord bâtie comme ville à l'époque de la dynastie Ziride puis gouvernée successivement par les Hammadides, Fatimides et Mohades. Peu de témoignages historiques nous ont été parvenus des formes de violence exercées contre les citoyens en ces époques reculées néanmoins, ce qui est sûr, c'est que toute lutte pour le pouvoir implique le recours à la violence : « *Si l'on parcourt du regard l'histoire du pays, on découvrira, il est vrai comme dans le passé d'autres nations, la violence à l'état chronique. Les royaumes berbères, pendant deux mille ans, ont vécu des conflits qui ont fait et défait les dynasties.* »¹(Nacib Youcef, 1994, p. 74)

Donc, nous ne pouvons que faire avancer des interprétations à des témoignages historiques qui avoisinent la réalité sans pour autant la décrire, ainsi, lorsqu'Ibn Khaldoune déclare :

« Je vis alors qu'il me serait très difficile de passer chez les Rîah, où je devais me rendre ; sachant aussi que la guerre devenait imminente et que toutes les routes étaient occupées par l'ennemi, je pris la résolution de passer en Espagne. Je partis avec l'autorisation d'Abou Hammou,... »²(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 48)

¹iremmo.org/wp-content/uploads/2016/02/1109.nacib_.pdf

²https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

Nous supposons que la chute d'une dynastie (en notre exemple celle d'Abou Hammou) entraîne incontestablement plusieurs formes de violence que vont subir les sujets appartenant à la dynastie déchuë, et notamment les notables, par les membres et les sympathisants de la dynastie qui vient de s'installer. Sinon, comment expliquer la volonté, déclarée par Ibn Khaldoun, de quitter dans la précipitation une ville où il faisait bon de s'y installer. Ibn Khaldoun avance plus loin le témoignage suivant :

« La nouvelle se répandit que le sultan mérinide Abd el-Aziz s'était emparé de la montagne des Hintata, près de Maroc, après une année de blocus ; qu'il en avait fait prisonnier le chef, Amer Ibn Mohammed 2, et l'avait conduit à Fez pour être mis à mort dans les tourments. »¹(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 48)

Il n'est pas difficile de comprendre qu'hormis la torture qu'a subi le chef Amer Ibn Mohammed puis sa mise à mort, que ceux qui habitaient cette ville perchée en haut de la montagne des Hintata ont dû souffrir, et du blocus et d'après le blocus, de plusieurs formes de violence infligées par le sultan des mérinides « Abd el-Aziz ». Ce témoignage que nous avançons sert à démontrer que la violence physique faisait partie du lot que doivent subir les seigneurs vaincus.

La violence physique : exécutions, tortures existait en cette époque néanmoins à des proportions moindres puisqu'elle ne portait que sur ceux qui gouvernaient du camp adverse ; la majorité de la population était considérée comme des sujets² qui de toute façon vont se rallier au plus fort puisque, tout ce qui leur revient de droit leur est acquis tant qu'ils s'acquittent de ce qui leur incombe comme devoir, auprès du nouveau seigneur.

Nous pouvons dire, en terme de conclusion, que le peu de témoignage que nous avons recueilli sur cette période nous laisse supposer que la violence physique, à l'exception de l'exemple que nous venons de citer plus haut, n'était pas répandue dans la société de l'époque.

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

² Tous ceux qui appartenait à un Empire, un Royaume ou une principauté (Imara) ; notable, guerrier ou simple citoyen étaient considérés comme sujets au service de l'Empire ou la principauté.

5.1.1.2 La violence morale :

Bien qu'elle soit l'un des motifs de guerres entre Dynasties et aussi, le motif le plus important au soulèvement des tribus contre l'autorité. Nous n'avons pas pu retrouver que quelques témoignages historiques la relatant. Cette violence morale avait un nom, « l'humiliation ». Ibn Khaldoun dans son ouvrage « Les prolégomènes » en cite quelques exemples :

« Une tribu ne consent jamais à payer des impôts tant qu'elle ne se résigne pas aux humiliations. Les impôts et les contributions sont un fardeau déshonorant, qui répugne aux esprits fiers. Tout peuple qui aime mieux payer un tribut que d'affronter la mort a beaucoup perdu de cet esprit de corps qui porte à combattre ses ennemis et à faire valoir ses droits. »¹(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 302)

Cette violence comme vient de l'expliquer Ibn Khaldoun, pousse les tribus algériennes à se révolter, considérant que le fait de payer les impôts bien que légal et relevant des devoirs envers l'état qui les gouverne, est une sorte de violence morale inacceptable. Donc, susceptible d'être refusé quitte à entrer en guerre pour ne pas s'en acquitter.

5.1.1.3 La violence symbolique :

L'une des violences symboliques que nous avons pu déceler durant cette période dans la population citadine et qui répond à la définition de P. Bourdieu de la violence symbolique, c'est l'utilisation de la langue arabe comme langue officielle. Les monarques des principales dynasties berbères qui ont régné sur l'Algérie dans leurs correspondances, ainsi que dans la cour ont utilisé cette langue. Ibn Khaldoun nous rapporte ce témoignage :

« Vers la fin de l'année 756 (déc. janv. 1355-56 de J. C.), le sultan Abou Eïnan² m'attacha à son service en me nommant à un emploi dans son secrétariat. Il m'accorda aussi un haut témoignage de sa faveur en me permettant de prendre part aux discussions dont on s'occupait dans les réunions littéraires qui se tenaient chez lui, et en me choisissant pour écrire (taoukiâ), sur chaque pièce et document soumis à son examen, la réponse qu'il jugeait convenable. »³(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 35)

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

²sultan mérinide. La dynastie mérinide est une dynastie berbère.

³https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

La majorité de la population citadine l'utilisait aussi car elle constituait un des signes de civilisation de l'époque d'une part et de l'autre, parce qu'elle était la langue officielle, celle utilisée par leur monarque, et officieuse puisque langue de leur religion (l'Islam)

5.1.2 Les tribus nomades :

En dehors des cités peuplées par des citadins, les nomades vivaient dans un groupe plus ou moins grand. Nous lui donnons le nom de « tribu ». L'Algérie en cette époque était peuplée par un grand nombre de tribus Amazighs et Arabes. Les premiers peuplaient les montagnes, les seconds, peuplaient les plaines. La vie sociale est différente de celle des habitants des villes et villages :

« L'état social. Il a deux aspects : la vie nomade et la vie à demeure fixe. La première est celle qui a lieu dans les plaines, sur les montagnes, ainsi que sous les tentes des nomades qui parcourent les pâturages situés dans les déserts ou sur les limites de la région sablonneuse. La seconde est celle qui se passe dans les cités, les villages, les villes et les hameaux ¹ ; l'homme s'y tient afin de pourvoir à sa sûreté et d'être protégé par des murailles. Dans toutes ces circonstances, l'état social subit des modifications essentielles en ce qui regarde la réunion des individus en société. »¹(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 147)

Nous tenons à préciser que, la plupart des Algériens, à cette époque peuplaient plaines et montagnes et vivaient de l'agriculture et de l'élevage :

5.1.2.1 Les violences physique et morale :

A la différence des citadins, les tribus qui peuplaient ce pays subissaient des violences physiques et morales plus importantes que celles subies par les citadins. A cause des razzias et des représailles, un nombre considérable d'individus meurent, se blessent. Beaucoup d'entre eux sont torturés, déportés emprisonnés... Des femmes parfois violées ou maltraitées. Des bêtes et des provisions volées. Des cultures saccagées. Ibn Khaldoun nous fait ce témoignage des tribus Arabes de l'époque :

« Le naturel farouche des Arabes en a fait une race de pillards et de brigands. Toutes les fois qu'ils peuvent enlever un butin sans courir un danger ou soutenir une lutte, ils n'hésitent

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

pas à s'en emparer et à rentrer au plus vite dans la partie du désert où ils font paître leurs troupeaux. »¹(Ibn Khaldoun A, 1972, p. 173)

Ou encore ce témoignage de Hamdan Khodja porté sur les tribus berbères de l'époque : « *La guerre parmi eux(les berbères) est assez fréquente ; celui qui est vainqueur brûle l'habitation du vaincu, mais bientôt cette habitation est rebâtie, attendu la grande abondance de bois qui recouvre ce pays.* »²(Khodja Hamdan, 2015, p. 10)La razzia est la consécration de toutes formes de violence, physique soit-elle ou morale. Nous précisons que le mot « la razzia » signifie une invasion faite par une tribu sur un territoire ennemi ou étranger pour enlever les troupeaux, les grains, faire du butin.

5.1.2.2 La violence symbolique :

En ce qui concerne la violence symbolique, il faut dire qu'à cette époque la principale cause de la violence symbolique réside dans, ce que nous nommons aujourd'hui, le poids des traditions, surtout en ce qui concerne le droit des femmes, qui, à cette époque était bafoué. Youcef Nacib, anthropologue algérien, l'explique en ces termes :

« Il est historiquement et sociologiquement établi que le garçon est préféré à la fille dans la société traditionnelle. Le garçon peut impunément commettre maints excès, mais si d'aventure, la jeune fille franchit le Rubicon, ses parents et elle-même devront en assumer de lourdes conséquences : bannissement, assassinat, exil... Le proverbe là-dessus est catégorique:"tafeqqusttamerzagutititten d imawlan" ("Ne mangent le melon amer que ses producteurs"). Cette violence qui affleure à la surface du proverbe, nous la repérons aussi dans le conte. »³(Nacib Youcef, 1994, p. 79)

Dans le même registre nous pouvons citer ce témoignage de Victor Demontès, chargé de cours au collège de France :

« Les Indigènes (Arabes, Kabyles, Mozabites, Israélites) fabriquent des ouvrages, d'un usage courant, qui leur sont absolument particuliers et **dont la mode remonte loin dans le passé**. Ces bijoux se font en métal plein ou en filigrane d'argent ou d'or et, dans ce cas, présentent une facture plus fine. Les anneaux de pieds ou khalkhals, lourds, massifs et anguleux semblent bien faits pour rappeler à la femme mauresque la demi-servitude dans laquelle elle vit ; les bracelets, les énormes boucles d'oreilles, les diadèmes, les chaînes pesantes (parmi

¹https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf

²<https://www.fichier-pdf.fr/2015/02/.../temoignage-de-1833-le-miroir-hamdan-khodja/>

³iremno.org/wp-content/uploads/2016/02/1109.nacib_.pdf

lesquelles les b'zaïms de forme triangulaire nettement byzantine) sont d'un aspect étrange mais non sans beauté. »¹(Demontes Victor, 1930, pp. 51-52)

A travers ce témoignage, nous arrivons à déceler le langage des bijoux aux service d'une certaine forme de violence que nous pouvons affilier à la violence symbolique de la gente masculine qu'elle inflige aux femmes, toutes ethnies confondues y compris les Israélites à cette époque d'antan.

5.2 Les Algériens et la violence pendant l'époque Ottomane

5.2.1 Les citadins :

Alger à l'époque ottomane est une ville cosmopolite de 100 à 200 mille habitants. Berbères, Arabes et Turcs y vivaient mais aussi, Juifs, Albanais, Serbes, noirs d'Afrique. Gouvernée depuis le XVI siècle par les Turcs selon des lois négociées par les élites Algériennes. L'historienne Nora Lafi, explique que les Algériens, comme les Egyptiens avant eux, ont négocié un code (Canon) avec les Ottomans, qui leur assurait les mêmes droits et devoirs que ceux exercés sur les sujets des autres provinces de l'Empire Ottoman :

« Ce canon, ou code, ou charte ottomane, servant de fondement juridique à la mise en place de ce qui deviendra l'ancien régime impérial dans les provinces(Egyptiennes), valide le droit de pétitionner devant le sultan pour les sujets et les corps constitués, reconnaît justement la personnalité juridique de ces corps constitués, communautés confessionnelles ou professionnelles, valide et sert de trace opposable pour des siècles devant la justice et l'administration, les avantages acquis et les privilèges reconnus, et présente le compromis fiscal négocié. Ce modèle négocié pour l'Égypte est pris pour modèle, et surtout base de la négociation avec les élites locales (Algérienne), pour la rédaction des kannunname d'Afrique du Nord, province par province. Alger est intégré au domaine impérial dès 1516. »²(Lafi Nora, 2016, p. 04)

5.2.1.1 La violence physique et morale :

Selon ces dites lois ou « kannunname », les Algériens de l'époque, surtout les citadins, ont acquis des droits, entre autres, chaque sujet de cet empire est justiciable et doit par conséquent, répondre de son acte devant la justice voire, devant le sultan.

¹https://www.persee.fr/doc/ahess_0003-441x_1932_num_4_13_1502_t1_0108_0000_5

²<https://journals.openedition.org/chrhc/4505>

Ce qui va se répercuter sur la vie sociale de l'époque ainsi, nous assisterons à une forte diminution voire une quasi absence de la manifestation de la violence dans la population citadine de l'époque, c'est ce que témoigne Hamdan Khodja dans ces deux passages : « *Les Algériens sont naturellement pacifiques et soumis à l'autorité, quand même celle-ci abuserait de ses pouvoirs. (fait référence au pouvoir du colonisateur français)* »¹(Khodja Hamdan, 1994, p. 05)

« Les Algériens ont de la franchise et de la sincérité ; ils ne connaissent ni la rancune ni la haine ; ils sont généreux dans leurs actions ; ils respectent leurs voisins comme s'ils étaient leurs parents...Il y a aussi chez les Algériens une qualité admirable ; ils sont fidèles, ils ne connaissent ni le vol, ni la trahison, ni assassinat, ni aucun crime. Généralement ils sont hommes d'honneur et ne violent jamais leurs engagements.»(Habart Michel, 1960, p. 70)

Ou encore ce témoignage d'un prisonnier Espagnol : « *Les musulmans de cette époque ne blasphémaient jamais, ne jouaient pas aux jeux du hasard, ignoraient le duel, cette barbarie stupide qui déshonore encore notre civilisation ; ils se pardonnaient réciproquement les injures, etc* ».(Habart Michel, 1960, p. 82)

La justice était implacable, que ce soit Dey, janissaire ou simple citoyen étaient aux yeux de la loi, justiciables. Nous avançons les témoignages suivants : « La pauvreté était quasiment inexistante, ainsi en témoignait un officier d'ordonnance dans un rapport adressé à son général en chef Drouet d'Erlon: « *Tout le territoire jusqu'aux montagnes est partout cultivé. Jardins plantés de superbes orangers.* » (Habart Michel, 1960, p. 70)

Ou encore ce témoignage de deux explorateurs Allemands de 1835, autour du mont Hammel : « *Une vallée dont la beauté surpasse tout ce qu'on a vu, s'étend de l'Atlas à la mer. Une végétation brillante couvre partout le sol sur lequel on voit de toutes parts de nombreux troupeaux.* » (Habart Michel, 1960, pp. 70-71)

Le niveau d'instruction des Algériens de l'époque dépassait celui des européens, en témoigne ces dires avancés par Michel Habart :

¹<https://www.fichier-pdf.fr/2015/02/.../témoignage-de-1833-le-miroir-hamdan-khodja/>

« Les Algériens sont beaucoup plus cultivés qu'on ne le croit, note Campbell en 1835, il y avait plus de cent écoles primaires à Alger, quatre-vingt six à Constantine, cinquante à Tlemcen. Alger et Tlemcen avaient chacune six à sept collèges secondaires et l'Algérie était dotée de dix Zaouia (universités). Chaque village ou groupe de hameaux avait son école... pratiquement tous les algériens savaient lire et compter. »(Habart Michel, 1960, pp. 137-138)

Dans de telles conditions, nous pouvons déduire que les conditions favorables au déploiement de la violence physique sont quasiment, ou presque, inexistantes, ce qui nous amène à déduire que les Algériens à cette époque étaient plus civilisés et moins violents.

5.2.1.2 La violence symbolique :

La violence symbolique résidait particulièrement dans la hiérarchisation des classes sociales, ce qui avait un impact parfois moral sur la frange sociale la moins favorisée bien que nous n'ayons pas retrouvé des documents relatant¹ cette violence, nous avons préféré l'inclure dans la rubrique violence symbolique puisqu'elle répondait aux critères de cette forme de violence.

5.2.2 Les tribus nomades :

Nous avons pu constater à travers les témoignages recueillis, que les trois formes de violences existaient mais à des mesures moindres. Ainsi, la violence physique se manifestait toujours à travers les *Rasias* qui sont certes réprimés par l'autorité locale, celle des Deys ou des Janissaires.

Les violences morales et symboliques tendaient à disparaître, sauf en ce qui concernait les droits des femmes qui ne se sont pas améliorés, la raison en est l'accroissement de la richesse (élevage et exploitation des terres) : « *Pays couvert d'arbres fruitiers de toutes espèces. Jardins cultivés jusqu'à la mer, grande variété de légumes grâce à un système d'irrigation si bien entretenu par les Maures* » (Habart Michel, 1960, p. 65)

¹ Il y a des rapports d'ambassadeurs (USA et Espagne entre autres) qui relataient quelques ces signes distinctifs, surtout envers les juifs, et qui sont considérés comme une violence morale, sauf que nous avons considéré ces rapports comme faisant partie de l'intox plus que de vrais témoignages.

La hausse du niveau de vie et la propagation de la scolarisation chez la population : « *Ils savent tous lire. Et ils ont cette finesse et cette aptitude à comprendre, qui les rend si supérieurs à nos paysans de France.* » (Habart Michel, 1960, p. 139)

D'une façon générale, nous concluons que les violences physiques extrêmes, ne sont pas répandues sur tout le territoire. Des témoignages historiques de l'époque en attestent (Hamdane khodja, « Miroir », p. 48,97,147 et Michel Habart, « Histoire d'un parjure », p, 5, 17, 23,..) .

L'agriculture, le commerce et l'élevage étaient assez prospères(Michel Habart, « Histoire d'un parjure », p,47,53). Les tribus algériennes de l'époque vivaient en harmonie et la violence physique ne se manifestait que rarement. C'est le cas des périodiques razzias.

Les citadins en sécurité en ces temps, jouissaient de l'aisance de vie que leur procurait la ville gardée et fortifiée par de hautes murailles comme en témoignait Ibn Khaldoun. En de telles circonstances, multitudes d'activités sont devenues prospères, commerce de tout genre (tapis, orfèvreries traditionnelles, cuir,..). Des écoles coraniques et des médersas (écoles) se sont développées, comme en témoigne Michel Habrt.

Ceci dit, quelques formes de violence, spécifiques à ce peuple, peuvent se manifester, signe caractéristique de la particularité religieuse et sociale de ce peuple qui a tendance à associer certaines formes de violence, en particulier la violence symbolique, à la pratique religieuse. Ainsi, pourrions-nous avancer comme exemple les droits des femmes à l'éducation, à l'héritage, au mariage, etc. qui n'étaient pas les mêmes qu'on attribuait volontiers aux hommes.

5.3 La violence pendant l'occupation française

La violence que va subir le peuple algérien pendant l'occupation française et qui va durer plus de 130 ans est sans égale. Crimes de guerre des plus abominables,

tortures, spoliation des terres agricoles à leurs propriétaires, réquisition des lieux de cultes et des médrassas, asservissement de la population. En bref ; toutes les formes de violence sont exploitées à des fins impérialistes dénoncées et dénonçables.

Dans cette partie, consacrée à la violence pendant l'occupation française, nous allons essayer de faire une lecture attentive des témoignages historiques relatant cette période et à travers lesquels, nous essaierons de remonter aux causes qui peuvent engendrer la violence chez la population colonisée.

Nous soutenons par là, l'hypothèse défendue par Fanon¹ qui dit que la violence a été utilisée dans : « (...) l'arrangement du monde colonial, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes » (Habart Michel, 1960, p. 45), Dès lors, quand le moment viendra, les indigènes recourront à la violence pour « Faire sauter le monde colonial » (Habart Michel, 1960, p. 98)

Par ailleurs, scruter ces faits historiques teintés de tout un panel de violence ; nous aidera à réfuter l'affirmation adoptée par l'occupant, celle qui attribue au peuple algérien le caractère de « violent » et de « barbare ». Des traits à connotation péjorative, qui se dressent comme une fatalité. Une question que s'est posée Youcef Nacib : « *La khchana tout à la fois la grossièreté, l'inculture et la brutalité seraient-elles une fatalité en Algérie ?* »² (Nacib Youcef, 1994, p. 73) dont nous tenterons de réfuter car nous soutenons que la violence n'était qu'un exutoire, une réponse à une violence plus barbare et plus pernicieuse :

« L'homme colonisé, déclare-t-il, se libère dans et par la violence », « Le colonialisme est séparatiste et régionaliste... la violence dans sa pratique est totalisante, nationale ... La violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité ... et le réhabilite à ses propres yeux ». »³ (Nacib Youcef, 1994, p. 98)

De là, nous soutenons aussi, la thèse défendue par HABART qui stipule que cette conquête impérialiste n'était pour la population que synonyme de barbarie et

¹ Frantz Fanon, psychiatre et essayiste français.

² iremno.org/wp-content/uploads/2016/02/1109.nacib_.pdf

³ iremno.org/wp-content/uploads/2016/02/1109.nacib_.pdf

d'anéantissement, dans la mesure où, c'est contre elle que se focalise toute l'idéologie colonisatrice de l'occupant :

« Les conquêtes impérialistes qui se donnaient pour porteuses de progrès et inspirées par une « mission civilisatrice » ont tourné à ce que Robert Jaulin¹ a appelé des « ethnocides », c'est-à-dire à un attentat à la vie de certaines sociétés pour ce qu'elles étaient, la destruction (moins militaire, parfois, que psychologique) de civilisations dont on niait purement et simplement l'identité culturelle. Politique ethnocentriste, « paix blanche » imposée de force, prétendument nourrie des meilleures intentions et n'agissant jamais que par « extension de soi » aux dépens de l'autre, en prétendant à la totalité. Les massacres que cet aveuglement entraîne sont encore en cours. »(Habart Michel, 1960, p. 61)

5.3.1 Les formes de violence exercées par l'occupant contre les Algériens :

Dans ce qui suit, nous allons procéder en détail aux multiples formes de violence subies par le peuple algérien pendant l'occupation française.

Nous estimons que la violence terroriste qu'a subie l'Algérie durant la décennie noire tire, d'une grande partie, ses racines de la violence qu'a subie ce peuple durant 130 ans d'occupation. Les témoignages historiques que nous allons faire avancer nous éclaireront sur les formes de violence qu'a exercées l'occupant français pendant cette époque.

5.3.1.1 La violence physique :

L'une des formes les plus manifestes reste assurément, la violence physique exercée par l'occupant français depuis le (14 juin 1830). Pour violence physique nous énumérons par ordre d'importance les cas suivants : 1) Les génocides. 2) Le pilonnage. 3) les exécutions sommaires. 4) Le viols. 5) La torture.

Pour commencer, nous allons prendre ce témoignage qui relate l'une des pages sombres de l'histoire de la violence terroriste des forces de l'occupation française durant sa campagne militaire à l'intérieur du territoire algérien. Le lieutenant-

¹ Robert Jaulin, ethnologue français

colonel de Montagnac, Officier durant la conquête de l'Algérie, écrit à Philippeville (la ville de Skikda actuellement) le 15 mars 1843 :

« Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées. Tout doit être pris, saccagé, sans distinction d'âge ni de sexe : l'herbe ne doit plus pousser ou l'armée française a mis le pied. Qui veut la fin veut les moyens, quoiqu'en disent nos philanthropes. Tous les bons militaires que j'ai l'honneur de commander sont prévenus par moi-même que s'il leur arrive de m'amener un Arabe vivant, ils recevront une volée de coups de plat de sabre. [...] Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans, prendre toutes les femmes et les enfants, en charger les bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs. En un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens. »(Habart Michel, 1960, p. 60).

Un autre témoignage qui relève des crimes les plus abominables, le colonel Péliissier n'hésite pas à asphyxier plus de 1 000 personnes qui s'étaient réfugiées dans la grotte de Ghar-el-Frechih dans le Dahra (triangle Ténès, Cherchell, Miliana). Des innocents enfants, femmes et hommes de la tribu des Ouled Riah. Un soldat témoigne :

« Les grottes sont immenses; on a compté 760 cadavres; une soixantaine d'individus seulement sont sortis, aux trois quart morts; quarante n'ont pu survivre; dix sont à l'ambulance, dangereusement malades; les dix derniers, qui peuvent se traîner encore, ont été mis en liberté pour retourner dans leurs tribus; ils n'ont plus qu'à pleurer sur des ruines. »(Habart Michel, 1960, p. 37)

Cet acte criminel n'est pas un acte isolé. Il paraît plus relever d'une stratégie, d'une idéologie, d'autant plus qu'il y a d'autres témoignages qui en attestent ainsi, A Orléans ville, le 11 juin 1845, Bugeaud conseille ceci à ses subordonnés pour réduire la résistance des populations de la région du Chélif : « *Si ces gredins se retirent dans leurs cavernes, imitez Cavaignac aux Sbéhas! Enfumez-les à outrance comme des renards.* »(Habart Michel, 1960, p. 78) et c'est ce qui s'est passé.

Le 12 août 1845, Saint-Arnaud à son tour, près de Ténès, transforme d'autres grottes « en un vaste cimetière », « cinq cents personnes » y furent enterrées. Ce Colonel semble avoir la conscience tranquille après avoir commis ce génocide, il ne regrette rien. Il va répondre à quelques bonnes consciences inquiètes : « *La peau d'un seul de mes tambours avait plus de prix que la vie de tous ces misérables.* » (Habart Michel, 1960, p. 52). Nous relèverons à travers des faits

historiques que, ces atrocités ne seront pas réprimandées mais qu'au contraire elles seront plébiscitées voire récompensées : « *Le prince de la Moskowa, fils du Maréchal Ney, fait une interpellation à la Chambre des Pairs. Cela n'empêche pas Pélissier d'obtenir son bâton de maréchal et d'être nommé gouverneur général de l'Algérie de 1860 à 1864* »¹. (Morel Jacques, 2005, p. 48) Ces atrocités comme nous venons de lire relèvent des crimes qui sont passibles aujourd'hui d'être jugés au tribunal international comme étant des crimes contre l'humanité. D'autres violences physiques sont répertoriées, entre autres, les exécutions sommaires. C'était le cas souvent en représailles ou par anticipation, pour faire régner un climat de peur parmi la population. Le général Bugeaud écrit au général de la Moricière le 24 janvier en ces termes : « *J'espère qu'après votre heureuse razzia le temps, quoique souvent mauvais, vous aura permis de pousser en avant et de tomber sur ces populations que vous avez si souvent mis en fuite et que vous finirez par détruire, sinon par la force du moins par la famine et les autres misères.* »² (Morel Jacques, 2005, p. 16)

Le deuxième témoignage que nous avançons ici-bas, relate la politique de la main mise sur les biens des Algériens, exercée par l'occupant français, après chaque vague de répression :

« *La répression de la révolte de Mokrani-Bel Haddad, qui se solda par le séquestre de 445 000 hectares de terres. Dès lors, fut engagée la colonisation capitaliste permise par une série de lois, dont la fameuse loi Warnier de juillet 1873.* »³ (Morel Jacques, 2005, p. 08)

Le troisième témoignage, relate l'enrôlement des algériens dans l'armée française pendant les deux guerres mondiales. Ils serviront comme chair à canon :

¹jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

²jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

³jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

« *Le recrutement de 173 000 Algériens pour la première guerre ne leur rapporta pratiquement rien hormis l'insignifiante loi Jonnart de 1919 ; et le recrutement de 120 000 autres pour la deuxième guerre mondiale.* »¹(Morel Jacques, 2005, p. 10) comme chair à canons.

De tels témoignages que nous avons choisis délibérément du début de la colonisation, appelés par les militaires français de l'époque « la pacification du territoire », donnent à penser et à croire que l'occupant par la suite est devenu moins barbare, plus civilisé, ce qui est totalement faux. La preuve est, qu'une telle politique était de tout temps l'apanage des colonisateurs français avec la population autochtone. Nous ne manquons de le rappeler ici, en avançant ces quelques dates et témoignages.

L'une des répressions les plus meurtrières qu'a subie la population civile à Sétif, Guelma et Kharata mai 45 est qualifiée des plus atroces. Kateb Yacine avait seize ans, il était à Sétif, il témoigne : « *On voyait des cadavres partout, dans toutes les rues ... La répression 'était aveugle; c'était un grand massacre. J'ai vu les Sénégalais qui tuaient, violaient, volaient... bien sûr, après l'état de siège, l'armée commandait.* »²(Morel Jacques, 2005, p. 43) Durant la guerre de libération, beaucoup trop de témoignages d'atrocités commises par ce colonisateur, nous nous contenterons d'en avancer deux : Benoist Rey, soldat appelé, infirmier à Texenna à 30 km au Sud de Djidjelli (Nord Constantinois), après que son commando de chasse ait été pris dans une embuscade, rapporte :

« Nous faisons, quelques jours après notre embuscade, une opération punitive. Nous emmenons trois prisonniers, dont un que j'ai soigné. Je n'ose les regarder, car je sais qu'ils sont condamnés. Nous restons en embuscade toute une longue matinée et, au plus chaud de l'après-midi, le lieutenant R... commandant en second, fait un signe au caporal-chef B..., un Corse militaire de carrière, un véritable tueur, sadique, « spécialiste » de l'égorgement. Les prisonniers ont les mains liées dans le dos. Le caporal-chef B... prend le premier, l'assomme d'un coup de bâton et l'égorge. Il en fait de même avec le deuxième. Le troisième, qui doit avoir dix-huit ans à peine, a compris. Au lieu d'essayer de se défendre, il tend la gorge au bourreau, lequel n'hésite pas et l'égorge avec la même sauvagerie. On met ensuite sur chaque corps à la gorge béante, où déjà sont les mouches, un écriteau : « Tel est le sort réservé aux rebelles. Le

¹jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

²jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

lendemain, le lieutenant R... assistera à la messe. Il a un crucifix au-dessus de son lit. Sous le titre « Pire que des chiens ». (Morel Jacques, 2005, p. 44)

Florence Beaugé, journaliste au quotidien « Le Monde » relate une page sombre de la guerre d'Algérie, c'est le viol des Algériennes par les soldats français, qui était une des pratiques les plus courantes. Ainsi, nous pourrions voir à travers ces témoignages à quel point les autochtones étaient méprisés :

« Les prisonniers qu'on torturait dans ma compagnie, c'étaient presque toujours des femmes, raconte de son côté l'ancien sergent Jean Vuillez, appelé en octobre 1960 dans le secteur de Constantine. Les hommes, eux, étaient partis au maquis, ou bien avaient été envoyés dans un camp de regroupement entouré de barbelés électrifiés à El Milia. Vous n'imaginez pas les traitements qui étaient réservés aux femmes. Trois adjudants les "interrogeaient" régulièrement dans leurs chambres. En mars 1961, j'en ai vu quatre agoniser dans une cave pendant huit jours, torturées quotidiennement à l'eau salée et à coups de pioche dans les seins. Les cadavres nus de trois d'entre elles ont ensuite été balancés sur un talus, au bord de la route de Collo. »¹ (Morel Jacques, 2005, p. 44)

Ou encore ce témoignage : « Affecté comme appelé en 1961 à la villa Sesini (nommée aussi par erreur Susini), Henri Pouillot révèle avoir assisté à une centaine de viols en l'espace de dix mois, dans ce qui était le plus célèbre des centres d'interrogatoire et de torture de l'armée française à Alger »². Précise Florence Beaugé :

« Les femmes étaient violées en moyenne neuf fois sur dix, en fonction de leur âge et de leur physique, raconte-t-il. On s'arrangeait, lors des rafles dans Alger, pour en capturer une ou deux uniquement pour les besoins de la troupe. Elles pouvaient rester un, deux, ou trois jours, parfois plus." Pour Henri Pouillot, il y avait deux catégories de viols : "Ceux qui étaient destinés à faire parler, et les viols "de confort", de défoulement, les plus nombreux, qui avaient lieu en général dans les chambrées, pour des raisons de commodité. »³

De tels témoignages nous donnent un aperçu sur la violence physique subie par les Algériens durant plus d'un siècle.

5.3.1.2 La violence morale :

Il n'est de violence morale plus atroce que de priver quelqu'un de son droit à vivre pleinement son existence. Or ce que le peuple algérien va endurer comme relevant de la violence morale est plus qu'insupportable ainsi, « La presse libre »,

¹jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

²jacques.morel67.pagesperso-orange.fr/ccfo/crimcol.pdf

³<https://histoirecoloniale.net/le-tabou-du-viol-des-femmes.html>

un journal de l'Algérie française écrira en 1934 ; « *La vie humaine n'est aussi précaire et aussi misérable. La plus grande masse de ces hommes connaît, résignée et bouche close, une existence tellement faite de privations que les chiens n'en voudraient pas* » (Habart Michel, 1960, p. 174)

Une vie aussi précaire, elle l'était. Si on prenait en considération par exemple le niveau de vie des Algériens d'avant l'occupation en le comparant à celui d'après l'occupation, nous remarquerons qu'il était plus riche, plus conséquent qu'il ne l'est devenu.

L'Algérien d'avant l'occupation vivait de la culture de ses terres, de l'élevage de ses bestiaux et du commerce. Après l'occupation française, les bonnes terres cultivables sont confisquées par le régime colonial au profit des colons, nouveaux débarqués.

M. de Vaulx, premier président de la cour impériale d'Alger, en 1862 déclare : « *Il est évident que l'Arabe n'a aucun droit sur la terre, il a posé sa tente selon sa fantaisie... Il s'agit d'une grande œuvre d'humanité, non pas d'une confiscation* » (Habart Michel, 1960, p. 186)

Et c'est à travers cette bonne volonté, cette œuvre de générosité que l'Algérien s'est vu du jour au lendemain confisquer ses terres. 430000 hectares parmi les meilleurs terres cultivables passeront en mains des colons : « *430000 hectares de vignes et d'agrumes, se trouvaient pour 98/ entre les mains des européens, qui détenaient les deux tiers de la production végétale totale du pays.* » (Habart Michel, 1960, p. 79)

Le résultat étant, que le niveau de vie des Algériens s'est vu régresser, il passait de : « *(...) deux moutons par habitants en 1870 à un mouton pour deux habitants en 1930.* », explique Michel Habart. Le revenu moyen était de 16000 francs contre 450000 francs à l'européens.

Une telle discrimination et un tel degré de violence qu'ont subi des générations d'Algériens durant plus d'un siècle et quart a dû engendrer un sentiment de vengeance chez les Algériens surtout, lorsque nous allons comparer le niveau de vie d'avant l'occupation à celui d'après, Gentry de Bussy témoigne : « *Pays couvert d'arbres fruitiers de toutes espèces. Jardins cultivés jusqu'à la mer, grande variété de légumes grâce à un système d'irrigation si bien entretenu par les Maures* » (Habart Michel, 1960, p. 65)

Dans de telles conditions, peu d'Algériens étaient dans le besoin puisque, la plupart d'entre eux possédaient leur propre parcelle de terre qu'ils entretenaient en la cultivant et c'était le cas partout à travers l'Algérie comme en témoigne ce récit : « *Mais le pays est tellement riche que le détruire dépasse nos forces : ' on arrive pas à couper tous les arbres, regrette Bugeaud ; vingt mille hommes armés de bonnes haches ne couperaient pas en six mois les oliviers et les figuiers de ce beau pays* » (Habart Michel, 1960, p. 39)

Ou encore ce témoignage qui en dit long sur le degré de richesse des Algériens à cette époque où une seule tribu possédait des silos remplis de blé qui dépassaient leur besoins (signe de richesse) : « *Le général de Mont-Peza décrit la méthode à Tocqueville. Vider les silos de la tribu des Hachems, certains remplis depuis dix-huit ans* » (Habart Michel, 1960, p. 87). Et par la suite de cette occupation, pratiquement toute la population algérienne se retrouve dépourvue de ses terres, de ses biens et réduite à errer dans les plaines sans la moindre ressource.

5.3.1.3 La violence symbolique :

La violence symbolique qu'a instaurée l'occupant dans notre pays prend deux voies bien distinctes.

La première consiste en l'instauration d'une loi appelée code d'indigénat (du 12 juin 1881), qui sépare les colons du reste de la population (surnommés les indigènes). Cette dernière s'est vue enlever tout droit à une quelconque

attribution sociale. Cette loi fait partie de ces rites d'institutions¹ coloniales qui légitiment tout abus commis ou va être commis y compris la dénégation et la relégation de l'Algérien (indigène) au statut d'un sous homme. Ce rite d'institution est défini par Bourdieu ainsi : « *Parler de rite d'institution, c'est indiquer que tout rite tend à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire* » (Bourdieu Pierre, 1982, p. 86)

La ritualisation n'est non seulement la consécration des représentations (exp : races supérieures / races inférieures) mais, placée en haut du podium des représentations, elle est la matérialisation et l'institutionnalisation d'une idéologie propre à un groupe social. Elle peut ainsi, à travers eux (ces rites) faire infliger à d'autres groupes sociaux s'ils sont, dans des conditions particulières (exp : l'occupation) , en contact permanent.

C'est justement ce rite d'institution qui a permis à l'Algérien de se rendre compte de ce qu'il était aux yeux de l'autre (l'occupant civilisé), c.à.d. un moins que rien, un « indigène ».

Si nous prenons en considération que de telles représentations, pour se légitimer, se greffent à des pseudos discours scientifiques comme c'était la cas avec ce discours d' Antoine Porot professeur à l'Ecole psychiatrique d'Alger qui place l'indigène nord-africain : « (...)à *mi-chemin entre l'homme primitif et l'occidental évolué* »(COLLIGNON, 2006, p. 527) ou encore, E.F. Gautier, sociologue et ethnologue, qui présente le maghrébin : « (...) *parmi les races blanches méditerranéennes, qui représentent assurément le traînard resté loin en arrière...cette 'race' n'a aucune individualité positive* » (COLLIGNON, 2006, p. 546).

La deuxième, réside dans l'imposition de la langue française comme seul moyen à l'accession au statut de citoyen avec ce qui lui advenait de droits :

¹ Concept inventé par le sociologue P.Bourdieu.

« Le statut personnel musulman, qui régissait les Algériens au privé (mariage, successions...) en lieu et place du Code civil. Pour se faire « naturaliser » français, un Algérien devait en faire la demande, renoncer à son statut personnel, et après examen, il pouvait par décret être admis à la citoyenneté française de plein droit. Très peu d'entre eux acceptèrent cet abandon : le statut personnel musulman était un symbole d'enracinement et d'opposition à la loi coloniale, il revêtait le sens d'une apostasie, de l'abandon de l'islam : il y avait la peur d'être taxé de « gawrî ». ...un Ferhat Abbas, pourtant de culture largement française, refusa toujours d'abandonner son statut musulman pour devenir citoyen français. »(Gilbert Meynier, 2010)

Cette forme de violence comme nous venions de décrire en ses deux aspects (axes) semble être la plus dévastatrice sur le tissu social algérien de l'époque. Instituer une identité différente, une identité 'négative', opposée à une identité aux valeurs civilisationnelles d'une race, représentée et instituée comme « supérieure » pour par la suite lui imposer ses propres valeurs, culturelles, linguistiques, etc. Pierre Bourdieu l'explique en ces termes :

« L'institution d'une identité, qui peut être un titre de noblesse ou un stigmate (« tu n'es qu'un ' indigène' »), est l'imposition d'un nom, c'est-à-dire d'une essence sociale. Instituer, assigner une essence, une compétence, c'est imposer un droit d'être qui est un devoir être (ou d'être). C'est signifier à quelqu'un ce qu'il est et lui signifier qu'il a à se conduire en conséquence »(Bourdieu Pierre, 1982, p. 176)

5.4 La violence après l'indépendance

L'Algérie, après l'indépendance avait en main les moyens de son développement. Elle pouvait compter sur ses ressources humaines jeunes et motivée, sur des potentialités économiques abondantes, des richesses naturelles en hydrocarbures, en fer, en phosphate, sur des produits agricoles exportables (blé dur, dattes, liège etc...), sur le tourisme international générateur de devises.

Les Algériens, en ce temps étaient solidaires car ils venaient de récupérer leur liberté. Ruraux et citadins confondus se sont vu leur solidarité accroître pendant les années de la guerre 1954 et 1962, qui représentaient une véritable source d'énergie à exploiter et à canaliser dans la perspective de bâtir une nation forte et prospère. Ces ressources ainsi que cet élan porteur d'espoir, se sont vus émoussés en raison de plusieurs causes, entre autres, la course au pouvoir et le reniement des valeurs démocratiques. Ces raisons ont été à l'origine des diverses formes de violence que le peuple algérien va subir.

5.4.1 violence physique et morale :

Se sont éclatées entre fractions de moudjahidines et politiciens qui se sont soldées par le meurtre de plusieurs responsables militaires et politiques, Krime Belkacem, Abane Ramdhan, Chaabani et d'autres.

L'adoption du pouvoir politique en place de l'Idéologie du parti unique a confisqué le droit aux oppositions politiques pacifistes de participer à la reconstruction du pays. Hélas cette confiscation s'est déroulée par des abus qui font partie de la violence physique (emprisonnement, torture) ou morale (par des campagnes d'intox et de falsification de l'historique des personnes concernées).

5.4.2 Violence symbolique :

La violence symbolique y est présente, tout doit être conforme aux directives et à la politique adoptée par le parti unique. Ainsi, la langue arabe étant seule approuvée par la constitution, il n'y aurait pas de place à la langue Tamazigh, ce qui conduirait à renier le droit à une frange de la population à utiliser sa langue, ce que nous considérons comme une violence symbolique la plus manifeste de cette époque.

A la fin des années 80, précisément ; Octobre 1988, des jeunes apparemment sans espoirs. Sans motifs se déchaînent dans la rue, incendiant des véhicules et dévastant des surfaces commerciales (souk el fellah). Des revendications d'ordre politiques (la demande d'ouverture de l'espace politique) se sont manifestées de partout. Ces demandes ne constituaient aucunement la revendication majeure de ces jeunes, puisqu'ils sont nés et ont vécu sous le même régime et n'en ont pas connu d'autres.

Bien qu'ils n'aient, en aucun cas, été partie prenante dans ces manifestations, le président Chadli prendra la décision de faire participer les représentants des courants islamistes dans les consultations qu'il va annoncer le 10 octobre de cette

même année. Les parties islamistes vont ainsi octroyer une légitimité non méritée par le pouvoir. Par la suite, précisément en 1989, une nouvelle constitution va être adoptée assurant le multipartisme comme moyen démocratique à l'accession au pouvoir. Le 18 février 1989 sera créé le Front Islamique du Salut. Fort de ses résultats obtenus en 1990 lors des élections municipales, ce parti commence à prôner un discours plus radical. Il aspire à modifier la scène politique longtemps dominée par le Front de libération nationale (FLN).

Le contexte politique commence à se tendre à l'approche des élections législatives, le premier tour des élections termine en faveur du (FIS), ce qui ne va pas arranger les choses et, le 26 décembre, le haut commandement de l'armée décide d'annuler le second tour. Il pousse le président Chadli à démissionner et met en place un Haut Comité d'État, à sa tête il va nommer Ali Kafi .

Dès 1990, nous allons assister à l'une des décennies les plus meurtrières que va connaître le pays. Des attentats meurtriers des exécutions sommaires quotidiennes de policiers, de gendarmes, mais aussi de fonctionnaires, de chercheurs universitaires, d'enseignants, de médecins, de magistrats, de journalistes, d'enfants, d'étrangers...

Conclusion

Notre objectif dans ce chapitre était de contextualiser la violence terroriste à travers l'Histoire de l'Algérie. Pour ce faire, nous avons commencé notre chapitre par un aperçu historique sur la naissance de ce pays, nous avons poursuivi ce travail en citant les différentes composantes ethniques qui peuplent ce pays. Par la suite, nous avons essayé de remonter le temps et de voir quelle était la relation qu'entretenaient les habitants avec les différentes formes de violence surtout lorsqu'on prend en considération que, l'Algérie a connu à travers son Histoire, plusieurs vagues de colonisation.

Les témoignages historiques que nous avons recueillis au long du parcours qu'a emprunté le peuple algérien, depuis la création de son pays, jusqu'à nos jours, nous ont permis d'éclaircir quelques zones d'ombre et qui, nous soutenons, sont à l'origine de cette violence terroriste.

Nous avons constaté que, la manifestation de la violence chez la personne algérienne, dans son rapport avec l'autre, était due à une violence exercée par des vagues de colonisateurs, plus particulièrement, la colonisation française, qui a usé durant 130 ans d'occupation, de toutes formes de violence, en particulier, la violence physique.

Nous avons pu relever, enfin, les formes de violence qu'a subi le peuple algérien après l'indépendance et qui ont fait perdurer ce sentiment d'injustice qui en fin de compte a abouti à cette violence terroriste.

Chapitre III :Cadrage théorique : de l'Analyse du discours à la paratopie de l'écrivain.

Introduction

Dans ce chapitre, nous nous fixons comme objectif de présenter l'Analyse du Discours en tant que domaine de recherche dans lequel s'insèrent les approches énonciative et pragmatique. Nous nous pencherons particulièrement sur les concepts phares de ces approches, tout en démontrant que les récentes réflexions dans ce domaine, à partir des travaux de Dominique Maingueneau tentent de donner plus de visibilité à l'Analyse du discours littéraire.

Des approches énonciative et pragmatique, nous forgerons nos outils analytiques en s'inspirant des travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni, et de Dominique Maingueneau afin de pouvoir interpréter les discours romanesques.

Nous procéderons, également, à la définition du nouveau concept propre à l'analyse du discours littéraire appelé, « paratopie », en faisant appel aux définitions du discours constituant et des embrayeurs paratopiques. Il s'agira pour nous dans ce chapitre de poser le cadrage théorique qui sied le mieux à l'Analyse du discours romanesque dans le cadre des sciences du langage.

Nous commencerons ce chapitre par un balayage théorique comportant la genèse de la discipline, Analyse du discours et de sa branche Analyse du discours littéraire, l'objet et le champ d'analyse de l'Analyse du discours, les différentes approches adoptées par cette discipline et enfin les outils d'analyses propres à l'approche que nous venons d'adopter pour notre analyse c.à.d. l'approche énonciative.

Par la suite, nous procéderons à la définition du nouveau concept propre à l'analyse du discours littéraire appelé, « paratopie ». Nous allons aussi définir le discours constituant et les déictiques paratopiques. Ce concept servira de noyau à notre analyse, pour l'interprétation des deux discours qui mettent la violence en mots.

Nous terminerons par la pragmatique, définition et outils propres à cette discipline que nous avons adopter pour notre analyse.

1. L'Analyse du discours

1.1 Genèse de la discipline

Les origines de cette discipline remontent aux années 1910/1920. Successeur de Saussure à l'université de Genève, Bally fut le premier linguiste à réfléchir en terme de linguistique de l'énonciation. Dans sa leçon inaugurale en 1913, Bally note que ; « *On peut aussi observer des régularités dans la manière dont nous utilisons la langue dans l'énonciation* »(Roulet Eddy, 2001, pp. 11-12).

Il explique que ; « *Le contexte évoque des mots, et la situation des représentations ; mais, encore une fois, les uns (les mots) et les autres (les représentations) jouent le même rôle dans le discours* » (Roulet Eddy, 2001, p. 12). Il ouvre la voie de ce fait à une nouvelle discipline appelée Analyse du discours.

Des années après, vers le début des années 50 ; aux Etats-Unis avec les travaux de Zellig S. Harris 1952, et en Europe avec ceux de R. Jakobson et E. Benveniste. Nous allons assister à l'émergence de l'Analyse du discours comme discipline, en réponse à des remises en cause de certains principes fondateurs de la linguistique saussurienne et notamment, la célèbre dichotomie langue/parole.

En effet, le concept de « discours » ne s'est construit que sur la remise en cause de cette opposition langue/ parole où il est stipulé dans les « cours de linguistique générale » (Benveniste Emile, 1966) que ce qui relève de la parole n'est qu'accessoire, puisque individuelle, par rapport à la langue qui, elle, est sociale d'où, analysable : « *La langue est structure socialisée, que la parole asservit à des fins individuelles et intersubjectives, lui ajoutant ainsi un dessin nouveau et strictement personnel. La langue est système commun à tous; le discours est à la fois porteur d'un message et instrument d'action.*»(Benveniste Emile, 1966, p. 225).

Et c'est ainsi, que nous verrons émerger une nouvelle discipline l'Analyse du Discours qui va prendre en charge le « discours » dans toutes ses manifestations (

orales ou écrites) mais aussi (journalistiques, philosophiques, scientifiques, littéraires, etc.).

1.2 L'Analyse du discours littéraire :

A partir des années 1980, une nouvelle branche de l'Analyse du discours va émerger notamment avec le développement des nouvelles théories de l'énonciation jumelée au développement des outils d'analyse linguistique. En effet, avec les nouvelles théories des marqueurs de subjectivités, déictiques, polyphonie autant de phénomènes linguistiques qui ont un rapport direct avec l'énonciation. Cette discipline nous permet ainsi de réfléchir autrement sur le discours littéraire, à ce propos Dominique Maingueneau dit :

« En réfléchissant en termes d'énonciation, on a en effet accès à des phénomènes linguistiques d'une grande finesse (modalité, discours rapporté, polyphonie, temporalité, détermination nominale, méta-énonciation...), où se mêlent étroitement la référence au monde et l'inscription des partenaires de l'énonciation dans le discours. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 26)

L'Analyse du discours littéraire tente de trouver les concepts qui lui sont propres et qui rendent compte de la complexité de l'« univers de discours »¹ littéraire qui la caractérise. A travers ces concepts, elle tente de définir le cadre à l'intérieur duquel il est possible d'apporter les interprétations les plus pertinentes qu'autorise une œuvre :

« La démarche de l'Analyse du discours implique la notion de discours, qui place au premier plan les dispositifs communicationnels et énonciatifs, que ce soit en terme de genre de discours ou de scène d'énonciation. Elle s'efforce de définir le cadre à l'intérieur duquel se déploient les multiples « lectures » qu'autorise une œuvre. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 07)

Ainsi, elle essaye de réconcilier la littérature ; longtemps considérée comme relevant de l'inaccessible puisqu'un fait créatif, avec l'analyse linguistique, qui propose des concepts à même d'apporter une lecture plus pertinente à ce genre de discours assez particulier :

¹ « nous appelons 'univers de discours' l'ensemble (situation de communication + contraintes stylistico-thématiques). (Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 17)

« Ce qui est en train de basculer, ce n'est pas seulement notre « regard » sur la littérature, c'est l'espace même à partir duquel nous l'appréhendons. (...). Elle laisse penser qu'il existerait un objet stable, la littérature, dont nous pourrions mieux percevoir les propriétés si nous améliorions nos instruments de perception. C'est oublier que cet « objet » se transforme avec ces instruments. « Objet » et « sujet » sont en interaction permanente à l'intérieur des pratiques et des institutions qui, à des titres divers, ont en charge les textes. La constitution des « objets » et des procédures d'analyse varie avec le statut des agents, des places qu'ils occupent dans la production et la circulation des discours. » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 5)

Une telle considération du discours littéraire nous pousse à adopter de nouvelles procédures d'analyse qui nous aideraient à mieux entrevoir cet « objet » dans sa complexité et son instabilité.

Donc, nous partons du postulat qui stipule que ; il est très important lorsque nous sommes amené à analyser un discours littéraire d'éviter à suivre une démarche structurale qui consisterait à articuler le « texte » à une « réalité extraverbale », mais, plutôt de prendre en considération que l'énonciation littéraire n'est à aucun moment de sa construction énonciative, via son mode d'organisation institutionnel, dissociable du contexte social qui l'a vue émerger et qui en contrepartie contribue à la structurer :

« On ne cherche pas, comme dans une démarche structuraliste, une théorie de l'articulation entre le texte et une réalité extraverbale muette, car cela reviendrait à présupposer le partage même qu'on cherche à surmonter. Dans le processus par lequel s'institue l'énonciation on se refuse à dissocier les opérations par lesquelles le discours configure un monde et le mode d'organisation institutionnel qu'en s'instaurant il présuppose et structure tout à la fois... De manière plus large, considérer la littérature comme discours, c'est contester le caractère central de ce point d'origine fixe, de cet être « sans communication avec l'extérieur », c'est renoncer au fantasme de l'œuvre en soi...c'est restituer les œuvres aux espaces qui les rendent possibles, où elles sont produites, évaluées, gérées... On s'éloigne ainsi de l'univers esthétique ouvert par le romantisme, où le centre des études littéraires, directement ou indirectement, était l'individualité créatrice. Directement, quand on étudiait sa vie ; indirectement, quand on étudiait le « contexte » de sa création ou qu'on lisait le texte comme l'expression de son for intérieur. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 21)

Suite à cette citation, nous déduisons que dans cette nouvelle perception du fait littéraire, nous refusons de dissocier l'énonciation littéraire du contexte qui l'a vu émerger, où l'énonciateur doit avoir sa place dans la prise en charge de son énonciation, de son « dire ». Plus précisément, la production d'une œuvre implique trois plans indissociables, comme l'explique (Maingueneau Dominique, 2004) :

- Le discours littéraire se présente comme un *réseau d'appareils* où des individus peuvent se constituer en écrivains et en public, où sont stabilisés et garantis les contrats génériques considérés comme littéraires (roman, poème, comédie...), où interviennent des médiateurs (éditeurs, libraires, journalistes...), des interprètes et des évaluateurs légitimes (critiques, enseignants...).

- Les productions littéraires émergent à l'intérieur d'un espace de confrontation entre divers positionnements, un champ dont tout geste créateur implique une certaine représentation de la part de l'écrivain. Le terme « positionnement » désigne à la fois les opérations par lesquelles une identité énonciative se pose et se maintient dans le champ et cette identité même. Ambiguïté irréductible car celle-ci ne se maintient à travers l'interdiscours que par un travail incessant sur ses propres frontières.

1.3 Objet et champ d'analyse pour l'Analyse du discours

A première vue il paraît que l'objet de recherche de cette discipline est tout simplement le « discours », mais en vérité ce n'est pas si évident que ça en a l'air, car si nous nous tenions à la définition de ce que c'est qu'un « objet de recherche », nous nous rendrons compte que le discours n'est objet de recherche que s'il permet de penser les paroles intriquées dans le lieu qui les a rendues possibles explique Maingueneau :

« J'ai défendu l'idée que le discours ne devient véritablement objet de savoir que s'il est pris en charge par diverses disciplines qui ont chacune un intérêt spécifique : sociolinguistique, théories de l'argumentation, analyse du discours, analyse de la conversation, l'analyse critique du discours (la « CDA » anglo-saxonne), etc. Dans cette optique, on distingue analyse du discours et linguistique du discours, la première n'étant qu'une des composantes de la seconde. L'intérêt qui gouverne l'analyse du discours, ce serait d'appréhender le discours comme intrication d'un texte et d'un lieu social, c'est-à-dire que son objet n'est ni l'organisation textuelle ni la situation de communication, mais ce qui les noue à travers un dispositif d'énonciation spécifique. Ce dispositif relève à la fois du verbal et de l'institutionnel : penser les lieux indépendamment des paroles qu'ils autorisent, ou penser les paroles indépendamment des lieux dont elles sont partie prenante, ce serait rester en deçà des exigences qui fondent l'analyse du discours. »¹(Maingueneau Dominique, 1993, p. 19).

Nous réalisons alors, que pour ce faire, le « discours » doit remplir deux fonctions bien distinctes qui vont le hisser à prévaloir de la position qu'il

¹<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/L-analyse-du-discours-et-ses-frontieres.pdf>

escompte remplir c.à.d. comme objet de recherche : La première, c'est penser le discours comme texte qui relève du verbal et qui a besoin d'outils linguistiques pour l'analyser. La seconde est que le discours relève aussi de l'institutionnel ou du social du contexte qui va nous pousser à faire appel aux outils extralinguistiques émanant d'autres disciplines ainsi, remplir l'une des spécificités de cette discipline, à savoir qu'elle est viscéralement pluridisciplinaire.

De ce qui vient d'être dit, nous nous apercevons qu'effectivement l'Analyse du discours de par sa pluridisciplinarité s'est dotée de la capacité d'investir plusieurs champs disciplinaires qui vont dans la perspective de l'analyse de son objet de recherche : « *La diversité des disciplines d'appui : au carrefour des divers champs des sciences humaines, l'analyse du discours prend des visages très variés selon le ou les champs qui lui donnent une impulsion.* »¹.(Maingueneau Dominique., 2004, p. 74), fP.4

Ceci dit, vouloir investir plusieurs disciplines en vue de cerner cet objet de recherche qu'est le discours, chose qui est indubitable, nous oblige à reconnaître qu'une telle entreprise ouvre l'éventail grand, de sorte qu'il paraît impossible de cerner les contours de cette discipline (l'Analyse du discours) : « *S'il est de plus en plus difficile de récuser l'intérêt de ce type de recherches, en revanche on peut se demander si l'on peut leur assigner des limites claires. Comme le reconnaît D. Schiffrin, « l'analyse du discours est une des zones les plus vastes et les moins définies de la linguistique.* »² (1994, p. 407). En effet, cette discipline reste aux carrefours des autres disciplines à cause justement de son objet de recherche qui n'est pas que le propre de cette discipline.

¹<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/L-analyse-du-discours-et-ses-frontieres.pdf>

²<http://doczz.fr/doc/3764997/analyse-du-discours---%C3%A9tat-de-l-art-et-perspectives>

1.4 Le discours, définition

Apporter une seule et unique définition au concept « discours » paraît non seulement dérisoire mais, irréalisable. C'est que, ce concept a des valeurs très variées et très distinctes ne serait-ce que dans la sphère des linguistes : « *la notion de discours est cependant difficile à manier* »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 31). De notre côté, l'étude du « fait littéraire »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 32) nous oblige à prendre en considération les idées forces que véhicule le discours dans ses définitions. Parmi elles nous pouvons retenir les suivantes :

- ***Le discours est une suite de phrases*** :Elles sont rapportées à leurs conditions de production, se définissent par opposition à « énoncé », qui exclut de telles conditions. Cette acception est la plus courante en analyse du discours, spécialement dans l'approche française.

- ***Le discours est une forme d'action*** : La problématique des actes de langage développée par des philosophes comme J.L.Austin, puis J.R.Searle, a massivement diffusé l'idée que toute énonciation constitue un acte illocutoire.

- ***Le discours est interactif*** : La conversation est l'une des manifestations la plus évidente de cette interactivité, dans laquelle les deux partenaires sont censés coordonner leurs interventions... Elle peut être considérée comme l'un des modes de manifestation du discours. Certes, le plus important.

- ***Le discours est orienté et construit selon une fin*** : Non seulement parce qu'il est conçu en fonction d'une visée du locuteur, mais aussi parce qu'il se développe dans le temps.il est censé nous guider quelque part.

- ***Le discours est contextualisé*** :Dans une perspective énonciative et pragmatique, l'emploi de discours plutôt que d'énoncé permet d'insister sur le caractère dynamique de l'énonciation (l'énonciation c'est : « *La langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'intersubjectivité qui seul rend possible la communication linguistique* »(Maingueneau Dominique, 2004)), sur la relation qu'elle établit entre les partenaires de l'échange, sur son inscription dans son contexte. « *Le discours n'intervient pas dans un contexte ; il*

n y a de discours que contextualisé. En outre, le discours contribue à définir son contexte et peut le modifier en cours d'énonciation. »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 33)

- ***Le discours est pris en charge*** : « *Le discours suppose un « centre déictique », source des repérages personnels, temporels, spatiaux ; mais il suppose aussi l'attribution de la responsabilité des énoncés à diverses instances mises en scène dans l'énonciation.* »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 33)

- ***Le discours est régi par des normes*** : Comme tout comportement social, il est soumis à la fois à des normes de discours spécifiques. Nous utilisons parfois discours pour désigner le système sous-jacent à un ensemble d'énoncés tenus à partir d'une certaine position sociale ou idéologique. Ainsi, parlons-nous de discours « féministe » ou de « discours administratif ».

- ***Le discours est pris dans un inter-discours*** : « *Il ne prend sens qu'à l'intérieur d'un univers d'autres discours à travers lesquels il doit se frayer un chemin. Pour interpréter le moindre énoncé, il faut le mettre en relation avec toute sorte d'autres discours.* »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 33). Nous soutenons que hormis le postulat que le discours prend sens à l'intérieur de l'univers des autres discours, il prend aussi sens à l'intérieur d'autres « récits », lorsqu'il s'agit du discours littéraire. Nous nous inscrivons de ce fait dans la définition avancée par Maingueneau : « *En français contemporain, il n y a pas concurrence entre deux « temps », mais complémentarité entre deux systèmes d'énonciation, le discours et l'histoire.* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 47). Donc, ces récits ont la particularité de soutenir le sens de ces discours voire d'apporter à eux seuls, une force illocutoire supplémentaire.

1.5 Les genres de discours: typologie des discours en AD :

En Analyse du discours , un genre de discours se définit comme étant un ensemble de normes stabilisées par des modes de dire communs reliés à des pratiques sociales communes néanmoins variables dans le temps et dans l'espace, définissant certaines attentes de la part du récepteur.

Au fait, l'intérêt de ce concept réside dans sa capacité à gérer adéquatement toute communication verbale comme l'affirme très justement M. Bakhtine, la communication verbale suppose l'existence de genres de discours :

« Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre et, entendant la parole d'autrui, nous savons d'emblée, aux tout premiers mots, en pressentir le genre, en deviner le volume, la structure compositionnelle donnée, en prévoir la fin, autrement dit, dès le début nous sommes sensibles au tout discursif (...) Si les genres du discours n'existaient pas et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait impossible. »¹(Maingueneau Dominique, 1993, p. 51)

Et c'est pour cette raison qu'un certain nombre de linguistes, D. Maingueneau entre autres, affirment que le « genre » peut-être considéré comme un « contrat discursif » :

« Aussi formule-t-on souvent le genre en termes de contrat discursif tacite. Il existe un certain nombre de normes qui sont supposées mutuellement connues des protagonistes engagés dans la coopération littéraire et qui restreignent leur horizon d'attentes. Mais ces contrats ne prennent eux-mêmes sens que rapportés à ce "méta-genre" qui commande leur mode de circulation et de consommation, la Littérature. »² (Maingueneau Dominique, 1993, p. 52)

Une telle considération théorique concernant la notion de « genre », amène D. Maingueneau à affirmer que :

« Les genres littéraires ne sauraient donc être considérés comme des "procédés" que l'auteur "utiliserait" comme bon lui semble pour "faire passer" diversement un contenu stable, mais comme des dispositifs communicationnels où l'énoncé et les circonstances de son énonciation sont impliqués pour accomplir un macro-acte de langage spécifique. L'œuvre ne fait pas que représenter un réel extérieur, elle définit un cadre d'activité. Le genre de discours apparaît ainsi comme une activité sociale d'un type particulier qui s'exerce dans des circonstances adaptées, avec des protagonistes qualifiés et de manière appropriée. »³(Maingueneau Dominique, 1993, p. 67)

Ces genres considérés comme dispositifs de communication accomplissent un acte de langage ; une tragédie, par exemple, n'est reconnue comme telle que si elle implique un ensemble de facteurs : « *Le mode d'élaboration, les circonstances de l'énonciation, le support matériel du texte, etc.* » ces derniers ne sont pas indépendants des thèmes traités, du type de public, etc : « *On ne propose pas au public une fable au XVII^e siècle de la même manière qu'un roman*

¹dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

²dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

³dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

d'espionnage au XX^e. »¹(Maingueneau Dominique, 1993, p. 67). l'œuvre s'inscrit dans un genre discursif qui lui est rattaché à l'institution littéraire. Cette dernière détermine les conditions de sa réception de la part de l'auteur et les conditions de sa diffusion au public. Chaque genre a ses propres conditions d'énonciation, le roman est différent du poème, de la nouvelle, etc.

Donc :

« Support d'un acte de discours socialement reconnu, l'œuvre est énoncée à travers une institution, en l'occurrence un genre de discours déterminé, qui lui-même, à un niveau supérieur, mobilise cette vaste institution qu'est la Littérature. Les conditions d'énonciation attachées à chaque genre correspondent à autant d'attentes du public et d'anticipations possibles de ces attentes par l'auteur. Elles se formulent aisément en termes de circonstances d'énonciation légitimes. »²(Maingueneau Dominique, 1993, p. 91)

Nous déduisons que, tout genre de discours suppose un type de public précis qui a des attentes. Et l'auteur de ce constat anticipe son discours et réajuste son énonciation selon l'horizon d'attente de son public.

1.6 Le « discours » et le « contexte »

La notion de « contexte » est une notion clé pour comprendre le fonctionnement du discours. Elle a été introduite pour la première fois par Bally dans « linguistique générale » et « linguistique française ». Dès 1913, il explique clairement la nécessité d'ouvrir, à côté de la linguistique de la langue, une discipline qui s'intéresse à l'articulation entre le linguistique et le situationnel dans le discours. Nous pouvons le considérer ainsi, comme le précurseur à ouvrir la voie à l'Analyse du discours. Bally affirme que : « *Le contexte évoque des mots, et la situation des représentations ; mais encore une fois, les uns et les autres jouent le même rôle dans le discours* » (Roulet Eddy, 2001, p. 11)

Bakhtine par la suite vient rejoindre Bally dans ces observations (remarques) , il affirme : « *Tout énoncé semble (...) être constitué comme de deux parties : une partie verbale et une partie extra-verbale* » (Bakhtine Mikhail, 1984, pp. 300-

¹dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

²dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

301). Il affirme que : « *La situation extra-verbale n'est pas la cause extérieure de l'énoncé, elle n'agit pas sur lui de l'extérieur comme une force mécanique. Non, la situation s'intègre à l'énoncé comme un élément indispensable à sa constitution sémantique* » (Bakhtine Mikhaïl , 1984, p. 101). Par la suite bien d'autres linguistes viennent enrichir cette notion en lui apportant des définitions de plus en plus précises et circonscrites ainsi ;

La définition que nous attribuons à la notion « contexte » d'un point de vue linguistique désigne aussi bien : « *Les éléments qui complètent ou qui assurent l'interprétation globale d'un énoncé* »(Kleiber Georges, 1994) que : « *Les sites d'où proviennent, soit directement, soit indirectement, c'est-à-dire par inférence, ces éléments* »¹(Kleiber Georges, 1994, p. 23)J.M.Adam défend l'idée que le contexte implique la mémoire, mémoire discursive qui permet une interprétation d'où une interaction verbale réussie : « *La mémoire discursive est , à la fois, ce qui permet et ce qui vise une interaction verbale.* ». Cette mémoire est définie comme une : « *Réalité à la fois historique et cognitive* », d'où ; le contexte ne peut pas être une donnée extérieure au sujet, il est partie intégrante de lui : « *Contexte linguistique, situation extralinguistique, connaissances générales se retrouvent tous traités mémoriellement : ils ont tous le statut de représentation interne, même s'ils se différencient quant à l'origine et au niveau de la représentation (mémoire courte, mémoire longue, etc.* »²(Kleiber Georges, 1994, p. 27)

Kerbrat-Orecchioni désigne par contexte « *Tout ce qui entoure un élément [X quelconque]* » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 28), il est également appelé co-texte par la linguiste et désigne par conséquent le contexte linguistique. Le deuxième type de contexte est perçu comme étant « *non-linguistique* », et relevant selon Kerbrat-Orecchioni de « *l'ensemble du contexte institutionnel* » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 31)

¹https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2006_num_129_1_2094

²https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2006_num_129_1_2094

Cet environnement peut être de nature :

- Extralinguistique : Contexte ou situation d'interaction socio-discursive, les situations d'énonciation et d'interprétation décalées ou non dans le temps et/ou dans l'espace.
- Linguistique immédiat : Co-texte et savoirs construits linguistiquement par le texte.
- Les connaissances générales présumées partagées : Connaissances lexicales, préconstruits encyclopédiques et culturels, lieux communs argumentatifs inscrits dans l'histoire d'une société donnée.

Partant du postulat, que le contexte n'est pas externe, mais partie prenante de tout processus d'interprétation, J.M.Adam ainsi que G. Kleiber tirent les conclusions suivantes :

- Toute phrase quelle qu'elle soit, a toujours besoin d'un contexte.
- Le contexte est choisi en fonction de son accessibilité : la construction d'un contexte pertinent part toujours du contexte le plus accessible. Deux principes règlent cette accessibilité :
 - ✓ Si un co-texte linguistique est disponible, nous n'irons pas chercher un élément dans la situation extralinguistique, parce qu'il est estimé moins accessible que l'élément linguistiquement introduit dans la mémoire et donc plus saillant.
 - ✓ Le contexte spécifique l'emporte toujours sur le contexte général : « *On ne recourt au contexte général que par défaut, que s'il n'y a pas de contexte plus spécifique d'accessible* » (Adam Jean Michel, 1996, p. 92)

1.7 La notion de « contexte » dans « Le discours littéraire » :

Lorsque nous abordons la notion de « contexte » en analysant un discours « ordinaire » ce n'est pas comme lorsque nous entreprenons d'aborder cette même notion quand il s'agit d'analyser un discours « littéraire ». La particularité

du discours littéraire exige du linguiste de prendre en considération que le texte et son contexte sont indissociables. D. Maingueneau, explique :

« Depuis, les recherches sur l'énonciation linguistique, les multiples courants de la pragmatique et de l'analyse du discours, le développement dans le domaine littéraire de travaux se réclamant de M. Bakhtine, de la rhétorique, de la théorie de la réception, de l'intertextualité, de la sociocritique, etc. ont imposé une nouvelle conception du fait littéraire, celle d'un acte de communication dans lequel le dit et le dire, le texte et son contexte sont indissociables. »¹(Maingueneau Dominique, 1993, p. 2)

En effet, nous ne pouvons considérer le fait littéraire comme une énonciation détachée de son contexte social de production. Comme nous ne pouvons aussi le dissocier (le fait littéraire) de l'instance créatrice qui l'a fait émerger et dont les traces de sa paratopie créatrice se manifestent tout au long de son énonciation littéraire.

Pour Dominique Maingueneau, l'œuvre participe de la vie de l'écrivain, c'est elle qui le consacre comme écrivain ayant sa place parmi les siens (auteurs célèbres). A ce propos, il dit :

« L' œuvre n'est pas à l'extérieur de son "contexte" biographique, elle n'est pas le beau reflet d'événements indépendants d'elle. De même que la littérature participe de la société qu'elle est censée représenter, l'œuvre participe de la vie de l'écrivain. Ce qu'il faut prendre en compte, ce n'est ni l'œuvre hors de la vie, ni la vie hors de l'œuvre mais leur subtile étreinte. »²(Maingueneau Dominique, 2002, p. 47)

Cette nouvelle conception du « contexte » ne doit pas nous faire supposer qu'il y aurait de nouvelles approches pour l'analyse du discours littéraire, à l'instar des approches énonciatives, argumentatives, pragmatiques,...Mais, qu'il faut que nous changions notre point de vue sur le « contexte » de l'œuvre qui doit être non plus considéré comme isolé de son instance créatrice, de son univers social :

« Nous ne cherchons pas à ajouter ' de nouvelles approches' aux anciennes, mais par la prise en compte du caractère radicalement énonciatif de la textualité à mettre en cause ce qui dans nos gestes les plus spontanés implique une conception inadéquate du 'contexte' d'une œuvre »³(Maingueneau Dominique, 2002, p. 32).

¹dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

²dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

³dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

De ce qui vient d'être stipulé Maingueneau affirme que la littérature à la fois, reflète une réalité sociale à travers le discours qu'elle énonce mais aussi, elle participe de ce monde qu'elle est sensée le présenter :

« Il n'y a pas d'un côté un univers de choses et d'activités muettes, de l'autre des représentations littéraires détachées de lui qui en seraient une image. La littérature constitue elle aussi une acticité ; non seulement elle tient un discours sur le monde, mais elle gère sa propre présence dans ce monde. Au lieu de mettre les œuvres en relation avec des instances fort éloignées de la littérature (classes sociales, mentalités, événements historiques, psychologie individuelle...), réfléchir en termes de rites d'écriture, ses supports matériels, sa scène d'énonciation... » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 35)

C'est-à-dire, qu'il existe toujours un rapport entre cette réalité représentée dans le discours littéraire et le contexte social et que par conséquent : « *Le contexte n'est pas placé à l'extérieur de l'œuvre littéraire, en une série d'enveloppes successives, mais le texte est la gestion même de son contexte.* »¹ (Maingueneau Dominique, 2002, p. 18)

En effet cette perspective n'est pas nouvelle elle est amorcée par les recherches ultérieures ; celles de M. Bakhtine entre autres qui mettaient en avant le caractère foncièrement communicationnel du discours littéraire. Des théories comme par exemple « la théorie de réception » insiste sur la relation que l'écrivain (sujet énonciateur) a avec son public (sujet énonciataire), cette relation le pousse à anticiper leur jugement et par conséquent, à réajuster son énonciation littéraire ; ainsi l'explique Maingueneau :

« Depuis, les recherches sur l'énonciation linguistique, les multiples courants de la pragmatique et de l'analyse du discours, le développement dans le domaine littéraire de travaux se réclamant de M. Bakhtine, de la rhétorique, de la théorie de la réception, de l'intertextualité, de la sociocritique, etc. ont imposé une nouvelle conception du fait littéraire, celle d'un acte de communication dans lequel le dit et le dire, le texte et son contexte sont indissociables. »² (Maingueneau Dominique, 1993, p. 2/3)

Partant de ce constat, il devient clair qu'en analysant un « discours littéraire » nous sommes amené en tant que linguiste se réclamant de l' « Analyse du discours » et se démarquant de la mouvance « structuraliste » qui dissocie

¹ dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

² dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

"histoire littéraire" et "stylistique", contexte et texte, à prendre en bloc tout le processus énonciatif et l'analyser comme tel, de ce fait, nous considérons qu' :
« *Il n y a plus d'une part un « texte » et, de l'autre, disposé autour de lui, un « contexte »... le dispositif d'énonciation apparaît ainsi comme la condition, le moteur et l'enjeu de l'énonciation.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 34).
C'est-à-dire que, l'auteur à travers sa biographie, participe à l'énonciation de son discours littéraire. Nous ne pouvons imaginer une instance créatrice libérée de sa biographie :« *Le contenu d'une œuvre est en réalité traversé par le renvoi à ses conditions d'énonciation.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 34/35)

Le discours est pour l'AD une construction intellectuelle, le résultat d'un acte de lecture mettant en relation les formes langagières réalisées avec les déterminations socio-historiques du contexte dans lequel l'énonciateur est inscrit.

1.8 La représentation dans le discours littéraire :

La notion de représentation est apparue pour la première fois dans les sciences sociales. Elle définit les relations de significations communes qui s'établissent entre l'individu et la société. Ces significations communes sont de l'ordre des croyances, des certitudes, des opinions, etc. Moliner la définit ainsi : « *La représentation est alors sociale parce que son élaboration repose sur des processus d'échanges et d'interactions qui aboutissent à la construction d'un savoir commun, propre à une collectivité, à un groupe social, ou à une société tout entière* »(Moliner Pascal, 2001)

Nous déduisons de cette définition que, la représentation sociale est à la fois individuelle puisqu'elle représente: « *Une façon de voir un aspect du monde, qui se traduit dans le jugement et dans l'action* »(Flament C ; Rouquette M L, 2003, p. 13) Mais aussi collective puisque : « *Les représentations sociales sont à la fois consensuelles et marquées par les différences individuelles* »(Abric J C, 1994, p. 29)

La représentation instaure un lien entre le sujet et l'objet, elle constitue un espace de savoir commun relatif à un objet donné (...) partagé par des individus membres d'un même groupe : « *Les représentations n'expriment donc pas tant la réalité matérielle ou sociale que la vision mentale d'un individu ou d'un groupe* »(Zheng L ; Desjeux D ; Boisard A S, 2003, p. 11). Elle représente l'ensemble d'informations, d'opinions et de croyances se rapportant à un objet social : « *Nous avons tous besoin de savoir à quoi nous en tenir avec le monde qui nous entoure. Il faut bien s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'il pose. C'est pourquoi nous fabriquons des représentations* »(Jodelet D, 1989, p. 31)

Les représentations constituent, de ce qui vient d'être dit, des grilles de lecture de l'environnement physique et social des individus, les systèmes représentationnels se doivent de suivre les évolutions des objets sociaux. Ainsi, La crise sociale, le terrorisme, les révolutions, engendrent des bouleversements profonds et brutaux dans l'organisation sociétale, donc, dans les modalités d'interprétation de celle-ci. Nous déduisons que ; « *les représentations sont à la fois, stables et mouvantes, rigides et souples* »(Abric J C, 1994, p. 29)

La représentation linguistique elle, Calvet la définit ainsi ; « *Du côté des représentations se trouve la façon dont les locuteurs pensent les usages, comment ils se situent par rapport aux autres locuteurs, aux autres usages et comment ils situent leur langue par rapport aux autres langues* »(Calvet J L, 1998, p. 17)

Nous retiendrons du contenu de cette définition deux éléments :

- 1- Que les locuteurs parviennent d'une part, à comprendre et à expliquer la réalité et d'autre part, à orienter leurs comportements et leurs pratiques au sein de ces frontières communes. « *La façon dont les locuteurs se situent par rapport aux autres locuteurs* » (Cécile Petitjean, 2009, p. 52)

- 2- Que Calvet fait référence à la fonction de justification de la représentation sociale, cette dernière permettant aux individus de justifier leurs comportements et d'expliquer le choix d'une conduite.

Elle est définie aussi comme une : « *Représentation sociale renvoie à un ensemble de connaissances non scientifiques, socialement élaborées et partagées, fondamentalement interactives et de nature discursive, disposant d'un degré plus ou moins élevé de jugements et de figements* » (Cécile Petitjean, 2009, p. 67)

Dans le cadre de notre travail nous retiendrons des définitions de la représentation sus-évoquées, les éléments suivants :

- Les représentations expriment la vision mentale d'un individu, entre autres d'un écrivain.
- Le bouleversement social dû à l'avènement du terrorisme contribue à l'émergence de nouvelles représentations.

2. Outils pour l'analyse du discours littéraire

Avant de commencer à énumérer les outils que nous considérons indispensables à une analyse et une interprétation pertinente de nos deux discours littéraires. Il convient de rappeler que : « *L'Analyse du discours explore les multiples dimensions de la discursivité, cherchant précisément à rendre raison à la fois de l'unité et de l'irréductible diversité des manifestations du discours* » ;(Maingueneau Dominique, 2005, p. 57)et que par conséquent, la perspective de l'Analyse du discours est d' : « *Appréhender la structure des énoncés à travers l'activité sociale qui les porte. Elle rapporte des paroles à des lieux* »¹(Maingueneau Dominique, 2002, p. 14)

De plus, elle : « *Place au premier plan, les dispositifs communicationnels et énonciatifs, que ce soit en terme de genres de discours ou de scène*

¹dominique.maignueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

d'énonciation »¹ (Maingueneau Dominique, 2002, p. 21) et qu'en revanche l'analyse du discours littéraire est : « *Une branche de l'Analyse du discours, dont elle mobilise en les adaptant, les concepts et les méthodes ; au-delà elle participe des sciences du langage* »² (Maingueneau Dominique, 2002, pp. 21-22)

En effet, cette branche de l'Analyse du discours participe à fructifier les approches propres à l'Analyse du discours, elle ouvre les perspectives de cette discipline à de nouveaux genres de discours mais aussi, elle apporte à celle-ci de nouveaux concepts tels que : la « paratopie », la scène d'énonciation, etc.

L'outil préconisé suppose deux niveaux : Le recours à l'explicitation du contexte qui a déterminé l'œuvre donc, les éléments extralinguistiques et le recours à l'outillage linguistique proposé par les approches énonciatives et pragmatiques pour l'Analyse du discours.

2.1 Outils d'ordre linguistique

2.1.1 La scène d'énonciation

Cette scène regroupe en son sein, les éléments qui constituent la situation d'énonciation du texte, à savoir, le temps et l'espace définis par l'énonciation de ce texte. Elle est définie par Dominique Maingueneau ainsi :

« On parlera de scène d'énonciation pour la situation dont le texte prétend surgir : non celle de l'individu Proust écrivant dans sa chambre aux murs couverts de liège, mais celle du narrateur de *A la recherche du temps perdu*, celle où le lecteur entre en contact avec une instance proprement littéraire dans un temps et un espace définis par l'énonciation du texte » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 11)

¹dominique.maugueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

²dominique.maugueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

2.1.1.1 Les scènes qui complètent la scène d'énonciation

Maingueneau distingue ainsi trois scènes qui complètent la scène d'énonciation :

2.1.1.1.1 *La scène englobante*

Correspond au type de discours exp ; journalistique, publicitaire, religieux, politique, littéraire,... que nous pouvons nommer d'hyper-genre. Au fait, dans une analyse il est important de savoir déterminer le type de discours pour pouvoir le comprendre, l'interpréter.

2.1.1.1.2 *La scénographie*

Qui est instituée par le discours lui-même. Le texte lui-même définit la situation de parole dont il est le produit ;

« La situation à l'intérieur de laquelle s'énonce l'œuvre n'est pas un cadre préétabli et fixe : elle se trouve aussi bien en aval de l'œuvre qu'en amont, puisqu'elle doit être validée par l'énoncé même qu'elle permet de déployer. Ce que dit le texte doit permettre de valider la scène même à travers laquelle ses contenus surgissent. »¹(Maingueneau Dominique, 1993, p. 92)

C'est à dire un narrateur doté d'un savoir sur le monde qui s'adresse à un lecteur.

2.1.1.1.3 *La scène générique*

Est définie par les genres particuliers : « *Un genre est un ensemble de normes, variables dans le temps et l'espace, qui définissent certaines attentes de la part du récepteur. Dans le cas de la littérature, l'écrivain s'adressera à un lecteur de roman ou de poésie (scène générique correspondant au genre de discours* »(Maingueneau Dominique, 2005, p. 64)

2.1.1.1.4 *La situation d'énonciation*

La situation d'énonciation est conçue comme : « (...) *un système de coordonnées abstraites, de points de repère par rapport auxquels doit se construire toute*

¹dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

énonciation : en particulier pas d'énoncé sans détermination personnelle et temporelle. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 09)

Cette définition avancée par Maingueneau introduit deux paramètres indispensables qui sont ; « les déterminations personnelles et temporelles. », les personnes et le temps. Avant d'aborder ces deux points, nous résumons les propositions de Maingueneau dans le tableau proposé par lui (Maingueneau Dominique, 2005):

Tableau 1 : tableau descriptif du corpus.

NOTION POUR LE LINGUISTE ENONCE	<i>SITUATION D'ENONCIATION</i>	
	Enonciateur / co-énonciateur Non personne Temps et lieu d'énonciation	
Notions pour l'analyse de textes TEXTE	<i>A l'extérieur de l'activité d'énonciation</i>	<i>A l'intérieur de l'activité d'énonciation</i>
	Contexte de production	Scène d'énonciation Scène englobante Scène générique Scénographie

La situation d'énonciation est un système de coordonnées et de points de repère autour desquels se construit toute énonciation. Ces points de repère sont ceux de l'énonciateur où le pronom « je » est son marqueur. Du co-énonciateur dont le marqueur et le pronom « tu » et la non personne avec le marqueur « il ». entre la position de non personne et les deux autres positions il y a rupture ici.

2.1.1.1.4.1 Les déictiques

Déictiques, embrayeurs ou shifters trois termes qui désignent les éléments linguistiques. Ces éléments ont une importance manifeste dans la discipline Analyse du Discours tant ils renvoient aux énonciateurs, co-énonciateur, au temps de l'énonciation et au lieu de l'énonciation. Ainsi sont par exemple les déictiques « je », « tu », « ici » et « maintenant ».

2.1.1.1.4.1.1 Les déictiques de personnes

Les déictiques de personne « je », « tu », « il/elle », « nous », « vous » et « ils/elles » que désigne traditionnellement la grammaire par pronoms personnels sujet, et pronom indéfini pour le « on », désignent dans le discours, l'énonciateur, le co-énonciateur et la non personne (les objets ou les choses).

Nous distinguons trois sortes de déictiques personnels :

1. L'énonciateur : celui qui énonce le discours : « **je** », « **nous** », et parfois en « **on** ».
2. Le co-énonciateur : celui qui va recevoir le discours : « **tu** », « **vous** ».
3. La non –personne. « **il** »

Le pronom personnel « je » est la manifestation de l'énonciateur. Celui qui produit le discours. Cette mobilisation du système de la langue dans un contexte par l' énonciateur est appelée discours. Tout « je » énonciateur est sensé s'adresser à un « tu » énonciataire ou co-énonciateur.

En analyse du discours, au niveau des indices de personne on réfléchit sur les pronoms « **nous** » et « **on** » :

Le pronom « nous » n'est pas toujours le pluriel d'un « je ». Le « nous » est une personne « amplifiée ». Le « nous » désigne donc un « je »+ « d'autres », ces autres peuvent être je+je+...

Ou je+tu+tu...

Ou je+ il+il...

Le pronom « on » présente un certain nombre de caractéristiques énumérées par Maingueneau dans ce qui suit:

1- « *Il réfère toujours à un être-humain (à la différence d'un vrai pronom comme il...)* »(Maingueneau Dominique, 2005, p. 18)

2- « *Il occupe toujours la fonction sujet* »(Maingueneau Dominique, 2005, p. 18)

3- « *Il ne varie ni en genre ni en nombre et constitue, du point, de vue morphologique, une 3^{ème} personne* »(Maingueneau Dominique, 2005, p. 18)

4- « *Il est parfois précédé du déterminant défini l', en vertu de règles mal maîtrisées par les locuteurs* »(Maingueneau Dominique, 2005, p. 18)

5- « *Il s'interprète selon les contextes comme « je », « tu », « nous », « eux », « elles », « les hommes en général »... et sa valeur référentielle peut changer à l'intérieur du même énoncé.*»(Maingueneau Dominique, 2005, p. 18)

Ce déictique « on » est un indice de personne sémantiquement élastique qui s'adapte à toutes les formes de personnes de l'énonciateur jusqu'au co-énonciateur en passant par des valeurs générales. Souvent son utilisation relève d'une stratégie discursive qui permet de l'identifier à « nous » ou à un groupe « ils » auquel les personnages ne s'identifient pas et qui possède dans les corpus une représentation différente voire opposée des espaces et des langues.

Nous insistons sur l'importance de ces indices de personnes dans toute interprétation concernant les instances énonciatives qui ont produit tel ou tel discours dans la mesure où, nous projetons aussi de faire une analyse des occurrences (une analyse quantitative) de ces déictiques qui prennent en charge

de dire la violence car nous soutenons que cette étude a une relation avec la paratopie singulière de chaque écrivain.

2.1.1.1.4.1.2 Les déictiques spatiaux

En plus du repérage absolu, celui qui s'effectue en détectant les noms propres qui ont un lien avec l'espace (exp ; Alger, Oran, Djelfa,..) ou les GN (exp ; la capitale de l'Algérie). Nous pouvons aussi faire un repérage par rapport à l'énonciateur avec ces éléments spatiaux morphosyntaxiques qui ont pour rôle de situer l'énonciateur dans des lieux et des espaces. ils se divisent en deux groupes, les démonstratifs (ceci, cela,..) et les adverbiaux (ici, là-bas, près, loin, devant,..) : « *D'un point de vue morphosyntaxique, la classe des déictiques spatiaux est hétérogène ; ils se distribuent pour l'essentiel en deux groupes démonstratifs et adverbiaux* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 27)

2.1.1.1.4.2 Le problème du narrateur

La question du narrateur est importante pour la recherche que nous menons. En effet, tout discours narratif suppose un narrateur qui raconte l'histoire. En adoptant le concept de « paratopie » nous nous interdisons de faire cette distinction entre narrateur, énonciateur, auteur et écrivain biographique. Nous adoptons de ce fait, la théorie que Dominique. Maingueneau défend et qui consiste à dire que : « *Quand la production est affaire profondément individuelle, la paratopie s'élabore dans la singularité d'un écart biographique. Par sa manière de « s'insérer » dans l'espace littéraire et social, l'écrivain construit en effet les conditions de sa propre création.* »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 72). D'où les distinctions entre différentes instances énonciatives au sein du discours littéraire tendent à s'effacer en ne laissant apparaître comme sujet énonciateur que l'écrivain, celui qui à travers différentes techniques (polyphonie, subjectivité du langage, etc.) construit les conditions qui permettent à sa production discursive de se réaliser.

2.1.1.1.4.3 Les plans de l'énonciation (discours/ récit)

Benveniste est le premier linguiste à avoir fait la distinction entre « récit » et « discours ». Il stipulait que le récit est un énoncé non marqué par les traces de l'énonciateur et du co-énonciateur ni ceux du lieu et du moment de l'énonciation. Le temps de base du « récit » est le passé simple et l'imparfait. Cela signifie que le récit se déroule dans un mode d'énonciation narrative (donc écrit) dissocié de la situation d'énonciation alors que le discours est une énonciation écrite ou orale qui est rapporté à une situation d'énonciation « **je – tu ici maintenant** », en impliquant un embrayage marqué.

Le discours est plus répandu que le récit qui ne concerne que des usages spécifiques dans le code écrit. Néanmoins, dans le discours de fiction, c'est le phénomène inverse qui se produit ; c'est à dire que le récit couvre une plus large partie dans la majorité des discours romanesques.

Les temps dans le récit et le discours se distribuent comme suit, ils sont proposés par Maingueneau dans le tableau suivant :

Tableau 2 Discours et récit

DISCOURS	RECIT
<p style="text-align: center;"> PASSE COMPOSE/IMPARFAIT ↓ PRESENT ↓ FUTUR SIMPLE/ FUTUR PERIPHRASTIQUE </p>	<p style="text-align: center;"> PASSE SIMPLE /IMPARFAIT ↓ PROSPECTIF </p>
Oral et écrit	Surtout écrit
Usage non spécifié	Usage narratif
Déictiques	Absence de déictiques
Modalisation	Modalisation 0

Il est important de préciser, qu'il arrive que « récit » et « discours » s'entremêlent dans un même énoncé. C'est le cas par exemple du discours romanesque où : « *Certaines modalités d'énonciation comme l'interrogation et l'exclamation, ou modalités d'énoncé comme les adjectifs appréciatifs lorsqu'elles ne peuvent pas être attribuées à un personnage, sont souvent des renvois implicites à la subjectivité du narrateur.* ». Dans notre cas, nous adopterons le postulat qui admet la subjectivité, tout autant, dans le récit comme dans le discours : « *Dans le récit le plus sobre, quelqu'un me parle, me raconte une histoire, m'invite à l'entendre comme il la raconte...* » (Genette Gérard, 1983, p. 68)

2.1.2 La polyphonie

La question de la polyphonie concerne « *L'identité du sujet de l'énonciation* » (ibid. : 89), la conception traditionnelle d'une voix unique, d'une seule source qui émet le discours est remise en question par cette nouvelle problématique, il ne s'agit plus de confondre locuteur, énonciateur, et sujet parlant.

En effet, lorsque nous abordons le discours littéraire, nous sommes devant un genre de discours qui suppose un type de communication différent où « *Dans le discours d'un même énonciateur se laissent entendre plusieurs voix* ». Cette nouvelle conception a été d'abord initiée par Bakhtine dans sa réflexion sur le principe du dialogisme, elle a été ensuite reprise par Ducrot.

Maingueneau, avance que les trois propositions se retrouvent dans les théories de la polyphonie, et qui sont :

1. La différenciation entre sujet parlant, c'est-à-dire l'être social et le locuteur, c'est à dire l'être présenté dans « *« Le sens même de l'énoncé » comme responsable de l'énonciation* » (ibid.),

2. Quelques-uns des énoncés peuvent présenter plusieurs points de vue, comme ils peuvent n'en présenter qu'un seul,

3. La signification de l'énoncé peut donner aux locuteurs différentes attitudes face aux différents points de vue qui se dégagent de l'énoncé.

Ces réflexions, dans le cas du discours romanesque et avec l'avènement du nouveau concept, appelé « paratopie », vont à nouveau redéfinir la notion « polyphonie » sous un autre angle. La « polyphonie » est dorénavant, considérée comme un outil d'énonciation que le sujet biographique va exploiter pour rendre compte de sa « paratopie » singulière. C'est le cas, par exemple, de l'analyse faite par D. Maingueneau sur les « fables » de « la Fontaine » :

« Mais la scénographie de La Fontaine entretient aussi un débat intertextuel avec la scénographie traditionnellement attachée au genre de discours "fable". En intitulant fables son œuvre, l'auteur ne cherche pas tant à disqualifier cette scénographie traditionnelle qu'à ruser

avec elle **dans une polyphonie énonciative d'une rare subtilité.** »¹ (Maingueneau Dominique, 1993, p. 93)

La polyphonie donc, va nous permettre de mettre à jour les différents procédés énonciatifs sous-jacents (locuteur / personnages), qui vont prendre en charge de « dire » la violence terroriste.

2.1.3 La subjectivité dans le langage et la paratopie :

Nous partons de la considération que la subjectivité du langage est une partie intégrante de l'activité de l'écriture, de l'énonciation particulière de chaque écrivain :

« Un tel scénario définit un processus linéaire : d'abord un besoin de s'exprimer, puis la conception d'un sens, puis le choix d'un support et d'un genre, puis la rédaction, puis la quête d'une instance de diffusion, puis l'hypothétique découverte d'un destinataire, enfin l'éventuelle reconnaissance de la légitimité littéraire de son auteur. **A ce type de schéma, il faut préférer ceux de dispositifs communicationnels qui intègrent à la fois l'auteur, le public, le support matériel du texte, qui ne considère pas le genre comme une enveloppe contingente mais comme une partie du message, qui ne sépare pas la vie de l'auteur du statut de l'écrivain, qui ne pense pas la subjectivité créatrice indépendamment de son activité d'écriture.** »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 35)

Nous soutenons ainsi, que la subjectivité créatrice est liée au potentiel paratopique propre à chaque écrivain, que nous détaillons plus loin, d'où, elle se matérialise à travers les éléments énonciatifs qui la composent (les marqueurs de modalité). Ces derniers font partie des modalités d'analyse énonciative indispensables à la compréhension de la mise en mots de la violence dans nos deux corpus.

A travers cette démarche nous adoptons l'idée postulée par D. Maingueneau, qui se refuse la dissociation des opérations énonciatives du mode d'organisation institutionnel qui se matérialise dans le potentiel paratopique : « *On se refuse ainsi à dissocier les opérations énonciatives par lesquelles s'institue le discours, qui construit ainsi la légitimité de son positionnement, et le mode d'organisation*

¹dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf

institutionnel que le discours tout à la fois présuppose et structure. »¹(Maingueneau Dominique, 2004, p. 48)

Comme l'a expliqué H. Bénaldi, c'est le linguiste Emile Benveniste qui « est le premier linguiste à avoir donné un statut à la notion de subjectivité. Il publie en 1958 un article intitulé « *De la subjectivité dans le langage* »², pour lui cette dernière se résume dans « *La capacité du locuteur à se positionner comme sujet* » (Benveniste, 1966 : 259-260). »(Benaldi Hassiba, 2010)

Une fois que le locuteur use dans son énonciation du déictique « je », il s'adresse de ce fait à un « tu » co-énonciateur, dans un lieu et un moment d'énonciation. Ainsi, il marque cet énoncé de sa personne d'où, il s'implique dans cette énonciation et c'est le signe de la subjectivité. Kerbrat-Orecchioni dans son ouvrage « *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage* » (Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980), propose de rechercher la présence de la subjectivité au niveau des déictiques, des évaluatifs axiologiques, des termes affectifs etc.

Son but à travers son livre comme l'explique H. Bénaldi est « *De montrer que l'objectivité est un leurre car la subjectivité est partout.* ». Elle s'explique, (O. K), dans ces termes : « *Toute séquence discursive porte la marque de son énonciateur, mais selon des modes et des degrés divers.* » (Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 157) Elle distingue des marqueurs de subjectivité que nous détaillons dans ce qui suit.

2.1.3.1 Les marqueurs de modalité :

Parmi les marqueurs de subjectivité, nous avons un nombre important de substantifs, d'adjectifs, de verbes et d'adverbes. (Kerbrat-Orecchioni 1980).

Nous nous sommes penché sur le cas d'une partie de ces marqueurs, à propos de l'inscription de l'axiologie (jugement de valeur, mélioratif ou péjoratif) dans les unités lexicales dans ce qui suit.

¹dominique.maignueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/L-enonciation-philosophique.pdf

²latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Lehre/2006/Materialien/Benveniste.pdf

2.1.3.1.1 *Les adjectifs subjectifs :*

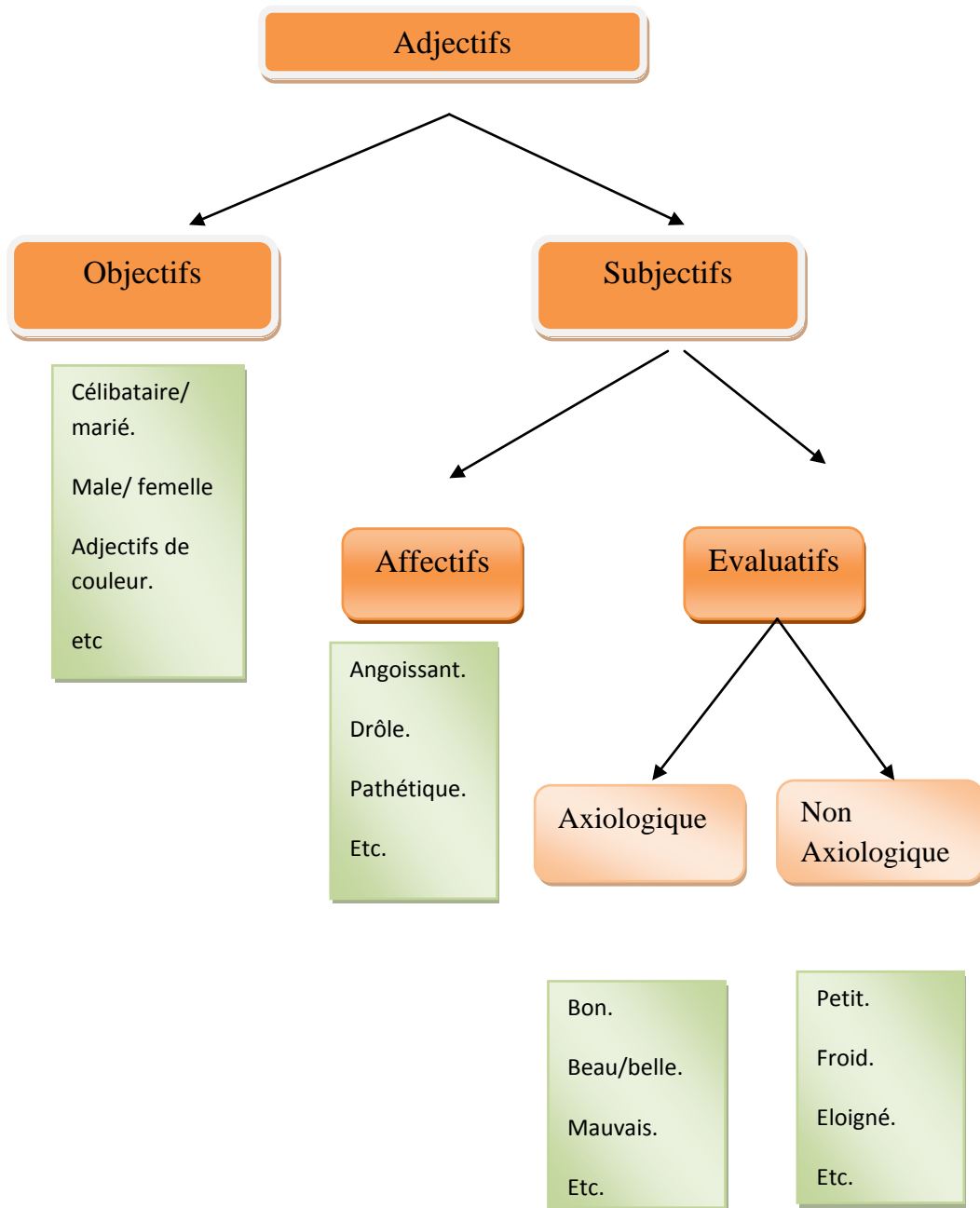
Ce type de modalité est catégorisé en trois types (schéma ci-dessous) d'adjectifs subjectifs et un type d'adjectifs objectifs selon Kerbrat-Orecchioni ;

- Les adjectifs subjectifs affectifs : « (...) énoncent en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet. Dans la mesure où ils impliquent un engagement affectif de l'énonciateur, où il manifeste sa présence au sein de l'énoncé »(Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 84/85) type *admirable, méprisable, pauvre, petit, etc*

- Les adjectifs subjectifs évaluatifs non axiologiques : « Sans énoncer un jugement de valeur, ni d'engagement affectif du locuteur (...) impliquent une évaluation qualitative ou quantitative de l'objet dénoté par le substantif qu'ils déterminent, et dont l'utilisation se fonde à ce titre sur une double norme : (1) interne à l'objet, (2) spécifique au locuteur » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 85-86), type *petit, grand etc.*

- Les adjectifs subjectifs évaluatifs axiologiques : « Portent sur l'objet dénoté par le substantif qu'ils déterminent un jugement de valeur positif ou négatif : (1) leur usage varie avec la nature particulière du sujet d'énonciation (dont ils reflètent le point de vue idéal) ; (2) ils manifestent de la part du locuteur une prise de position en faveur ou à l'encontre de l'objet dénoté »(Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 91) type *bon, beau, bien etc.*

Schéma 1: la catégorie adjectivale selon Kerbrat-Orecchioni (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 94)



2.1.3.1.2 Les verbes :

Certains verbes mettent le locuteur dans la posture d'évaluateur, ils s'organisent dans les catégories suivantes :

2.1.3.1.2.1 Les verbes occasionnellement subjectifs :

Elle comprend les verbes qui impliquent une évaluation en termes de, **Bon/ Mauvais** ou de, **Vrai/ Faux**.

Elle englobe les verbes de modalités ainsi que les verbes évaluatifs d'attitude propositionnelle:

- **Verbes de modalités** ;qui expriment« *l'attitude d'un sujet vis-à-vis d'une représentation virtuelle.* » (Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 102)

- **Verbes évaluatifs d'attitude propositionnelle** ; qui énoncent une certaine disposition d'un agent vis-à-vis d'un objet. Ils se divisent en deux catégories :

- a-1) *l'évaluation de type Bon / Mauvais* : dans cette catégorie sont regroupés les verbes de sentiments et les verbes locutoires.

- a-1-1) *Verbes de sentiments* ; à la fois affectifs et axiologiques, ils expriment une disposition favorable (Y est bon pour X. exp : aimer, apprécier, souhaiter, espérer, désirer, vouloir,..) ou défavorable (Y est mauvais pour X. exp : détester, déprécier, craindre, redouter, appréhender,...) : « *de l'agent du procès vis-à-vis de son objet* » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 102), et corrélativement, une évaluation positive ou négative de cet objet.

- a-1-2) *Verbes locutoires* ; les verbes locutoires doivent être distingués des verbes de sentiment dans la mesure où ils signifient en outre que l'état affectif de X s'explique dans un comportement ve

- a-2) *l'évaluation qui relève de l'axe Vrai / Faux ou Incertain* :

Dans cette catégorie sont regroupés, les verbes qui : « dénotent la façon dont un agent appréhende une réalité perceptive ou intellectuelle. » (Orecchioni Cathrine Kerbrat, 1980, p. 104) . Nous distinguons dans cet axe deux types d'appréhension :

a-2-1) L'appréhension perceptive : Ces expressions verbales fonctionnent comme : « *Des indices de subjectivité, et signalent que l'impression perceptive est spécifique de l'individu qui la reçoit.* » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 103) C'est ainsi que ; l'expression : il marchait. Le soleil lui « semblait » brûlant. Signale une impression perceptive différente de : Le soleil lui « paraissait » brûlant. La seconde veut dire : qu'il avait l'impression que Donc, cette expression est plus subjective que la première.

a-2-2) L'appréhension intellectuelle ; Elle inclut les verbes d'opinion qui servent au locuteur à informer le destinataire des croyances d'un tiers. Les verbes d'opinion (estimer, croire, penser, savoir, trouver, considérer, juger, avoir l'impression, être sûr,...) indiquent en même temps quel est le degré d'assurance avec lequel ce tiers adhère à sa croyance.

2.1.3.1.2.2 Les verbes intrinsèquement subjectifs

(qui impliquent une évaluation ayant toujours pour source le sujet d'énonciation) :

L'évaluation de ces verbes porte sur deux types, Bon / Mauvais ou , Vrai / Faux ou Incertain.

b-1) *L'évaluation est de type Bon / Mauvais :*

Les verbes intrinsèquement axiologiques : Ce type d'évaluation porte sur le procès dénoté et par contre coup, sur l'un ou l'autre des actants. Prenons en considération cet exemple ;« ces enfants chialent » = « ces enfants crient très fort »

Le verbe « chialer » implique une évaluation portée par le locuteur sur le procès dénoté donc, par ricochet ou en contre coup, sur l'agent qui a énoncé cet énoncé.

De nature axiologique, cette description des enfants via ce verbe se fait en termes dévalorisants. Nous pouvons ainsi considérer cet élément « verbes » de la classe générale des termes « péjoratifs ». Dans cette catégorie de verbes à évaluation négative Orecchioni en cite quelques exemples ; ricaner, s'égosiller, vociférer,

puer, récidiver, sévir, s'en ressentir, échouer, réussir, se vautrer dans, dégénérer,
...

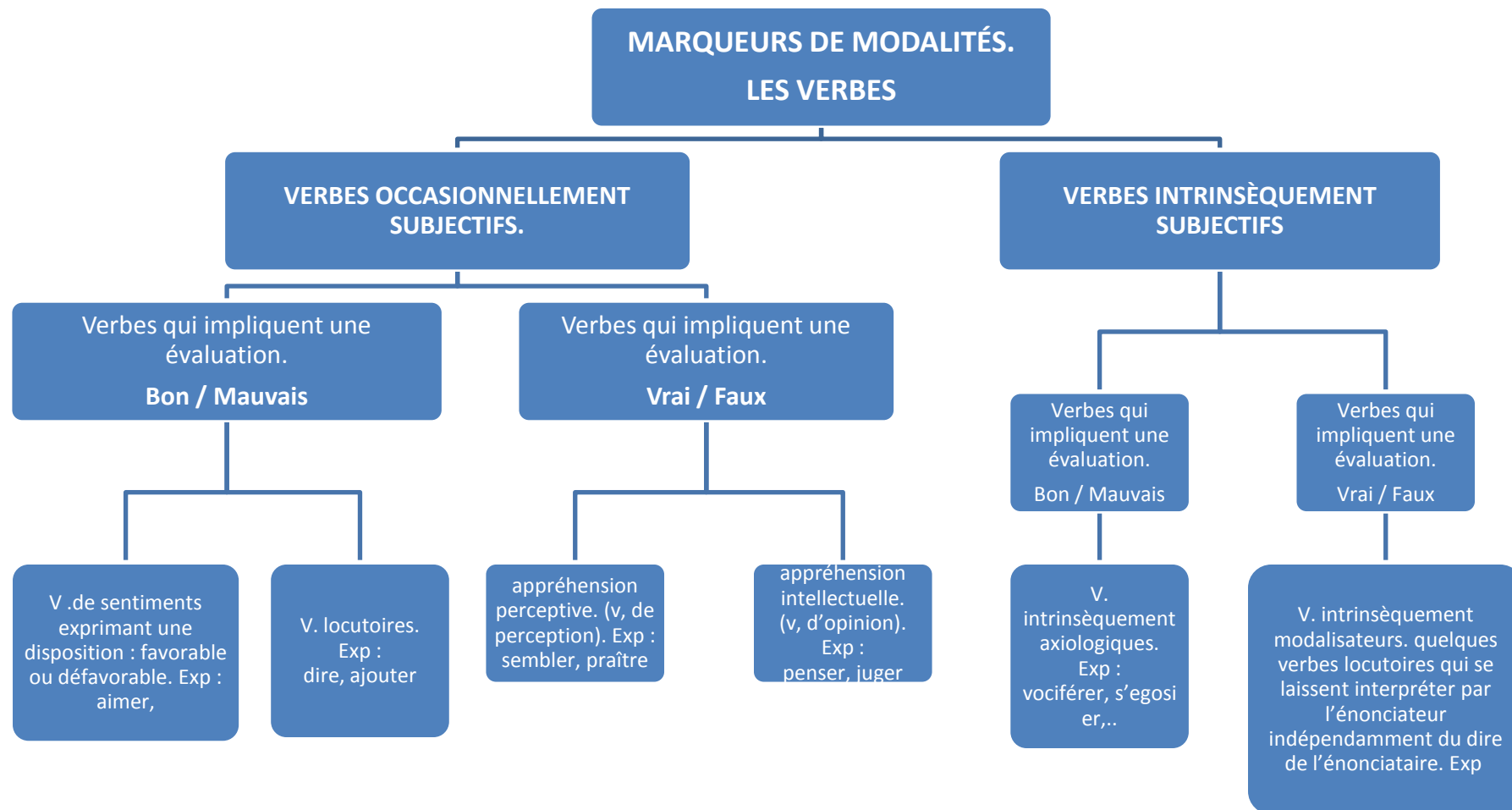
b-2) *L'évaluation est de type Vrai / Faux ou Incertain*

Les verbes intrinsèquement modalisateurs : Le cas de quelques verbes locutoires autres que ceux qui appartiennent à la catégorie des verbes occasionnellement subjectifs, Orecchioni en dénombre quelques exemples ; dire, hasarder, affirmer, déclarer, soutenir. Ces verbes ont la particularité de se laisser interpréter par l'énonciataire indépendamment du comportement énonciatif de l'énonciateur.

Par contre les verbes comme, prétendre, reconnaître, avouer, admettre, prétexter, se contredire, se vanter,..impliquent l'énonciateur dans l'interprétation puisqu'ils représentent en quelque sorte l'énonciation implicite, plus exactement le présupposé.

Nous illustrons ce que nous venons de détailler et d'expliquer, par le schéma ci-dessous.

Schéma 2: marqueurs de modalités



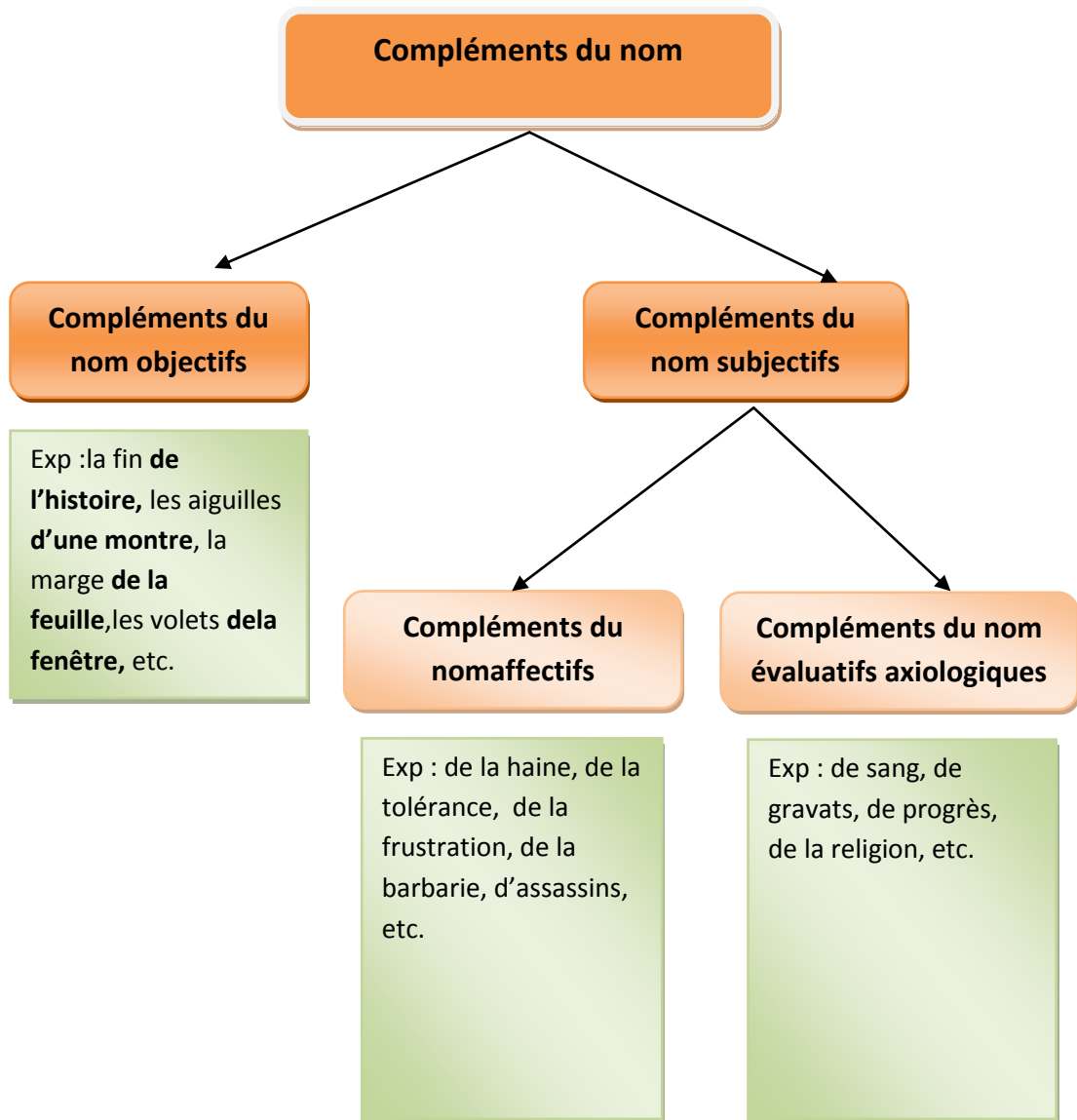
2.1.3.1.3 *Les compléments du nom subjectifs*

Pour l'analyse de ce type de modalisateurs subjectifs nous nous sommes basés sur l'étude menée par Kerbrat-Orecchioni sur les subjectivèmes (adjectifs – verbes et adverbes) et plus particulièrement, les adjectifs. Ainsi, nous avons réussi à dégager trois types de modalité qui sont catégorisés en deux types (voir schéma ci-dessous) de compléments du nom subjectifs et un type de compléments du nom objectifs.

- Les compléments du nom subjectifs affectifs : ces modalisateurs, tels que les adjectifs affectifs, déterminent une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet ou de ce substantif. Exp : la lame **de la haine**. La preuve **de tolérance**.

- Les compléments du nom subjectifs évaluatifs axiologiques : ces modalisateurs se divisent en deux catégories : ceux qui portent sur le substantif qu'ils dénotent un jugement de valeur positif ou négatif. Exp : un ciel **de sang**. Et ceux que leur substantif dénote un jugement de valeur. Exp : l'hystérie **des kalachnikovs**. La transe **des couteaux**.

Schéma 3: Compléments du nom



2.1.3.1.4 Les substantifs :

Les substantifs se divisent en deux catégories, ceux qui sont dérivés de verbes ou d'adjectifs tels que « amour dérivé du verbe aimer », « accusation dérivé du verbe accuser », « beauté dérivé de l'adjectif beau » et ceux qu'Orecchioni nomme des « unités intrinsèquement substantives » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 73) et qui sont axiologiquement chargés de valeurs subjectives mélioratives ou péjoratives.

Les substantifs ont une fonction dénominative qui peut être objective comme dans l'exemple ; Ali est médecin. Le terme « médecin » dans cet exemple énonce une propriété objective.

Comme elle peut ne pas l'être, donc subjective, comme dans l'exemple ; Ali est un génie. Le dénoté « Ali » est dénommé par le substantif « génie » qui énonce deux types d'informations, à savoir, une description et une évaluation (appréciative dans notre exemple ou dépréciative le substantif l'est.)

Il existe une troisième catégorie de substantifs appelée « substantifs axiologisés » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 76) . Ce sont des termes neutres qui vont être marqués d'une connotation méliorative ou péjorative dans un dialecte, sociolecte ou idiolecte particulier comme par exemple ; le substantif « islamiste » est un terme de nature neutre, qui s'est vu teinté d'une connotation péjorative dans le contexte social algérien pendant la décennie noire (1992/2000).

Pour la recherche que nous menons ici, l'analyse des marqueurs de subjectivité, nous permettra de savoir si nos deux discours romanesques disent et perçoivent de la même façon la violence terroriste en utilisant les adjectifs et les verbes subjectifs qui dénoncent cette violence ou pas.

Après avoir présenté ce panorama sur l'analyse du discours (sa naissance, ses réflexions théoriques, son outillage) nous proposons dans ce qui suit de terminer cette partie théorique par la pragmatique.

2.2 pragmatique comme outil d'analyse

2.2.1 Pragmatique comme outil d'Analyse du discours

La pragmatique vient du mot Grec (pragma) qui veut dire (action). Elle s'intéresse à l'étude du langage en contexte. Elle est définie par Maingueneau comme : « *L'étude non des phrases comme types, hors contexte, mais des occurrences des phrases, de cet événement singulier qu'est chaque acte d'énonciation.* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 4)

La pragmatique a vu le jour avec les travaux des philosophes du langage John Austin , Paul Grice puis, Searl. Suite aux deux séries de conférences données à l'Université de Harvard (les William James lectures) en 1955 par John Austin et en 1967 par Paul Grice. A la parution de son livre « *How to do things with words* »¹ en 1962, nous assisterons à la naissance de cette nouvelle discipline. Austin commence par s'intéresser à des verbes comme jurer, baptiser, qu'il appelle verbes « performatifs ».

Ces verbes présentent la singularité d'accomplir ce qu'ils disent et d'instaurer une réalité nouvelle par le seul fait de leur énonciation. Ainsi, dire « je te baptise » ou « je le jure », c'est baptiser ou jurer. L'acte que désignent et accomplissent les énoncés formés par ces verbes est : ou « réussi » ou « non réussi ».

Ces verbes performatifs s'opposent aux autres, qu'Austin appelle « constatifs », qui sont censés décrire un état du monde indépendant de leur énonciation (« je cours », « j'aime mon pays »,...). Ces derniers peuvent être « vrai » ou « faux ». D. Maingueneau préfère appeler : « *énonciation performative* ». *en effet, hors emploi il n'existe pas de verbe performatif.* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 6)

Par la suite, il va développer sa théorie sur les actes du langage à savoir, l'acte locutoire, l'acte illocutoire et l'acte perlocutoire : « *Austin distingue plus*

¹https://www.persee.fr/doc/phlou_00353841_1962_num_60_68_5184_t1_0704_0000_2

précisément trois activités complémentaires dans l'énonciation. Proférer un énoncé, c'est à la fois :

- *Réaliser un acte locutoire, produire une suite de sons dotée d'un sens dans une langue.*
- *Réaliser un acte illocutoire, produire un énoncé auquel est attachée conventionnellement, à travers le dire même, une certaine « force » ;*
- *Réaliser une action perlocutoire, c'est-à-dire provoquer des effets dans la situation au moyen de la parole (par exemple on peut poser une question (acte illocutoire) pour interrompre quelqu'un, pour l'embarrasser, pour montrer qu'on est là, etc). Le domaine du perlocutoire sort du cadre proprement langagier. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 07)*

Nous déduisons alors, que toute énonciation fait intervenir ces trois activités complémentaires, appelées actes de langage et que pour bien l'interpréter, nous nous devons de prendre en considération que celle-ci est porteuse d'un message qui peut être explicite ou implicite.

2.2.1.1 Implicite et discours littéraire

L'implicite est le propre de la littérature, nous le rencontrons à deux niveaux : *« dans la représentation des paroles des personnages (que ce soit au théâtre ou dans la narration), mais aussi dans la communication qui s'établit entre l'œuvre et son destinataire. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 77)*

Le travail d'analyse qui concerne nos deux corpus, composés de deux discours littéraires nous impose d'essayer de déceler l'implicite qu'elles recèlent car : *« L'œuvre littéraire est par essence vouée à susciter la quête des implicites. Pour le critique elle fait toujours signe, elle montre du doigt un sens au-delà des contenus littéraires. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 78)*

2.2.1.1.1 *Présupposés et sous-entendus*

L'analyse des discours littéraires s'ouvre souvent à une autre dimension que celle de l'explicite, il nous paraît évident que « dire » n'est pas toujours dire explicitement et qu'il y a une part importante de ce dire qui est prise en charge par ce que le discours parvient à « dire » d'une toute autre manière, c'est-à-dire implicitement : « *L'activité discursive entretenant constamment le dit et le non-dit... Bien souvent le locuteur énonce de l'explicite pour faire passer de l'implicite, inversant la hiérarchie « normale » pour parvenir à ses fins.* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 77)

La pragmatique s'ouvre à cette activité discursive indirecte qu'est l'implicite :

« Ce n'est pas l'un des moindre intérêts de la pragmatique que d'avoir donné un statut de plein droit aux propositions implicites, au-delà de la traditionnelle catégorie de l'ellipse syntaxique. Cet intérêt pour l'implicite est d'ailleurs naturel si l'on songe que la pragmatique donne tout son poids aux stratégies indirectes de l'énonciateur et au travail d'interprétation des énoncés par le co-énonciateur. » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 77)

Les *présupposés* comme l'indique Maingueneau sont définis comme : « *Une inférence inscrite dans l'énoncé indépendamment de la variété de ses éventuels contextes énonciatifs suppose que soit faite une distinction entre deux niveaux de contenu d'un énoncé :*

- *Un niveau de premier plan, qui correspond à ce sur quoi porte l'énoncé ; le posé.*

- *Un niveau à l'arrière-plan, sur lequel s'appuie le posé, le pré-supposé. »*

(Maingueneau Dominique, 2005, p. 82)

Les présupposés sont inscrits dans la structure de l'énoncé, indépendamment de ses contextes d'emploi.

Le présupposé est stable, il se tire de l'énoncé. Il requiert une compétence linguistique de base. Ainsi, tout locuteur connaissant le français peut en principe l'identifier.

Par contre, le *sous-entendu* est inféré d'un contexte singulier et son existence est toujours incertaine. Il se tire de l'énonciation, son décryptage est plus aléatoire et pas stable d'où, le nombre est ouvert.

2.3 Outils d'ordre extralinguistique

Travailler sur le langage permet de reconstituer les systèmes idéologiques, de pensée, de sensibilité d'une époque car « [...] depuis tant de siècles] l'humanité dépose dans le langage les acquisitions de sa vie matérielle et morale »(Bréal, 1897, p. 27)

La nécessité d'une approche comme celle de l'analyse du discours réside dans sa capacité à articuler une analyse du fonctionnement des formes linguistiques avec la prise en compte des conditions socio-historiques dans lesquelles elles sont produites et dans lesquelles elles sont employées ; à ce propos Paveau et Sarfati disent :

« Celles-ci (les conditions sociales) sont en AD envisagées comme parties intégrantes de la signification et du mode de formation des discours. L'AD se distingue par là de la LT [linguistique textuelle] qui prend comme objet le fonctionnement interne du texte, et de l'analyse littéraire qui, même si elle prend en compte le contexte, ne repose pas sur le postulat de l'articulation langagier/social. »(Paveau & Serfati, 2003, p. 194)

L'objet social est défini par John Searle (1999[1995]) comme « *Le produit d'une intentionnalité collective assignant à des faits bruts un sens partagé, transmis et concrétisé dans et par le discours.* ». C'est donc le « social » qu'il faut regarder pour pouvoir saisir la nature du discours que le corpus est censé représenter.

Cela étant dit, nous nous fixons, à ce niveau, comme tâche, de considérer les éléments extérieurs au discours comme indispensables à notre analyse de la paratopie et de la mise en mots de la violence terroriste. Ces éléments sont :

- 1- les contextes de production du discours.
- 2- La biographie de l'énonciateur qui est l'écrivain.

2.3.1 La paratopie ; genèse, définition et embrayeurs paratopiques

2.3.1.1 Discours constituant

Pour commencer, il faut dire qu'il ne peut y avoir de paratopie sans discours constituant . Le discours constituant est défini par D.Maingueneau ainsi :

« L'expression de discours constituant désigne fondamentalement ces discours qui se donnent comme discours d'Origine, validés par une scène d'énonciation qui s'autorise d'elle-même...La question 'd'autorité' de la parole va en effet bien au-delà de la littérature, qui n'est pas le seul type de discours constituants à se fonder sur le statut en quelque sorte « chamanique » d'une source énonciative qui participe du monde ordinaire et des forces qui excèdent le monde des hommes. »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 47)

Ces discours explique Maingueneau, ont une particularité, c'est qu'ils « *Partagent un certain nombre de propriétés quant à leurs conditions d'émergence, de fonctionnement et de circulation.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 47). En effet, les discours religieux, scientifiques, philosophiques et littéraires ont des particularités communes qui les distinguent des autres types de discours et que nous pouvons réunir dans :

- Ces discours se légitiment en fait du statut qu'ils arrivent à imposer par leur relation à une source légitimante, qui relève de l'ordre du divin pour le discours religieux, du don pour le discours littéraire, de la science pour le discours scientifique ou de l'inspiration en ce qui concerne le discours philosophique : « *Avec eux se posent dans toute leur acuité les questions relatives au charisme, à l'Incarnation, à la délégation de l'absolu : pour ne s'autoriser que d'eux-mêmes ils doivent se poser comme liés à une Source légitimante.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 48)¹

- Ces discours par leur autorité, leur statut singulier surplombent les autres genres de discours comme l'explique Maingueneau : « *Donnent sens aux actes de la collectivité, sont en effet les garants des multiples genres de discours. Le journaliste aux prises avec un débat de société en appellera ainsi à l'autorité du savant, du théologien, de l'écrivain ou du philosophe, mais non l'inverse.* »

¹[Journals.openedition.org/.../contextes/93](https://journals.openedition.org/.../contextes/93) Article consulté le 05/03/2018)

(Maingueneau Dominique, 2004, pp. 47-48). Ces particularités octroient à ces discours une certaine hauteur par rapport aux autres discours, dits ordinaires. Ils sont en quelques sortes placés au panthéon des discours, ce qui par conséquent les distancie voire, les dissocie de l'univers social dit normal. Ces discours incarnent l'image de leurs instances énonciatrices (leurs énonciateurs)qui, se considèrent à la marge de la société, une place inconfortable qui leur est propre appelée « paratopie » : « *Pour trouver leur place de créateur, appartenir pleinement au monde de la production esthétique, ils doivent en effet gérer leur impossibilité même d'occuper véritablement une place dans le monde des activités « ordinaires » (...)* doivent élaborer ce que j'appelle une paratopie, c'est-à-dire une impossible appartenance à la société »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 5).

En analysant ces genres de discours « constituants », nous devons prendre en considération que l'intradiscursif et l'extradiscursif sont indissociables et qu'ils sont intriqués à la fois dans leur organisation textuelle et dans leur activité énonciative de manière à nous refuser toute initiative de dissociation ou de distinction entre, sujet hors du texte et sujet dans le texte, entre ce qui relève de l'univers discursif et ce qui relève de l'inscription au milieu social qui a vu émerger cette activité énonciative :

«En ce qu'elle relève de l'analyse du discours, une analyse de la « constituance » des discours constituants doit s'attacher à montrer la connexité de l'intradiscursif et de l'extradiscursif, l'intrication d'une organisation textuelle et d'une activité énonciative. Leur énonciation se déploie comme dispositif de légitimation de son propre espace, y compris sur son versant institutionnel, elle articule l'engendrement d'un texte et une manière de s'inscrire dans un univers social. »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 48)

Dominique Maingueneau insiste sur l'implication du sujet énonciateur ou(l'écrivain) dans le processus énonciatif littéraire qu'il est en train d'énoncer. Il stipule que : « *De manière plus large, considérer la littérature comme discours, c'est contester le caractère central de ce point d'origine fixe, de cet être « sans communication avec l'extérieur »*»(Maingueneau Dominique, 2016, p. 22). Il explique que, l'écrivain ne doit en aucune manière être dissocié de son énonciation car c'est cette dernière qui, une fois achevée, le légitime dans la place qu'il va occuper dorénavant dans l'institution littéraire. C'est par exemple,

le cas, du discours littéraire « Nedjma » qui tout en se légitimant comme discours constituant, surplombant les discours ordinaires par l'effet de style lié au don de Kateb Yacine et relatant un univers social distinct, va légitimer Kateb en tant qu'écrivain.

2.3.1.2 Définition de la paratopie

La paratopie est un concept né de la contestation émise par D. Maingueneau des méthodes d'analyses héritées du structuralisme et qui consistaient à opposer « le narrateur », figure textuelle et l'auteur, figure biographique. A travers cette distinction, l'analyse structurale établit une barrière entre ces deux instances, cela est remis en cause par la paratopie :

« La solution structuraliste, même quand elle intègre des éléments d'énonciation linguistique, prolonge à bien des égards les présupposés de Proust. Comme ce dernier, elle établit en effet une barrière entre une instance profane qui vaquerait aux affaires du monde ordinaire et une instance sacrée qui se tiendrait dans l'enceinte protégée de la chose littéraire : d'une part « le narrateur », figure textuelle, de l'autre l'écrivain, cet être du monde. Ce que l'on cherche à préserver par là, c'est l'autonomie du texte, son pouvoir d'excès à l'égard de tout contexte, mais c'est aussi – ne nous le cachons pas – l'autonomie institutionnelle des études littéraires traditionnelles. »¹

En effet, la paratopie rompt avec ces oppositions, elle considère l'énonciation littéraire comme un va et vient perpétuel entre ces deux instances et un ajustement continu de cette énonciation jusqu'à l'aboutissement de l'œuvre. La paratopie est ainsi définie comme étant le moteur et le produit de cette énonciation :

« Pour rompre avec ces oppositions réductrices entre moi créateur profond et moi social superficiel, ou entre sujet énonciateur et sujet biographique, il faut assumer le brouillage des niveaux, les rétroactions, les ajustements instables, les identités qui ne peuvent se clore. Condition de l'énonciation, la paratopie de l'écrivain en est aussi le produit ; c'est à travers elle que l'œuvre peut advenir, mais c'est aussi elle que cette œuvre doit construire à travers l'énonciation. »²

Avec cette nouvelle perception du discours littéraire, Maingueneau apporte à l'Analyse du discours littéraire une nouvelle approche du fait littéraire celle qui consiste à dire, que le sujet énonciateur (créateur) et le sujet biographique

¹<https://journals.openedition.org/contextes/93> Article consulté le 02/06/2018)

²<https://journals.openedition.org/contextes/93> Article consulté le 02/06/2018

(auteur) ne sont pas en opposition mais qu'au contraire, ils se mêlent et se confondent. Et de cette superposition se construit et se remodèle le discours fictif en se basant sur la paratopie de l'écrivain. Cette paratopie « *enveloppe le processus créateur, qui l'enveloppe aussi* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 86)

Selon Dominique Maingueneau, la paratopie peut être définie comme étant une potentialité personnelle parmi d'autres, que l'écrivain va exploiter pour faire déployer son énonciation créative « (...) *la paratopie c'est ce potentiel, qu'importe sa connotation, qu'un écrivain exploite afin de renforcer son positionnement et qui prend forme dans son capital énonciatif.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 96)

Ce potentiel que l'écrivain exploite n'est nul autre que ce potentiel source de créativité « *Il n'est de paratopie qu'élaborée à travers une activité de création et d'énonciation* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 86) . La paratopie peut prendre plusieurs aspects comme l'explique D. Maingueneau : « *Qu'elle prenne le visage de celui qui n'a pas sa place là où il est, de celui qui va de place en place sans vouloir se fixer, de celui qui ne trouve pas de place, la paratopie écarte d'un groupe (paratopie d'identité), d'un lieu (paratopie spatiale) ou d'un moment (paratopie temporelle)* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 86)

L'écrivain est, de par sa paratopie, quelqu'un qui n'a pas de lieu. Il est impossible pour lui de s'inclure dans une topie. Il doit à travers le « déploiement de son énonciation » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 30) en trouver un. Il doit « délimiter un territoire à travers son errance même » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 30).

La paratopie n'est, de ce fait, pas une donnée mais le produit d'un ajustement entre d'un côté l'œuvre (l'énonciation littéraire accomplie) et la vie de son auteur (se manifestant à travers un, des potentiels paratopiques) :

« Celle-ci n'est pas une donnée, point de départ et d'appui, mais le produit d'un ajustement incertain entre les contraintes de divers ordres qui permettent de construire une place, sa place de créateur. Quand l'entreprise est couronnée de succès, il se produit une heureuse articulation entre « l'œuvre » et « la vie » de son auteur, entre le texte et ce qui le rend

possible : il faut bien construire la vie qui soit à la mesure de l'œuvre qui s'y façonne, mais il faut aussi produire des textes qui s'organisent en réfléchissant leurs propres conditions d'énonciation. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 178)

La paratopie, de ce qui vient d'être énoncé, fait désormais partie de toute entreprise d'analyse du discours littéraire puisqu'elle a la prétention d'inscrire cette analyse, non pas seulement dans un espace restreint, celui du texte littéraire, de son genre, mais elle le dépasse à un niveau supérieur de collaboration entre cette discipline (l'analyse du discours littéraire) et la biographie de l'écrivain, le rôle qu'entretient l'écrivain avec l'institution ..etc :

« En raisonnant ainsi en termes de paratopie, nous ne nous contentons pas de mobiliser un concept isolé, nous l'inscrivons dans une démarche d'analyse du discours qui en tant que telle a ses exigences. La notion de paratopie, en effet, n'est pertinente que si son déploiement ne se tient pas dans l'espace du texte, voire du genre de discours. Pour autant, ce n'est pas une catégorie d'analyse sociologique ou psychologique ; elle s'efforce d'articuler des facteurs et des fonctionnements qui relèvent traditionnellement de champs disjoints : biographiques, institutionnels, textuels. Le processus créateur brouille les niveaux et mobilise des relations paradoxales. Pour essayer d'en capter les tours et les détours, on comprend qu'il faille recourir à une analyse du discours qui, vivant de ne pas trouver place dans l'espace des sciences humaines et sociales, empêche les territoires du savoir de se refermer sur eux-mêmes. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 179)

La paratopie est de ce constat un élément essentiel dans toute tentative d'analyse du discours littéraire, puisqu'elle nous permet d'intégrer à notre analyse, des éléments d'ordre biographiques, institutionnels ceci dans une optique d'interprétation du discours littéraire, plus pertinente.

La situation paratopique étant liée à tout bouleversement social qui va faire émerger toute sortes de revendications qui vont parfois faire naître des mouvements littéraires qui vont prôner ces revendications. C'était le cas, par exemple, pour le « surréalisme », un mouvement littéraire qui cherchait à exprimer à travers ses « dire », le rêve, le désir en réponse à une situation sociale, à l'époque, catastrophique où on venait juste de sortir de la guerre (14/18).Même chose pour le mouvement « absurde », né juste après la guerre de l'Algérie, qui, à travers les dire de ses protagonistes, prônait le non-sens de la vie ainsi que la solitude de l'homme. Ceci en France et c'est le cas de la littérature dite « d'urgence » en Algérie. Ainsi, comme Proust, Albert Camus,

Assia Djebbar, Malika Mokaddem, Leila Sebbar et Yasmina Khadra vont être attirés dans l'orbite de cette nouvelle structure paratopique.

Il faut dire, que pour trouver sa place ce ne sont pas tous les potentiels que l'écrivain doit exploiter, ni n'importe lesquels mais, qu'il doit trouver, choisir, tomber sur le potentiel paratopique adéquat au moment et à l'endroit opportuns.

Un potentiel de marginal, par exemple, ne convient pas à un François de Lamartine à l'époque où la littérature était adossée à la couronne et aux festivités qu'elle promulgue et qu'elle prône mais que ce potentiel sied à merveille à l'auteur des « fleurs du mal » dont l'époque et le mouvement littéraire étaient propices à le porter au firmament de la gloire et de la notoriété :

« Pour entrer dans quelque panthéon artistique, il ne saurait exister de parcours balisé ; rien ne sert d'être un marginal, un réprouvé ou un handicapé : il faut découvrir cet écart singulier qui est à la mesure de sa création, la paratopie qui est à la fois ce qui rend l'œuvre possible et ce que cette œuvre configure et légitime en lui donnant sens. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 5)

D. Maingueneau avance cet autre exemple du poète José-Maria de Hérédia qui contribue à éclairer plus encore ce concept :

« La « paratopie » n'est donc pas une origine ou une cause, encore moins un statut : il n'est ni nécessaire ni suffisant d'être un marginal patenté pour être pris dans un processus de création. José-Maria de Heredia a beau être issu d'une famille noble, il n'y avait aucune nécessité pour qu'il organise sa création autour de cette propriété, qui ne s'avère paratopique qu'intégrée dans l'énonciation de son œuvre. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 26)

Donc, nous pouvons dire que, l'écrivain à travers sa paratopie singulière, construit les conditions de sa propre création. Il investit son potentiel personnel paratopique, qu'il soit de type identitaire (paratopie familiale, paratopie sexuelle, paratopie sociale) ou de type spatial ou de type temporel, dans son déploiement énonciatif littéraire.

2.3.1.3 Les types de potentiels paratopiques :

D. Maingueneau distingue quatre types (catégories) de potentialités paratopiques à partir desquelles chaque écrivain déploie son énonciation littéraire singulière, en exploitant une ou plusieurs d'entres-elles. Ces potentialités sont :

2.3.1.3.1 Paratopie d'identité :

Cette paratopie englobe en son sein tous ceux qui sont ou se sont écartés d'un groupe familial, sexuel ou social. Maingueneau la définit sous ces termes : « *La paratopie d'identité offre toutes les figures de la dissidence et de la marginalité, littérale ou métaphorique : mon groupe n'est pas mon groupe.* »(Maingueneau Dominique, 2004)

Sous cette potentialité se regroupe ;

- La paratopie familiale : celle des déviants de l'arbre généalogique (enfants abandonnés, trouvés, dissimulés, bâtards, orphelins,...
- La paratopie sexuelle : celle des travestis, homosexuels, transsexuels...
- La paratopie sociale : celle des bohémiens, des exclus d'une communauté quelconque, village, clan, équipe, classe sociale, région, nation, religion,...

2.3.1.3.2 Paratopie spatiale :

Cette paratopie englobe en son sein tous ceux qui se sentent exilés ou qui ont vécu l'exil. Maingueneau la définit ainsi : « *La paratopie spatiale est celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis jamais à ma place. Ses deux figures majeures sont celles du nomade et du parasite.* »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 27)

2.3.1.3.3 Paratopie temporelle :

Cette paratopie englobe tous ceux qui se considèrent en dehors de l'espace temps au sein duquel ils se retrouvent. Du coup, ils énoncent d'un passé ou d'un futur qu'ils se réclament vouloir appartenir. Maingueneau les définit ainsi : « *La paratopie temporelle repose sur l'anachronisme : mon temps n'est pas mon temps. On y vit sur le mode de l'archaïsme ou de l'anticipation : survivant d'une ère révolue ou citoyen prématuré d'un monde à venir.* » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 27)

2.3.1.3.4 Paratopie linguistique :

Cette paratopie englobe ceux qui considèrent leur langue comme n'étant pas la leur : « *la langue que de mes œuvres n'est pas ma langue.* » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 27)

2.3.1.4 Les embrayeurs paratopiques

Dans l'embrayage paratopique les éléments qui servent d'embrayeurs sont d'ordres variés. Ils participent à la fois du monde représenté par l'œuvre et de la situation à travers laquelle s'institue l'auteur qui construit ce monde.

Les formes que peut prendre cet embrayage sont très variées. Nous pouvons néanmoins distinguer quelques axes sémantiques majeurs, qui reprennent les divers types de paratopies : d'identité, spatiale, temporelle, linguistique, avec tous les croisements et les métaphorisations imaginables :

« On peut parler ici d'une sorte d'*embrayage* du texte sur ses conditions d'énonciation. En linguistique, l'embrayage inscrit dans l'énoncé la relation de cet énoncé à sa situation d'énonciation. Les embrayeurs (de personne, de temps ou de lieu : *je, tu, ici, demain...*) participent à la fois de la langue et du monde : tout en restant des signes linguistiques, ils tirent leur référence de l'événement énonciatif même qui les porte. *Dans l'embrayage paratopique les éléments qui servent d'embrayeurs participent à la fois du monde représenté par l'œuvre et de la situation à travers laquelle s'institue l'auteur qui construit ce monde.* » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 15)

Ce qui implique que, le monde représenté par l'œuvre a une relation avec le positionnement de l'auteur par rapport à ce monde. Comment il(elle) le perçoit, se l'imagine, se l'approprie ou non, donc, comment il (elle) va l'énoncer, le dire.

Ceci dit, les embrayeurs paratopiques à l'instar des embrayeurs linguistiques participent, comme vient de postuler Maingueneau, du monde représenté par l'œuvre mais aussi de la situation qui institue l'auteur : « *Dans ce qu'on pourrait appeler l'embrayage paratopique, on a affaire à des éléments d'ordres variés qui participent à la fois du monde représenté par l'œuvre et de la situation à travers laquelle s'institue l'auteur qui construit ce monde.* » (Maingueneau Dominique, 2004, pp. 95-96)

Par exemple, l'embrayage paratopique « Bohémien » caractérise la paratopie de l'artiste romantique « La Fontaine », dans la mesure où ce Bohémien représente le parasite protégé et nourri par le milieu qui en guise de reconnaissance va lui dédier ses œuvres, ainsi l'explique Maingueneau :

« L'embrayage « Bohémien » est caractéristique de la paratopie de l'artiste romantique. Dans la société dont participent les Fables de la Fontaine, en revanche, la paratopie de l'auteur se dit avant tout à travers l'appartenance éminemment paradoxale du parasite, de celui qui directement ou indirectement est protégé et nourri par les grands, à qui il dédie ses œuvres, et par le premier d'entre eux, le roi. »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 97)

Cet embrayeur paratopique fait partie de la catégorie des embrayeurs d'identité et est classé dans la sous-catégorie celle des embrayeurs sociaux :

« La paratopie d'identité - qu'elle soit familiale, sexuelle ou sociale - ouvre l'éventail des dissidences, des marginalités, des exclusions : mon groupe n'est pas mon groupe. Paratopie familiale des déviants de l'arbre généalogique: enfants abandonnés, trouvés, dissimulés, bâtards... Paratopie sexuelle des travestis, transsexuels, pédophiles, masochistes... Paratopie sociale des bohémiens et des exclus d'une communauté : village, clan, équipe, classe sociale, église, région, nation... »(Maingueneau Dominique, 2004, p. 86)

Dans cette catégorie, nommée paratopie d'identité, sont regroupés tous ceux qui considèrent que le groupe auquel ils sont affiliés et dont ils sont sensés lui appartenir, n'est pas leur groupe, entre autres, « La Fontaine ».

2.3.1.4.1 les formes d'embrayage paratopique

L'embrayage paratopique peut prendre des formes variées. Nous distinguons les suivantes :

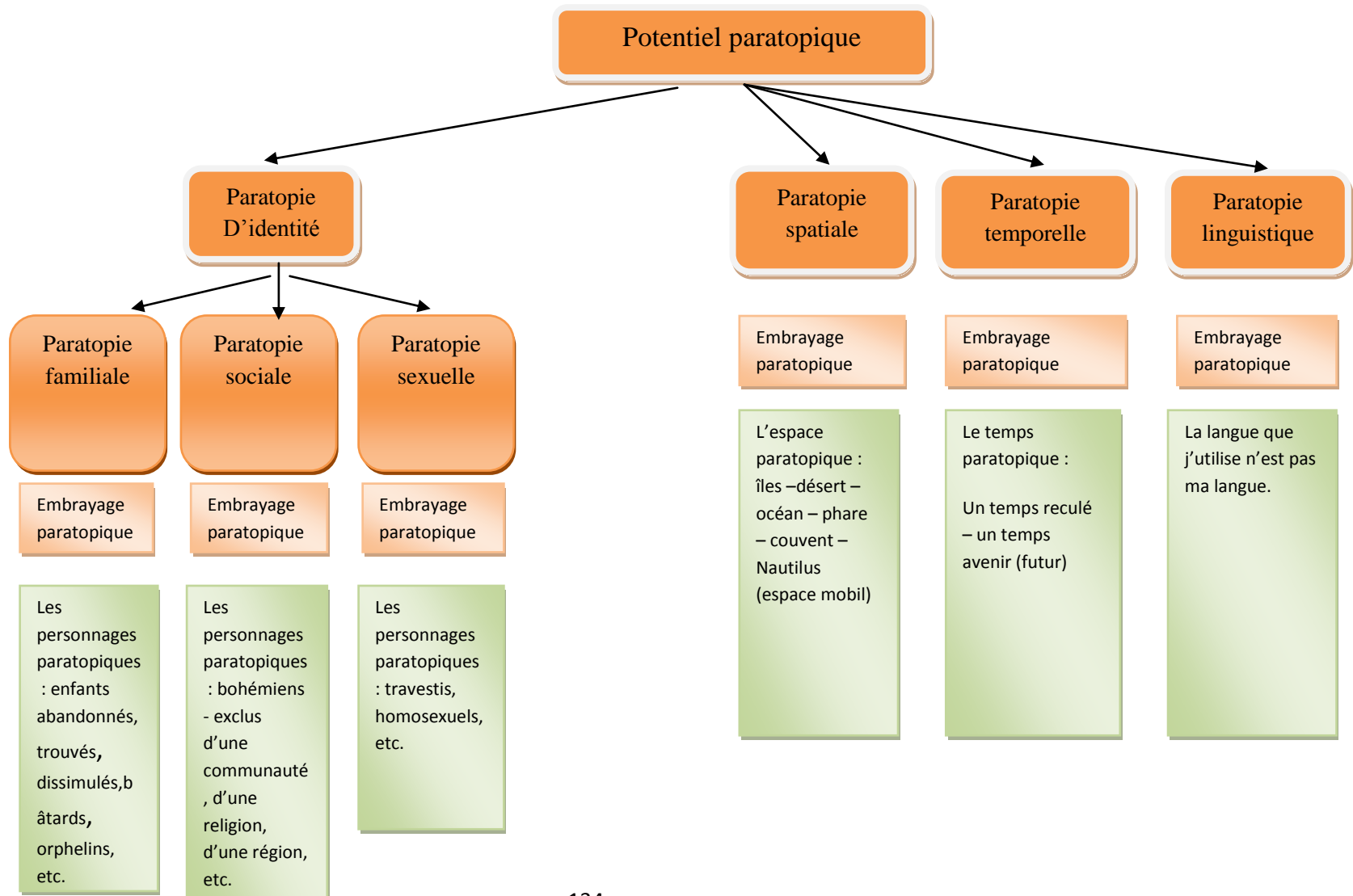
- L'espace paratopique : ce sont des lieux « *Périphériques ou éloignés (...)* *statiques ou mobiles* »(Maingueneau Dominique, 1993, p. 134) présents dans le discours littéraire qui se soustrait aux contraintes de la société « ordinaire ». C'est le cas des îles, du désert, de l'océan, des couvents, des phares, du Nautilus(espace mobil), etc. Ces lieux forment l'embrayage paratopique de l'espace, cet embrayage est associé à la paratopie spatiale.

- Le personnage paratopique : ces personnages peuvent être « *Des individus paratopiques ou des groupes paratopiques* »(Maingueneau Dominique,

1993, p. 134) présents dans le discours littéraire. Ils représentent, selon le discours visé, une marginalité tolérée ; c'est le cas des mendiants, des bohémiens, des prostituées, des travailleurs clandestins, etc. Un antagonisme ; le cas des truands ou une altérité : « *Par altérité, on entendra la relation au tout autre, catégorisé le plus souvent comme « exotique »* » (Maingueneau Dominique, 2002, p. 134) ; c'est le cas des fous, des primitifs pour une société industrielle, les errants, etc. Cet embrayage paratopique est associé au potentiel paratopique d'identité.

- Le temps paratopique : cette forme d'embrayage est souvent associée aux deux autres formes d'embrayage, l'embrayage paratopique du personnage et l'embrayage paratopique de l'espace. Dans la mesure où, ces deux derniers peuvent être associés à un temps reculé comme c'est le cas pour le bohémien, le juif, le chevalier, la princesse, le couvent, etc. En effet, lorsque nous évoquons le chevalier , par exemple, c'est l'époque médiévale qui se dresse devant nous. Aussi est le cas pour le couvent..

Schéma 4: potentiels paratopiques associés à leurs embrayeurs



Conclusion

Dans ce chapitre nous avons pu voir dans le détail les différentes théories que nous avons adoptées pour notre analyse de la mise en mots de la violence terroriste dans les deux discours littéraires « corpus » choisis.

Nous avons commencé ce chapitre par la définition de l'Analyse du discours pour la raison que : l'approche énonciative adoptée pour notre analyse fait partie de cette discipline. Nous avons revu les principaux éléments d'analyse propres à l'approche énonciative que nous avons adoptée pour l'analyse de nos deux corpus. Par la suite, nous nous sommes penchés sur la pragmatique, une discipline que nous avons adoptée pour ses théories concernant les « *propositions implicites* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 77) de par l'intérêt que nous avons apporté aux stratégies indirectes évoquées par l'énonciateur pour dire la violence terroriste dans son énonciation.

Enfin, nous sommes passé au concept clé de notre analyse qui est « la paratopie ». Ce concept développé par Dominique Maingueneau établit la relation qui existe entre les conditions qui ont laissé émerger cette énonciation et qui laissent des traces dans l'énoncé. En retour cet énoncé renvoie les énonciateurs (les lecteurs) aux conditions qui ont pu rendre cette énonciation possible. Cette paratopie, nous l'avons définie, expliquée ainsi que ses formes d'embrayeurs et ses types de potentiels paratopiques.

Pour conclure, nous rappelons que notre choix des théories issues de l'approche énonciative et de la Pragmatique n'est pas anodin car, nous considérons que l'analyse comparative de deux discours littéraires différents de deux écrivains, traitant du même thème (la violence terroriste) nous oblige à opter pour une méthodologie d'analyse qui jumelle entre différentes théories dans le but de mieux interpréter ces discours.

**Chapitre IV :Analyse de la mise en mots de la violence terroriste dans les discours romanesques :
« *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et
« *A quoi rêvent les loups ?* » de Yassmina Khadra.**

Introduction

L'analyse que nous entreprenons de faire, dans ce chapitre, l'analyse de la mise en mots de la violence terroriste en Algérie dans les deux discours romanesques ; « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra que nous avons choisis, se basera sur trois axes, une analyse de la paratopie chez les deux écrivains, une autre selon l'approche énonciative et une dernière sur une base pragmatique.

Rappelons que le contexte socio-historique qui a vu naître (émerger) ces deux discours romanesques dans l'espace littéraire algérien n'est, en effet, pas un contexte banal. Les années 1990/2000 sont caractérisées par une violence terroriste sans égale, au point d' avoir nommé cette décennie par « la décennie noire » et la littérature qui a émergé en cette période de « littérature de l'urgence » car il était urgent de dire cette violence en guise de protestation mais surtout c'était un témoignage de ces auteurs contre l'oubli.

Dans cette partie de la réflexion nous commençons par nous focaliser sur la présentation des corpus par rapport à leurs conditions de production, cela nous permettra une meilleure interprétation des énoncés des discours retenus pour l'analyse des représentations de la violence par les instances énonciatrices.

Nous procéderons par la suite à l'analyse de la paratopie singulière de chaque écrivain, suivie d'une analyse énonciative et pragmatique dans le but de pouvoir apporter une lecture de nos deux discours romanesques plus pertinente. Nous clôturerons cette partie par une synthèse des analyses..

1. Projet d'analyse :

Au niveau de ce chapitre, nous suivrons dans notre analyse du corpus recueilli des deux romans les étapes suivantes :

1- Nous commençons dans un premier temps par présenter le contexte de production des discours.

2- Nous expliciterons par la suite, la situation d'énonciation en établissant des fiches descriptives des deux discours de fiction retenus pour cette recherche.

3- Nous entamerons après, une analyse paratopique des deux discours en nous aidant de la biographie personnelle de chacun des deux écrivains.

4- Nous interpréterons enfin, l'énonciation qui dit la violence terroriste dans chaque discours, à travers les différentes grilles que nous avons confectionnées à cet égard.

Cette recherche a aussi pour objectif de trouver des compromis entre les outils analytiques propres à la paratopie ainsi que ceux propres aux deux approches que nous avons choisies pour notre analyse ; à savoir, l'approche énonciative et la pragmatique pour l'analyse de nos deux discours romanesques choisis.

Nous commencerons notre analyse par distinguer la paratopie de chaque écrivain. Par la suite, nous relèverons tous les énoncés ayant rapport avec la violence terroriste dans les deux discours romanesques. Notre but sera de voir par quels procédés énonciatifs chacun de nos deux écrivains va témoigner, va « dire » la violence terroriste qui a touché la population algérienne pendant la décennie noire. C'est-à-dire, analyser les diverses représentations de la violence terroriste à la lumière de la paratopie et le contexte de la production de l'œuvre.

Cette analyse mettra à nu la mise en mots de la violence terroriste par « *Son travail sur la surface des énoncés et la mise en rapport avec les autres formes discursives disponibles et usitées* »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 21)

Ceci dit, tout discours est produit dans un contexte social, il entretient avec ce contexte une relation de complémentarité. Comme l'explique Maingueneau, les discours littéraires participent de ce contexte qu'elles sont censées décrire. Par rapport à une situation de communication précise, ce contexte social et historique que nous appellerons « *contexte sociohistorique* » englobe une partie des connaissances générales indispensables à l'interprétation du discours, l'autre partie réside dans les conditions d'énonciations sus-évoquées par Maingueneau et qui vont nous aider à :

« Mettre ainsi l'accent sur le mouvement par lequel le poème (texte) vient légitimer les conditions de sa propre énonciation, sur la manière dont à travers le texte se construisent d'un même mouvement les contenus et l'espace même de l'énonciation, de façon à saisir comment le poète constitue, en un sens quasiment juridique, la scène de parole qui donne sens à la fois à son dit et à son dire. Dans cette perspective, le renvoi du tableau à son cadre n'apparaît pas comme quelque procédé littéraire subtil et contingent, mais comme constitutif de toute énonciation. Le discours ne fait qu'un avec la gestion de sa propre émergence, l'événement de parole qu'il institue. »¹(Maingueneau Dominique, 2016, pp. 39-40)

Ces connaissances correspondent aux représentations psychosociales et aux préconstruits culturels des sujets (écrivains entre autres) inscrits dans une société particulière à une période historique donnée.

Ces éléments sont en effet indispensables dans l'interprétation pour mettre à jour la mise en mots de la violence dénoncée par les locuteurs (écrivains) jumelés aux conditions d'énonciations. Ces conditions de production des discours rendent compte de leur aspect social. Même si la fiction n'est pas copie conforme du réel, elle prend appui sur ce réel dans le contexte extérieur qui détermine la création des textes d'un côté, de l'autre elle prend compte de la biographie de l'écrivain dans tout mouvement de création.

Dans les deux discours sur la violence terroriste en Algérie pendant la décennie noire, nous soutenons que la manière par laquelle s'était institué chacun des « dire » de nos deux écrivains, repose en grande partie sur la paratopie de chacun d'eux (les écrivains).

¹https://www.payot.ch/.../trouver_sa_place_dans_le_champ_litteraire-dominique_main...

La paratopie étant « *Le moteur et le produit* » de toute énonciation littéraire, elle fera en sorte de nous apporter des éléments de réponse quant à l'interprétation des représentations singulières de la violence terroriste dans les énoncés que nous allons relever. Pour reconnaître la paratopie propre à chaque écrivain, nous nous baserons sur la biographie de l'écrivain que nous associerons aux éléments d'ordre linguistiques relevés du texte produit, appelés embrayeurs paratopiques.

A ce niveau, nous grefferons la polyphonie aux critères d'identification des énoncés ayant relation avec la violence terroriste. Ceci, en insistant sur l'analyse des indices de personnes qui déterminent par qui la violence terroriste est perçue. En d'autres termes, de déterminer les voix présentes dans les deux corpus qui prennent en charge de dire cette violence. Nous considérons effectivement, que ce concept (la polyphonie) nous sera d'une très grande efficacité pour l'analyse comparative des deux corpus dont nous avons la volonté d'effectuer.

Nous avons choisi, en détail, de procéder de la manière suivante :

1- Nous essayerons, tout d'abord, de distinguer la paratopie propre à chaque écrivain en relevant les embrayeurs paratopiques autour desquels s'articule chacun des deux discours littéraires. L'objectif étant de comprendre la situation à travers laquelle s'institue l'auteur.

2- Par la suite, nous relèverons et comptabiliserons les occurrences des énoncés en relation avec la violence dans les deux discours romanesques. Dans la perspective d'une analyse quantitative de ces énoncés qui disent la violence. Ceci, dans le but de cerner la relation qui existe entre ces occurrences et la paratopie distinctive de chaque écrivain.

3- Après, nous procéderons à l'analyse de ces énoncés ayant pour entrée de thème « la violence », perçue par les deux auteurs dans les années de la décennie noire. Dans ce cadre là, ce qui intéressera notre réflexion sera l'analyse des représentations de la violence. Ceci, en mesurant le degré d'implication de chaque auteur à dire cette violence ; en situant ces « dire » dans l'espace propre où s'est déroulée cette violence.

1.1 Outils linguistiques

Nous exploiterons les outils que nous propose l'analyse du discours de l'école française et la pragmatique afin d'analyser les représentations de la violence dans nos deux discours romanesques. Les points en analyse du discours qui sont retenus pour ce travail sont les suivants :

- La polyphonie servirait à déterminer qui prend en charge de dire la violence. Narrateur, auteur.

1. L'analyse axiologique des verbes et des adjectifs présents dans le texte,

2. L'analyse axiologique des substantifs.

- La pragmatique elle, par contre, va nous permettre l'analyse des points suivants :

1. L'analyse des présupposés.

2. L'analyse des sous-entendus.

Nous tenons à préciser que notre démarche, celle qui consiste à associer l'analyse qualitative à l'analyse quantitative, celle des occurrences des discours implicites / explicites et des modalisateurs (subjectivèmes) dans ces énoncés, est justifiée par un souci de pertinence pour une meilleure interprétation de ces énoncés.

L'analyse quantitative que nous avons adoptée pour la deuxième partie d'analyse nous aidera à comptabiliser les occurrences des extraits qui disent la violence terroriste par chacun des trois déictiques. L'objectif étant de relever la relation qui existe entre ces occurrences et la paratopie de chaque écrivain écrivains.

1.1.1 Grilles de lecture :

Les deux grilles que nous avons forgé, à savoir, la grille descriptive et la grille analytique, sont inspirées des théories que nous avons adoptées pour cette analyse et qui sont ;

- L'approche énonciative, avec les outils d'analyse propres à cette discipline que nous avons l'intention d'exploiter.

- La pragmatique, avec les outils d’analyse que nous avons sélectionnés pour notre travail.

La première grille nous permettra de décrire les textes romanesques corpus de notre analyse. Cette grille proposée par Maingueneau, nous servira donc à faire une description linguistique de ces textes.

1.1.1.1 Grille descriptive

Tableau 3 : Grille descriptive

ENONCE	ENONCIATION
<p>LES ENONCES DES DISCOURS RETENUS COMME CORPUS</p>	<p>1. Enonciateur- co-énonciateur 2. Le narrateur 3. Temps et lieu de l’énonciation 3.1. La scène englobante 3.2. La scène générique 3.3. La scénographie 4. La scène d’énonciation 5. Les conditions de production des textes.</p>

1.1.1.2 Grille analytique 1

La grille analytique qui se compose de trois grilles distinctes,(grille analytique 1) (grille analytique 2) et (grille analytique3), nous servira à analyser nos deux discours littéraires selon les théories adoptées. La première grille nous permettra de relever les potentialités paratopiques propres à chaque écrivain dans une perspective de mieux interpréter la mise en mots de la violence.

Potentiels paratopiques					
Paratopie d’identité			P.spatiale	P.temporelle	P. linguistique
Familiiale	Sexuelle	Sociale			

La deuxième grille nous permettra d’exploiter les outils d’analyse que nous avons choisis pour analyser et interpréter les énoncés qui disent la violence terroriste dans chacun des deux discours littéraires. Nous avons préféré la diviser en deux grilles, chacune d’elle prendra en charge une partie de l’analyse que nous entreprenons de mener.

Pour des raisons pratiques liées aux problèmes de lisibilité de cette grille (trop grande), mais aussi, liée à la volonté de prendre en charge les résultats de cette analyse par des graphes plus clairs, nous avons préféré la diviser en deux sous-grilles que nous énumérons (grille analytique 2a) et (grille analytique 2b)

1.1.1.3 Grille analytique 2

Tableau 4 : Grille analytique (2a)

		PRAGMATIQUE		OCCURRENCES DES DISCOURS SUR LA VIOLENCE	% DE CES OCCURRENCES
		Analyse des présupposés	Analyse des sous- entendus		
EMBRAYEURS PARATOPIQUE S- POLYPHONIE	Je				
	Nous				
	On				

Tableau 5 : Grille analytique (2b)

		ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION			
		Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage		Analyse de l'espace (dit) dans ces discours
			<i>Verbes</i>	<i>Comp du nom</i>	
EMBRAYEURS PARA- POLYPHONIE	Je				
	Nous				
	On				

La troisième grille prendra en charge l'analyse des substantifs dans les deux discours littéraires corpus à notre travail. Nous estimons que cette dernière apporte à notre analyse un éclaircissement considérable.

1.1.1.4 Grille analytique 3 :

Cette grille est à l'instar de la deuxième grille consacrée à la représentation de la violence terroriste dans les deux corpus littéraires.

Tableau 6 :Grille analytique 3

Qui sont les terroristes?	Par quels substantifs (termes) sont-ils désignés ?	Qui sont les victimes?	Par quels (termes) sont-ils désignés ?	Les lieux de la violence cités

2. L'analyse : application de la méthodologie :

Nous commencerons notre travail d'analyse par expliquer le contexte de production de nos deux discours. Par la suite, nous ferons une analyse détaillée de chacun des deux discours que nous commencerons d'abord, par :

Une brève présentation de l'auteur et du discours suivie d'une application de la grille descriptive du roman qui aura pour but de restituer ce discours littéraire à l'espace qui l'a vu émerger. Cet espace se constitue d'un contexte de production de l'œuvre associé aux différentes scènes d'énonciations (la scène englobante – la scène générique – la scénographie). Nous poursuivrons notre analyse par donner le maximum d'informations que nous avons pu recueillir sur la vie de l'auteur, que nous incluons sous le titre de biographie de l'auteur. Cela dans le but d'allier ce que nous offre cette biographie comme informations sur l'auteur à l'analyse paratopique du discours romanesque. Ce qui nous permettra de déceler le potentiel paratopique à travers lequel l'auteur énonce son discours littéraire.

Nous poursuivrons notre analyse par l'application des grilles analytiques. Cette partie nous permettra d'analyser la représentation discursive de la violence dans le discours romanesque corpus. Cette analyse nous permettra de :

1. Utiliser le procédé polyphonique dans le but d'énumérer les discours pris en charge par chacun des déictiques de personne (je – nous et on).
2. Repérer puis analyser les discours qui disent la violence terroriste implicitement de ceux qui l'explicitent.
3. Repérer puis analyser les modalisateurs (adjectifs – verbes et complément du nom) dans ces discours.
4. Repérer puis analyser les substantifs dans ces discours.

2.1 Contexte de production des discours

2.1.1 Contexte littéraire : La littérature d'urgence

La littérature appelée d'urgence est une écriture qui a caractérisé les œuvres romanesque des écrivains algériens durant la décennie 1990/2000. Appelée aussi, « la décennie noire », en cette période l'Algérie a connu des violences terroristes terribles. Cette écriture est mobilisée autour du drame algérien, elle sera marquée donc, par le sceau de la violence, de la terreur et de l'effolement. Dans ces conditions chaotiques et ayant conscience de cette tragédie qui ensanglante leur pays. Les écrivains algériens ont pris leur responsabilité et se sont empressés d'« écrire » et de « décrire » la violence de la décennie noire. Ainsi, ils se sont inscrits dans le sillage de « la littérature de l'urgence ». Cette littérature comme l'explique Jean Rostand : « *est une littérature attentive aux mutations sociales, politiques et idéologiques de cette période, qu'elle essaye de prendre en charge, à travers une écriture révélatrice des événements tragiques des années noires.* » (Rostand Jean, 2001)

2.1.2 Contexte socio-historique de production des deux discours littéraires : La décennie noire

Les années 1992/2000, en Algérie, étaient des années caractérisées par la violence. Une violence terroriste due à un conflit politique qui a dégénéré en conflit armé opposant un parti politique islamiste (FIS) vainqueur aux premières élections pluralistes face au parti (FLN) au pouvoir depuis 1962. L'interruption du processus électoral suite à la démission du président de la république, Chadli Bendjedid le 11 janvier 92.

Cette décision a fait basculer le pays dans une spirale infernale de violence terroriste qui n'a épargné personne. En huit ans de violence, l'Algérie va déplorer plus de 100 000 morts, autant de blessés et de disparus, sans compter les multiples traumatismes qu'a causé cette tragédie à l'ensemble de la population, que nous considérons comme rescapée.

3. L'analyse du premier corpus « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem

Nous commençons notre travail d'analyse par :

3.1 Présentation du discours et de l'auteur : Grille descriptive du roman

Dans le tableau qui suit nous présenterons le discours de fiction « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et ses représentations sociolinguistiques.

Tableau 7 : Grille descriptive du 1^{er} corpus

NOTION POUR LE LINGUISTE ENONCE	<i>SITUATION D'ENONCIATION</i>	
		<i>Enonciateur/co –énonciateur : Malika Mokaddem / lectorat francophone</i>
	Temps et lieu d'énonciation : 1995 Paris, France.	
Notions pour l'analyse des textes	A l'extérieur de l'activité d'énonciation	A l'intérieur de l'activité d'énonciation
	Contexte de production : La décennie noire (1992/2000) en Algérie.	Scène d'énonciation Scène englobante : Discours Littéraire Scène générique : Roman Scénographie : Discours sur la violence terroriste tenu par le narrateur, dans un discours autobiographique.
TEXTE		

3.1.1 Scénographie du 1^{er} corpus :

L'œuvre intitulée ; « *Des rêves et des assassins* » appartient au genre de discours autobiographiques. Ce discours autobiographique relève d'un contrat de lecture, selon lequel le narrateur qui raconte sa vie doit être identifié à l'auteur et ce qu'il raconte à la réalité vécue par lui. C'est en quelques sortes, un « pacte autobiographique » qui se noue entre narrateur (l'énonciateur représenté.) et le narrataire. Ce contrat comme l'explique Maria Dolores Vivero Garcia :

« Ce contrat produit, en somme, un effet d'assimilation des instances textuelles, c'est-à-dire des êtres de parole construits par le texte (narrateur, je-narré et tu-narrataire) aux

correspondants sujets empiriques externes au texte. De cette manière s'estompent les frontières qui séparent, d'une part, la scène énonciative interne construite par le texte, de la scène socio-discursive de production et d'interprétation et, d'autre part, la représentation du monde créée par le texte et le monde effectif. »¹

Le roman ; « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem, est une mise en relief de sa vie personnelle en contact avec la société en mutation d'où le discours qu'elle tient à cet égard nous paraît de cet état de fait un discours architectonique².

C'est l'histoire de la petite Kenza dérobée à sa maman par un père obsédé sexuel,. Un roman qui retrace le périple de cette enfant dans une Algérie qui chavire.

« Mes deux premiers romans sont ceux d'une conteuse. Mais, à partir du moment où les assassinats ont commencé en Algérie, je n'ai plus pu écrire de cette façon- là. Mes deux premiers livres, L'interdite et Des rêves et des assassins, sont des livres d'urgence, ceux de la femme d'aujourd'hui rattrapée par les drames de l'histoire... » (Najib Redouan; Benayoun-Szmidt Yvette; Eelbaz Robert, 2003, p. 26)

Date de publication originale de l'œuvre, 1995.

3.1.2 Biographie de l'auteure

Malika Mokaddem est née le 5 octobre 1949 à Kenadsa, Wilaya de Béchar au sein d'une famille très pauvre, nombreuse dont le père ainsi que le grand-père étaient nomades avant de partir s'installer au sud où le père deviendra *gueule noire* (mineur) : « *Je suis une fille d'une famille très pauvre. Mes parents étaient des nomades des hauts plateaux. Ils ont crevé de misère. Ils sont descendus dans le désert (...) parce qu'il y avait, avant l'ère du pétrole, une mine de charbon.* »(Malika, Conférence, 2015). L'aînée de treize enfants, Malika Mokaddem aura la chance de rallier l'école des filles de sa ville natale Kénadsa, grâce au soutien de sa grand-mère. Arrivée au secondaire, elle se déplace à Béchar pour qu'à la fin, elle eut son Bac et accède à l'Université d'Oran où elle obtient son diplôme de médecin. Par la suite, elle se déplacera vers la France où

¹https://www.fabula.org/.../vivero-garcia-maria-dolores-frontieres-de-l-humour_57274...

²« On appelle par forme architectonique, toutes les valeurs morales et sociales dont est pétri l'auteur », (Bakhtine Mikhaïl , 1984, p. 254)

elle poursuit ses études pour devenir néphrologue et s'installera à Montpellier. En 1985 elle abandonne la médecine pour se consacrer à l'écriture. Elle obtient son premier titre littéraire en 1991 pour son roman intitulé : « Les hommes qui marchent » (Edition RAMSEY).

Cette vocation d'écrire chez Mokaddem est née de son besoin, depuis toute petite, de se libérer, de se sentir exister et plus tard, de libérer ses mots pour accéder au seul horizon qui, pour elle, valait la peine d'être vécu, l'horizon de la littérature, des livres : « *Le seul horizon pour moi c'était un livre* » car c'est à travers cet horizon que l'écrivaine Mokaddem va poursuivre son combat qu'elle a commencé petite, chez elle, parmi les siens, où elle se sentait étouffer par l'hégémonie des traditions qui consacraient l'homme comme maître absolu sans contestation et qui reléguait la femme au second plan. Ce combat va extirper l'enfant du corps familiale et l'écrivaine de la société :

« M'extirper du corps familial c'était encore, me sentir moi et puis, extraire ce corps des tâches ménagères, du verbe menaçant de la mère ; exister. Et puis, me rendre compte, petit à petit, en acquérant du savoir, un verbe critique, une contestation, que le regard des gens qui étaient censés miens, de ma famille, commençaient à me regarder comme une étrangère. »(Malika, Conférence, 2015)

Elle va combattre cette hégémonie des hommes à travers ces écrits, mais d'un autre côté, elle va témoigner de la compassion mais aussi de la gratitude pour les hommes qui ont combattu, qui ont lutté à ses côtés : « *Mes hommes à moi ça était ceux, contre lesquels je me suis battue mais, c'est surtout ceux qui ont accompagné ma lutte.* »(Malika, Conférence, 2015)

La décennie noire n'a pas échappé au centre d'intérêt de l'écrivaine. Elle lui consacrera quelques ouvrages entre autres, « *L'interdite* » et « *Des rêves et des assassins* ». Qu'elle déclare, dans une interview, les avoir écrits en guise de témoignage : « *Il y avait ce sentiment de danger mais le danger qu'on encourait nous paraissait tellement dérisoire par rapport à ce que vivait tout un peuple(...)c'est pour ça que j'ai écrit L'Interdite. C'est pour ça que j'ai écrit Des*

Rêves et des assassins.(...)c'était ma seule façon d'extirper, de dire cette douleur et de répondre. » (Malika, Le quotidien El Watan, entretien, 2007)¹ .

3.2 L'analyse paratopique du discours romanesque

Nous allons dans le tableau qui suit, dresser les divers éléments qui étayent ce constat et qui seront par la suite, suivis par une analyse plus détaillée :

POTENTIELS PARATOPIQUES					
P. d'identité			P. spatiale		
		Sociale			
Déictiques paratopiques					
- Se débarrassait. (verbe)		- mon père se débarrassait de moi en m'envoyant chez son frère, dans le désert.			
- en m'envoyant. (verbe)					
- quitter (verbe)		- la joie de quitter ma famille.			
- la claustration. (nom)		- l' épouvantable claustration que je			

¹<https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/malika-mokaddem-romanciere-01-02-2007>

- me sauve. (verbe)			ressentais dans le désert.			
- un refuge. (nom)			- la rentrée. Hourra, la rentrée ! Elle me sauve du désert et des miens.			
- partir. (verbe)			- Le lycée El Hayet			
- rester. (verbe)					- Par tir très loi n. Je ne sais pas enc ore où.	
- partir. (verbe)						
				- Je ne sais pas si je resterai en France.		
				-Je crois que j'ai besoin.		

3.2.1 Les potentiels paratopiques de Malika MOKADDEM ; de la paratopie sociale à la paratopie spatiale :

Dans l'œuvre littéraire ; « *Des rêves et des assassins* », deux potentialités paratopiques de l'écrivaine Malika Mokaddem s'entrecroisent. Une paratopie sociale, celle de l'exclue et, une paratopie spatiale, celle de la nomade. Ces deux paratopies sont dues à une enfance et une adolescence de l'écrivaine qui s'est caractérisée par un sentiment d'injustice au sein de sa famille et un dénigrement de la part de ses parents dû aux traditions qui relèguent la femme au second plan, chose qui a fait naître chez elle, le sentiment d'être l'enfant malaimée, l'enfant exclue : « *Mon histoire familiale est terrible, et c'est depuis l'adolescence, j'avait l'impression que du fait d'acquérir du savoir je devenais étrangère parmi les miens et l'exil c'était déjà ça et ensuite, il y avait des ruptures vraiment violentes avec mes parents.* » (Malika, Salon du livre, entretien, 2012) ce qui l'a induit par la suite à se rebeller : « *J'ai appris à refuser* » (Malika, conférence , 2015) puis, grâce à l'école, à fuir la fatalité pour qu'en fin de compte, elle apprivoise sa deuxième paratopie, celle de nomade. Les études étaient pour elle sa bouée de sauvetage : « *Le seul horizon pour moi était un livre auquel je m'accrochais.. pour moi l'exil ça était là-bas.* » (Malika, conférence , 2015)

Ces deux potentialités paratopiques nous les retrouvons dans les énoncés suivants :

– « *Aux vacances scolaires, mon père se débarrassait de moi en m'envoyant chez son frère, dans le désert. Combien de fournaises y ai-je endurées? Une quinzaine, au moins. Ma crainte de ces immensités a toujours été balayée par la joie de quitter ma famille.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 18)

– « *A ma grande peine, mon ami disparut un jour. M'abandonnant à l'épouvantable claustration que je ressentais dans le désert. ... Alors seulement cèdent les torpeurs. Viennent les mouches. Et c'est la rentrée. Hourra, la rentrée ! Elle me sauve du désert et des miens.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 19)

– « *Le lycée El Hayat fut mon premier refuge. El Hayat : la vie. Elle y était étroite et bétonnée, la vie, dans cet ancien couvent. Des murs montaient à n'en plus finir. Un*

lambeau de ciel... Mais ces barrières étaient autant de protections. Car les années, en passant, m'avaient affublée d'autres ennemis : mes demi-frères. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 21)

- « *Partir très loin. Je ne sais pas encore où.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 104)
- « *Je ne sais pas si je resterai en France.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 100)
- « *Je crois que j'ai besoin de partir très loin.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 133)
- « *Tu sais, tout à l'heure, je me suis assoupie sur la plage. J'ai rêvé que je marchais dans un désert de neige. Je me suis réveillée avec une extraordinaire impression de paix. Ce n'est pas la première fois que cette idée me traverse l'esprit. Marcher dans un désert blanc. Avoir autour de moi des gens complètement différents.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 133)

3.2.1.1 Première paratopie : analyse des extraits

La première paratopie où la figure du poète est explicitement présente apparaît dans les extraits suivants :

- **1^{er} Extrait :** « *Aux vacances scolaires, mon père se débarrassait de moi en m'envoyant chez son frère, dans le désert. Combien de fournaises y ai-je endurées? Une quinzaine, au moins. Ma crainte de ces immensités a toujours été balayée par la joie de quitter ma famille.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 18)

Dans le premier extrait, hormis le fait qu'elle soit bannie par les siens et qu'elle en partageait ce sentiment, en nous basant sur ces deux embrayeurs (se débarrasser et quitter), nous remarquons un troisième embrayeur (désert), ce dernier est d'une grande importance, Il matérialise en effet l'écart constitutif de l'auteur par rapport à la société.

Dans un entretien accordé par l'écrivaine à **Kabyleuniversel.com**, elle déclare : « *La mer est devenue mon autre désert ; un désert assouvi, celui-là, à l'inverse des immensités de mon enfance et de mon adolescence qui ne reflétaient jamais que l'enfermement et la privation.* » (KABYLE, 2011)

Cet écart, cette paratopie sociale celle : « *Des bohémiens et des exclus d'une communauté quelconque : village, clan, équipe, classe sociale, église (mosquée), région, nation...* ». » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 86) constitue le premier potentiel paratopique d'où l'écrivain énonce son discours littéraire.

– **2^e Extrait :** « *A ma grande peine, mon ami disparut un jour. M'abandonnant à l' épouvantable claustration que je ressentais dans le désert. ... Alors seulement cèdent les torpeurs. Viennent les mouches. Et c'est la rentrée. Hourra, la rentrée ! Elle me sauve du désert et des miens.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 19)

Ça apparaît assez clair dans ce deuxième extrait où l'embrayeur (désert) opposé à l'embrayeur(se sauver), représentaient pour le narrateur une véritable prison et que par conséquent, la rentrée scolaire devenait une délivrance de ce désert et de la famille.

– **3^e Extrait :** « *Le lycée El Hayat fut mon premier refuge. El Hayat : la vie. Elle y était étroite et bétonnée, la vie, dans cet ancien couvent. Des murs montaient à n'en plus finir. Un lambeau de ciel... Mais ces barrières étaient autant de protections. Car les années, en passant, m'avaient affublée d'autres ennemis : mes demi-frères.* » (Mokaddem Malika, 1996)

Le lycée avec ses hauts murs, avec ce qu'il représentait, est l'espace paratopique de l'écrivaine. Il est devenu son rempart et son refuge. C'est l'espace de liberté et, la prise de possession de cet espace géographique, avec ce qu'il représentait (un moyen de liberté par le biais des études), par le résident est pareil à ce que représente l'œuvre pour son auteur. Mokaddem en témoigne: « *Mais grâce à la scolarisation obligatoire des enfants, les filles de ce pays se sont engouffrées dans la seule **brèche** qui leur était ouverte.* »¹. en effet, les études pour l'écrivaine sont le moyen pour les filles de, d'abord se protéger et une fois

¹<https://www.djazairess.com/fr/elwatan/325248>

terminées, pour se libérer. Comme l'était le lycée pour Mokaddem et par la suite l'écriture.

3.2.1.2 Deuxième paratopie : analyse des extraits

La deuxième paratopie celle du nomadisme où la figure de l'écrivain est explicitement présente apparaît dans les énoncés suivants et que nous considérons comme des déictiques paratopiques :

– **1^{er} Extrait** : « *Partir très loin. Je ne sais pas encore où.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 104). Dans ce premier extrait l'auteur exprime son envie de fuite. Il paraît indécis sur le lieu où il veut aller. Nous pouvons déduire de ce premier extrait que, l'auteur a envie de quitter l'enfer du terrorisme en Algérie. La paratopie de l'auteure n'apparaît pas claire si nous nous tenons qu'à ce seul extrait.

– **2^e Extrait** : « *Je ne sais pas si je resterai en France.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 100). Dans ce deuxième extrait, le contexte change, l'auteure à travers son personnage romanesque est en France. Elle manifeste toujours cette envie de bouger, bien qu'elle soit en sécurité loin de l'Algérie. Ce deuxième passage (extrait) associé au premier, renforce la paratopie de la nomade qui commence à se dessiner.

– **3^e Extrait** : « *Je crois que j'ai besoin de partir très loin.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 133). Dans le troisième extrait, l'auteur manifeste clairement son envie de se déplacer, elle utilise pour le faire le mot « besoin ». besoin de partir, de bouger, de ne plus rester dans le même endroit à l'image du nomade qui a un désir viscéral de bouger tout le temps.

Les trois énoncés (extraits) annoncent clairement l'envie insoutenable du narrateur à changer de lieu à chaque fois. Il est d'abord en Algérie, il veut partir loin. Une fois en France l'envie le poursuit là encore, il éprouve encore l'envie de partir loin. C'est que la paratopie spatiale est : « *Celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois, je ne suis jamais à ma place.* »

(Maingueneau Dominique, 2004, p. 87). La paratopie de la nomade prend forme et ce renforce avec ce dernier extrait.

– **4^e Extrait :**« *Tu sais, tout à l'heure, je me suis assoupie sur la plage. J'ai rêvé que je marchais dans un désert de neige. Je me suis réveillée avec une extraordinaire impression de paix. Ce n'est pas la première fois que cette idée me traverse l'esprit. Marcher dans un désert blanc. Avoir autour de moi des gens complètement différents.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 133)

Une idée, plutôt une envie de quitter cet endroit et suivre son rêve. La mer est aussi un embrayeur paratopique. La mer est synonyme de voyage et de déplacement comme sont les dunes, ces mers de sable.

Ainsi, nous avons mis l'accent sur le mouvement par lequel le roman vient légitimer « *Les conditions de sa propre énonciation* »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 29), les conditions de sa propre réussite et sa percée dans le monde littéraire, donc c'est à travers le texte que vont se construire simultanément et les contenus (la violence terroriste) et l'espace même de l'énonciation :

« L'œuvre se légitime en traçant une boucle : à travers le monde qu'elle construit, elle justifie tacitement la situation d'énonciation qu'elle impose d'entrée. À charge dès lors pour l'énonciation de construire progressivement un univers de sens qui lui permette de légitimer la scène de parole qui le porte. Au terme de son parcours du recueil, le lecteur est censé être capable de saisir pleinement pourquoi il était requis d'énoncer de la manière dont est effectivement énoncé le texte. »¹(Maingueneau Dominique, 2016, p. 76)

A travers sa paratopie singulière Mokaddem témoigne dans son discours littéraire de la violence terroriste, de la violence tout court et c'est cette dernière qui a supporté son potentiel paratopique. Nous essayerons d'associer ce que nous avons pu relever dans cette analyse de la paratopie à ce que va nous révéler l'analyse énonciative et pragmatique.

¹https://www.payot.ch/.../trouver_sa_place_dans_le_champ_litteraire-dominique_main...

3.3 Analyse de la représentation discursive de la violence dans « *Des rêves et des assassins* »

Nous allons analyser les extraits qui disent la violence que nous avons pu relever dans le discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » en nous basant, à la fois, sur les grilles analytiques détaillées dans la partie théorique et sur les résultats que nous avons amorcés dans le tableau indexé au niveau de l'annexe. Le travail d'analyse de ces extraits se divise en trois parties :

- La première, consiste en l'analyse de la polyphonie dans ces extraits.
- La deuxième, consiste en l'analyse de l'explicite et de l'implicite (présupposés et sous-entendus) dans ces extraits.
- La troisième, consiste en l'analyse des modalisateurs (Adjectifs – verbes – compléments du nom) dans ces extraits.

Pour plus de transparence dans notre analyse, nous procéderons de la manière suivante. Nous analyserons la polyphonie, nous repérerons l'implicite que nous analyserons par la suite et nous ferons de même pour les modalisateurs dans chaque extrait. Nous indexerons à cette analyse qualitative, une autre analyse quantitative qui consiste en l'analyse des occurrences des extraits pris en charge par les déictiques (je – nous – on).

3.3.1 Représentation de la violence par la voix « je »

– **Extrait 1 :** « *Avec tout le fric qu'ils ont, je suis sûre qu'ils en donnent à ces bandes d'assassins, ne serait-ce que pour se préserver.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 92)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur dénonce les terroristes à travers son discours explicite.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes :
- Compléments du nom : assassins (subjectif évaluatif axiologique)

Dans le premier extrait, l'auteur explicite la violence terroriste. Il dénonce cette violence en nommant ses protagonistes et ce, en utilisant le complément du nom « assassin ». Ce modalisateur évaluatif axiologique détermine un jugement de valeur, dans notre exemple, négatif. Ce modalisateur associé au substantif « bandes » et à l'adjectif démonstratif « ces », donne l'énoncé explicite qui qualifie ce groupe de personnes de : « ces bandes d'assassins ». Ceci dit, nous n'avons pas pu relever d'autres modalisateurs dans cet extrait.

– **Extrait 2 :** « *Moi, mes souvenirs et l'insécurité m'ont fait déserrer mon appartement.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 88)

1. Repérage de l'implicite :

Cet énoncé laisse à présupposer qu'avant il y avait sécurité et que maintenant c'est la terreur qui est la cause de son déplacement. (un présupposé)

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : déserrer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Nous relevons dans cet extrait, le verbe intrinsèquement subjectif déserrer.

Dans le deuxième extrait la violence terroriste n'est pas explicitée car le mot « insécurité » est un mot « valise » qui réunit en son sein plusieurs sens et ne renvoie que partiellement à la violence terroriste. Nous n'avons pu relever qu'un seul modalisateur, c'est un verbe intrinsèquement subjectif. Nous ne manquons pas de rappeler, ici, au début de notre analyse, que le verbe intrinsèquement subjectif suppose un type d'évaluation porté à la fois sur le procès dénoté, dans notre cas c'est le verbe « déserrer », et une évaluation sur l'agent qui a énoncé cet énoncé, à savoir, l'auteur de cet énoncé.

Nous stipulons que l'auteur en associant ce verbe au substantif « insécurité » à implicitement dénoncé la violence terroriste donc, nous considérons que ce modalisateur rempli sa fonction de « axiologique négatif » ou « axiologique dépréciatif ».

– **Extrait 3 :** « *Au fil des années, je me suis lassée du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles*

professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats intégristes » (Mokaddem Malika, 1996, p. 102)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait dénonce la violence terroriste. Il dénonce explicitement les attentats intégristes.

2. Repérage des modalisateurs :

–Adjectifs : intégristes (subjectif évaluatif axiologique)

–Verbes : lasser (intrinsèquement subjectif)

–Compléments du nom :

Le troisième extrait renvoie à la violence terroriste, nous avons relevé deux modalisateurs qui, associés, dénoncent la violence terroriste. Ces deux modalisateurs sont ; l'adjectif subjectif évaluatif axiologique à valeur dépréciatif, « intégristes » et le verbe intrinsèquement subjectif « lasser ». L'écrivaine exprime un état d'âme (le sien) vis-à-vis de la violence terroriste. Elle exprime aussi, sa lassitude des fléaux sociaux qui ont commencé à gangréner depuis les années 90 et même avant et qui ont conduit aux attentats intégristes. Nous rappelons là aussi que, l'adjectif évaluatif axiologique porte sur l'objet dénoté par le substantif et qu'il détermine un jugement de valeur négatif ou positif. Le substantif dénoté dans notre extrait est « attentats ».

– **Extrait 4 :** « *Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis anéantie. Je vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. Je vois d'autres visages coulés au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 106)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet énoncé l'écrivaine à travers divers discours (figures) de style, « oxymore », « personnification » et « métaphore » dans ; « cris muets », « visage griffé par l'angoisse » et « visages coulés au moule ». Sous-entend que les gens à cause de la violence terroriste (la barbarie) , non seulement qu'ils sont angoissés mais en plus la frustration à cause de cette barbarie les coince, les bloque jusqu'au point de leur interdire de parler. L'énonciataire est obligé de

recourir au décodage (déchiffrement) de ces énoncés pour accéder au sens voulu par l'auteur.

2. *Repérage des modalisateurs :*

- Adjectifs : muets (subjectif évaluatif axiologique) – griffés (pp empl adj) (subjectif évaluatif axiologique) – coulés (pp empl adj) (objectif)
- Verbes : anéantir (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : la frustration (subjectif affectif) – la barbarie (subjectif affectif)

Dans l'extrait n° 4 l'écrivaine exprime aussi un état d'âme. Elle utilise plusieurs modalisateurs (6 six au total), ces modalisateurs remplissent la fonction de dénoncer le terrorisme. Les figures de style (métaphore, personnification, etc) assurent la fonction subjective de ce discours. Dans cet extrait nous avons pu relever un verbe axiologique dépréciatif, un adjectif neutre « coulé » et un adjectif axiologique dépréciatif « griffé » en plus de deux compléments du nom que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs, qui sont ; « frustration » et « barbarie ».

- **Extrait 5 :** « *Je veux partir. Partir pour ne pas basculer dans la folie.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 110)

1. *Repérage de l'implicite :*

Présuppose que rester (ne pas partir) va la faire basculer dans la folie.

2. *Repérage des modalisateurs :*

- Adjectifs :
- Verbes : basculer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait n°5 est à l'image du précédent, c'est un extrait où la violence terroriste n'apparaît pas explicitement. L'extrait lu dans son sens littéral ne prête aucun lien avec la violence terroriste, l'énonciataire est obligé de décoder le message pour arriver au sens voulu par l'auteur en se basant sur le co-texte. Nous n'avons pu relever dans cet extrait qu'un seul modalisateur, c'est le verbe « basculer ». Ce modalisateur, dans cet extrait, ne remplit pas la fonction d'axiologique négatif (dépréciatif) pour la raison que, il ne renvoie pas à la violence terroriste, même associé au substantif « folie ».

Il est nécessaire de rappeler là aussi que, nous avons commencé notre analyse par les extraits pris en charge par le déictique « je » et ce, dans une perspective de jumeler l'analyse polyphonique à l'analyse des modalisateurs et à l'analyse de l'implicite dans chaque extrait.

– **Extrait 6 :** « *je suis déjà à l'abri même si j'ignore encore de quoi seront faits mes lendemains.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 133)

1. Repérage de l'implicite :

Présuppose qu'elle ne l'était pas en Algérie.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes :
- Compléments du nom :

L'extrait n° 6 est un extrait implicite. En effet, la violence terroriste n'apparaît pas clairement, même si l'auteur exprime son soulagement d'être à l'abri, nous ne saurons de quoi ? donc nous sommes obligés de recourir au décodage du message pour renouer avec le sens voulu. Nous n'avons pu relever aucun modalisateur qui « dit » la violence.

– **Extrait 7 :** « *Je scrute l'appareil avec méfiance. Me rappelle que je suis en France.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 132)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend qu'elle a peur qu'un coup de téléphone ne lui apporte de mauvaises nouvelles, ou encore, que quelqu'un la menace.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : scruter (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait n° 7 est aussi un extrait implicite. Le seul modalisateur que nous avons relevé est le verbe « scruter », c'est un verbe intrinsèquement subjectif qui, dans cet extrait ne peut être considéré comme axiologique dépréciatif (négatif).

– **Extrait 8 :** « *Une vie libre qui traîne la mienne comme un boulet. Car dans ma poitrine la joie le dispute encore à l'angoisse.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 130)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend qu'elle n'est pas encore rétablie de la peur et l'angoisse qui la rongeaient.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : traîner (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait n° 8 ne compte qu'un seul modalisateur « traîner ». Cet extrait ne dit la violence terroriste qu'implicitement. Cet extrait pris isolément de son contexte prête à confusion car nous ne saurions interpréter les raisons qui ont fait que l'auteur soit dans cet état de trouble. Le modalisateur subjectif « traîner » ne peut être considéré comme axiologique dépréciatif.

- **Extrait 9 :** « *Et puis je vais te dire, même si la France elle a, elle aussi, des chiens qui aboient, il faut reconnaître qu'on y est mieux que chez nous. RMI, les soins de santé gratuits pour les pauvres, qu'ils soient tunisiens, marocains, algériens ou khoroto *, la rahma ** !* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 193)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que les prêcheurs de la *fitna* sont comme des chiens, ils ne font qu'aboyer et présuppose que c'est pareil qu'en France sauf, qu'en France ils sont plus cléments.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : aboyer (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait N9, comme son précédent, n'explicite pas la violence terroriste. Nous ne comptons qu'un seul modalisateur dans cet extrait, c'est le verbe « aboyer », c'est un verbe occasionnellement subjectif. Ce modalisateur rend le recours à

l'interprétation via le sous-entendu, indispensable pour aboutir au sens voulu par l'auteur.

– **Extrait 10 :** « *J'exagère comme toujours. Je voudrais tellement que les gens se bougent. Jusqu'à quand allons-nous tout encaisser ? En dehors des colères qui explorent dans les manifs, rien.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 207)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait nous sommes devant un présupposé. L'auteur dénonce l'attitude passive des gens envers une réalité qui les terrasse. Il « voudrait que les gens bougent » ce qui présuppose, qu'avant, ils ne bougeaient pas et qu'ils encaissent tout le temps. Là encore, l'auteur ne dévoile pas cette réalité amère. Il laisse aux énonciateurs le soin de décrypter ce message implicite.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : encaisser (occasionnellement subjectif) - exploser (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Les deux modalisateurs occasionnellement subjectifs « encaisser » et « exploser », que nous avons relevés, ne peuvent être associés directement à la violence terroriste.

– **Extrait 11 :** « *je n'ai pas voulu aller prendre un pot avec les participants. Pas voulu revivre l'Algérie ici.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 220)

1. Repérage de l'implicite :

Cet extrait présuppose que l'auteur a vécu en Algérie et sous-entend qu'elle y a vécu de mauvais moments qu'elle n'est pas prête de les revivre encore une deuxième fois.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : revivre (objectif)
- Compléments du nom :

L'extrait n° 13 n'évoque la violence terroriste qu'implicitement. C'est à l'énonciataire de comprendre le message implicite en relation avec la violence terroriste. Le modalisateur « revivre » prête à l'interprétation plutôt qu'il ne dévoile la violence terroriste. Cela dit, ce modalisateur ne peut être associé à la dénonciation de la violence que dans une perspective de décryptage car c'est un verbe objectif.

– **Extrait 12 :** « *Je suis un fantôme. J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas trace dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 208)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur sous-entend que la ville d'Oran vit de terribles moments sous l'emprise du terrorisme qui tue sans merci. Elle sous-entend aussi que les principales victimes sont les femmes et les enfants. Elle sous-entend aussi, que les hommes qui n'ont pas pris leur destin en main, ne se sont pas redressés pour le combattre. Ceux-là, qui ne bougent pas pour faire cesser ces exactions ressemblent à des troncs d'arbres.

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : passés (pp empl adj) (subjectif affectif) – brûlés (pp empl adj) (subjectif affectif) – braqués (pp empl adj) (objectif)

– Verbes : errer (occasionnellement subjectif)– gigoter (intrinsèquement subjectif)

– Compléments du nom : sang (subjectif évaluatif axiologique)– gravats (subjectif évaluatif axiologique)

L'extrait 14 est un extrait où la violence terroriste ne se découvre que par le moyen de décryptage car c'est un discours implicite. Les modalisateurs que nous avons relevés sont au nombre de sept (7), six d'entre eux sont subjectifs. Nous avons pu constater qu' entre ces modalisateurs s'est noué ce message implicite ; comme par exemple : entre le verbe « errer » et le complément du nom associé à

son substantif « ciel de sang », cette tournure implicite la violence terroriste. par conséquent, nous allons considérer ces modalisateurs comme axiologiques négatifs.

3.3.2 Représentation de la violence par la voix « nous »

– **Extrait 1 :** « *En ce temps-là nous étions fiers des frères pieds-noirs restés au pays. Et de notre hospitalité offerte à tout étranger. C'était avant la lame démente de la haine. Avant l'hystérie des kalachnikovs et la transe funèbre des couteaux. Avant les fatwas appelant aux viols.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 46)

1. Repérage de l'implicite :

C'est un extrait qui dénonce la violence terroriste explicitement.

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : démente (subjectif affectif) – funèbre (subjectif évaluatif axiologique)

– Verbes :

– Compléments du nom : la haine (subjectif affectif) - des kalachnikovs (subjectif évaluatif axiologique) – couteaux (subjectif évaluatif axiologique)

Dans cet extrait l'auteur dénonce la violence et ce, à travers la figure de rhétorique (la personnification) mais aussi, explicitement dans la dernière partie de cet extrait. Tous les modalisateurs que nous avons relevés sont subjectifs. Nous les trouvons disposés dans la première partie de cet extrait.

– **Extrait 2 :** « *Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 48)

1. Repérage de l'implicite

Dans cet extrait l'auteur en usant de l'anaphore (figure de rhétorique) sous-entend que le FIS est à l'origine des interdits et de la terreur qui calcinent tout. Il sous-entend aussi, que ce mal (le FIS) qui se rajoute aux autres inégalités sociales, celles des Bourgeois (rois) et des pauvres (riens), crée un séisme dans la société. Il sous-entend enfin, que la femme n'a pas droit à l'éducation, à être intelligente, et que c'est devenu un crime.

2. Repérage des modalisateurs

- Adjectifs : rongés (pp empl adj) (subjectif évaluatif axiologique)
- Verbes : calciner (objectif) – dévorer (intrinsèquement subjectif) – dévaster (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : FIS (objectif)

La violence terroriste dans l'extrait 2 ne se manifeste qu'implicitement. Hormis le complément du nom « FIS » et le verbe « calciner » qui sont des modalisateurs objectifs, les autres modalisateurs « dévorer », « dévaster » et « rongés » ont une relation avec l'énoncé qui utilise la figure de rhétorique. Ce sont des axiologiques subjectifs négatifs.

– **Extrait 3 :** « *Et sous ce règne des salauds, l'Algérie devient le théâtre de toutes les ignominies : gamines violées sous les yeux de leurs parents. Volées et emportées dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut assouvi, les mutilent et les jettent. Pauvres miettes de leur sauvagerie. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que **nous**, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 49)*

1. Repérage de l'implicite :

Cet extrait dénonce la violence terroriste explicitement.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : violées (pp empl adj) (subjectif affectif) – volées (pp empl adj) (subjectif affectif) – emportées (pp empladj)(subjectif affectif) – sanguinaires (subjectif affectif) – assouvi (pp empl adj) (subjectif affectif) – pauvres (subjectif affectif)
- Verbes : mutiler (objectif) – jeter (objectif)
- Compléments du nom : de leur sauvagerie (subjectif affectif)

L'extrait 3 est un extrait qui explicite la violence terroriste. Les modalisateurs « violées », « volées », « emportées », « pauvre », « mutiler », etc. en sont témoins. L'auteur à travers ces modalisateurs témoigne cette extrême violence. il prend pour témoin, la violence exercée contre les gamines (femmes). Nous en exceptons les deux verbes « mutiler » et « jeter », qui sont des modalisateurs objectifs, les autres sont considérés comme axiologiques dépréciatifs (négatifs).

– **Extrait 4 :** « *Maintenant, fusils et poignards au poing, on nous saigne de notre altérité.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 49)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur sous-entend qu'à cette époque, le fait d'être différent est un crime passible d'être châtié par les armes, celles des intégristes.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : saigner (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait 4 ne témoigne la violence qu'implicitement car la tournure « on nous saigne de notre altérité » est une tournure implicite qui nécessite le recours au décryptage pour son interprétation. Le verbe « saigner » est un verbe occasionnellement subjectif. Dans cet extrait il assure la fonction de modalisateur axiologique dépréciatif (négatif).

– **Extrait 5 :** « *Nous, nous avons fait un saut périlleux pardessus les siècles et les abîmes. Aussi gardons-nous, ancrée en nous, cette sensation d'abîme.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 82/83)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que nous avons le devoir de nous souvenir de cette période sombre puisque, DIEU merci, nous avons échappés des griffes du terrorisme.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : périlleux (subjectif évaluatif axiologique) – encrée (pp empl adj) (objectif)
- Verbes :

- Compléments du nom : abîme (subjectif affectif)

La violence terroriste dans cet extrait n'apparaît pas explicitement, nous sommes obligés de recourir au décryptage pour son interprétation. Les modalisateurs « périlleux » « encrée » et « abîme » dans cet extrait contribuent à cette implication, ils ne peuvent être considérés comme axiologiques dépréciatifs.

– **Extrait 6 :** « *Nous sommes tous comme ça maintenant : insomniaques la nuit, somnambules le jour.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 206)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que c'est à cause du terrorisme que nous sommes devenus ainsi.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes :
- Compléments du nom :

Le sixième extrait est aussi implicite. En effet, nous n'avons pas le moyen d'associer cet extrait à la violence terroriste si nous ne faisons pas des liens avec le contexte. Nous tenons à signaler que nous n'avons pas trouvé de modalisateurs dans cet extrait.

– **Extrait 7 :** « *Nous vivons une époque dangereuse, mais l'Algérie est en train d'accoucher, dans le sang, de la laïcité et de la démocratie.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 98)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend qu'une telle épreuve va permettre une nouvelle naissance du pays dans la démocratie cette fois-ci.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : dangereuse (subjectif évaluatif axiologique)
- Verbes : accoucher (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait 7 est un extrait implicite, la violence terroriste n'apparaît pas clairement. Les modalisateurs « dangereuse » et « accoucher » associés aux substantifs « époque » et « sang » nous permettent d'affirmer qu'il s'agit d'une dénonciation de la violence.

– **Extrait 8 :** « *Le silence entrecoupe de plus en plus nos conversations. Une parenthèse fermée sur l'inavouable, la peur ou l'indicible.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 100)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur présuppose qu'avant, ils étaient dans une ambiance bon enfant et que maintenant ils sont tout le temps songeurs. Il sous-entend que la raison à cela est la peur du terrorisme ce mal inavouable.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes :
- Compléments du nom :

L'extrait 8 comme l'extrait 7, est un extrait implicite. En effet, la violence terroriste n'apparaît pas dans cette énonciation les deux substantifs « peur » et « indicible » ne nous permettent pas de faire le lien directement avec la violence terroriste sans nous référer au décryptage. Nous n'avons pas trouvé de modalisateurs dans cet extrait.

– **Extrait 9 :** « *Nous sommes des solitudes liguées et condamnées à l'incertitude.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 101)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que cette épreuve, celle du terrorisme, a renforcé les liens qui nous unissent pour le combattre. D'un autre côté, elle nous a voué à un avenir incertain.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : liguées (pp empl adj)(subjectif affectif) – condamnées (pp empl adj) (subjectif affectif)
- Verbes :
- Compléments du nom :

L'auteur dans cet extrait témoigne la violence terroriste implicitement. Les deux modalisateurs « liguées » et « condamnées » sont des outils pour cette énonciation implicite. Néanmoins, ils ne nous renvoient pas à la violence terroriste. par conséquent, nous n'allons pas considérer ces deux modalisateurs comme faisant partie des axiologiques dépréciatifs.

– **Extrait 10 :** « *La faillite est si grande. Trente ans de mensonges sur **notre** identité. Trente ans de falsification de **notre** histoire et de mutilation de **nos** langues ont assassiné nos rêves. Font de **nous** des exilés dans **notre** propre pays.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 113)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait explicite les raisons de cette violence terroriste.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : grande (subjectif affectif)
- Verbes : assassiner (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : mensonges (subjectif affectif)– falsification (subjectif affectif) – notre histoire (subjectif non axiologique)- mutilation (subjectif affectif) - nos langues (subjectif non axiologique)

Les modalisateurs « mensonges », « falsification », « assassiner », etc. sont considérés comme des axiologiques dépréciatifs qui dénoncent les causes de la violence terroriste.

– **Extrait 11 :** « *Les **nôtres** sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles parce qu'ils n'osent revendiquer la laïcité. Exigent que la religion fasse preuve de tolérance. Que la foi reconnaisse les droits de l'homme, y compris celui d'être athée.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 50)

1. Repérage de l'implicite :

Cet extrait dénonce la violence terroriste explicitement.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : égorger (objectif) – tomber (occasionnellement subjectif) - oser (intrinsèquement subjectif) – revendiquer (objectif)
- Compléments du nom : tolérance (subjectif affectif)

L'extrait 11 explicite la violence terroriste. Les modalisateurs, dans cet extrait, participent à cette dénonciation de la violence terroriste.

– **Extrait 12 :** « *Et nous, et nous, nous n'avons plus que des ennemis ! Car les ninjas censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de défendre les privilèges de l'armée et de la caste des mafieux qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir. Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 49)

1. Repérage de l'implicite :

L'extrait 12 comme son précédent, est un extrait explicite. L'auteur à travers cet extrait dénonce la violence terroriste.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : défendre (objectif) – assassiner (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : l'armée (subjectif évaluatif) – la caste des mafieux (subjectif affectif)

L'extrait 12 est un extrait où la violence terroriste est explicite. L'auteur à travers les modalisateurs « assassiner », « armée », « la caste des mafieux », « l'armée » dénonce cette violence. nous exceptons le verbe « défendre » que nous considérons comme objectif.

– **Extrait 13 :** « *Que nous devions résister à cette psychose qui nous plongeait dans la crainte de tout et de tous. Qui faisait de nous des embusqués dans nos propres vies.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 63)

1. Repérage de l'implicite :

La violence terroriste dans cet extrait n'est dénoncée qu'implicitement, l'auteur sous-entend que la violence terroriste est à l'origine de la psychose et de la peur.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : résister (occasionnellement subjectif) – plonger (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : tout (subjectif affectif)– tous (subjectif affectif)

Dans cet extrait les modalisateurs « résister », « tout » et « tous » ne remplissent leur rôle, celui de dénoncer la violence terroriste, qu'associés au substantif « crainte ». Par conséquent, ils ne seront pas considérés comme des modalisateurs axiologiques à valeur négative.

– **Extrait 14 :** « *Savoir c'est s'enivrer l'esprit de lumières. Et comprendre que l'obscurantisme nous avilit tous. C'est s'approprier sa vie. Apprendre à la défendre, à dénoncer et à dire non.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 80)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur dénonce explicitement l'obscurantisme, le terrorisme est la manifestation de cet obscurantisme.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : avilir (intrinsèquement subjectif) – dénoncer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Les deux modalisateurs « avilir » et « dénoncer » sont considérés comme des axiologiques négatifs puisqu'ils participent à la dénonciation de la violence terroriste.

– **Extrait 15 :** « *Alors intégristes, activistes, conservateurs, abjects, lâches ou simplement volages, nous les rejetons tous dans la même caste ennemie.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 80)

1. Repérage de l'implicite :

L'extrait 15 dénonce explicitement la violence terroriste.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : ennemie (subjectif affectif)
- Verbes : rejeter (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

La violence terroriste dans cet extrait est explicite. Les modalisateurs « ennemie » et « rejeter » participe à la dénonciation de cette violence. ils sont considérés comme des axiologique dépréciatifs (négatifs).

– **Extrait 16 :** « *Des hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, **nos** différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent **nos** hôtes et menacent les contrées du progrès. Enferment les peuples dans la haine. Souillent l'Islam tolérant de ce pays. Sont le sida de la religion. Les assassins de la foi. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 81)*

1. Repérage de l'implicite :

L'extrait 16, est un extrait où la violence terroriste est dite explicitement. L'auteur dénonce clairement ces terroristes qui tuent, qui massacrent des innocents, qui souillent l'Islam.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : tolérant (adj verbal) (subjectif évaluatif axiologique)
- Verbes : tuer (occasionnellement subjectif) – violer (intrinsèquement subjectif) – massacrer (intrinsèquement subjectif) – menacer (occasionnellement subjectif) – enfermer (occasionnellement subjectif) – souiller (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : progrès (subjectif évaluatif axiologique) – ce pays (subjectif évaluatif axiologique) – la religion (subjectif évaluatif axiologique) – la foi (subjectif affectif)

Les différents modalisateurs adjectifs, verbes et compléments du nom, utilisés dans cet extrait, participent à l'explicitation de cette violence terroriste. Nous les considérons comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 17 :** « *Ce matin, **nous** avons enterré son frère, un médecin de renom, abattu par les intégristes. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 88)*

1. Repérage de l'implicite :

La violence dans cet extrait est explicite. L'auteur témoigne ces exactions commises par les intégristes.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : enterrer (occasionnellement subjectif) – abattre (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Dans cet extrait, les deux modalisateurs « enterrer » et « abattre » jouent le rôle d'axiologiques dépréciatifs.

– **Extrait 18 :** « *L'État nous traite de « laïco-assimilationnistes ». Les terroristes veulent nous exterminer.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 91)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait témoigne la violence terroriste explicitement. Il pointe les auteurs de ces crimes sans ambiguïté et sans détours.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : exterminer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

L'extrait 18 dénonce la violence terroriste via le modalisateur « exterminer » que l'auteur utilise pour son énonciation explicite. Nous considérons ce modalisateur comme axiologique dépréciatif.

– **Extrait 19 :** « *« Paroles de monstres. Les « putains ! putains ! » qu'on nous jette au visage depuis toujours, ne pouvaient céder le pas qu'à la menace.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 108)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur laisse entendre (sous-entendu) que ceux qui commencent par insulter celles qui manifestent leur différence que ce soit par leur tenue vestimentaire, ou par leur mode de vie différent. Ces monstres vont franchir le deuxième pas, et commencer la menace.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : jeter (objectif)
- Compléments du nom : monstre (subjectif affectif)

Le modalisateur « monstre » dans cet extrait ne participe à la dénonciation de la violence terroriste qu'implicitement. Néanmoins, nous le considérons comme axiologique dépréciatif car il évalue subjectivement ceux qui ont prononcé ces paroles injurieuses, en leur attribuant le qualificatif de « monstre ».

3.3.3 Représentation de la violence par la voix « on »

– **Extrait 1 :** « *La douleur est si répandue ici qu'avec un peu de cynisme **on** peut même avouer que celle des autres réconforte. Atténue l'ennui. Occulte nos propres terreurs. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 93)*

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait sous-entend que même les choses désagréables lorsqu'elles sont partagées soulagent ceux et celles qui les vivent puisqu'ils, elles se sentent solidaires dans leur désarroi.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : répandre (occasionnellement subjectif) – reconforter (occasionnellement subjectif) – atténuer (occasionnellement subjectif) - occulter (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : cynisme (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons recensés dans cet extrait participent à dénoncer la violence terroriste implicitement donc, nous allons les prendre pour des axiologiques négatifs.

– **Extrait 2 :** « *Et quelle épouvantable douleur lorsque ceux que l'**on** a choisis et chéris nous abandonnent pour le camp adverse ! Celui des rétrogrades. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 80)*

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur dénonce clairement ceux qui trahissent leurs ami(e)s, leur amour, leurs compagnons d'idéal, leurs compagnons d'arme pour le camp adverse, celui de l'in adversité.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : épouvantable (subjectif affectif)
- Verbes :
- Compléments du nom :

Nous considérons le modalisateur « épouvantable » comme axiologique négatif.

– **Extrait 3 :** « *là-bas, on tue le temps et le temps tue. Chaque jour. Là-bas, la misère, l'ennui et la violence sinistrent une côte fabuleuse.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 135)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur explique que la violence en Algérie en plus de la misère et de l'ennui sont des raisons qui ont fait désertier les côtes algériennes.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : fabuleuse (subjectif affectif)
- Verbes : tuer(objectif) - sinistrer(intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Les modalisateurs « fabuleuse » et « sinistrer » sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 4 :** « *Franchement, y a plus que ça à faire surtout quand on est une fille! Pouah, ils ont pétié les plombs, les mecs là-bas. Le FLN, il a fabriqué des hittistes *.* Les fissistes les ont rendus azimutés. »(Mokaddem Malika, 1996, p. 142)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait explique les raisons qui ont menées à la violence terroriste. Elle dénonce clairement le FLN et les fissistes d'avoir rendu cette situation possible.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : azimutés (pp empl adj) (subjectif affectif)
- Verbes : rendre (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Les modalisateurs dans cet extrait sont des axiologiques négatifs.

– **Extrait 5 :** « *On plombe de balles les frères, chez nous.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 189)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dit explicitement qu'on tue par les armes les frères en ce temps-là.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :

- Verbes : plomber (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « plomber » est considéré comme axiologique négatif.

– **Extrait 6 :** « *Chez toi, **on** plombe et décapite les filles et les mères aussi. Après leur avoir fait subir toutes les vilénies que tu sais.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 189)

1. Repérage de l'implicite :

La violence terroriste dans cet extrait est dite explicitement. En effet, l'auteur dénonce les meurtres et les viols. Nous soulignons ici que, l'expression « faire subir les vilénies » renvoie à toutes les mauvaises choses que peuvent subir ces femmes et à leur tête, le viol.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : plomber (intrinsèquement subjectif)– décapiter (intrinsèquement subjectif) – faire subir (expression verbale) (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Dans cet extrait nous allons considérer les modalisateurs « décapiter », « plomber » et « faire subir » comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 7 :** « *Hé, ceux qu'on traitait de mécréants se révèlent plus près d'Allah que ceux qui s'adonnent à des massacres en son nom, là-bas.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 193)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait explique que, ce n'est pas la forme qui compte mais plutôt, le fond. Et que, être un homme de foi n'est pas la garantie d'un comportement irréprochable car, comme dit le proverbe, l'habit ne fait pas le moine.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : s'adonner (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Le verbe « s'adonner » est un modalisateur occasionnellement subjectif. Il est associé dans cet extrait au substantif « massacres » donc, nous le considérerons comme axiologique négatif.

– **Extrait 8 :** « *On a le désespoir pour ce pays qui se détruit.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 200)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur explique clairement qu'il n'y a plus moyen de repêcher un pays que ses enfants détruisent. Ça aurait été possible si le mal venait de l'extérieur, hélas, le mal l'a gangrené de l'intérieur et c'est pour cette raison que l'auteur désespère.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : se détruire (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Nous allons considérer le modalisateur « se détruire » comme un axiologique négatif.

– **Extrait 9 :** « *En ce temps-là, les vieilles femmes échangeaient de balcon à balcon de longues tirades en espagnol avec nostalgie. On n'avait pas honte de notre métissage culturel, non pas encore.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 46)

1. Repérage de l'implicite :

Présuppose qu'on aurait honte par la suite mais, sous-entend que ce sont les massacres perpétrés à l'encontre de ceux qui ne sont pas de notre culture qui sera la cause de notre honte.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : avoir honte (expression verbale) (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « avoir honte » sera considéré comme axiologique négatif.

– **Extrait 10 :** « *On n'a rien à foutre d'un nationalisme qui s'enflamme à nos détriments.* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 96/97)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait dénonce ces guerres de positions entre nationalistes, islamistes, et autres, puisqu'elle explique que c'est toujours nous qui, à la fin, payons les pots cassés.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : s'enflammer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « s'enflammer » est considéré comme axiologique dépréciatif.

- **Extrait 11 :** « *On se tient le ventre dès que le téléphone sonne tard le soir.* »

(Mokaddem Malika, 1996, p. 200)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que la sonnerie du téléphone en ces temps ne présageait rien de bon. Cette expression verbale que l'auteur utilise exprime la peur qu'avait tout Algérien en cette époque lorsque le téléphone sonnait, surtout la nuit. Puisque ça ne présageait rien de bon.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : se tenir le ventre (expression verbale) (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « se tenir le ventre » sera considéré comme axiologique négatif.

- **Extrait 12 :** « *On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand on est une femme. On compose avec la noirceur humaine.* »(Mokaddem Malika, 1996,

p. 158)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend que tout est interdit, tout est confisqué même l'espoir, voire le rêve. On ne fait, dans ces conditions, que survivre. A cause de cette haine que l'auteur lui donne une couleur « noire ».

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : humaine (objectif)
- Verbes : composer (occasionnellement subjectif)

- Compléments du nom :

Le modalisateur « composer » sera considéré comme axiologique négatif.

- **Extrait 13 :** « *C'est normal qu'on ait la haine quand on est une femme de là-bas.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 139)

1. Repérage de l'implicite :

Sous-entend qu'en Algérie les femmes payent le prix fort de cet intégrisme qui sévissait les années 90 et que c'est tout-à-fait normal qu'elles en éprouvent du ressentiment..

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes :
- Compléments du nom :

Nous n'avons pas trouvé de modalisateurs dans cet extrait.

- **Extrait 14 :** « *On retombe dans la peur. Des bœufs, c'est vrai quoi !* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 207)

1. Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur présuppose que nous sommes déjà tombés dans la peur avant et il sous-entend que c'est à cause de ces peureux, trouillards, bœufs que nous venons de retomber encore une deuxième fois.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : retomber (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « retomber » dans cet extrait n'est pas considéré comme axiologique négatif car même associé à ce discours, il ne renvoie pas à la violence terroriste.

3.4 Polyphonie : étude quantitative des marqueurs dans le discours romanesque ; « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem :

Après avoir relevé tous les extraits qui disent la violence terroriste dans le premier corpus, nous présenterons dans cette partie, l'analyse quantitative suivante :

Le tableau ci-dessous représente le nombre des extraits qui disent la violence terroriste pris en charge par chaque déictique ainsi que, le pourcentage des occurrences déictiques.

Tableau 8 : Pourcentage des occurrences déictiques

Déictique	Extraits pris en charge par les déictiques	Pourcentage des occurrences des déictiques
Je	12	27%
Nous	19	42%
On	14	31%
Total	45	100%

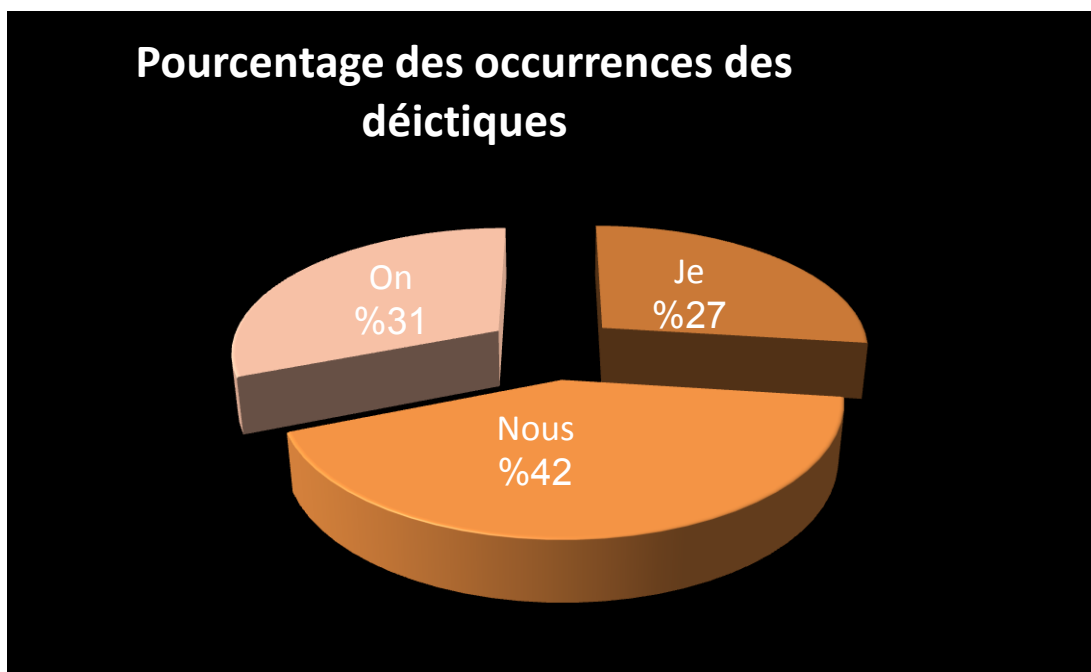


Figure 1: Pourcentage des occurrences des déictiques

Les extraits énonçant la violence sont répartis à part inégale entre les trois déictiques de personnes. Nous remarquons que le déictique « je » est le moins utilisé par l'énonciateur, avec un nombre de douze (12) discours, représentant 27% de l'ensemble des discours qui disent cette violence.

Nous remarquons par contre que les deux déictiques « on » et « nous », s'approprient plus de 70% des discours énonçant cette violence. Le déictique « on » avec 14 discours qui représentent 31% des discours qui disent cette violence et le déictique « nous » avec (19) discours, qui représentent 42% de l'ensemble de ces discours.

Nous concluons que l'auteur à travers le procédé polyphonique se démarque de la dénonciation de la violence en la renvoyant aux deux déictiques « on » et « nous » avec 73% des extraits qui disent cette violence.

3.5 L'implicite : étude quantitative des extraits qui disent la violence terroriste:

Le tableau ci-dessous représente le nombre des extraits qui disent la violence terroriste explicitement et ceux qui l'implicites dans les extraits pris en charge par chaque déictique.

Tableau 9 : L'implicite dans les discours énonçant la violence terroriste

L'implicite dans les discours énonçant la violence terroriste				
Déictiques personnels	Extraits explicites	Pourcentage des extraits explicites	Extraits implicites	Pourcentage des extraits implicites
Je	02	16 %	10	84 %
Nous	10	52 %	09	48 %
On	08	57 %	06	43 %

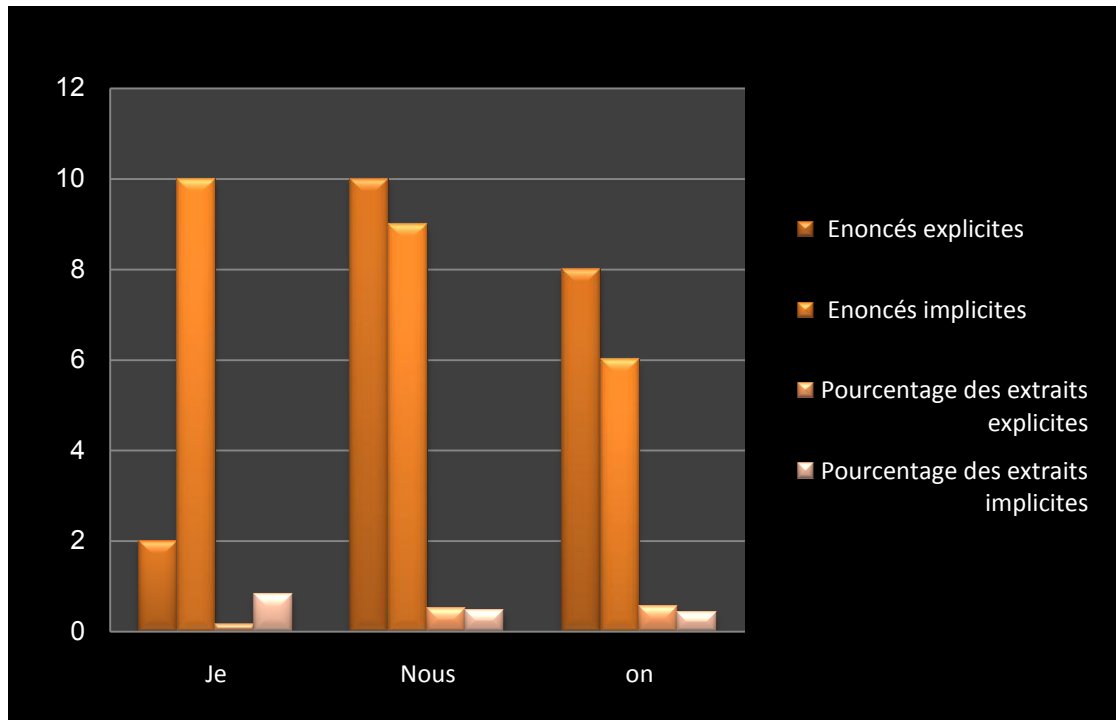


Figure 2 : les discours implicites et explicites pris en charge par les différents déictiques

3.5.1 Le déictique « je » :

De ces douze discours qui disent la violence terroriste avec le déictique « je », nous ne comptons que deux discours qui la disent explicitement, à travers les deux modalisateurs : « **assassins** » et « **intégristes** ». Ces deux extraits sont :

1- « Avec tout le fric qu'ils ont, je suis sûre qu'ils en donnent à ces **bandes d'assassins**. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 92)

2- « Au fil des années, **je me suis lassée** du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des **attentats intégristes** ... » (Mokaddem Malika, 1996, p. 102)

Pour les dix (10) discours restants la « violence terroriste » est implicite. Pour les inclure parmi les discours relatant la violence nous devons nous baser sur le contexte historique ainsi que le co-texte, comme l'a bien démontré Orecchioni en avançant cet exemple de slogan publicitaire : « *Sans beurre, la vie n'a pas de sel* » qui implicite que : « *avec du beur, la vie a du sel* ».

Elle explique que : « *C'est, manifestement, le contenu implicite qui constitue le véritable objet du message : parce que l'on sais que la fonction essentiel d'un message (publicitaire), c'est de (promouvoir) un produit.* ». (Orecchioni Kerbrat, 1982, p. 10)

Pareil donc pour nos dix (10) discours qui le contexte historique et le co-texte attribuent au contenu implicite le véritable message (la violence terroriste).

3.5.2 Le déictique « nous » :

Pour le déictique « nous », parmi les dix-neuf (19) discours relatant la violence, nous avons relevé neuf (9) où la violence terroriste est implicite. Il s'agit des extraits (2 – 4 – 5 – 6 – 7 – 8 – 9 – 13 – 19).

Les dix extraits restants qui emploient le déictique « nous » disent la violence explicitement, en usant des verbes dépréciatifs énonçant la violence. C'est le cas des verbes ; (massacrer, violer, menacer, tuer, exterminer, souiller, égorger.)

Nous remarquons que les extraits qui dénoncent la violence terroriste explicitement avec le déictique « nous » sont d'un nombre plus élevé (10 extrait), que ceux pris en charge par le déictique « je » qui sont au nombre de deux (2). Cette énonciation explicite, prise en charge par le déictique « nous » représente plus de cinquante-deux pourcent (52%) de l'ensemble de extraits pris en charge par ce déictique, alors que l'énonciation explicite de la violence, prise en charge par le déictique « je » ne représente que seize pourcent (16%) de l'ensemble des extraits qui disent la violence avec ce déictique. Nous imputons cette démarcation de la dénonciation explicite de la violence terroriste à une volonté double de la part de l'auteur. D'un côté, elle se décharge de cette dénonciation en l'implicitant avec le déictique « je » et de l'autre, elle se partage cette dénonciation explicite en la disant avec le déictique « nous ». Nous avançons ces deux extraits comme témoins à notre postulat :

– « L'État nous traite de « laïco-assimilationnistes ». **Les terroristes veulent nous exterminer.** Torture ou meurtre pour les militaires. **Torture et meurtre pour les intégristes.** » (Mokaddem Malika, 1996, p. 91)

– « Et nous, et nous qui voulions une démocratie! **Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles** parce qu'ils osent revendiquer la laïcité. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 50)

3.5.3 Le déictique «on » :

Pour le déictique, « on » nous avons relevé six extraits dont la violence terroriste est implicite. il s'agit des extraits (1 – 9 – 11 – 12 – 13 – 14). Pour les huit (8) extraits restant, qui représentent plus de 57% de l'ensemble des extraits pris en charge par ce déictique, les modalisateurs axiologiques dépréciatifs se référant à la violence terroriste sont ; (épouvantable – tuer – sinistrer – plomber – faire subir – se détruire – avoir honte – s'enflammer – plomber – décapiter – massacre) :

Nous avons remarqué que dans l'ensemble des extraits pris en charge par les deux déictiques « on » et « nous » plus de 54% disent la violence explicitement et seulement 45% de ces énoncés l'implicite. Nous soutenons que l'auteur a opté pour ce choix d'énonciation pour :

De un, faire adhérer l'ensemble des co-énonciateurs (lecteurs) à sa dénonciation de la violence et ce, en utilisant le déictique « nous ».

De deux, faire endosser cette dénonciation au déictique de la non personne « on » et ce, dans une volonté de se décharger de l'avoir dit. Pour appuyer ce postulat nous citons ces deux extraits :

– « Hé, **ceux qu'on traitait de mécréants se révèlent plus près d'Allah que ceux qui s'adonnent à des massacres en son nom, là-bas.** » (Mokaddem Malika, 1996, p. 193)

– « On a le désespoir pour ce pays qui se détruit. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 200)

3.5.4 Synthèse (1) :

Ce qui paraît inhabituel pour une position d'écrivain qui prend en charge de dire cette violence, de la témoigner à un « tu » narrataire, représenté comme partie du contrat qui le lie au supposé « je » narrateur. C'est que ce « je » ne s'affirme pas, comme nous l'avons démontré, comme l'unique déictique de personne prenant en sa charge de dire cette violence terroriste mais au contraire il la partage voire, la relaye, aux deux autres déictiques de personne à savoir, le déictique « nous » et le déictique « on ».

Ces deux derniers n'assurent pas de la même manière le dire de cette violence, pour la raison que :

Le déictique « nous », n'est tout simplement pas le pluriel du déictique « je ». Le « nous » est au fait : « une personne amplifiée », elle désigne effectivement un « je » mais associé à d'autres, qui peuvent être de l'ordre d'un je + tu + tu ou un je + il + il. Ceci dit, celui qui énonce en fait, partage son dire avec d'autres énonciateurs ; il le dilue en quelque sorte dans le but d'échapper à une quelconque responsabilité ou du moins, se la partager.

La même remarque pourrait être attribuée au déictique « on », qui en fait présente : « *La particularité de référer à une subjectivité, mais sans prendre compte de la distinction entre énonciateur, co-énonciateur et non-personne, en effaçant en quelque sorte les frontières entre les positions de 1^e, 2^e et 3^e personnes. Ce déictique participe au « brouillage des pistes » ainsi, on est dans l'incapacité de lui assigner un référent bien précis à moins de nous référer au co-texte.* » (Maingueneau Dominique, 2005, p. 18/19). Cette technique d'énonciation adoptée par l'écrivain contribue, comme nous venons de le démontrer, à mettre encore de la distance entre lui et son dire, en ce qui concerne la violence terroriste.

D'un autre côté nous avons noté que l'écrivaine fait recours à un autre procédé tout aussi efficace que le premier dont nous venons d'expliciter les raisons. C'est le recours à l'implicite pour dire cette violence terroriste.

Ce procédé de non-dit qui : « *Décharge partiellement l'énonciateur de l'avoir dit* » ou qui le décharge de son dire, impose de la part du narrataire un effort de déchiffrage et d'interprétation qui n'est pas toujours à la portée de tous, surtout que les implicites s'appuient sur des éléments comme : « la compétence linguistique pour les présupposés et un certain savoir « encyclopédique » pour les sous-entendus sans oublier le contexte historique et le co-texte ». (Maingueneau Dominique, 2005). Ce qui implique que ce discours n'est pas adressé à tous, mais, qu'à une certaine élite partageant les mêmes savoirs « encyclopédiques » ou presque, et les mêmes affinités.

Ceci dit, une telle stratégie discursive met à mal la volonté avouée¹ par l'auteur de témoigner et de dire la violence terroriste qui a secoué le pays durant toute une décennie. Nous postulons que la raison à cette énonciation distanciée de l'objet de notre analyse (la violence terroriste), ce témoignage non assumé par l'écrivaine est dû, à la manifestation de la paratopie de l'écrivaine. En effet, cette paratopie de l'exclue détermine son mode d'énonciation de la violence terroriste. Elle a fait en sorte de la séparer de ceux qu'elle est censée les soutenir par son témoignage. L'usage de l'implicite dans les extraits pris en charge par le déictique « je » et la relégation de ce témoignage aux deux autres déictiques « nous » et « on », ne font que renforcer notre postulat. Cet éloignement discursif de l'écrivaine vis-à-vis de la violence qui a touché le peuple algérien est la manifestation de cette relation de déterminisme qui relie le potentiel paratopique de l'écrivaine à son mode d'énonciation de la violence terroriste.

¹ Nous avons souligné les deux témoignages des deux auteurs concernant ce sujet, plus haut.

3.6 L'analyse des modalisateurs axiologiques des extraits qui relatent la violence terroriste

La grille ci-dessous relaye en détails le nombre des modalisateurs pris en charge par les déictiques « je », « nous » et « on » :

Tableau 10 : Les modalisateurs, adj, verbes, compléments du nom

Déictiques personnels	Adjectifs axiologiques	Verbes	Compléments du nom axiologiques
Je	06	06	05
Nous	13	23	15
On	03	15	01

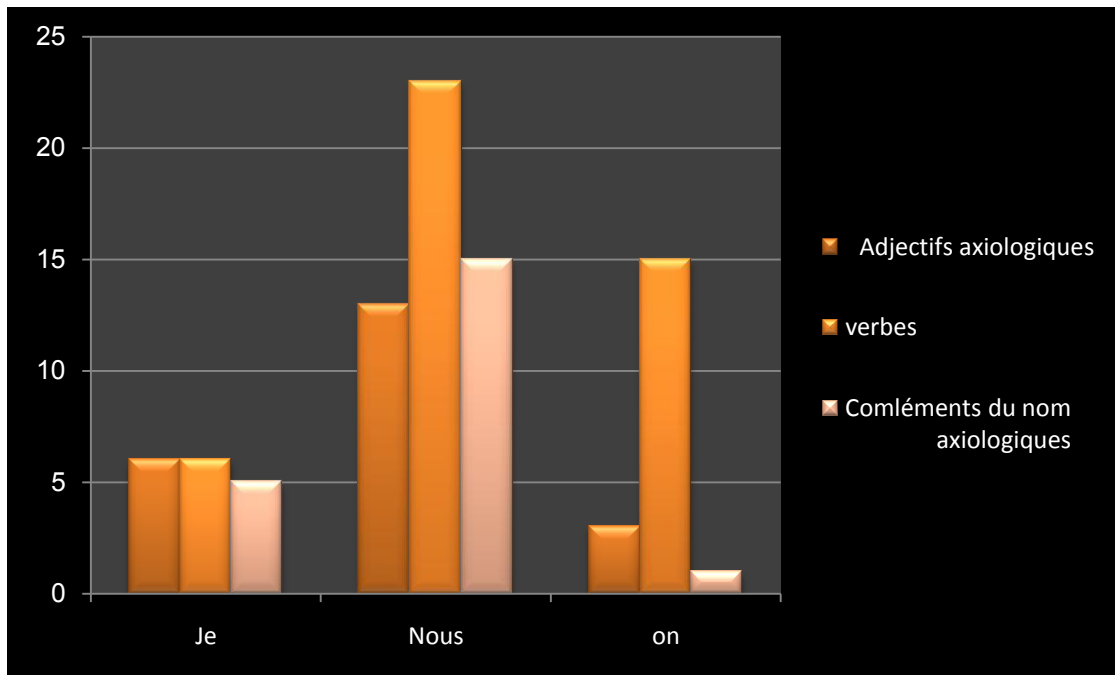


Figure 3 :Les modalisateurs, Adj, verbes, complément du nom

Nous distinguons :

1. Dans les discours qui prennent en charge de dire la violence terroriste avec le déictique « je », nous avons relevé six (6) adjectifs, six (6) verbes et cinq (5) compléments du nom axiologiques négatifs répartis sur cinq (5) extraits (deux explicites et trois implicites). Il s'agit de :

- Dans le premier extrait, nous avons relevé un (1) complément du nom axiologique dépréciatif, « **assassins** ».
 - Dans le deuxième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique dépréciatif « **désert** ».
 - Dans le troisième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **intégristes** » et un (1) verbe « **lasser** » axiologiques négatifs.
 - Dans le quatrième extrait, nous avons relevé deux (2) adjectifs « **muets** » et « **griffés** », un (1) verbe « **anéantir** » et deux (2) compléments du nom « **la frustration** » et « **la barbarie** » axiologiques négatifs.
 - Dans le neuvième extrait, nous avons relevé un (1) verbe « **aboyer** » axiologique négatif.
 - Dans le douzième extrait, nous avons relevé trois (3) adjectifs, « **passés** », « **brulés** » et « **braqués** », deux (2) verbes « **errer** » et « **gigoter** » et deux (2) compléments du nom « **sang** » et « **gravats** » qui sont axiologiques négatifs.
2. Dans les discours qui prennent en charge de dire la violence terroriste avec le déictique « nous » nous avons relevé, treize (13) adjectifs, vingt-trois (23) verbes et quinze (15) compléments du nom axiologiques négatifs. Répartis sur quatorze (14) extraits (7 explicites et 7 implicites). Il s'agit de :
- Dans le premier extrait, nous avons relevé deux (2) adjectifs « **démence** » et « **funèbre** » et trois (3) compléments du nom « **la haine** », « **des kalachnikovs** » et « **couteaux** ». Qui sont axiologiques dépréciatifs.
 - Dans le deuxième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **rongés** » et deux (2) verbes « **dévor** » et « **dévaster** » axiologiques dépréciatifs.
 - Dans le troisième extrait, nous avons relevé six adjectifs « **violées** », « **volées** », « **emportées** », « **sanguinaires** », « **assouvi** » et « **pauvre** » et un (1) complément du nom « **leur sauvagerie** ». Qui sont axiologiques dépréciatifs.
 - Dans le quatrième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique dépréciatif « **saigner** ».
 - Dans le septième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **dangereuse** » et un (1) verbe « **accoucher** » axiologiques dépréciatifs.

– Dans le dixième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **grande** », un (1) verbe « **assassiner** » et trois (3) compléments du nom « **mensonge** », « **mutilation** » et « **nos langues** ». Qui sont axiologiques dépréciatifs.

– Dans le onzième extrait, nous avons relevé quatre (4) verbes « **égorger** », « **tomber** », « **oser** » et « **revendiquer** » et un (1) complément du nom « **tolérance** » qui sont, pour leur ensemble, axiologiques dépréciatifs.

– Dans le douzième extrait, nous avons relevé deux (2) verbes « **défendre** » et « **assassiner** » et deux (2) compléments du nom « **l'armée** » et « **la caste des mafieux** » qui sont considérés comme axiologiques négatifs.

– Dans le quatorzième extrait, nous avons relevé deux (2) verbes « **avilir** » et « **dénoncer** » qui sont axiologiques négatifs.

– Dans le quinzième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **ennemie** » et un (1) verbe « **rejeter** » qui sont axiologiques négatifs.

– Dans le seizième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **tolérance** », six (6) verbes « **tuer** », « **violer** », « **massacrer** », « **menacer** », « **enfermer** » et « **souiller** » et quatre (4) compléments du nom « **progrès** », « **ce pays** », « **la religion** » et « **la foi** ». Qui sont, pour leur ensemble, des axiologiques négatifs.

– Dans le dix-septième extrait, nous avons relevé deux (2) verbes « **enterrer** » et « **abattre** » qui sont axiologiques négatifs.

– Dans le dix-huitième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique négatif « **exterminer** ».

– Dans le dix-neuvième extrait, nous avons relevé un (1) complément du nom axiologique dépréciatif « **monstre** ».

3. Dans les discours qui prennent en charge de dire la violence terroriste avec le déictique « on », nous avons relevé trois (3) adjectifs, quinze (15) verbes et un (1) complément du nom que nous considérons comme axiologiques négatifs. Répartis sur douze (12) extraits (8 explicites et 4 implicites). Il s'agit de :

- Dans le premier extrait, nous avons relevé quatre (4) verbes « **répondre** », « **réconforter** », « **atténuer** » et « **occulter** » et un (1) complément du nom « **cynisme** » qui sont axiologiques.
- Dans le deuxième extrait, nous avons relevé un adjectif « **épouvantable** » axiologique dépréciatif.
- Dans le troisième extrait, nous avons relevé deux (2) verbes « **tuer** » et « **sinistrer** » qui sont axiologiques dépréciatifs.
- Dans le quatrième extrait, nous avons relevé un (1) adjectif « **azimutés** » et un (1) verbe « **rendre** » qui sont des axiologiques.
- Dans le cinquième extrait, nous avons relevé un (1) verbe « **plomber** » qui est axiologique négatif.
- Dans le sixième extrait, nous avons relevé trois (3) verbes « **plomber** », « **décapiter** » et « **faire subir** » qui sont des axiologiques négatifs.
- Dans le septième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique « **s’adonner** ».
- Dans le huitième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique négatif « **se détruire** ».
- Dans le neuvième extrait, nous avons relevé une (1) expression verbale axiologique négative « **avoir honte** ».
- Dans le dixième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique négatif « **s’enflammer** ».
- Dans le onzième extrait, nous avons relevé une (1) expression verbale « **se tenir le ventre** » axiologique négative.

Les nombre des extraits comportant un modalisateur		
Déictiques personnels	Extraits comportant un modalisateur	Total des extraits
Je	06	12
Nous	14	19
On	12	14

Tableau 11 : Le nombre des extraits comportant un modalisateur

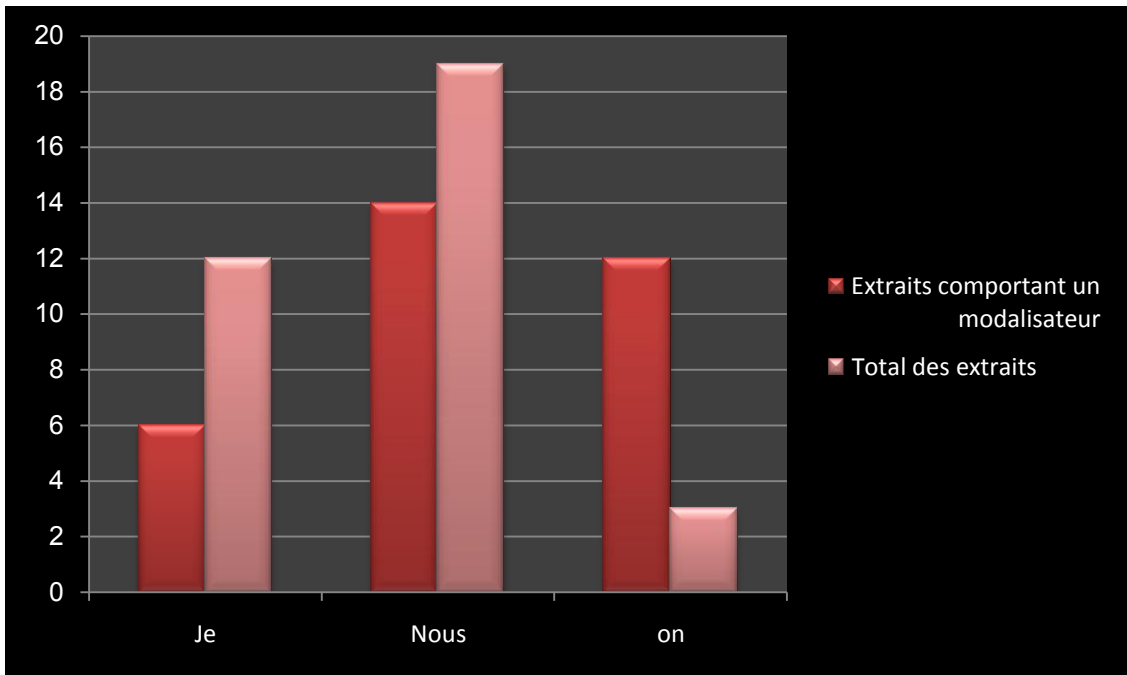


Figure 4 : le nombre des extraits comportant un modalisateur

A travers cette analyse quantitative des adjectifs, des verbes et des compléments du nom axiologiques dépréciatifs qui sont sensés dire la violence terroriste, nous avons constaté, comme c'est précisé dans le tableau et le schéma ci-dessus, que le nombre des extraits pris en charge par le déictique « je » qui emploient un ou plusieurs éléments axiologiques dépréciatifs n'est que de six (6) extraits, ce qui représente la moitié des extraits pris en charge par ce déictique, soit un pourcentage de (50%).

Nous avons aussi remarqué que ; les modalisateurs que l'auteur emploie dans ces extraits ont tendance non pas à dénoncer la violence terroriste mais plutôt à exprimer le ressentiment et les états d'âmes de l'écrivaine vis-à-vis de cette violence terroriste. surtout dans ces deux exemples qui réunissent à eux deux la majorité des modalisateurs que nous avons recensé dans les extraits pris en charge par le déictique « je » :

« **Je** suis anéantie. **Je** vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. **Je** vois d'autres visages coulés au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 106)

« Au fil des années, **je** me suis lassée du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats intégristes » (Mokaddem Malika, 1996, p. 102)

Nous avons remarqué par la suite que ce pourcentage a tendance à augmenter avec les deux autres déictiques « nous » et « on ». En effet nous avons remarqué que le nombre d'extraits pris en charge par le déictique « nous » qui contiennent au moins un modalisateur est de quatorze (14) extraits sur un total de dix-neuf extraits, ce qui représente un pourcentage de (73%) . Le même constat nous l'avons fait avec les extraits pris en charge par le déictique « on » qui sont d'un nombre de douze (12) extraits sur un ensemble de quatorze (14) extraits, ce qui représente un pourcentage de (90%).

Les modalisateurs que nous avons relevés dans les extraits pris en charge par les deux déictiques « nous » et « on » explicitent la violence terroriste. Nous soutenons que l'écrivaine exprime une volonté de témoigner la violence terroriste à travers les modalisateurs des extraits pris en charge par les deux déictiques « nous » et « on ». Nous avançons ces quatre exemples pour appuyer notre postulat :

– « Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles parce qu'ils osent revendiquer la laïcité. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 50)

– « Des hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées du progrès. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 81)

– « Ce matin, nous avons enterré son frère, un médecin de renom, abattu par les intégristes. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 88)

– « En ce temps-là **nous** étions fiers des frères pieds-noirs restés au pays. Et de **notre** hospitalité offerte à tout étranger. C'était avant la lame **démence de la haine**. Avant l'hystérie **des kalachnikovs** et la transe **funèbre des couteaux**. Avant les fatwas appelant aux viols. »(Mokaddem Malika, 1996, p. 46)

Ainsi, l'écrivaine a su expliciter la violence terroriste. Elle a aussi défini le camp ennemi qui est constitué des intégristes qui tuent et qui massacrent soit à l'aide d'armes blanches, soit par balles ou par tout autres instruments de guerre dans une volonté d'exterminer le camp des instruites et des instruits (des intelligents, des différents), ceux et celles qui défendent la liberté. L'auteur n'oublie pas de rajouter à ce camp adverse; les activistes, les conservateurs, les lâches et les volages, ceux-là font aussi partie, selon elle du camp ennemi.

Parmi les verbes qui décrivent la violence terroriste dans ces extraits, nous avons relevé ces deux verbes (tuer et massacrer), le premier étant moins subjectif (occasionnellement subjectif) que le second (intrinsèquement subjectif) dans sa façon de décrire l'action de tuer. Nous avons constaté que le verbe « tuer » est utilisé par l'écrivaine lorsqu'elle témoigne à travers son dit, la violence terroriste exercée sur les enfants, les adolescentes, les femmes et sur ceux qui sont dans le camp adverse qu'elle connote d'intelligents et de différents. Tandis que, le verbe « massacrer » va être réservé à une catégorie différente de la première, c'est la catégorie des « hôtes ». Nous soutenons que, l'écrivaine dénonce fortement la violence à l'encontre des « hôtes ».

En ce qui concerne les modalisateurs des extraits pris en charge par le déictique « on », nous avons constaté que l'auteur à travers ces modalisateurs témoigne la violence qui s'est exercée à l'encontre des femmes (filles et mères). Pour appuyer notre postulat nous avançons ces deux exemples :

– « Chez toi, on **plombe** et **décapite** *les filles et les mères* aussi. » (Mokaddem Malika, 1996, p. 189)

– « On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand **on** est une *femme*. On **compose** avec la **noirceur humaine**. »(Mokaddem Malika, 1996, p. 158)

3.6.1 Synthèse (2)

En lisant ces résultats nous postulons que, l'écrivaine a tendance à user des modalisateurs subjectifs lorsqu'elle prend en charge de dénoncer la violence terroriste avec les deux déictiques « nous » et « on ». Les extraits que nous avons relevés et que nous avons analysés ont démontré que l'écrivaine explicitait la violence terroriste uniquement avec les extraits pris en charge par les deux déictiques « nous » et « on ». Par contre, les extraits pris en charge par le déictique « je » ne témoignent que du ressenti et de l'état d'âme de l'écrivaine face à cette violence. nous avons pu démontrer par la suite que, les modalisateurs des extraits pris en charge par les deux déictiques « nous » et « on » explicitaient la violence terroriste et ce, en témoignant toutes les formes de violence exercées contre les algériens.

En revanche, lorsqu'il s'agit de dénoncer cette violence terroriste avec le déictique « je » les modalisateurs subjectifs qui prennent cette fonction se font rares. La raison que nous soutenons est, que l'auteur ne s'implique pas directement dans la dénonciation de la violence terroriste à cause de son potentiel paratopique qui détermine ce choix des modalisateurs.

3.7 L'analyse des substantifs

Dans ce qui va suivre, nous allons analyser les substantifs qui disent la violence terroriste dans le discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem :

Tableau 12 Application de la grille analytique 3 sur le 1^{er} corpus

<i>Qui sont les Terroristes?</i>	<i>Par quels substantifs (termes) sont-ils désignés ?</i>	<i>Qui sont les Victims?</i>	<i>Par quels substantifs (termes) sont-ils désignés ?</i>	<i>Les lieux de la violence cités</i>
1-FIS 2-Les frères 3-Le père 4-activistes, 5- Islamistes 6-conservateurs 7-Les lâches 8-Les volages 9-Des hommes 10-Les analphabètes bilingues : « Lui, un médecin, il me quitte pour une ignorante. Comment veux-tu que les mentalités des analphabètes puissent changer à notre égard ? » 11-Les mecs 12-Les <i>hittistes</i>	1-Les salauds 2-Des monstres sanguinaires 3-Des ennemis 4- Les intégristes 5-Hordes de l'aliénation et de la mort. 6-Fous 7-abjects 8-Les barbares 9-Le sida de la religion. 10-Les assassins de la foi 11-Rapaces 12-Des catastrophes ambulantes. 13-Des kamikazes du malheur 14-Des enfermés dans les blockhaus de la tradition. 16-Barbus 17- Les rétrogrades	1-Le peuple 2-Les femmes 3-Pieds noirs 4-Etrangers 5-Gamines 6-Les fillettes 7-Les mères 8-Les frères 9-Les têtes pensantes 10-Les anonymes 11-Des enfants 12-Des adolescentes 13-Des hôtes 14-Les intellos 15-Les orateurs. 16-Les démocrates 17-Abdel kader Alloula, homme de théâtre 18-les pauvres gens. 19-les jeunes.	1-Des embusqués 2-Des exilées 3-Des macchabées 4-Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. 4-Des réfugiés (Universitaires, juristes, journalistes ...) 5-De pauvresmiettes	1-Algérie 2-Oran 3-Alger 4-Bab El Oued

Nous avons constaté dans les extraits qui relatent la violence terroriste dans le discours romanesque, objet (1) de notre analyse, que l'auteur de ce discours, pour nommer les terroristes ainsi que les victimes de cette violence terroriste, varie les modalisateurs objectifs et subjectifs :

– **modalisateurs objectifs** (exp ; femmes, adolescentes, gamines, hôtes, anonymes, FIS, mecs)

– **Modalisateurs subjectifs** (exp ; monstres, salauds, abjects, assassins, ennemis, fous, embusqués, réfugiés, macchabés, pauvres)

Mais aussi, de termes qui se sont axiologisés d'une connotation négative à cause de la « spécificité du lieu idéologique » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 76) d'où l'utilisation par notre écrivaine des modalisateurs ; islamistes, barbus, intégristes, encagoulés, rétrogrades, exilés.

Nous avons relevé que les substantifs axiologiques ou axiologisés utilisés par cet énonciateur pour dénommer et les victimes et les terroristes sont de nature péjorative (dévalorisante). Ces substantifs axiologiques ou axiologisés que nous venons de relever et qui sont tous des termes péjoratifs comportent un trait « sémantique subjectif » dans la mesure où, à la fois, ils font une description du dénoté et avancent un jugement évaluatif de dépréciation porté sur les dénotés (à la fois les terroristes et les victimes de ce terrorisme).

Pour l'écrivaine, les terroristes sont composés essentiellement par les islamistes à travers leur branche politique le FIS mais aussi par les conservateurs, défenseurs des traditions, par les lâches qui refusent d'assumer leur choix et leur mode de vie empreint de liberté et enfin par les volages qui n'appartiennent à aucun camp.

En ce qui concerne leur utilisation, nous noterons que l'écrivaine ne mentionne pas les autres mouvements terroristes (AIS – GIA – Hijra waTakfir,...) qui sévissaient dans le pays. Pour l'écrivaine, les terroristes sont uniquement des hommes, composés de pères, de frères, de hittistes (des chômeurs) et d'analphabètes.

L'auteur par son choix du « dire » ne mentionne pas leur appartenance au pays au peuple, ils ne sont pas considérés comme des citoyens. Elle ne donne pas de détails sur leur position sociale. Nous ne savons pas qui ils sont, ni, d'où ils sortent. Elle ne donne pas de détails sur les lieux où sévissait le terrorisme.

Aucune ville, aucun quartier, aucun village sauf, la ville d' Oran où se déroule l'histoire.

Les terroristes sont désignés par l'écrivaine comme étant des ennemis, des salauds, des monstres sanguinaires, des fous, des hordes de l'aliénation, des barbares, des abjects, des rétrogrades, des enfermés, des verrouillés et des kamikazes.

Pour l'écrivaine, la première victime du terrorisme c'est le peuple. Nous avons pu relever cinq extraits relatant cette notion :

1. « *De mes séjours au Sahara, il me reste ces souvenirs : un peuple aux gestes amples, ralentis par le poids du silence et la démesure des horizons.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 19)

2. « *Car les ninjas *, censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de défendre les privilèges de l'armée et de la caste des mafieux qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 49)

3. « *Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 50)

4. « *Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées du progrès. Enferment les peuples dans la haine.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 82)

5. « *Un peuple qui a tant de mépris pour sa part féminine, qui dresse ses enfants à la misogynie et au fanatisme comme on dresse les chiens, travaille à son malheur.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 108)

Ceci dit, il n'apparaît pas que l'écrivaine soit aussi incisive sur la qualité de cette notion, à la fois le peuple est victime dans le troisième (3) extrait et coupable dans le dernier (5) et l'avant dernier (4) extrait. Il est aussi, divisible et non une seule unité, c'est le cas dans les extraits un (1) et deux (2).

L'écrivaine dénonce la violence que subissent les femmes (mères, adolescentes, fillettes, gamines) dans plusieurs extraits. Elle considère que ce sont-elles les

victimes de la violence terroriste, vient par la suite l'étranger qui figure dans trois extraits, les pieds noirs et les hôtes, dans quatre extraits.

Loin derrière, réunis dans deux extraits, sont mentionnés, les intellos, les orateurs, les démocrates, les anonymes, les démunis, les jeunes, les pauvres gens et AEK Alloula.

A travers son dire, l'écrivaine octroie aux victimes du terrorismes, ceux qui l'ont subi, qui le subissent, les désignations suivantes, Des embusqués, Des exilées, Des macchabées, des êtres troncs, des vaches, de pauvres miettes et des réfugiés pour ceux qui ont pu quitter le pays.

3.7.1 Synthèse (3)

Nous arrivons à la conclusion que l'écrivaine, à travers son dire, ne témoigne que partiellement la violence terroriste que vient de subir toute une nation dans sa diversité sociale et culturelle. Une violence qui n'a pratiquement épargné personne et qui s'est étalée sur l'ensemble du territoire.

L'écrivaine a dénoncé à travers son dire une violence qui pour elle, a touché les femmes mais pas toutes car, là encore, elle fait la distinction entre les femmes libres, intelligentes, émancipées victimes de la violence « *Le pays ! Le pays ! Que réserve-t-il aux femmes, ce pays? La vindicte pour les lettrées, l'humiliation et la souffrance pour toutes !* »(Mokaddem Malika, 1996, p. 96)et celles soumises qui subissent et qui sont à ses yeux coupables puisqu' « *elles acceptent* » la soumission. Elle dénonce aussi, la violence qu'ont subi les étrangers et à un degré moindre les autres catégories sociales.

Nous considérons que le témoignage que vient d'apporter l'écrivaine à travers son dire de cette époque, celle de la décennie noire, est un témoignage amputé d'une partie importante de la réalité historique. Malika Mokaddem dénonce certes, une violence terroriste sur une frange de la population mais, cette dénonciation nous paraît sélective et imprécise. Nous soutenons que cette

sélectivité de la dénonciation de la violence terroriste est due à la paratopie de l'écrivaine. La paratopie de l'exclue détermine cette énonciation puisque, comme nous venons de démontrer, l'écrivaine ne se voit pas appartenir au tissu social algérien, composé de femmes et d'hommes appartenant à toutes les franges sociales. C'est une exclue et qui, se considère comme telle. A travers son énonciation et sa dénonciation de la violence terroriste, l'écrivaine se démarque de cette souffrance, elle prend ses distances par rapport à la violence qui a touché et les Algériennes et les algériens. Elle considère que la violence envers les étrangers est plus condamnable.

D'un autre côté, le potentiel paratopique de la nomade apparaît dans la rupture que l'écrivaine opère avec les lieux. En effet, le potentiel paratopique du nomade interdit les liens affectifs avec l'espace. Nous avons démontré, dans notre analyse, qu'elle ne cite que deux lieux en lien avec la violence terroriste or, tout le territoire algérien en était son théâtre.

Enfin, nous considérons que cette sélectivité dans la dénonciation des actes barbares que vient de subir tout un peuple, peut être considérée comme une forme de violence intellectuelle de la part de l'écrivaine envers des catégories sociales d'emblée accablées par les aléas de la vie. Rappelons que la violence intellectuelle cache dans son fonctionnement, une façon de voir empreinte d'arrogance d'une classe qui se considère supérieure envers les autres classes qu'elle considère inférieures. Et c'est exactement, ce que manifeste l'écrivaine envers les siens.

4. L'analyse du deuxième corpus ; « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra

Nous commençons notre travail d'analyse par une :

4.1 Présentation du discours et de l'auteur : Grille descriptive du roman

La grille ci-dessous discours de fiction : « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra.

Tableau 13 : Grille descriptive du 2^e corpus

NOTION POUR LE LINGUISTE ENONCE	SITUATION D'ENONCIATION	
		Enonciateur/co –énonciateur : : Yasmina Khadra lectorat algérien métrisant le français et français Temps et lieu d'énonciation : 1999 Paris, France.
Notions pour l'analyse de textes. TEXTE	A l'extérieur de l'activité d'énonciation	A l'intérieur de l'activité d'énonciation
	Contexte de production : La décennie noire (1992/2000) en Algérie.	Scène d'énonciation Scène englobante : Discours Littéraire Scène générique : Roman Scénographie : Discours sur la violence terroriste tenu par le narrateur dans un discours policier.

4.1.1 Scénographie du 2^e corpus :

Le deuxième roman ; « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra, pseudonyme féminin derrière lequel se cache un certain Mohamed Moulessehoul est un roman qui appartient à la littérature testimoniale¹ proche de l'écriture biographique, il met en avant les questions ethniques, politiques et sociales.

C'est un roman qui s'inscrit dans le contexte de la décennie noire. Il relate l'histoire d'un jeune, « Nafa Walid » qui rêvait d'être une grande vedette mais qui finit comme chauffeur chez une famille bourgeoise du grand Alger et qui par la suite va basculer dans le terrorisme. Date de publication originale de l'œuvre, Janvier 1999.

4.1.2 Biographie de l'auteur ; Yasmina Khadra

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohamed Moulessehoul, est né le 10 janvier 1955 à Knadsa, Wilaya de Béchar. D'une famille modeste dont le père est officier de l'ALN à la retraite et la maman est mère au foyer. En 1964, Mohammed Moulessehoul alors âgé de 9 ans est envoyé à l'école des cadets de la Révolution d'El Mechouar à Tlemcen. Cette décision, prise par le papa, aura un impact lourd de conséquence sur l'enfant Mohamed qui, à son âge, n'arrivait pas à comprendre cette injustice que son père venait de la lui infliger : « *J'ai beaucoup souffert, mais les épreuves ont forgé mes convictions. S'il m'arrive encore de tenir debout, c'est parce qu'enfant je n'ai pas appris à me mettre à genoux.* » (Khadra, V.I.P, 2012). Etre privé de l'amour et de la tendresse de sa maman et précipité hors du cocon familial en étant encore si frêle et désarmé. Néanmoins, il arrivera à trouver refuge et soutien dans la lecture qui lui ouvrira une fenêtre sur un horizon plus vaste et plus accueillant que cet endroit hostile que représentait cette école : « *Certes, la vie n'était pas commode à cette époque. Des enfants de neuf ans enfermés dans une caserne et livrés aux bons soins de*

¹« L'écriture testimoniale est un acte de parole qui répond aux exigences actuelles de notre société. Bien qu'il soit proche de l'écriture biographique, le témoignage met de l'avant des questions ethniques, politiques et sociales. ». (Association francophone, 2012)

caporaux bornés et violents, c'est d'un tel gâchis ! »¹. La lecture deviendra son havre de paix et par la suite, ce sera l'écriture qui contribuera à faire sortir Moulessehoul de ce climat d'injustice : « *Je sais que je suis né pour écrire. Je descends d'une longue lignée de poètes.* »². En effet, ce sentiment d'injustice, être chassé par son père de la ligné parentale, dans une société soucieuse des liens familiaux et cette volonté de se légitimer non pas par son affiliation paternelle mais par celle que lui octroie son génie d'écrivain. Va pousser Mohamed Moulessehoul vers l'écriture. Elle sera pour lui ; son porte étendard : « *Je ne peux pas passer à côté d'un désarroi ou d'une misère sans l'emporter avec moi(...) j'écris pour récupérer le monde qui m'a été confisqué et pour essayer de me croire citoyen du monde, apporter ma petite pierre à l'édifice de l'humanité.* »(Khadra, V.I.P, 2012)

Officier de l'armée algérienne à l'âge de 23 ans, il servira dans ce corps pendant vingt-cinq ans. Durant cette période il combattra par les armes le terrorisme dans la région de l'Oranie et par la suite, par sa plume. Il écrira ces premiers recueils et romans qui seront publiés de 1984 à 1989 et il obtiendra plusieurs prix littéraires. Le combat du terrorisme représentera pour l'écrivain, l'une des principales causes qu'il va défendre à travers son discours romanesque.

¹ <http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/interviews/content/1871414-interview-yasmina-khadra-s-il-m-arrive-encore-de-tenir-debout-c-est-parce-qu-enfant-je-n-ai-pas-appris-a-me-mettre-a-genoux>

² <https://www.franceculture.fr/Émissions/ Les Nuits de France Culture>.

4.2 L’analyse paratopique du discours romanesque « A quoi rêvent les loups ? » de Yasmina Khadra

Dans le tableau qui suit, nous allons dresser les divers éléments que nous considérons ayant relation avec la paratopie de l’écrivain et qui seront par la suite, suivis par une analyse plus détaillée :

		POTENTIELS PARATOPIQUES					
		P. d’identité			P. spatiale	P.	P.
embr ayeu rspar atopi ques	Familial	s e x u e l l e					
- la mère	<p>une mère révoltante à force d’accepter son statut de bête de somme.</p> <p>Si je m’accroche encore à la vie, c’est juste pour retrouver l’odeur de mon enfant. Il est mon unique port d’attache... C’est la maman de ton employeur, cher Nafa, la mère du tout-puissant Salah Raja. Elle croupit là-dedans depuis des années.</p>						
- la sœur.	<p>– je détestais notre taudis où suffoquaient mes sœurs dont la pauvreté repoussait les prétendants.</p> <p>– cinq sœurs en souffrance.</p> <p>– Elle était très belle, Amira. Nafa avait de la peine pour elle. C’était à cause de lui si les prétendants la boudaient. Il les avait tous renvoyés. Il l’avait promise à Dahmane.</p>						

<p>- l'épouse.</p> <p>- la femme émancipée</p> <p>- les filles.</p> <p>- les talentueux (ses)</p> <p>- les athlètes de niveau</p>	<p>- Hanane..... Son monstre de frère la persécute... il est jaloux de la voir réussir là où il n'arrête pas d'échouer.</p> <p>- Nabil..plongea la main dans l'échancrure de son kamis. Son poing se referma autour du couteau... <i>salope, salope...</i> frappa sous le sein, là où se terrait l'âme perverse, ensuite dans le flanc, puis dans le ventre... Une vierge venait de s'éteindre.</p> <p>- Mme Raja... Que tu me trompes avec ton contingent de secrétaires, je comprends. Mais avec ma propre sœur..</p> <p>- Mme Raïs.. J'ai chancelé sous les gifles, fléchi sous les sommations, tremblé sans savoir pourquoi.</p> <p>- Nabil condamna la jupe qu'elle portait, et attendit qu'elle fût à sa hauteur pour lui crier. -Tu n'as pas honte ? Traîner dans les rues à moitié nue.</p> <p>- Les filles dévoilées se faisaient agresser par des mioches galvanisés. On leur lançait des pierres, les aspergeait d'eaux usées et on proférait sur leur passage des mots orduriers .</p> <p>- Au pays de la prédation, le talent ne nourrit pas son homme.</p> <p>- Hamid le boxeur... Ouais, seulement les rentiers de la Fédération se sont montrés gourmands. J'ai dit : je partage pas. Alors, ils m'ont saqué... Ils voulaient m'exploiter, un bon filon. Des coups pour moi, du blé</p>					
---	---	--	--	--	--	--

<p>- les artistes.</p>	<p>pour eux.</p> <p>– Sid Ali le musicien,.. Je me dis que notre société est incompatible avec l’art.</p> <p>– Avant, les comédiens et les écrivains s’y donnaient rendez-vous pour dénoncer la dérive de la culture, la censure crétine et la médiocrité qui menaçaient de transformer les librairies en caravansérails pour araignées.</p>					
<p>- les simples gens.</p>	<p>– Qui étais-je donc, tout compte fait ? Nafa Walid, fils d’un cheminot en retraite, c’est-à-dire d’un homme qui n’avait pas les moyens de sa propre dignité.</p>					
<p>- les matières grises.</p>	<p>– Dans un pays où d’éminents universitaires se changeaient volontiers en marchands de brochettes pour joindre les deux bouts.</p>					
<p>- la condition sociale.</p>	<p>– Nafa était choqué. Il n’avait jamais imaginé misère pareille... Des centaines d’horribles gourbis s’amoncelaient sur le terrain vague : toitures défoncées, enclos bricolés avec des plaques de tôle ondulée et de morceaux de voitures, fenêtres découpées dans des caisses, recouvertes de Plexiglas poussiéreux et de cartons pourris, flaques de rinçures grouillantes de bestioles, fourgons désossés couchés en travers des « patios », monticules d’ordures ménagères et, au milieu de cet univers dantesque, des spectres quasi détritivores erraient, le regard tourné vers l’intérieur de leur crâne, la figure tendue comme une crampe.</p> <p>– Des villas taciturnes nous tournaient le dos, leurs gigantesques palissades dressées contre le ciel,</p>					

	<p>comme si elles tenaient à se démarquer du reste du monde, à se préserver de la gangrène d'un bled qui n'en finissait pas de se délabrer.</p> <p>– Tu penses que tu es le seul à vouloir mettre les voiles ? Nous voulons <i>tous</i> nous tailler d'ici.</p> <p>– Sid Ali, le chantre de la Casbah, me disait que l'Algérie était le plus grand archipel du monde constitué de vingt-huit millions d'îles et de quelques poussières. Il avait omis d'ajouter que les océans de malentendus qui nous séparaient les uns des autres étaient » eux aussi, les plus obscurs et les plus vastes de la planète.</p>					
--	--	--	--	--	--	--

4.2.1 Le potentiel paratopique de Yasmina KHADRA: La paratopie familiale

Le potentiel paratopique qui ressort des extraits repérés et classés dans le tableau ci-dessus et de la biographie de l'auteur est, le potentiel paratopique familial. En effet, l'image présente absente dans ce roman est celle du père démissionnaire qui n'assume pas son rôle de garant d'une stabilité familiale nécessaire pour un épanouissement sain de ses membres. Ce constat nous l'avons repéré avec le personnage principal du roman « Nafa Walid » qui représente l'image de l'enfant abandonné, mais aussi nous l'avons relevé avec les personnages de « Sonia » fille de la famille des « Raja » et son frère « Junior » dont le père n'était pas disposé à prendre ses responsabilités envers eux, puisque occupé ailleurs. Ce qui nous amène à postuler que le potentiel propre à l'écrivain Khadra est le potentiel paratopique familial, celui de l'enfant abandonné. Ce potentiel va pousser Yasmina Khadra à adopter toutes causes justes. Façon à lui de tisser, à travers son discours littéraire, un nouveau lien généalogique de parenté avec ces causes

et à dénoncer l'injustice où qu'elle soit, au point d'en devenir pour lui, une sorte d'obsession :

« Je suis né pour écrire. J'ai commencé mes premiers gribouillis dès l'âge de 8 ans, et j'ai écrit ma première nouvelle à 11 ans. Et je ne me suis jamais arrêté. À 17 ans, j'avais achevé mon premier recueil de nouvelles Houria. Mes motivations sont le refus des camisoles et l'amour des autres. J'écris par amour, pour partager des univers. »¹

En effet, ce refus des camisoles et cette volonté de partage s'apparentent effectivement à la paratopie familiale surtout lorsque nous allons prendre en considération cette définition de la paratopie familiale avancée par Maingueneau :

« La paratopie d'identité familiale : enfants abandonnés, orphelins, bâtards... Elle joue un rôle aussi important parce que par nature l'activité esthétique implique que le créateur masculin mette en cause la logique patrimoniale. **L'artiste doit renoncer à faire fructifier le patrimoine (sous la double forme du capital et de la généalogie), à être le fils de son père, pour tresser des mots sans cesse menacés d'être vains. (...) Il prétend s'innocenter en se conférant une filiation d'un autre ordre, en devenant fils de ses œuvres. Sa légitimité, il entend ainsi la tirer non pas de son patronyme mais de son pseudonyme, de ce qu'il écrit, et non de son inscription dans le réseau patrimonial.** »²(Maingueneau Dominique, 2016, p. 28)

Moulessehoul Mohamed va exploiter ce potentiel paratopique familial qui va lui permettre de dénoncer les formes d'injustice quelles qu'elles soient et en premier lieu celles causées par son propre père : « *mon père m'avait ravi à l'âge de 9 ans.* »³

Le roman « *A quoi rêvent les loups ?* » nous met devant plusieurs formes d'injustice que l'écrivain, à travers la polyphonie, va dénoncer. Façon à lui de tisser à travers ses discours « *une filiation d'un autre ordre, en devenant fils de ses œuvres* »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 16)

D'un autre côté, nous considérons que ces formes d'injustices représentent pour l'écrivain la principale cause de la violence terroriste qu'il dénonce aussi dans son énonciation littéraire.

¹<http://blogs.worldbank.org/youthink/fr/yasmina-khadra-jeunesse-et-ecriture>

²https://www.payot.ch/.../trouver_sa_place_dans_le_champ_litteraire-dominique_main...

³<https://www.philomag.com/blogs/le-monde-de-petite-poucette/yasmina-khadra-jai-choisi-le-prenom-de-mon-epouse-comme-pseudonyme>

Nous avons pu relever les injustices que nous avons présentées dans le tableau ci-dessus et que nous analyserons comme suit :

4.2.1.1 Injustices sociales

4.2.1.1.1 *Les injustices envers la femme*

A) *injustice envers la maman de Nafa Walid et de Salah Raja :*

Dans le passage suivant, l'auteur déplore la condition de vie de la maman de Nafa, il la compare aux animaux domestiques qui travaillent sans rechigner :

a- « (...) *une mère révoltante à force d'accepter son statut de bête de somme* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 11)

Dans un autre passage il dénonce les conditions de vie que subissent des vieilles femmes, entre autres la maman de Salah Raja. Cette mère a consacré toute ses belles années à nourrir, à éduquer, à voir grandir son enfant chérie, son enfant unique. En fin de compte, ce fils ingrat se débarrasse d'elle en la plaçant dans maison de retraite. Le comble, c'est qu'il ne se soucie guère d'elle, même pas de, lui rendre visite. Le passage suivant relate cette scène où, la maman, malgré tout ce qu'elle venait de subir, souffre en pensant à lui ; est-ce qu'il va bien, est-ce qu'il est en bonne santé, est-ce qu'il s'est couvert en sortant. Dehors il fait froid... Mon enfant, je t'aime tant:

« *Si je m'accroche encore à la vie, c'est juste pour retrouver l'odeur de mon enfant. Il est mon unique port d'attache, sur cette île... Non, réagit-elle aussitôt, ne l'inquiétez pas. Je vais bien. Il me tarde seulement d'entendre sa voix, de percevoir son souffle contre mon visage. Je n'ai plus que lui. Je me sentirais moins seule, après. J'aurais moins froid, dans ma tombe, si je partais avec la certitude qu'il va bien. Dans mon sommeil, mon ventre reçoit parfois des coups exactement comme ceux qu'il me donnait lorsque je le portais en moi. Je me réveille en sueur, et je me dis que mon enfant a mal, qu'il lui est arrivé malheur... C'est la maman de ton employeur, cher Nafa, la mère du tout-puissant Salah Raja. Elle croupit là-dedans depuis des années, et pas une fois il n'a jugé utile de lui rendre visite. Ce n'est même pas lui qui m'envoie la voir* ». (Khadra Yasmina, 1999, p. 30)

b) *Injustice envers les sœurs de Nafa Walid et Hanane sœur de Nabil:*

Nous avons pu relever trois passages relatant cette injustice dénoncée par l'auteur :

Le premier passage relate la souffrance des sœurs de Nafa qui, arrivées à cet âge, n'ont toujours pas trouvé de mari qui va les faire sortir de cette condition familiale insoutenable. Un père qui avec son maigre salaire n'arrive pas à subvenir aux besoins de sa famille. Un père et une mère qui se font vieillissant et un avenir incertain :

a- « (...) *cinq sœurs en souffrance...* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 11)

Le deuxième passage est une suite du raisonnement que nous venons d'explicitier. Ce passage dévoile le ressenti de Nafa quant à cette condition insoutenable, le verbe « suffoquer » utilisé, rend raison de cette situation que vient de décrire l'auteur dans ce passage. La situation sociale des ménages algériens devenait de plus en plus précaire, ce qui se répercutait négativement sur les enfants, en particulier les filles :

b- « *Je détestais notre taudis où suffoquaient mes sœurs dont la pauvreté repoussait les prétendants malgré leur réputation d'excellentes ménagères et la finesse de leurs traits..* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 69)

Le troisième passage évoque l'emprise de la gente masculine dans notre société, sur le devenir de la femme, qu'elle soit épouse, sœur, fille ou mère. A cause des traditions ou d'autres raisons, ce sont, en effet, les hommes qui décident de l'avenir des femmes, qu'elles le veuillent ou non. Le passage suivant, relate l'histoire de Amira, sœur de Nafa qui n'a pas trouvé de mari à cause de son frère. Ce dernier a promis à son ami de lui donner sa sœur comme épouse :

c- « (...) *Nafa s'intéressa à Amira. Ce n'est pas juste, pensa-t-il. Malgré sa grande beauté et sa probité, elle ne trouvait pas preneur. Pourtant, à l'époque du lycée, sa silhouette rameutait tous les jeunes de la houma. Ses immenses yeux aux reflets de jade*

ensorcelaient. Ses propres camarades de classe jalousaient sa sveltesse et sa grâce et veillaient à ne pas s'afficher en sa compagnie. Elle était très belle, Amira, avec ses joues de houri ornées de fossettes et sa chevelure interminable dans le dos. Nafa avait de la peine pour elle. C'était à cause de lui si les prétendants la boudaient. Il les avait tous renvoyés. Il l'avait promise à Dahmane. Mais Dahmane avait oublié ses engagements une fois à l'Institut des hôtelleries de Tizi Ouzou... ».(Khadra Yasmina, 1999, p. 97)

Hanane la sœur de Nabil, de son côté, subit toutes sortes d'injustices et de violence. Le quatrième passage relate cette autre forme d'injustice, celle qui consiste à contester le droit aux études et au travail pour les femmes, sous prétexte que leur place prédestinée est le foyer, donc, c'est une perte de temps et d'argent que de les faire étudier. Dans ce passage, l'auteur expose l'histoire de Hanane, femme instruite qui travaille dans une entreprise dont le frère, inculte et bon à rien, maltraite et menace tout le temps à cause de sa jalousie:

c- « *Hanane, .. Je me suis ruinée pour son instruction, raconta-t-elle dépitée. J'ai exercé les métiers les plus éreintants pour qu'elle puisse poursuivre ses études. Une fois qu'elle a réussi à décrocher ses diplômes et à devenir cadre dans une entreprise respectable, elle se rétracte... Tais-toi. J'ai sacrifié mes plus belles années pour toi. J'estime que tu n'as pas le droit de me décevoir. Ton travail est ton seul allié... Son monstre de frère la persécute. Les cheikhs lui ont sinistré l'esprit. Il ne parle que d'interdits et de sacrilèges. En vérité, il est jaloux de la voir réussir là où il n'arrête pas d'échouer. Il est jaloux de son instruction, de son poste, de sa fiche de paie. Pour cette raison, il la bat. À chaque fois que ses cicatrices se referment, il s'arrange pour les rouvrir. C'est sa façon, à lui, de la séquestrer, de l'empêcher de « flirter » avec les hommes. »* (Khadra Yasmina, 1999, p. 65).

Nabil, ce bon à rien, ce jaloux. Une fois enrôlé dans la mouvance *Islamiste Takfiriste*, endoctriné. Cet illuminé va commettre l'irréparable, il assassinera sa sœur. C'est la manifestation de la violence physique dans son état extrême. L'auteur dans ce passage, raconte la scène du crime :

a- « *Nabil,...Au détour d'une grappe de manifestantes, il la vit. Hanane était là, debout devant lui, moulée dans cette jupe qu'il détestait. Elle le regardait venir... Il*

plongea la main dans l'échancrure de son kamis. Son poing se referma autour du couteau... salope, salope... frappa sous le sein, là où se terrait l'âme perverse, ensuite dans le flanc, puis dans le ventre... Le jour s'éteignit. Hanane ne le percevait pas. Elle errait déjà à travers un tourbillon embrumé, glacial et sans écho. Une voix l'interpella. Était-ce un séducteur, ou seulement elle qui soliloquait ? Cela n'avait plus d'importance. La place basculait dans un fleuve de ténèbres. Hanane coulait comme un pavé dans la mare. Elle était en train de mourir... Mourir ? Avait-elle seulement vécu, baisé une lèvre aimée, frémi sous une caresse aimante ? Dans un ultime soubresaut, elle se retourna vers l'hier imprenable tel un leurre. Maudit hier : l'école, l'université n'auront servi à rien. La cuirasse des diplômés n'empêchera pas la lame fratricide de crever le rêve comme un abcès... Une vierge venait de s'éteindre, pareille à un cierge dans une chambre mortuaire, comme s'éteignent les jours à l'heure où se crucifie le soleil aux portes de la nuit. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 67)

c) Violence envers les épouses :

La violence envers les épouses peut prendre une autre forme, celle de la violence morale. Nous avons relevé ce passage qui relate une des formes de cette violence où le conjoint trompe son épouse avec l'une des plus proche parente, la meilleure amie qui soit et la confidente. Je parle de la sœur :

a- *« Le monsieur grimpa dans la voiture. Mme Raja l'y rejoignit, altière et froide, m'ordonna de les ramener à la maison. Un silence chargé de ressentiment s'installa sur la banquette arrière, si vampirisant qu'il absorba le ronronnement du moteur. Le monsieur exhala un soupir et se retourna vers la vitre. Les réverbérations des lampadaires zébraient sa figure de lueurs insaisissables. Mme Raja regardait droit devant elle, lèvres cicatrisées, yeux opaques. Je la devinais en train de lutter pour garder intacte sa dignité. Au bout de quelques kilomètres, elle flancha et son poing s'abattit sur le siège :Où veux-tu en venir, Salah ? haleta-t-elle. Que tu me trompes avec ton contingent de secrétaires, je comprends. Mais avec ma propre sœur... ». ».* (Khadra Yasmina, 1999, p. 11)

d) *Violence envers les femmes cultivées et envers les autres :*

Dans les passages qui vont suivre, l'auteur dénonce à travers ses personnages les formes de violence exercées contre les femmes en général. Le premier passage relate l'histoire de Mme Raïs, une femme chef d'entreprise qui a subi plusieurs formes de violences physiques, morales, mais qui en fin de compte arrive à surmonter tout cela pour prendre son destin en mains :

a- « Mme Raïs,.. Je suis passée par là. Comme toutes les femmes. J'ai chancelé sous les gifles, fléchi sous les sommations, tremblé sans savoir pourquoi. Il m'arrivait de ne pas fermer l'œil de la nuit pour d'insignifiantes peccadilles. Mais j'ai fini par réagir. J'ai pris mes responsabilités. Résultat : je suis libre. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 65)

Une autre forme de violence, l'humiliation. Cette violence morale n'a pas échappé aux lots d'injustices envers les femmes dénoncées par l'auteur. Le passage que nous avançons ci-dessous relate le harcèlement que subissent les femmes dans la rue mais que nous pouvons extrapoler sur d'autres lieux (au travail, à la maison,..) par des trucs :

b- « Une jeune fille remontait la ruelle, un sac serré contre la poitrine. Nabil condamna la jupe qu'elle portait, et attendit qu'elle fût à sa hauteur pour lui crier. -Tu n'as pas honte ? Traîner dans les rues à moitié nue. La fille ne fit pas attention à lui. Visiblement fatiguée de subir ce genre de remontrances, elle rasa le mur et continua son chemin. Espèce de dévergondée, lui lança Nabil. Va te rhabiller. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 56)

Le deuxième passage relate l'injustice sociale qui peut mener de jeunes filles pauvres à franchir le pas et à s'enliser dans le pêché. C'est l'histoire d'une de ces filles anonymes qui, tel un papillon, naissent, voltigent et meurent, le temps de quelques battement d'ailes et dans cette survivance nous avons l'impression qu'elles n'ont existé que pour le plaisir des autres.. Espèces vivantes. Cette fille que l'auteur a délibérément terré son nom pour cette raison (victime), a été tuée d'une over dose, dans la villa d'un riche :

c- «Une jeune fille était allongée sur le dos, nue, un bras ballant contre le flanc du matelas. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Répandue sur le drap lactescent, sa chevelure noire évoquait un mauvais présage. C'est de ta faute, couina Junior. Où es-tu allé dégouter ta saloperie de came ?« Putain ! relâcha le bras qui retomba mollement... La fille, une adolescente à peine éclosée, ne se réveillerait plus. Sa frimousse bouffie avait une sérénité qui ne trompait pas. Elle était morte... Je n'ai pas que ça à faire. Ce n'est plus mon problème. C'est toi qui t'es fait rouler, pas moi. Je ne veux pas être mêlé à ça. Cette gosse a craqué à cause de tes étourderies, tu entends ? Je prépare ma valise et je me casse. À mon retour, je veux trouver place nette. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 41)

4.2.1.1.2 Les injustices envers les champions et les artistes :

Les injustices que l'auteur dénonce dans son discours ne s'arrêtent pas qu'aux injustices commises à l'encontre des femmes, elles les dépassent et elles englobent les injustices envers les artistes et les champions. Dans le passage que nous avançons ci-dessous, l'auteur dénonce cette injustice qui consiste à dire que, les talentueux n'ont pas moyen de vivre décemment de leur talent sans que des rentiers n'essaient de tirer profit de ce talent :

a- « Au pays de la prédation, le talent ne nourrit pas son homme. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 33)

L'auteur dans ce deuxième passage relate l'exemple de Hamid le champion de boxe qui, après pleins de déboires, a fini à la touche. Ce passage résume cette injustice sociale où, les irresponsables se trouvent parachutés dans des postes de responsabilité qu'ils ne peuvent assumer sans qu'il y ait grabats et grabuges :

b- « Hamid le boxeur, .. Médaille d'or aux Jeux méditerranéens, vice-champion du monde militaire, vice-champion d'Afrique, deux fois champion du monde arabe, deux participations aux jeux Olympiques... Ouais, seulement les rentiers de la Fédération se sont montrés gourmands. J'ai dit : je partage pas. Alors, ils m'ont saqué... Ils voulaient m'exploiter, un bon filon. Des coups pour moi, du blé pour eux. C'est comme ça que ça se passe, dans la Fédération... C'est parce qu'ils ont refusé de

marcher dans les combines de la pègre sportive qu'ils ont été brisés. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 20)

Dans le passage qui suit, l'auteur explicite cette forme d'injustice morale que subissent les artistes dans notre société, à la fois par les gens qui sont sensés considérer l'art et l'artiste or, il n'en est rien et par les responsables qui ne font rien pour valoriser et l'art et l'artiste :

c- *« Sid Ali le musicien,.. Je me dis que notre société est incompatible avec l'art. En tout cas, c'est le sentiment que j'ai quand je joue. Les gens te regardent d'un air détaché. Tu es là pour les divertir, pas plus...Tu te rends compte ? un artiste rabaissé au rang de bouffon que l'on renie dès la fin du spectacle... Mais la vérité est ailleurs, si tu veux savoir. Ce n'est pas le peuple qui est ingrat, ou inculte. C'est le système qui fait tout pour l'éloigner de la noblesse des êtres et des choses. Il lui apprend à ne se reconnaître que dans la médiocrité tous azimuts. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 33)*

L'auteur dans le passage qui suit, rend justice à une partie de la population, les petites gens. Ce sont eux, qui connaissent la vraie valeur des personnes et des choses :

d- *« Dans notre bled, ta gloire, c'est chez les petites gens que tu as des chances de la retrouver intacte. Y a que là qu'on reconnaît tes mérites. Les officiels, ils te félicitent un soir, et ils t'oublient le lendemain. Ils n'ont pas que ça à faire. Tous des fumiers... »(Khadra Yasmina, 1999, p. 21)*

La dérive d'une société qui se manifeste dans une élite démissionnaire de ses responsabilités de dénoncer ces injustices qui gangrènent en son sein. Le passage ci-dessous relate cet état de fait :

e- *« Avant, les comédiens et les écrivains s'y donnaient rendez-vous pour dénoncer la dérive de la culture, la censure crétine et la médiocrité qui menaçaient de transformer les librairies en caravansérails pour araignées. On pouvait alors s'asseoir à la table d'un scénariste ou d'un poète muselé et l'écouter des heures durant sécréter sa bile contre une société prédatrice aussi peu attentive au naufrage de son élite qu'aux*

lézardes en train de ronger sournoisement ses fondations. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 14)

4.2.1.1.3 Les injustices envers des fractions importantes de la population :

Les injustices que l'auteur va dénoncer dans cette partie sont celles qui concernent des fractions diverses de la société. Nous commençons par avancer celles, des salariés des bas échelles, ceux qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts, tellement leur salaire est médiocre. L'auteur dans ce passage évoque l'exemple du père de Nafa, un cheminot que son salaire le plonge dans la misère :

a. *« Qui étais-je donc, tout compte fait ? Nafa Walid, fils d'un cheminot en retraite, c'est-à-dire d'un homme qui n'avait pas les moyens de sa propre dignité. »*(Khadra Yasmina, 1999, p. 28)

La torture est une forme de violence que l'auteur dénonce car elle peut faire basculer un individu dans l'extrémisme, quelque soit sa nature. A travers le passage suivant, nous assisterons à une scène monologique où l'auteur essaie de justifier l'injustifiable, le recours à la violence en réponse à une autre :

b. *« Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. C'était pas ce que j'attendais de la révolution islamique. Mais on ne m'a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J'ai dit que ça devait arriver, et j'ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m'enlevaient un ou deux garçons qu'ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m'a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J'ai été torturé. Relâché, je n'ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C'était infernal. Au bout de plusieurs mois de persécution, je n'en pouvais plus. J'ai pris alors mes deux garçons et j'ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, kho. Plutôt crever que tolérer certains abus... Le*

benjamin a été tué à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n'as pas d'enfants, toi. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 126)

Dans le passage qui suit, l'auteur dénonce l'injustice sociale qui se manifeste dans l'écart si grand entre deux mondes que tout oppose et rien ne réunit sauf, l'espace géographique. L'auteur à travers la voix du narrateur nous expose un panel de diapos où la misère est poignante :

c. *« Nafa était choqué. Il n'avait jamais imaginé misère pareille. Le monde à travers lequel le trimbalait Abou Mariem était inconcevable. Des centaines d'horribles gourbis s'amoncelaient sur le terrain vague : toitures défoncées, enclos bricolés avec des plaques de tôle ondulée et de morceaux de voitures, fenêtres découpées dans des caisses, recouvertes de Plexiglas poussiéreux et de cartons pourris, flaques de rinçures grouillantes de bestioles, fourgons désossés couchés en travers des « patios », monticules d'ordures ménagères et, au milieu de cet univers dantesque, des spectres quasi détritivores erraient, le regard tourné vers l'intérieur de leur crâne, la figure tendue comme une crampe. On était dans un bidonville d'El-Harrach, à quelques encablures d'Alger. Jamais Nafa Walid n'avait soupçonné l'existence d'une telle déchéance humaine aux portes d'El-Bahja, lui qui était né et avait grandi dans les ruines insalubres de la Casbah. »*(Khadra Yasmina, 1999, p. 100)

Les interventions et les dessous de tables font parties des fléaux sociaux que l'auteur déplore à travers son énonciation. Le présent passage représente un échantillon de ces interventions qui gangrènent notre société :

d. *« Depuis des années, je formulais demande sur demande, soudoyais sous-fifre sur guichetier, adressais lettre de rappel sur lettre de réclamation pour l'installation d'une ligne, sans aucun résultat. Il m'avait suffi de laisser mon adresse chez la secrétaire des Raja pour qu'un téléphone fût mis en place dans la journée. »*(Khadra Yasmina, 1999, p. 17)

La fuite des matières grises vers des pays où ils sont considérés à leur juste valeur, est dénoncée dans le passage suivant :

e. « Dans un pays où d'éminents universitaires se changeaient volontiers en marchands de brochettes pour joindre les deux bouts, l'idée de détenir des diplômes ne m'emballait aucunement. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 11)

4.2.1.1.4 Injustice sociale et violence politique:

L'injustice sociale est présente dans le passage suivant. L'exemple que l'auteur nous présente donne une réponse implicite quant à la qualité de ceux qui habitent ces villas. Nous pouvons suggérer que ce sont des politiciens qui se sont enrichis sur le dos de la population et par la suite ils leur ont tourné le dos :

a- « Des villas taciturnes nous tournaient le dos, leurs gigantesques palissades dressées contre le ciel, comme si elles tenaient à se démarquer du reste du monde, à se préserver de la gangrène d'un bled qui n'en finissait pas de se délabrer. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 13)

A travers ce discours nous pouvons déduire que le mal qui nous envahit est dû aux différents que nous n'avons de cesse de cultiver, je ne saurais dire pourquoi et pour quelle raison ? néanmoins, l'auteur à travers le passage qui suit, met le doigt sur la plaie :

b- « Sid Ali, le chantre de la Casbah, me disait que l'Algérie était le plus grand archipel du monde constitué de vingt-huit millions d'îles et de quelques poussières. Il avait omis d'ajouter que les océans de malentendus qui nous séparaient les uns des autres étaient » eux aussi, les plus obscurs et les plus vastes de la planète. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 19)

Comme nous venons de le constater, Yasmina Khadra à travers sa paratopie familiale dénonce toutes les formes de violence que la société algérienne renferme en son sein. La paratopie familiale pousse l'écrivain à adopter toute cause juste, à devenir le fils de ces idéaux.« *Il prétend s'innocenter en se conférant une filiation d'un autre ordre, en devenant fils de ses œuvres. Sa légitimité, il entend ainsi la tirer non de son patronyme mais de son pseudonyme, de ce qu'il écrit, et non de son inscription dans le réseau*

patrimonial. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 28). Khadra de par sa paratopie familiale essaye donc, de se légitimer à travers son discours littéraire. Il prône à travers son dire, ces idéaux qu'il considère comme légitimes et légitimantes.

4.3 Analyse de la représentation discursive de la violence dans « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra

Nous avons relevé les extraits qui disent la violence terroriste dans le discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra. Nous essayerons de mesurer le degré d'implication de l'écrivain dans sa mise en mots de la violence dans son discours romanesque. Pour ce faire, nous avons opté pour une analyse polyphonique, une analyse des modalisateurs (adjectifs, verbes, compléments du nom) et une analyse de l'implicite concernant ces dits discours.

4.3.1 Représentation de la violence par la voix « je »

– **Extrait 1 :**« *Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu **mon** bras lorsque **je** m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brûlant de fièvre ? Pourtant de toutes **mes** forces, j'ai cru que jamais **ma** lame n'oserait effleurer ce cou frêle, à peine plus gros qu'un poignet de mioche.* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait dénonce clairement la violence terroriste. Il témoigne de l'horreur qu'a commise les terroristes à cette époque et comment ils tuaient sans merci hommes, femmes et même les enfants.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : 0
- Verbes : trancher (occasionnellement subjectif) – effleurer (occasionnellement subjectif)
- Complément du nom : 0

Dans cet extrait nous avons relevé deux verbes « trancher » et « effleurer » qui, associés aux noms « gorge » et « cou », prennent une valeur axiologique

dépréciative. Nous constatons d'un autre côté, l'absence d'adjectifs axiologiques dépréciatifs ainsi que des compléments du nom.

– **Extrait 2 :** « *Les policiers ne tirent plus. J'en vois un embusqué derrière une buanderie, en haut d'un taudis. Il nous observe à travers la lunette de son fusil, le doigt sur la détente. En bas, dans la cité assiégée, hormis un véhicule blindé et deux voitures aux vitres éclatées, pas un signe de vie.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1. Repérage de l'implicite :

Le deuxième extrait, comme le premier, témoigne cette violence terroriste. L'auteur dessine à travers son discours l'univers violent qui caractérisait cette époque.

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : blindé (pp employé comme adj) (objectif) – éclatées (pp employé comme adj) (subjectif non axiologique)

– Verbes : tirer (occasionnellement subjectif) – embusquer (intrinsèquement subjectif) – assiéger (intrinsèquement subjectif)

– Compléments du nom :

Dans cet extrait nous comptons les modalisateurs suivants : un adjectif axiologique négatif « éclatées » et trois verbes axiologiques négatifs « tirer », « embusquer » et « assiéger ».

– **Extrait 3 :** « *Ali a été touché au moment où il tentait de voir ce qui se passait sur le palier. L'œilleton lui a explosé à la figure. Il est tombé à la renverse, éborgné, l'arrière de la tête arrachée.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1. Repérage de l'implicite :

Cet extrait a la particularité de ne pas faire partie des discours mais des « récits » néanmoins, nous avons précisé ultérieurement que nous contestons le postulat de Benveniste qui défendait l'idée que ; seuls les discours relevant de l'énonciation du discours peuvent être subjectifs et que par conséquent, les discours à une non-personne (la troisième personne) ne sont pas subjectifs. Ils relèvent de l'énonciation historique et ne peuvent pas être subjectifs. : « *dans l'énonciation historique, sont admis (en forme de 3e personne): l'aoriste,*

l'imparfait, le plus-que-parfait et le prospectif; sont exclus: le présent, le parfait, le futur ; dans l'énonciation du discours, sont admis tous les temps à toutes les formes ; est exclu l'aoriste. »(Benveniste Emile, 1966, p. 245). Nous adoptons par contre le postulat de Jacques Moeschler : « Il y aurait des usages subjectifs et non subjectifs pour toutes les personnes. (...) il y aurait des usages subjectifs et non subjectifs de tous les temps verbaux. »(Jacques, Moeschler)

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : éborgné (pp employé comme adj) (objectif) – arrachée (pp employé comme adj) (subjectif évaluatif non axiologique)

– Verbes : exploser (intrinsèquement subjectif) – tomber (occasionnellement subjectif)

– Compléments du nom :

– **Extrait 4 :**« **Je** l'ai traité de fumier de renégat, et **j'ai vidé un** chargeur dans sa direction. Tant pis pour vous, a crié l'officier. Il y avait un tel mépris dans sa voix ! »(Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait témoigne la violence terroriste. il dresse à travers son énonciation, une scène de violence terroriste.

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : 0

– Verbes : vider (occasionnellement subjectif)

– Compléments du nom : 0

Le modalisateur « vider » est considéré comme axiologique négatif.

– **Extrait 5 :**« De l'appartement où **mon** groupe s'est retranché, il ne reste pas grand-chose. Les fenêtres ont sauté, les murs se sont écaillés sous la frénésie des balles. Rafik ne bouge plus. Il gît dans une mare de sang, les yeux hagards et le cou ridiculement tordu. Doujana fixe le plafond, déchiqueté par une grenade. Handala est mort dans le vestibule, visage tourné contre sa chaussure, doigts crispés. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1. Repérage de l'implicite :

L'extrait 5 explicite la violence terroriste. L'auteur à travers cette énonciation décrit une autre scène de violence.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : tordu (subjectif évaluatif axiologique) – déchiqueté (pp employer comme adj) (subjectif évaluatif axiologique) – crispés (pp employer comme adj) (subjectif évaluatif axiologique)
- Verbes : retrancher (intrinsèquement subjectif) – sauter (occasionnellement subjectif) – s'écailler (intrinsèquement subjectif) – gésir (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : balles (subjectif affectif) – sang (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons relevés dans cet extrait sont au nombre de neuf (9). Nous les considérons comme des axiologiques négatifs.

- **Extrait 6** : « *J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 7)

1. Repérage de l'implicite :

La violence terroriste dans cet extrait est énoncée explicitement.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : tuer (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Nous considérons le modalisateur « tuer » comme axiologique négatif.

- **Extrait 7** : « *J'ai sorti mon revolver et me suis dépêché de le rattraper. Il s'est arrêté, m'a fait face. En une fraction de seconde, son sang a fui son visage et ses traits se sont effacés.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 7)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait explicite la violence terroriste. il témoigne à travers son énonciation de ce qui s'est passé durant cette période.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : sortir (occasionnellement subjectif) – rattraper (occasionnellement subjectif) – s’effacer (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Les modalisateurs « sortir », « rattraper » et « s’effacer » sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 8 :** « *Chaque coup de feu m'ébranlait de la tête aux pieds. Je ne savais plus comment m'arrêter de tirer, ne percevais ni les détonations ni les cris de la petite fille.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 7)

1. Repérage de l'implicite :

L'extrait 8 explicite la violence terroriste. l'auteur dénonce dans son discours cette violence.

2. Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : ébranler (intrinsèquement subjectif) – arrêter (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : feu (subjectif évaluatif non axiologique) – la petite fille (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons relevés font partie des axiologiques négatifs.

– **Extrait 9 :** « *J'en voulais au revolver qui avait refusé de se calmer, à mon poing qui s'était laissé faire... J'en voulais surtout au magistrat qui avait accepté son sort, comme ça, simplement parce qu'un inconnu avait décidé de l'abattre dans la rue, comme une bête. Je lui en voulais de m'avoir entraîné dans sa chute, impliqué dans le drame... J'en voulais aussi aux hommes de n'être que des apparences fallacieuses, de vulgaires moustiques, des statues aux pieds d'argile qu'une balle deux fois plus petite qu'un dé effaçait en un instant..J'étais furieux contre la facilité déconcertante avec laquelle l'Homme tirait sa révérence, quittait le monde par la petite porte, lui qui incarne l'image de Dieu tout puissant. Je venais de découvrir, avec une extrême brutalité, qu'il n'y avait rien de plus vulnérable, de plus misérable, de moins consistant qu'un homme. C'était effarant. Insoutenable. Révoltant.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 106)

1. Repérage de l'implicite :

L'auteur dans ce discours pousse un cri de révolte contre la violence terroriste. il médite aussi sur la condition des hommes qu'il considère comme misérable et insignifiante puisqu'il est si vulnérable.

2. Repérage des modalisateurs :

– Adjectifs : fallacieuses (subjectif affectif) – vulgaires (subjectif affectif) – furieux (subjectif affectif)– déconcertante (subjectif affectif) – extrême (subjectif évaluatif non axiologique) – vulnérable (subjectif affectif) – misérable (subjectif affectif) – effarant (adj verbal) (subjectif affectif) – insoutenable (subjectif affectif) – révoltant (adj verbal) (subjectif affectif)

– Verbes : refuser (occasionnellement subjectif) – accepter (occasionnellement subjectif) – décider (occasionnellement subjectif) – entraîner (occasionnellement subjectif) – impliquer (occasionnellement subjectif)– tirer (occasionnellement subjectif) – quitter (occasionnellement subjectif)

– Compléments du nom : argile (subjectif évaluatif non axiologique)

Nous avons relevé dans cet extrait des adjectifs, des verbes et des compléments du nom que nous considérons comme axiologiques négatifs.

– **Extrait 10 :**« *J'avais du mal à comprendre ce qui s'était passé. J'avais le vague sentiment que je venais de sauter le pas, que rien ne serait plus comme avant.* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 105)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur sous-entend que celui qui commet un crime, commet l'irréparable.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :

- Verbes : sauter (occasionnellement subjectif)

- Compléments du nom :

Le modalisateur « sauter » sera considéré comme axiologique négatif.

– **Extrait 11 :**« *À la Casbah, il était exclu de trouver quelqu'un pour vous reconforter sans lui donner l'occasion de **vous** endoctriner.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 18)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur sous-entend que la machine de propagande était bien huilée et qu'elle a fait adhérer à ses idéaux pratiquement tout le monde au point qu'il vous sera difficile de trouver quelqu'un qui soit immunisé.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : endoctriner (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Nous allons inclure ce modalisateur dans la catégorie des axiologiques négatifs.

– **Extrait 12 :**« *Un simple grognement, et les émules **vous** entouraient de leur sympathie avant de **vous** livrer, sans crier gare, aux artisans du Salut. Plus d'intimité, plus d'escapade.*» (Khadra Yasmina, 1999, p. 68/69)

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur sous-entend que si par malheur vous commettez la maladresse d'oser manifester votre mécontentement devant l'un d'entre eux, vous serez vite gavé par leur sympathie et par la suite piégé.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : livrer (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : salut (subjectif affectif)

Les modalisateurs « livrer » et « salut » que nous venons de relever seront considérés comme axiologiques négatifs.

– **Extrait 13 :**« *J'étais là, et **je** me suis bien rincé l'oeil. Nous sommes allés le trouver dans son arrière-boutique (...) Ibrahim lui a dit : « Continue de te gaver, mon cochon. Et mâche bien surtout. Je ne veux pas d'os en travers de ta gorge. Ça m'ennuierait d'abîmer mon couteau dessus. » **Je** vous raconte pas, les frères. Une baudruche s'est dégonflée d'un coup. »* (Khadra Yasmina, 1999, p. 119)

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur dénonce la violence terroriste. il témoigne à travers son discours de cette violence. Cette dénonciation est explicite.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : abimer (occasionnellement subjectif) – se dégonfler (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Les deux modalisateurs que nous venons de relever sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 14** : « *Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. C'était pas ce que j'attendais de la révolution islamique. Mais on ne m'a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J'ai dit que ça devait arriver, et j'ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m'enlevaient un ou deux garçons qu'ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m'a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J'ai été torturé. Relâché, je n'ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C'était infernale. Au bout de plusieurs mois de persécution, je n'en pouvais plus. J'ai pris alors mes deux garçons et j'ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, kho. Plutôt crever que tolérer certains abus. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 126)*

1- Repérage de l'implicite :

L'extrait 14 explicite la violence terroriste. L'auteur la dénonce dans son discours. Dans cet extrait, il raconte à travers son personnage, des scènes de violences et des lieux de violence.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : tabassés (pp employé comme adj) (subjectif évaluatif axiologique) – sale (subjectif affectif) – infernale (subjectif évaluatif axiologique)
- Verbes : canarder (intrinsèquement subjectif) – déporter (occasionnellement subjectif) – débarquer (intrinsèquement subjectif) – foutre (intrinsèquement subjectif) – jeter (objectif) – torturer (objectif) – hurler (occasionnellement subjectif) – crever (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : persécution (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons relevés et qui sont au nombre de douze (12), sont considérés comme des axiologiques négatifs. Nous en exceptons le verbe « tuer », qui est un modalisateur objectif.

– **Extrait 15** : « *Le benjamin a été tué à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n'as pas d'enfants, toi... Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Si un ange était venu me consoler, je l'aurais bouffé cru. J'étais devenu fou de chagrin. La vue d'un uniforme me rendait enragé. J'en ai flambé une dizaine, à Sidi Moussa. Plus j'en égorgeais, et plus j'en voulais. Pas moyen d'atténuer ma douleur. Je n'attendais même pas la nuit pour sévir. J'attaquais en plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, kho. Je tenais à ce que tout soit clair. C'était eux ou moi. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 126)*

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait témoigne la violence terroriste et ce, en relatant une scène qui cite les actions criminelles commises par un terroriste. la violence dans cet extrait est explicite.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : cru (subjectif évaluatif non axiologique – enragé (pp employé comme adj) (subjectif évaluatif axiologique)

- Verbes : tuer (occasionnellement subjectif) – mourir (objectif) – bouffer (intrinsèquement subjectif) – flamber (intrinsèquement subjectif) – égorger (occasionnellement subjectif) – sévir (intrinsèquement subjectif)– attaquer (occasionnellement subjectif)

- Compléments du nom : chagrin (subjectif évaluatif axiologique)

Nous avons relevé plusieurs modalisateurs axiologiques négatifs dans cet extrait.

– **Extrait 16** : « *C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes frêles des chaumières s'écroulaient sous les ruades. Les bourreaux massacraient sans*

peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés. Bientôt les cadavres s'entassèrent dans les patios, bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et Nafa frappait, frappait, frappait ; il n'entendait que sa rage battre à ses tempes, ne voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison (...) »(Khadra Yasmina, 1999, p. 152)

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur raconte à travers son récit, des scènes de violences terroristes. Il dévoile à travers elles, les atrocités qu'ont subies les Algériens durant cette période.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : torturés (pp employé comme adj) (subjectif affectif)
- Verbes : se ruer (intrinsèquement subjectif) – cogner (occasionnellement subjectif) – pulvériser (occasionnellement subjectif) – trancher (occasionnellement subjectif) – gicler (intrinsèquement subjectif) – s'écrouler (intrinsèquement subjectif) – massacrer (intrinsèquement subjectif) –couper (occasionnellement subjectif) – brasser (occasionnellement subjectif) – s'entasser (intrinsèquement subjectif) – rougir (occasionnellement subjectif) – frapper (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom : la nuit (subjectif affectif) – femmes (subjectif affectif)– gosses (subjectif affectif) – suppliciés (subjectif affectif) – cris (subjectif affectif) - fureur (subjectif affectif)

Nous considérons les modalisateurs que nous avons relevés dans cet extrait et qui sont au nombre de dix-neuf, comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 17** :« *Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu **ma** main, aucun éclair ne **m'**avait interpellé. **J'**étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. **J'**avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaïm cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus. Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule, pétrifiée dans sa douleur. Dehors, des corps gisaient parmi les carcasses de bêtes éventrées, partout, à perte de vue.*»(Khadra Yasmina, 1999, p. 152)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait témoigne une autre scène d'une violence extrême. Pareille à celles commises réellement, l'auteur a su dire explicitement la violence terroriste.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : dégrisé (pp employé comme adj) (subjectif affectif) – ensanglanté (pp employé comme adj) (subjectif affectif) – cauchemardesque (subjectif affectif) – incrédule (subjectif affectif) – pétrifiée (pp empl adj) (subjectif affectif) – éventrées (pp empl adj) (subjectif affectif)

- Verbes : supplier (intrinsèquement subjectif) – gésir (intrinsèquement subjectif)

- Compléments du nom : enfants (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons relevés sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 18 :** « *Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les loups, au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 153)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur sous-entend que les terroristes sont des bêtes immondes.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : accrochée (pp empl adj) (objectif) - nauséabonde (subjectif affectif)

- Verbes : frétiller (intrinsèquement subjectif)

- Compléments du nom : nos victimes (subjectif affectif)

Les modalisateurs que nous avons relevés dans cet extrait, seront considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 19 :** « *Par intermittence, des flashes zébraient l'obscurité dans ma tête. L'espace d'une fraction de seconde, je distinguais un visage, une lèvre, des tresses fleuronées, le pistolet qui se cabrait dans mon poing, le ciel et la terre tournoyant*

autour de **moi** comme si un moulin fou **m**'avait happé(...) **Je** ne sentais rien. **Mes** mains ne tremblaient même pas. **Je me** revoyais sur les lieux de l'attentat. Sur la pointe des pieds. Par à-coups. **Je** revoyais le corps qui dégringolait sous **mes** balles, se relevait, dégringolait, se relevait, dégringolait comme si le film s'emballait. **Je** ne percevais ni les détonations ni les cris de la fillette. **Je** crois que **j'**étais devenu momentanément sourd pendant que **je** tirais. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 160)

1- Repérage de l'implicite :

Une autre scène de violence explicitée à travers ce discours. L'auteur témoigne la violence terroriste.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : se cabrer (occasionnellement subjectif) – trembler (occasionnellement subjectif) – dégringoler (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : l'attentat (objectif) – la fillette (subjectif affectif)

Les modalisateurs relevés dans cet extrait seront considérés comme des axiologiques négatifs.

4.3.2 Représentation de la violence par la voix « nous »

– **Extrait 1** :« *Nous* avons essayé plusieurs manœuvres de diversion, en vain. Un officier **nous** a sommés de déposer les armes et de **nous** rendre. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur témoigne une scène de violence terroriste. le discours est explicite.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : sommer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur relevé dans cet extrait est considéré comme axiologique.

– **Extrait 2 :**« *C'est fini. Les prophètes **nous** ont lâchés. **Nous** sommes faits comme des rats. Tout chavire autour de **nous**. On dirait que le monde prend un malin plaisir à s'effiloche, à **nous** filer entre les doigts comme des volutes de fumée.* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 5)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur sous-entend que la fête est finie, plus moyen pour ces criminels de trouver excuses pour leurs crimes abominables. Il est temps de payer pour tous ces crimes.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : chavirer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Le modalisateur « chavirer » sera considéré comme axiologique.

– **Extrait 3 :**« *Eh bien, Sy Ramoul **nous** confirme les rumeurs qui font état de la mobilisation d'une frange sociale contre **nous**. Ce que **nous** croyons être une propagande orchestrée par les taghout s'avère être une réalité.*»(Khadra Yasmina, 1999, p. 144)

1- Repérage de l'implicite :

C'est un discours qui explicite la violence terroriste. l'auteur témoigne une autre scène relative à ce qui s'est passé à cette époque.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : orchestrée (pp empl adj) (objectif)
- Verbes :
- Compléments du nom :

Le modalisateur « orchestrer » sera considéré comme axiologique négatif.

– **Extrait 4 :**« *Le Temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de **nous**. **Nous** sommes allés trop loin. **Nous** avons été injustes. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que **nous** sommes devenus.* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 155)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait dénonce clairement les violences commises par les terroristes. Il fait dire à travers son discours ce que sont, et ce que valent ces criminels.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : injustes (subjectif évaluatif axiologique) – immondes (subjectif affectif)

- Verbes :

- Compléments du nom :

Les deux modalisateurs que nous avons relevé dans cet extrait seront considéré comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 5** :« *Nous traînons des milliers de spectres en guise de boulet, nous gangrenons tout ce que nous touchons. **Nous** ne valons plus rien. Personne ne veut de nous. Même en enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 155)*

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur sous-entend que les terroristes ont commis de crimes que même les damnés qui gisent en enfer hésiteraient à les faire, tellement ils sont répugnants.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :

- Verbes : traîner (intrinsèquement subjectif) – gangréner (intrinsèquement subjectif)

- Compléments du nom : spectres (occasionnellement subjectif) – boulets (subjectif affectif)

Les modalisateurs de cet extrait seront comptabilisés parmi les axiologiques négatifs.

– **Extrait 6** :« *Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous combattons les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays gangrené qui*

est le **nôtre**, que la sécheresse terrasse à cause de **nos péchés**, eh bien, il souffre et **nous conjure** de le délivrer du joug des renégats et des serresdes vautours. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des taghout, des boughat, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 56)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait, témoigne la violence terroriste. Son discours explicite l'idéologie qui motive ces terroristes.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : offensé (pp empl adj) (subjectif évaluatif axiologique) – gangrené (pp empl adj) (subjectif affectif)– radicale (subjectif évaluatif axiologique)

- Verbes : combattre (occasionnellement subjectif) – souffrir (intrinsèquement subjectif)– conjurer (occasionnellement subjectif)

- Compléments du nom : nos péchés (subjectif affectif) – renégats (subjectif affectif) – serres (objectif) – vautours (subjectif affectif)

- Compléments de l'adjectif : taghout (subjectif évaluatif axiologique) – boughat (subjectif évaluatif axiologique) – laïcs (subjectif évaluatif axiologique) – francs-maçons (subjectif évaluatif axiologique)– laquais (subjectif évaluatif axiologique).

Les modalisateurs que nous avons recensés seront considérés comme des axiologiques dépréciatifs.

4.3.3 Représentation de la violence par la voix « on »

– **Extrait 1** : « Comment peut-on oublier lorsqu'on passe ses jours à travestir sa mémoire, et ses nuits à la reconstituer comme un puzzle maudit pour se remettre dès l'aube, à la brouiller encore, et encore ?... Tous les jours. Toutes les nuits. Sans arrêt. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 7)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur dans cet extrait sous-entend que le terroriste vit dans une spirale infernale de violence et de remords qui n'en finit pas.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : maudit (pp empl adj) (subjectif affectif)

- Verbes : travestir (intrinsèquement subjectif) – brouiller (occasionnellement subjectif)

- Compléments du nom :

Les modalisateurs que nous avons relevés dans cet extrait seront considérés comme axiologiques négatifs.

– **Extrait 2 :** « *Les misérables avaient droit aux mêmes plats que l'ancienne clientèle avec, au gré des générosités, un morceau de poulet, une tranche de melon ou un pot de yoghourt. Si **on** avait encore faim, **on** doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposés au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrateurs, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut... **On** les appelait cheikhs... Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant... Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande...intégriste. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 61)*

1- Repérage de l'implicite :

Dans un discours explicite l'auteur explique comment les pauvres gens sont conditionnés, endoctrinés par des cheikhs qui ont fait leur stage d'endoctrinement dans des pays lointains. Ils sont habillés différemment et ils savaient mettre le doigt sur l'endroit qui faisait mal.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : drôles (subjectif affectif) – migrateurs (objectif) – infamant (adj verbal) (subjectif affectif) – islamistes (subjectif évaluatif axiologique) – intégriste (subjectif évaluatif axiologique)

- Verbes : consentir (occasionnellement subjectif) – sévir (intrinsèquement subjectif) – crevoter (intrinsèquement subjectif)

- Compléments du nom : espoir (objectif) – salut (objectif) – la débauche (subjectif affectif) - de propagande (subjectif affectif)

Nous avons relevé dans cet extrait, des adjectifs subjectifs, d'autres objectifs, des verbes occasionnellement subjectifs, des verbes intrinsèquement subjectifs et des compléments du nom. Nous considérons ces modalisateurs comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 3 :** « *Bien sûr, dans une société où les volte-face et les hypocrisies relevaient de la banalité, ni Omar Ziri ni sa gargote ne méritaient que l'on s'y attardât, mais cette histoire avait l'avantage de faire comprendre, avec une simplicité désarmante, comment, sans heurts et sans bruits, presque à son insu, la Casbah des poètes se mua en citadelle intégriste.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 61)

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait l'auteur explique comment cette mouvance a pu enrôler tous ces gens. C'est un discours qui dit explicitement les raisons de la violence terroriste.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : désarmante (subjectif affectif) – intégriste (subjectif affectif)
- Verbes : muer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Les modalisateurs « désarmante » et « muer » que nous venons de relever sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 4 :** « *Qu'est-ce que tu es en train de lui raconter, femme ? Ce fumier n'a pas glissé. Regarde bien, fiston. On lui a tiré dessus. C'est un mécréant, un renégat, et les moudjahidin l'ont châtié. Ils l'ont crevé, tu comprends ? Ils l'ont tué.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 85)

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur à travers ce discours témoigne la violence terroriste. il dénonce les crimes que ces terroristes ont commis en relatant une épisode qui ressemble au réel vécu dans le temps.

Cet extrait explicite la violence terroriste.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : tirer (occasionnellement subjectif) – châtier (intrinsèquement subjectif)
– crever (intrinsèquement subjectif)– tuer (occasionnellement subjectif)
- Compléments du nom :

Les quatre verbes relevés dans cet extrait sont considérés comme des axiologiques négatifs.

– **Extrait 5 :**« *les filles dévoilées se faisaient agresser par des mioches. **On** leur lançait des pierres, les aspergeait d'eau usée et **on** proférait sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 69)*

1- Repérage de l'implicite :

Une autre scène de violence dénoncée par le discours de l'auteur. Cet extrait explicite la violence terroriste subie par les Algériennes.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : dévoilées (pp empl adj) (objectif) – usée (pp empl adj) (objectif)–
orduriers (subjectif affectif)
- Verbes : agresser (intrinsèquement subjectif) – lancer (occasionnellement
subjectif) – asperger (intrinsèquement subjectif)– proférer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom :

Les adjectifs « dévoilées », « usées », « orduriers » ainsi que les verbes « agresser », « lancer », « asperger » et « proférer » sont considérés comme des axiologiques dépréciatifs.

– **Extrait 6 :**« ***On** abusait des états d'âme des « égarés » et profitait de leur fléchissement pour les atteler à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou. »(Khadra Yasmina, 1999, p. 68)*

1- Repérage de l'implicite :

L'auteur sous-entend que les égarés étaient des proies faciles pour les gourous qui les soudoyaient facilement parce qu'ils étaient dans un état de faiblesse tel qu'ils acceptaient tout.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs :
- Verbes : abuser (intrinsèquement subjectif) – profiter (occasionnellement subjectif) – atteler (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : âme (objectif) - leur fléchissement (subjectif évaluatif axiologique)

Les modalisateurs relevés dans cet extrait sont considérés comme axiologiques négatifs.

– **Extrait 7 :** « *On traquait les conjurateurs, les imams indociles, les figures emblématiques de naguère, les femmes indélicates et les parents de taghout. Ceux-là étaient égorgés, décapités, brûlés vifs ou écartelés, et leurs corps exposés sur la place. » (Khadra Yasmina, 1999, p. 136)*

1- Repérage de l'implicite :

Dans cet extrait, l'auteur explicite la violence terroriste. Il explique à travers son discours comment les gens de différentes couches sociales, sont traqués et exécutés par ces terroristes.

2- Repérage des modalisateurs :

- Adjectifs : indociles (subjectif affectif) – indélicates (subjectif affectif) – égorgés (pp empl adj) (objectif) – décapités (pp empl adj) (objectif) – brûlés (pp empl adj) (objectif) – écartelés (pp empl adj) (objectif) – exposés (pp empl adj) (objectif)
- Verbes : traquer (intrinsèquement subjectif)
- Compléments du nom : taghout (subjectif affectif)

Les adjectifs, les verbes et les compléments de nom que nous avons relevés dans cet extrait sont considérés comme des axiologiques dépréciatifs.

4.4 Polyphonie dans : « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra :

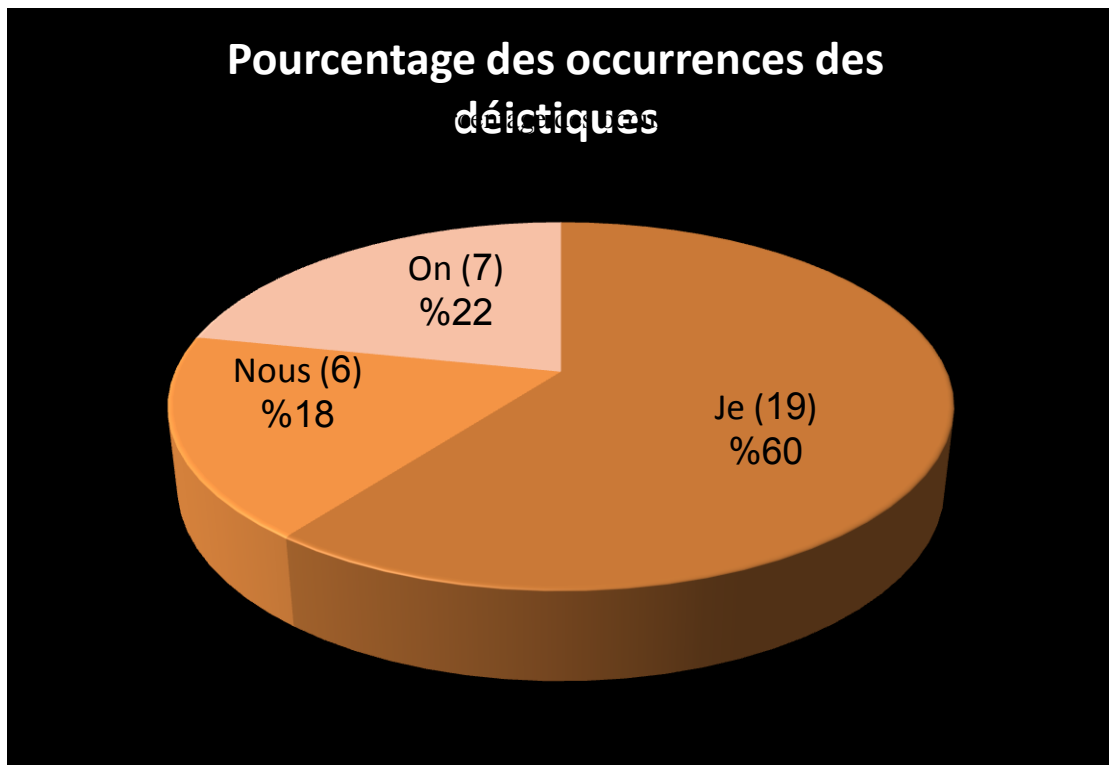
L'auteur, à travers ce discours de fiction, fait alterner discours et récit (31 discours et 18 récits). Pour à la fois témoigner l'horreur de la violence terroriste qu'a vécu le peuple algérien, le récit sert à dresser la scène générale qui a laissé émerger cette horreur.

Avec les trois déictiques « je », « nous » et « on », les extraits que nous avons pu relever et qui font témoigner les personnages de ce discours sont au total de 31extraits (dont 2 récits) réparties comme c'est précisé dans le tableau ci-dessous :

Tableau 14 : Pourcentage des occurrences des déictiques

Extraits pris en charge par les déictiques de personnes	pourcentage
Je 19	61%
Nous 6	18%
On 7	22%

Tableau 4 : les occurrences des discours énonçant la violence avec les déictiques de personne :



Le déictique « je » prend en charge de dire 19 discours de l'ensemble de ces discours qui témoignent la violence, soit 61% de l'ensemble de ces discours. Vient en deuxième position le déictique « on » avec 7 extraits, ce qui représente 22% des discours relatant la violence. Les discours qui sont énoncés avec le déictique « nous » sont au nombre de 6 discours énoncés, ce qui représente 18% du total des discours sur la violence terroriste.

Nous remarquons que le déictique « je » est le plus utilisé par l'énonciateur, avec un nombre de dix-neuf (19) discours, représentant 61% de l'ensemble des discours qui disent cette violence. Nous remarquons par contre que les deux déictiques « on » et « nous », ne s'approprient que 39% des discours énonçant cette violence. Le déictique « on » avec 7 discours ce qui représentent 22% des discours qui disent cette violence et le déictique « nous » avec (6) discours, qui représentent 18% de l'ensemble de ces discours.

Nous concluons que l'auteur à travers le procédé polyphonique s'implique dans la dénonciation de la violence en la dénonçant avec le déictique de personne « je » et en reléguant au deuxième plan la dénonciation de la violence aux deux déictiques « on » et « nous » avec 39% des extraits qui la disent.

4.5 Analyse de l'implicite :

Les extraits pris en charge par le déictique « je » sont au nombre de dix-neuf (19) extraits, parmi eux nous avons dénombré cinq (5) extraits où la violence terroriste est implicitement évoquée, soit vingt-six pourcent (26 %) du total des extraits qui disent la violence terroriste avec le déictique « je ».

Nous avons pu constater que le pourcentage des extraits qui implicitent la violence terroriste avec les deux autres déictiques a tendance à augmenter. Nous avons relevé deux (2) extraits avec les déictiques « nous » sur un ensemble de six (6) extraits. Soit trente-trois pourcent (33 %) de ces extraits où la violence est implicite et deux (2) extraits avec le déictique « on » sur un ensemble de sept (7) extraits, soit plus de (28 %) de l'ensembles de ces extraits.

Des extraits pris en charge par les deux déictiques (nous) et (on) nous en comptons quatre extraits qui implicite la violence terroriste, sur un ensemble de treize (13) extraits, ce qui représente plus de trente pourcent (31%). voir le diagramme ci-dessous :

Tableau 15 : l'implicite dans les discours énonçant la violence 2^e corpus

Déictiques personnels	Extraits explicites	Pourcentage des extraits explicites	Extraits implicites	Pourcentage des extraits implicites
Je	14	74%	05	26%
Nous	04	67%	02	33%
On	05	71%	02	29%

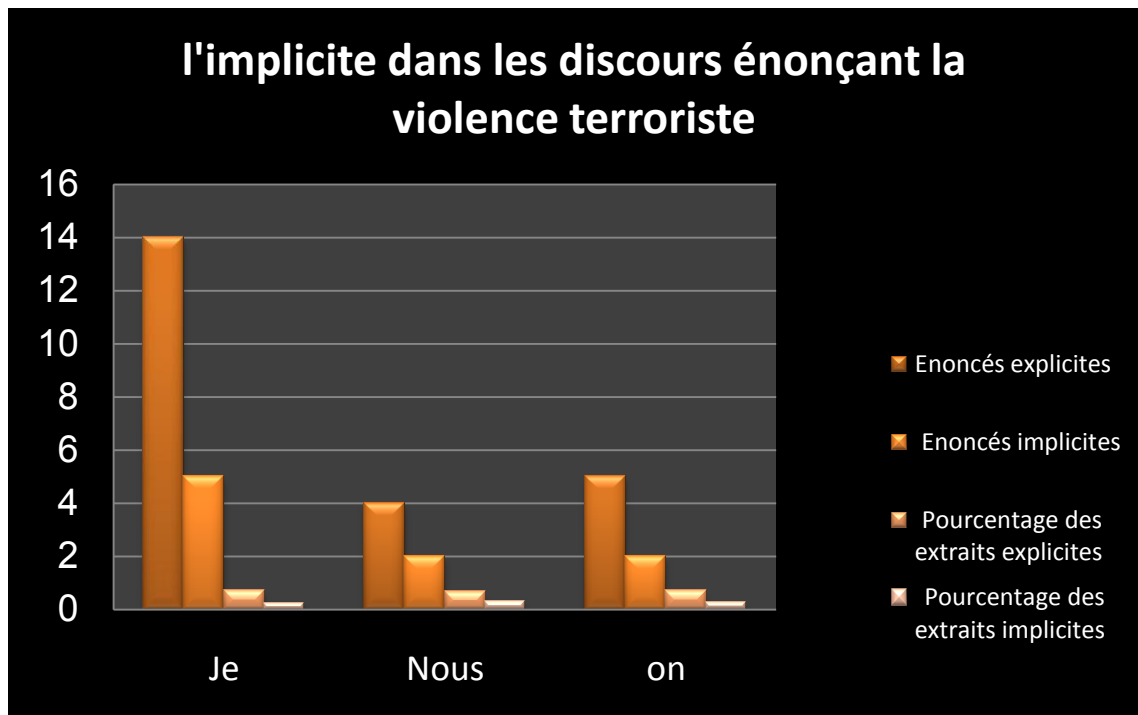


Figure 6 : L'implicite dans les discours énonçant la violence terroriste

4.5.1 Synthèse (1) :

Nous interprétons ces données comme suit ; l'écrivain a tendance à assumer ses dires à travers le déictique « je » qui représente plus de la moitié (61%) des extraits, avec dix-neuf (19) extraits qui disent cette violence dont quatorze (14) extraits où la violence terroriste explicitement dénoncée. Soit soixante-quatorze pourcent de l'ensemble de ces extraits (74%). Par contre il relègue la mise en mots de la violence terroriste avec les deux autres déictiques au second plan, avec treize (13) extraits pour les deux déictiques « Nous » et « On ». Ce qui représente un pourcentage de (39%) de ces extraits, dont plus de 30% de ces extraits disent la violence terroriste implicitement .

Nous postulons que l'écrivain de ce fait, s'implique à dénoncer et à témoigner la violence terroriste explicitement, par le biais du déictique « je ». Nous constatons qu'à travers ses personnages et à travers le récit, l'écrivain fait dire, fait décrire une violence terroriste dans un contexte social. Le co-texte bien que fictif s'assimile au contexte social algérien de cette époque. Par conséquent, ces dires peuvent être considérés comme un témoignage d'une réalité sociale.

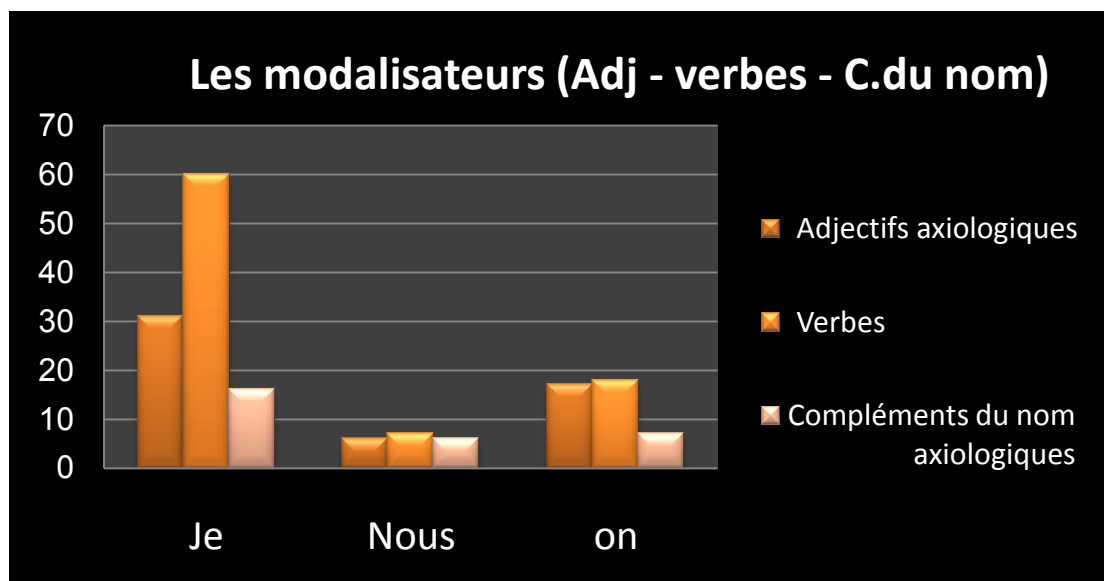
4.6 L'analyse des modalisateurs dans les extraits qui relatent la violence terroriste dans le discours littéraire « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yassmina Khadra

La grille ci-dessous relaye en détails le nombre des modalisateurs pris en charge par les déictiques « je », « nous » et « on » :

Déictiques personnels	Adjectifs axiologiques	Verbes	Compléments du nom axiologiques
Je	31	60	16
Nous	06	07	06
on	17	18	07

Tableau 16 : les modalisateurs, adj, verbes, compléments du nom

Figure 7 : Les modalisateurs (Adj – verbes – C. du nom)



Le tableau et la figure ci-dessous représentent le nombre des extraits qui comportent au moins un modalisateur que nous analyserons en détails juste après :

Tableau 17 : le nombre des extraits comportant un modalisateur

Déictiques personnels	Extraits comportant un modalisateur	Total des extraits
Je	19	19
Nous	06	06
on	07	07

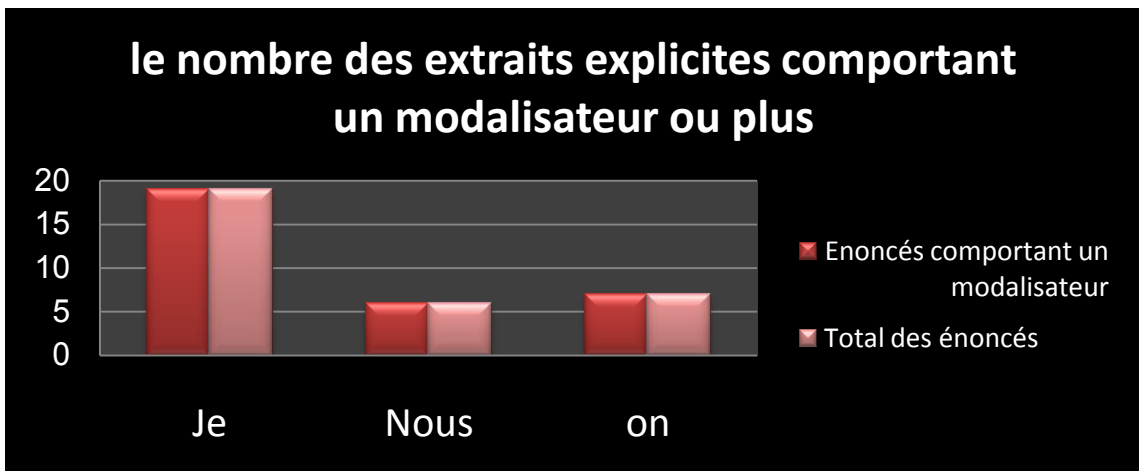


Figure 8 : Le nombre des énoncés comportant un modalisateur

A travers la lecture de cette grille et le tableau descriptif associé, nous distinguons que :

Dans le discours relatant la violence terroriste à travers le déictique « je », nous avons compté dix-neuf (19) extraits où la violence terroriste est explicite, soit la totalité des extraits qui disent la violence avec le déictique « je ». Tous emploient des verbes, des adjectifs ou des compléments du nom axiologiques dépréciatifs.

Les modalisateurs que nous avons relevés dans ces extraits sont :

- Dans le premier extrait, nous avons relevé deux (2) verbes axiologiques dépréciatifs, « **trancher** » et « **effleurer** ».

- Dans le deuxième extrait, nous avons relevé deux(2) adjectifs « **blindé** » et « **éclatés** » et trois (3) verbes « **tirer** », « **embusquer** » et « **assiéger** ». qui sont axiologiques dépréciatifs.

– Dans le troisième extrait, nous avons relevé deux (2) adjectifs « **éborgné** » et « **arrachée** » et deux (2) verbes « **exploser** » et « **tomber** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le quatrième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique dépréciatif, « **vider** ».

– Dans le cinquième extrait, nous avons relevé trois (3) adjectifs « **tordu** », « **déchiqueté** » et « **crispé** », quatre (4) verbes « **retrancher** », « **sauter** », « **s'écailler** » et « **gésir** » et deux(2) compléments du nom « **balles** » et « **sang** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le sixième extrait, nous avons relevé un (1) verbe axiologique dépréciatif. Il s'agit du verbe « **tuer** ».

– Dans le septième extrait, nous avons relevé trois(3) verbes « **sortir** », « **rattraper** » et « **s'effacer** » que nous considérons comme axiologiques.

– Le huitième extrait avec, deux (2) verbes « **ébranler** » et « **arrêter** » et deux (2) compléments de nom « **feu** » et « **la petite fille** » qui sont des axiologiques dépréciatifs.

– Le neuvième extrait, nous retrouvons dix (10) adjectifs « **fallacieuse** », « **vulgaire** », « **furieux** », « **déconcertante** », « **extrême** », « **vulnérable** », « **misérable** », « **effarent** », « **insoutenable** » et « **révoltant** », sept (7) verbes « **refuser** », « **accepter** », « **décider** », « **entraîner** », « **impliquer** », « **tirer** » et « **quitter** » et un (1) complément du nom « **argile** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le dixième extrait, nous avons relevé un (1) verbe « **sauter** » qui est axiologique négatif.

– Dans le onzième extrait, nous avons relevé un (1) verbe « **endoctriner** » qui est axiologique négatif.

– Dans le douzième extrait, nous avons relevé un (1) verbe « **livrer** » et un (1) complément du nom « **salut** » que nous considérons comme axiologique négatif.

– Dans le treizième extrait, nous avons relevé deux (2) verbes « **abimer** » et « **se dégonfler** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le quatorzième extrait, nous avons relevé trois (3) adjectifs « **tabassés** », « **sale** » et « **infernale** », huit (8) verbes « **canarder** », « **déporter** », « **débarquer** », « **fouter** », « **torturer** », « **hurler** » et « **crever** » et un complément du nom « **persécution** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le quinzième extrait, nous avons relevé deux (2) adjectifs « **cru** » et « **enragé** », sept (7) verbes « **tuer** », « **mourir** », « **bouffer** », « **flamber** », « **égorger** » et « **sévir** » et un (1) complément du nom « **chagrin** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le seizième extrait, nous relevons un (1) adjectif « **torturés** », douze (12) verbes « **se ruer** », « **cogner** », « **pulvériser** », « **trancher** », « **gicler** », « **s'écrouler** », « **massacrer** », « **couper** », « **brasser** », « **s'entasser** », « **rougir** » et « **frapper** » et six (6) compléments du nom « **la nuit** », « **femmes** », « **gosses** », « **suppliciés** », « **cris** » et « **fureur** » que nous considérons comme axiologiques négatifs.

– Dans le dix-septième extrait, nous avons relevé six (6) adjectifs « **dégrisé** », « **ensanglanté** », « **cauchemardesque** », « **incrédule** », « **pétrifiées** » et « **éventrées** », deux (2) verbes « **supplier** » et « **gésir** » et un (1) complément du nom « **enfants** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

– Dans le dix-neuvième extrait, nous avons relevé trois (3) verbes « **se cabrer** », « **trembler** » et « **dégringoler** » et deux (2) compléments du nom « **l'attentat** » et « **la fillette** » que nous considérons comme axiologiques dépréciatifs.

A travers ses dires, pris en charge par le déictique « je », l'écrivain nous dévoile l'horreur dans sa cruauté la plus absolue, alternant verbes intrinsèquement subjectifs (pulvériser, massacrer) et verbes occasionnellement subjectifs (tuer,

égorger, torturer, trancher, effleurer, toucher, vider, cogner, exploser) ainsi que des adjectifs axiologiques (un policier **embusqué**, un terroriste **éborgné**, la tête **arrachée**, le coup **tordu**, les influences sont **occultes**, **souterraines**, **machiavéliques**,... , **enragé**, **ensanglanté**, **cauchemardesque**, **jonché**, **pétrifié**, des bêtes **éventrés**). Il ne manque pas de rajouter des substantifs à connotation péjorative comme par exemple des «ressacs, cochon, intégriste, ogres de la nuit, prédateurs, bourreaux, loups » en ce qui concerne le camp des terroristes et de « fumier, renégat, taghout, proie, mioches » en ce qui concerne l'autre côté. Ces extraits dressent une panoplie de situations tragiques par son ampleur.

Dans le discours relatant la violence terroriste avec le déictique « nous », nous avons pu relever six (6) extraits qui emploient des verbes ou des adjectifs axiologiques, ce qui représente l'ensemble des extraits qui disent la violence terroriste avec le déictique « nous ». Les modalisateurs que nous avons relevés dans ces extraits sont :

- Le premier extrait emploie un (1) verbe axiologique dépréciatif. Il s'agit du verbe « **sommer** ».
- Le deuxième extrait emploie un (1) modalisateur axiologique négatif. Il s'agit du verbe « **chavirer** »
- Le troisième extrait emploie un (1) adjectif axiologique dépréciatif. Il s'agit du modalisateur « **orchestrée** ».
- Le quatrième extrait emploie deux (2) adjectifs « **injuste** » et « **immondes** » qui sont des axiologiques dépréciatifs.
- Le cinquième extrait emploie deux (2) verbes « **traîner** » et « **gangréner** » et deux (2) compléments du nom « **spectres** » et « **boulet** » que nous considérons comme axiologiques négatifs.
- Le sixième extrait emploie trois(3) adjectifs « **offensé** », « **gangréné** » et « **radical** », trois (3) verbes « **combattre** », « **souffrir** » et « **conjuré** » et cinq (5) compléments du nom « **nos péchés** », « **renégats** »,

« **serres** » et « **vautours** » que nous considérons comme des axiologiques dépréciatifs.

Les verbes « **tolérer** », « **militer** », « **marchander** », « **combattre** », « **gangréner** », « **croire** », utilisés par l'écrivain dans ces extraits sont des verbes axiologiques subjectifs (dépréciatifs). L'écrivain à travers la voix de ses personnages prise en charge par le déictique « nous », nous décrit, dans les deux premiers extraits, comment les terroristes au tout début croyaient en la justesse de leur cause pour qui, ils *militaient*, ils *vont combattre* et *mourir* et envers qui, ils *ne marchandent pas* et *ne tolèrent aucun parjure*.

1- « *Nous **ne tolérerons** aucun parjure. Pour le FIS nous **militons**, et pour le FIS nous **mourrons**. Et tous nos militants **doivent rejoindre** le maquis. Sans exception.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 89)

2- « *Nous avons prêté serment. « Le GIA **ne marchande pas**. Il **ne s'assoira jamais** autour d'une table avec les ennemis de la Parole. Aucune concession ne l'appâtera, aucun partage, aucun avantage... Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous **combattons** les nations entières, s'il le faut, pour Lui.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 132)

Le troisième extrait nous décrit l'élan de confiance qui revient du côté de la population qui commence à résister et le début du déclin pour les terroristes. Les rumeurs qui *se confirment* de la mobilisation qui se généralise de la population. Les villages qui *préparent* l'accueil de détachements militaires.

1. « *Eh bien, Sy Ramoul nous confirme les rumeurs qui font état de la mobilisation d'une frange sociale contre nous. Ce que nous croyons être une propagande orchestrée par les taghout s'avère être une réalité. Et elle a tendance à se généraliser. Des villages préparent l'accueil de détachements militaires dans le but de mettre sur pied leurs propres groupes de résistance.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 144)

Les deux derniers extraits témoignent la débandade de ces terroristes. Dans le premier de ces extraits l'écrivain, à travers son personnage, dresse en un ton

ironique le portrait de ces illuminés qui croyaient en des miracles qui vont voler à leur secours, eux qui ont piétiné le plus grand miracle « la vie ». Ainsi, c'est en ces termes que se pose la question Abou Tourab « Pourquoi on n'a pas droit au miracle, chez nous ? ». Dans le second énoncé, le narrateur les met face à la réalité, en expliquant que ces derniers sont allés trop loin et qu'il était temps de payer.

2. « *Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que **nous sommes devenus**. Nous **traînons** des milliers de spectres en guise de boulet, nous **gangrenons** tout ce que nous **touchons**. Nous **ne valons plus rien**. Personne ne veut de nous. Même en enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 155)

Dans le discours énonçant la violence terroriste avec le déictique « on », nous avons pu relever sept (7) extraits qui emploient des verbes ou des adjectifs axiologiques. Il s'agit de l'ensemble des extraits qui disent la violence terroriste avec le déictique « on ». Les modalisateurs que nous avons relevés sont :

– Dans le premier extrait nous relevons un (1) adjectif « **maudit** » et deux (2) verbes « **travestir** » et « **brouiller** » que nous considérons comme axiologiques négatifs.

– Dans le deuxième extrait nous relevons quatre (4) adjectifs « **drôles** », « **infamant** », « **islamistes** » et « **intégristes** », trois (3) verbes « **consentir** », « **sévir** » et « **crevoter** » et quatre (4) compléments du nom « **espoir** », « **salut** », « **la débauche** » et « **de propagande** » que nous considérons comme des axiologiques dépréciatifs.

– Dans le troisième extrait, nous avons relevé deux (2) adjectifs « **désarmante** » et « **intégriste** » et un (1) verbe « **muer** » que nous considérons comme des axiologiques dépréciatifs.

– Dans le quatrième extrait, nous avons relevé quatre (4) verbes « **tirer** », « **châtier** », « **crever** » et « **tuer** » qui sont des axiologiques dépréciatifs.

– Dans le cinquième extrait, avec trois (3) adjectifs « **dévoilées** », « **usée** » et « **orduriers** » et quatre (4) verbes « **agresser** », « **lancer** », « **asperger** » et « **proférer** » qui sont des axiologiques dépréciatifs.

– Dans le sixième extrait nous relevons, trois (3) verbes « **abuser** », « **profiter** » et « **atteler** » et deux (2) compléments du nom « **âme** » et « **leur fléchissement** » que nous considérons comme axiologiques négatifs.

– Dans le septième extraits, sept (7) adjectifs « **indociles** », « **indélicates** », « **égorgés** », « **décapités** », « **brulés** », « **écartelés** » et « **exposés** », un (1) verbe « **traquer** » et un complément du nom « **taghout** » que nous considérons comme des axiologiques dépréciatifs.

L'écrivain à travers le dernier déictique « on » retrace l'itinéraire de la violence depuis son commencement. Il essaye à travers son discours de relater les causes qui ont mené à cette avalanche de violence terroriste qui s'est abattue sur le pays.

Les extraits pris en charge par le déictique « on » sont au nombre de sept (7). Trois des ces extraits ont pour particularité que le « on » se réfère aux terroristes ; les extraits en question sont :

1. « *On **abusait** des états d'âme des « égarés »(métaphore) et profitait de leur fléchissement pour les **atteler** (v infinitif) à la mouvance.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 68)

2. « *On leur **lançait** des pierres, les **aspergeait** d'eaux usées et on **proférait** sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 69)

3. « *On **traquait** les conjurateurs, les imams indociles (Adj), les figures emblématiques(Adj) de naguère, les femmes indélicates(Adj) et les parents de taghout.* » (Khadra Yasmina, 1999, p. 136)

Pour les cinq autres énoncés le déictique « on » se réfère à un je+ il+il : « On parlait de sabres, Si on avait encore faim, on doublait la ration sans rechigner ». Ou à un je + nous : « *On aurait dit une armée de frontières, On les décrivait partout, On avait beau rabattre les volets, on n'était jamais à l'abri, ni Omar Ziri ni sa gargote ne méritaient que l'on s'y attardât..* »(Khadra Yasmina, 1999, p. 115)

4.6.1 Synthèse (2)

Nous avons commencé cette analyse par dénombrer les modalisateurs utilisés dans ces extraits. Nous avons constaté d'abord, que :

1. le nombre des modalisateurs dans chacun des énoncés analysés est abondant.

2. Le nombre des extraits comportant un modalisateur ou plus est égale au nombre des extraits qui disent la violence terroriste à travers les trois déictiques « je », « nous » et « on ».

3. Les modalisateurs utilisés dans ces discours sont tous considérés comme des axiologiques négatifs. Ils participent à dénoncer et à témoigner la violence terroriste.

Nous en déduisons que l'écrivain s'implique dans son discours à témoigner de la violence terroriste et par conséquent, il utilise des verbes, des adjectifs mais aussi, des compléments du nom qui sont axiologiques et dépréciatifs dans tous les extraits que nous avons relevés du corpus.

Dans les extraits pris en charge par le déictique « je » , l'écrivain nous met en position de pouvoir comprendre ce drame, de pouvoir le sentir et de pouvoir prendre position d'où, son discours semble avoir une vocation illocutoire du moins, il peut être considéré comme témoin d'une époque où la violence terroriste sévissait : « *Il faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière.* » (Benveniste Emile, 1966,

pp. 241-242). Il dénonce à travers les extraits pris en charges par ce déictique les multiples formes de violence qu'ont exercés les terroristes contre la population algérienne. Nous avons constaté que la violence physique s'est manifestée dans tous les extraits pris en charge par le déictique « je ».

Les extraits pris en charge par le déictique « nous » sont au nombre de six (6). Ils tracent une courbe de l'évolution de la pensée terroriste depuis son émergence jusqu'à sa déchéance. Le déictique « nous », dans tous ces extraits, représente les terroristes à travers les personnages présents dans ce discours romanesque. La violence terroriste est présente dans toute ces formes et plus particulièrement, la violence physique. Nous spécifions ici, que la violence du groupe est plus explicite puisque l'écrivain, comme nous venons de l'expliquer, trace à travers son discours une courbe de l'évolution de la pensée des groupes terroristes.

Les extraits véhiculés par le déictique « on » ont une fonction « illocutoire ». L'écrivain de ce fait, implique le narrataire dans son discours. Par cet enchaînement d'énoncés retraçant, dans une logique historique, le déroulement tragique des événements et la position inconfortable qu'occupaient les victimes que décrivait l'écrivain à travers ce discours, (démunies et sans aucune autre alternative). Il le pousse à adopter son point de vue. La violence là aussi, est présente sous toutes ses formes. Nous avons constaté la présence de la violence morale et la violence symbolique dans ces extraits pris en charge par le déictique « on ». nous allouons cette présence à ce qui suit :

Si nous faisons le parallèle nous allons constater que l'auteur a pris le soin d'opposer deux discours, deux acheminements, à travers les extraits pris en charge par les déictiques « nous » et « on ». Nous remarquons que ceux qui sont pris en charge par le déictique « nous » représentent les terroristes tandis que ceux pris en charge par le déictique « on » représentent la population.

Enfin, nous avons constaté dans cette partie d'analyse que le nombre des modalisateurs, (adjectifs, verbes et compléments de nom), comparé au premier corpus (*Des rêves et des assassins*), est nettement plus grand dans le deuxième.

4.7 L'analyse des substantifs

Dans ce qui va suivre, nous allons analyser les substantifs qui disent la violence terroriste dans le discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra :

Tableau 18: Application de la grille 3 sur le 2^e corpus

Qui sont les terroristes ?	Par quels substantifs (termes) sont-ils désignés ?	Qui sont les victimes?	Par quels (termes) sont-ils désignés ?	Les lieux de la violence cités
1-Algériens 2-Des citoyens 3-FIS 4-De jeunes imams 5-Chauffeur de taxi 6-Artiste 7-Les <i>Hijra waTakfir</i> 8-Le MIA 9-Des étudiants 10-Des fils de bourgeois 11-GIA 12-Iraniens 13-Afghans 14-Salafites 15-Jaz'ara 16- compagnons de SaidMekhloufi 17- Disciples de Chebouti 18- Islamistes	1-Des intégristes 2-Des illuminés 3-Les cheikhs 4- 5-Les émules 6-Les artisans du salut 7-Ses sbires 8-Les damnés 9-Les frustrés 10-Les gourous 11-Les salafites 12-Les <i>moudjahidin</i> 13-Les escadrons de la mort 15-Les émirs 16-Des ressacs 17-Le gouman 18-Le truand 19-Des truands 20- <i>katiba</i> 21-Ogres de la nuit 22-Les prédateurs 23-Bourreaux 24-Les loups 25-La <i>saria</i> 26-Des bêtes immondes 27- le combattant	1-Algériens 2-Le peuple 3-Des citoyens 4-Un magistrat 5-Des forces de sécurité 6-Les CRS 7-Les manifestants 8-Les femmes 9-Les enfants 10-Les conducteurs 11-Les filles dévoilées 12-Une prostituée 13-Un ivrogne 14-Un frère 15-Un père 16-Un gendre 17-Les vieux 18-Les jeunes 19-L' autorité juridictionnelle 20-Les communistes 21-Les hommes d'affaires 22-Le politicien 23-Les gendarmes 24-Les tribus de Ouled Mokhtar 25-Des Riah 26-Des Messabihs	1-Les misérables 2-Les nécessiteux 3-Les pauvres 4-Les petites gens 5-Ce fumier 6-Ce renégat 7-Un mécréant 8-Agents de l'ordre 9-L'ennemi 10-Les <i>taghout</i> 11-Un pourri 12-Les <i>boughat</i>	1-Algérie 2-Alger 3-La Casbah 4-Les places 5-Les sanctuaires 6-Les rares espaces verts 7-Les douars 8-Les usines 9- établissements étatiques 10-Les rues d'Alger 11-de Blida 12-de Boufarik 13-de Chlef 14-de Laghouat 15-de Sidi Bel-Abbes 16-de Jijel 17-Sidi Moussa 18-Des fermes 19-Sidi Bel-Abbes 20-Reggane 21-Le massif de l'Ouarsenis 22-L'Oranie 23-Les douars de Matmar 24-Chaïb 25-Boujara

Dans les extraits qui relatent la violence terroriste dans le discours romanesque, du deuxième (2) corpus de notre analyse, l'écrivain dans ce discours pour nommer les terroristes ainsi que les victimes de cette violence terroriste, varie les substantifs objectifs et subjectifs exp :

1. **Substantifs objectifs** : peuple, Algériens, citoyens, jeunes, chauffeur, Les Hijra waTakfir, GIA, MIA, étudiants, Jaz'ara, compagnons, disciples père, magistrat, forces de sécurité, CRS, manifestants, femmes, enfants, conducteurs, filles, frère, père, gendre, vieux, politicien, gendarmes, tribus, paysans, bébé, combattants.

2. **Substantifs subjectifs** : intégristes, illuminés, émules, sbires, damnés, frustrés, gourous, 13-Les escadrons de la mort, ressacs, gouman, truand, truands, Ogres de la nuit, prédateurs, bourreaux, bêtes immondes.

Mais aussi, de substantifs qui se sont axiologisés d'une connotation négative à cause de la « *spécificité du lieu idéologique* » (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 76) d'où énonce notre écrivain exp : islamistes, Iraniens, Afghans, Salafites, prostituée, ivrogne, communistes, hommes d'affaires, La *sabaya*, cheikhs, émirs, salafites, *moudjahidin*, *katiba*, loups, *saria*.

Nous avons relevé que les substantifs axiologiques ou axiologisés utilisés par cet écrivain pour dénommer et les victimes et les terroristes sont pour une bonne partie de nature péjorative (dévalorisante) à l'exception de ; homme d'affaires, cheikh, moudjahidin.

Ces substantifs axiologiques ou axiologisés que nous venons de relever et qui sont pour leur majorité des substantifs péjoratifs, comportent un trait « sémantique subjectif » dans la mesure où, à la fois, ils font une description du dénoté et avancent un jugement évaluatif de dépréciation porté sur les dénotés (à la fois les terroristes et les victimes de ce terrorisme).

4.7.1 Synthèse (3)

En ce qui concerne leur utilisation, nous noterons que pour l'écrivain de ce roman, les terroristes sont des citoyens algériens comme le sont d'ailleurs les victimes. L'écrivain à travers son discours romanesque décortique en détails les différentes fractions terroristes issues du FIS et qui se sont manifestées par leur violence accrue tout au long de la décennie 1992/2000 sur le territoire algérien.

Il s'agit pour lui, des mouvements de la Hijra waTakfir, du MIA, de la GIA, des Iraniens, des Afghans, de la Jaz'ara, des compagnons de Said Mekhloufi et des disciples de Chebouti. L'écrivain ne manque pas de souligner que ces mouvements terroristes sont composés de jeunes imams, de chauffeurs de taxi, d'artistes, d'étudiants, de fils de bourgeois, d'anciens militaires et de déserteurs, d'hommes et de femmes. En somme, ils représentent un panel de classes sociales.

Ce sont pour lui des islamistes, des intégristes, des salafites, des illuminés, des émules, des artisans du salut, des sbires, des damnés, des frustrés, des ressacs, des ogres de la nuit, des prédateurs, des bourreaux, des truands, des bêtes immondes, des loups. Ils se considèrent comme des combattants, des Moudjahidins. Ils sont regroupés dans des Katiba ou des Saria, sous l'autorité des émirs. Leurs cheikhs sont des gourous. L'écrivain à travers son discours romanesque et ses personnages fictifs considère, dans quatre extraits, que tout le peuple est victime de cette violence terroriste ; dans deux extraits, il précise que ce sont des citoyens algériens.

Dans ce qui suit de discours romanesque, l'écrivain va en dresser dans le détail les différentes composantes de ces victimes et qui sont d'après lui, des femmes, des hommes, des enfants, des jeunes, des vieux et des vieilles, des bébés. Ce sont des frères, des pères, des gendres mais aussi des filles dévoilées, et d'autres kidnappées (des Sabaya), des ivrognes et des prostituées. Ils sont composés des différentes couches sociales, ce sont des forces de sécurité, des CRS, des gendarmes, des conducteurs, des manifestants, des magistrats, d'autorités judiciaires, de politiciens (de communistes), de paysans.

L'écrivain n'oublie pas de mentionner quelques tribus qui ont tellement souffert du terrorisme ainsi, Les tribus de Ouled Mokhtar, des Riah et des Messabih. Ces victimes sont désignés selon les personnages fictifs de ce discours romanesque de deux manières. L'une représente ce que l'écrivain se les représente, l'autre ce que les terroristes se les représentent. Donc nous avons les désignations pour, qui sont ; Les misérables, les nécessiteux, les pauvres, les petites gens. Et les substantifs contre, qui sont ; ce fumier, ce renégat, mécréant, ennemi, un pourri, les *taghout*, les *boughat*.

La violence terroriste est manifeste dans ces extraits par ces formes trois (physique, morale et symbolique), par ces deux types (violence du groupe et violence individuelle) et ces deux facteurs (âge et sexe, classe social).

Pour les lieux où se sont déroulés ces violences terroristes l'écrivain va en citer plusieurs dont des villes comme ; Alger, Blida, Boufarik, Chlef, Laghouat, Sidi Bel-Abbes, Jijel, Reggane, l'Oranie. Des Douars comme ceux de Matmar, Chaïb et Boujara. Des quartiers comme , la Casbah.

Nous remarquons que l'écrivain à travers son discours romanesque a voulu témoigner de la violence terroriste qui a secoué le pays (l'Algérie). A travers son dire. Nous avons pu relever que les victimes et les terroristes sont considérés comme des citoyens algériens. L'écrivain arrive à bien désigner les terroristes ainsi que les groupes qui sévissaient en cette période, il les désigne par des substantifs subjectifs à valeur hautement péjoratives.

Pour l'écrivain, les victimes sont de tout âge de tout sexe, ils font partie de toute classe sociale. Il les désigne par, de petites gens, de pauvres, de victimes, des connotations subjectives sujettes à compassion. L'écrivain de ce fait, a réussi à nous témoigner une réalité amère, celle de la violence terroriste qu'a subi le peuple algérien. Nous considérons ainsi, que son discours romanesque a bel et bien pu relater cette période.

5. Etude comparative des résultats de l'analyse des deux discours littéraires

5.1 Analyse comparative de la représentation discursive de la violence terroriste : Polyphonie énonciative.

Tableau 19: Analyse comparative de l'implicite dans les deux corpus

	Extraits explicites	Extraits implicites
Je corpus 01	02	10
Je corpus 02	10	09
Nous corpus 01	10	09
Nous corpus 02	06	02
On corpus 01	08	06
On corpus 02	07	02

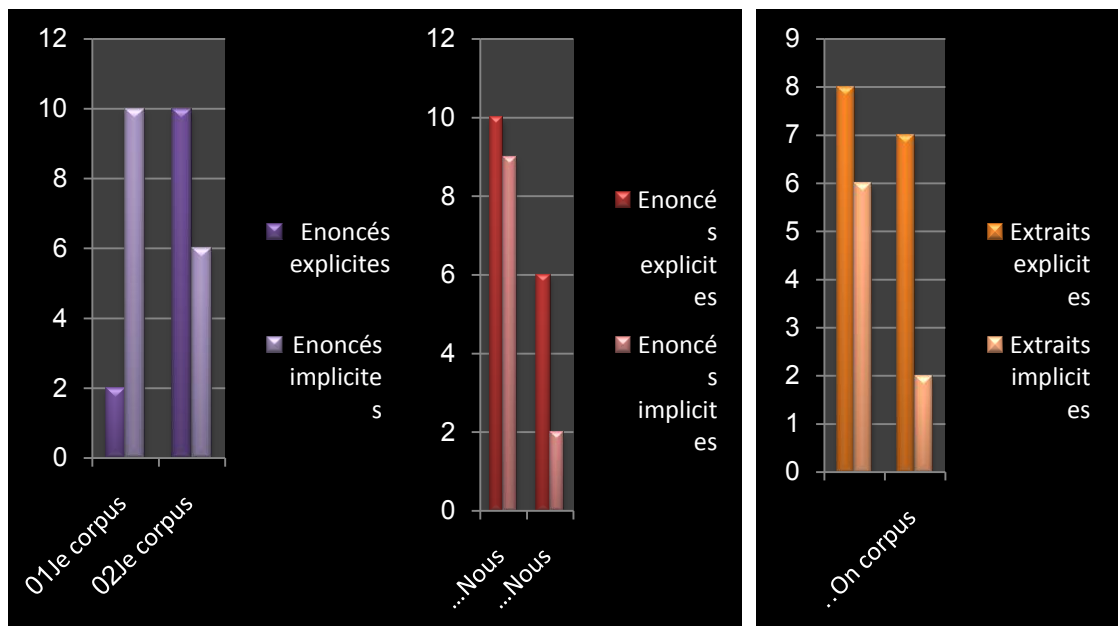


Figure 9 : Comparatif des déictiques qui prennent en charge de dire la violence dans les deux corpus

L'analyse quantitative des déictiques de personnes dans les deux corpus nous a permis de faire les constatations suivantes :

1. Sur l'ensemble des extraits qui disent la violence dans le roman de Malika Mokaddem(45extraits), seul (12) de ces extraits le disent avec le déictique « je », soit (27%) du total des extraits dont (10 extraits) sont implicites, ce qui représente (83%) des extraits qui emploient le déictique « je ». En revanche, ce qui concerne le roman de Yasmina Khadra, nous avons pu constater que de l'ensemble des (31) extraits qui disent la violence (19) d'entre eux le disent avec le déictique « je » dont (6) extraits seulement sont implicites.

2. Nous avons constaté que sur l'ensemble des (45) extraits qui disent la violence dans le discours de Malika Mokaddem, (19) le disent avec le déictique « nous » dont (9) extraits sont implicites. En ce qui concerne le roman de Yasmina Khadra (5) extraits le disent avec la déictique « nous » dont (2) sont implicites.

3. Le déictique « on », est présent dans (15) extraits de l'ensemble des extraits qui disent la violence dont (5) extraits sont implicites pour le roman de Malika Mokaddem contre (8) dont (3) sont implicites pour le roman de Yasmina Khadra.

5.1.1 Synthèse (1)

Rappelons avant de commencer cette interprétation de la paratopie singulière de chaque écrivain que, la paratopie est « *le moteur et le produit* » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 62) de l'énonciation des discours constituants en particulier le discours littéraire car c'est à partir de ce potentiel paratopique singulier de l'écrivain que se façonne l'énonciation distinctive de cet écrivain d'où, nous avons dû relever la paratopie de Malika Mokaddem et celle de Yasmina Khadra et qui sont ;

La paratopie propre à Malika Mokaddem est une paratopie double, c'est une paratopie sociale, celle de l'exclue. et, une paratopie spatiale, celle de la nomade. La paratopie spatiale est : « *celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois, je ne suis jamais à ma place.* » (Maingueneau Dominique, 2004, p. 87).

Malika Mokaddem se représente la violence dans ses discours en fonction de ces deux potentiels paratopiques, celui de l'exclue et celui de la nomade. Lorsque l'auteur du discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » énonce la violence terroriste dans son discours, Elle l'énonce à partir de sa paratopie sociale de l'exclue et sa paratopie spatiale du nomade. Une position de Marginale qui amène cette écrivaine à essayer de prendre ses distances en l'énonçant.

Ainsi, nous remarquons que les extraits pris en charge par le déictique « je » ne dénoncent cette violence qu'implicitement. En revanche, lorsqu'elle explicite la violence dans son énonciation, elle renvoie son dire aux deux autres déictiques « nous » et « on » qui prennent en charge ces énoncés.

Donc, nous déduisons qu'elle se partage la responsabilité de témoigner la violence avec d'autres instances représentées à travers les déictiques « nous » et « on ». Ces instances ne sont que les personnes co-énonciatrices (les destinataires).

En ce qui concerne la paratopie de Yasmina Khadra, nous soutenons que c'est une paratopie familiale. Elle est définie par D. Maingueneau ainsi :

« La paratopie d'identité familiale : enfants abandonnés, orphelins, bâtards... L'artiste doit renoncer à faire fructifier le patrimoine (sous la double forme du capital et de la généalogie), à être le fils de son père, pour tresser des mots sans cesse menacés d'être vains. Il prétend s'innocenter en se conférant une filiation d'un autre ordre, en devenant fils de ses œuvres. Sa légitimité, il entend ainsi la tirer non de son patronyme mais de son pseudonyme, de ce qu'il écrit, et non de son inscription dans le réseau patrimonial. » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 28)

A travers cette paratopie, l'écrivain va adopter toute cause et tout idéal. Yasmina Khadra à travers son discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* » défend plusieurs causes entre autres, la nécessité de dénoncer la violence terroriste.

A travers ce discours, l'écrivain prend en charge de dire la violence avec tous les déictiques de personnes. Le nombre des extraits pris en charge par le déictique « je » qui disent la violence sont plus nombreux que ceux pris en charge par les deux autres déictiques « nous et « on ».

Le recours à l'implicite dans ces extraits est moins prononcé que ce soit dans les extraits pris en charge par le déictique « je » que les autres énoncés. La raison est à notre sens due à la paratopie singulière de l'écrivain Yasmina Khadra, cette dernière le pousse à adopter cette position de défenseur d'idéaux et à s'afficher comme tel à travers ses énonciations.

5.2 Analyse comparative de la représentation discursive de la violence ; les verbes, les adjectifs et les compléments du nom axiologiques :

Tableau 20 : Tableau comparatif des énoncés comportant des modalisateurs dans les deux corpus

Déictiques personnels	Adjectifs axiologiques	verbes	Compléments du nom axiologiques
Je corpus 01	06	06	05
Je corpus 02	31	60	16
Nous corpus 01	13	23	15
Nous corpus 02	06	07	06
On corpus 01	03	15	01
On corpus 02	17	18	07

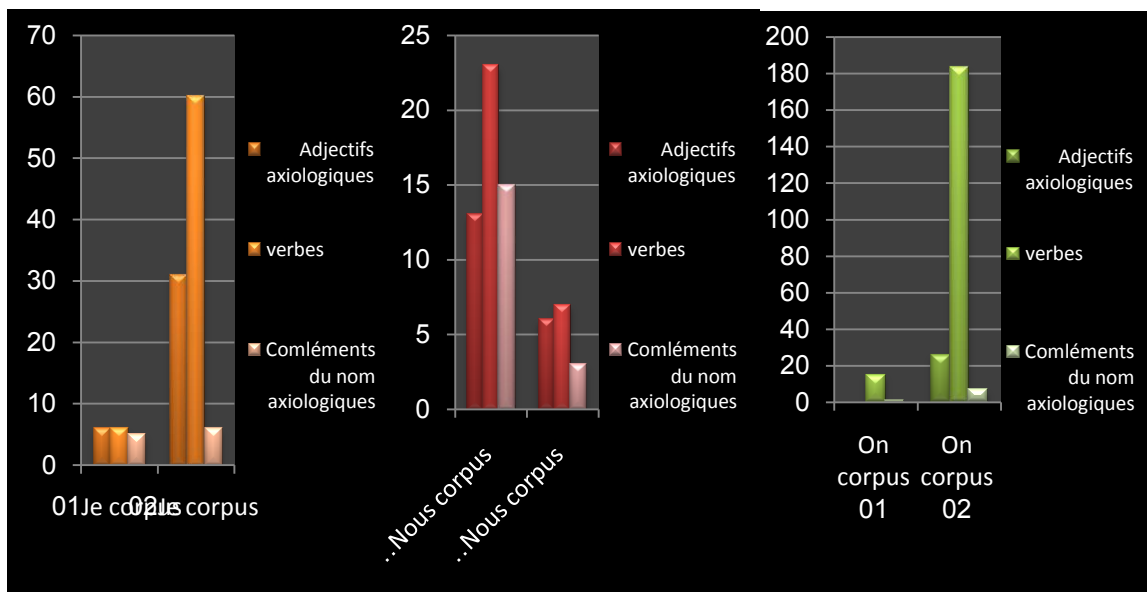


Figure 10 : Comparatif des énoncés comportant des modalisateurs dans les deux corpus

Nous avons constaté, comme c'est précisé dans les deux tableaux ci-dessus, que :

- a) Sur l'ensemble des (12) extraits qui disent la violence terroriste dans le discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem avec le déictique « je » nous avons relevé (6) extraits seulement qui contiennent un verbe axiologique ou plus ou un adjectif axiologique ou plus ou un complément

du nom axiologique ou plus. Dans ces extraits nous avons relevé (6) verbes axiologiques dépréciatifs, (6) adjectifs axiologiques dépréciatifs et (5) compléments du nom axiologiques dépréciatifs.

En revanche, dans le discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra, nous avons remarqué que sur l'ensemble des (19) extraits qui disent la violence terroriste avec le déictique « je », la totalité contenaient un ou plusieurs verbes, adjectifs, ou compléments du nom axiologiques. Nous avons pu relever (60) verbes axiologiques, (31) adjectifs axiologiques et (16) compléments du nom axiologiques avec le seul déictique « je ».

b) En ce qui concerne les (19) extraits pris en charge par le déictique « nous » dans le roman de Malika Mokaddem, (14) seulement contiennent des modalisateurs axiologiques. Nous avons relevé ainsi, (23) verbes axiologiques, (13) adjectifs axiologiques et (15) compléments du nom axiologiques dépréciatifs.

Par contre, dans le roman de Yasmina Khadra, tous les extraits qui disent la violence avec le déictique « nous » comportaient un ou plusieurs verbes, adjectifs ou compléments du nom. Nous avons relevé (7) verbes axiologiques dépréciatifs, (6) adjectifs axiologiques dépréciatifs et (6) compléments du nom axiologiques dépréciatifs.

c) Sur l'ensemble des extraits qui disent la violence terroriste dans le roman de Malika Mokaddem avec le déictique « on » et qui est du nombre de (14) extraits. Douze (12) extraits comportent un ou plusieurs verbes, adjectifs ou complément du nom axiologiques. Par contre, dans le roman de Yasmina Khadra les (7) extraits comportaient tous, un ou plusieurs verbes, adjectifs ou compléments du nom axiologiques. Nous avons relevé ainsi, (18) verbes axiologiques dépréciatifs, (17) adjectifs axiologiques dépréciatifs et (7) compléments du nom axiologiques dépréciatifs.

5.2.1 Synthèse (2)

Nous avons pu relever dans les extraits qui disent la violence dans le discours de Malika Mokaddem un nombre d'adjectifs, de verbes et de compléments du nom axiologiques dépréciatifs inférieur à ceux que nous avons pu relever dans les extraits qui disent la violence terroriste dans le discours de Yasmina Khadra. Alors que, pratiquement tous les extraits qui disent la violence dans le discours de Yasmina Khadra contenaient au moins deux à trois marqueurs de modalités différents, la moitié des extraits qui énoncent la violence dans le discours de Malika Mokaddem ne contenaient pas de marqueurs de modalité.

Nous allouons cette nette différence à la paratopie distinctive de chaque écrivain qui détermine cette mise en mots, dans la mesure où, il paraît clair que les potentiels paratopiques de l'exclue et de la nomade propres à l'écrivaine Malika Mokaddem rendent son énonciation dépourvue de modalisateurs axiologiques dépréciatifs conséquents, pour la raison que, son implication dans le témoignage de la violence en Algérie lui est de moindre intérêt, puisqu'elle se considère comme exclue et comme nomade d'où, aucun port d'attache ne la relie à un lieu ni à un groupe. Elle a fait rupture avec ses liens, elle s'est bardée de lectures, elle est devenue une entité singulière. Elle est maintenant une interdite : « *Rupture, soudain je comprends à quel point ce mot me convient. Me définit depuis toujours ...* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 75/76)

« *L'école, seule échappée. Apprendre la langue de l'autre, premiers pas vers la singularité. Vers une solitude de plus en plus profonde.* » (Mokaddem Malika, 1996, p. 29)

Par contre, la paratopie familiale qui distingue l'écrivain Yasmina Khadra le rend plus disposé à dénoncer cette violence terroriste avec les modalisateurs axiologiques dépréciatifs les plus adéquats à son énonciation, emprunte de sa paratopie familiale qui le pousse à adopter tout idéal et toute cause qu'il considère comme juste. Cette paratopie familiale, rappelons-le encore, oblige l'écrivain à chercher sa légitimité à travers ce qu'il (écrit), ce qu'il énonce. Il est de ce fait, le fils dévoué de ces œuvres.

5.3 Analyse comparative de la représentation discursive de la violence : les substantifs axiologiques et non axiologiques :

Nous allons à présent, faire une étude comparative des substantifs qui aura pour but de voir le degré d’implication à dénoncer la violence terroriste chez chacun des deux écrivains. Nous présentons ci-dessous les deux grilles que nous avons confectionnées ultérieurement dans lesquelles sont classés les substantifs :

Tableau 21 : qui sont les terroristes ?

A la question : Qui sont les terroristes ?						
	Nationalité	Citoyenneté	Sexe	Parti politique et groupes armés	Catégorie sociale	autres
1^{er} corpus	x	X	Masculins	FIS	-Les Hitistes- les activistes, - Islamistes - les conservateurs -Les lâches -Les volages -Les analphabètes	
2^e corpus	Algérienne	citoyens	Masculins et féminins	FIS- AIS - MIA – GIA- Hijra-wa Takfir - Groupe de	- De jeunes imams - Chauffeur de taxi - Artiste -Des étudiants -Des fils de bourgeois	

Tableau 22 : qui sont les victimes ?

A la question : Qui sont les victimes ?						
	Nationalité	Citoyenneté	Sexe	Parti politique ou groupes armés	Catégorie sociale	autres
1 ^{er} corpus	Algérienne	Citoyens	Femmes	1- Les démocrates	2- Les têtes 3- Pensantes 4- Les intellos 5- Les orateurs. 6- les pauvres gens	- Pieds noirs Etrangers -Des hôtes
2 ^e corpus	Algérienne	citoyens	Femmes et hommes	-Un magistrat -Des forces de sécurité -Les CRS - L'autoritéjuridictionnelle - Le politicien -Les gendarmes	- Les conducteurs - Une prostituée Les paysans - Les tribus	

Dans les deux discours romanesques, « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra, nous avons constaté ce qui suit ;

a- *A la question qui sont les terroristes ?, et par quels substantifs dépréciatifs sont-ils désignés ?*, nous avons relevé plusieurs points de dissemblance et d'autres de ressemblance.

Ce qui nous a interpellé sont les points de dissemblance que nous avons relevés dans la colonne « qui sont les terroristes ? » de notre troisième grille d'analyse (p ; 282/283) et qui expliquent la divergence de la mise en mots de cette violence terroriste dans les deux corpus. Nous imputons cette différence de dire à la paratopie singulière de chaque écrivain.

Les points de ressemblance de « qui sont les terroristes ? » dans les deux discours (corpus) littéraires :

➤ L'écrivain du discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » ainsi que l'écrivain du deuxième discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* », Yasmina Khadra sont d'accord à dire que les terroristes sont « les Islamistes ».

A ce constat nous soulignons que le mot « Islamiste » était un substantif neutre avant la décennie noire et il s'est métamorphosé pendant et après cette période en un substantif à connotation péjorative ou dépréciative.

➤ Dans les deux discours, le « FIS » est associé aux terroristes.

Les points de dissemblance sont :

➤ L'écrivaine du discours « *Des rêves et des assassins* » ne mentionne pas la nationalité des terroristes ni, s'ils sont des citoyens par contre, l'écrivain du discours « *A quoi rêvent les loups ?* » dit qu'ils sont des Algériens et qu'ils sont des citoyens.

➤ Malika Mokaddem impute le terrorisme à la gente masculine (homme, pères, frères, mecs, hitistes) tandis que Yasmina Khadra associe ce phénomène aux deux sexes.

➤ L'auteur du discours « *Des rêves et des assassins* » associe le terrorisme à l'analphabétisme tandis que l'auteur du discours « *A quoi rêvent les loups ?* » n'exonère aucune catégorie sociale, du chauffeur de taxi à l'étudiant au fils de bourgeois instruit, de l'Imam à l'Artiste.

➤ L'auteur du discours « *Des rêves et des assassins* » ne mentionne que le parti Islamiste FIS comme terroriste tandis que l'auteur du discours « *A quoi rêvent les loups ?* » rajoute toutes les autres fractions terroristes, MIA, GIA, Hijra Wa takfir, compagnants de Said Makhloufi , Disciples de Chéboutti, Salafistes, Afghans, Iraniens.

➤ Malika Mokaddem n'hésite pas de jumeler les deux extrêmes du pôle opposé aux terroristes à ces derniers, à savoir, les activistes et les conservateurs tandis que Yasmina Khadra fait la part des choses à travers son dire. Il distingue bien entre pôle des terroristes et celui des opposants.

Il est à noter que les substantifs axiologiques dépréciatifs qui désignent les terroristes dans les deux discours littéraires sont pratiquement pareils et d'un nombre un peu plus grand dans le discours « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra. Nous comptons (27) substantifs dans le roman « *A quoi rêvent les loups ?* » contre (18) pour le second roman.

b- *A la question qui sont les victimes ? et par quels substantifs sont-ils désignés ?* nous avons relevé, là aussi, une nette différence entre le dit des deux énonciateurs.

Les dissemblances sont :

➤ L'auteur du discours « *Des rêves et des assassins* » considère dans la totale partie de son discours, à l'exception d'un seul énoncé, que ce sont les femmes (mères, adolescentes, fillettes, gamines, des enfants) qui sont les victimes du terrorisme. Tandis que l'auteur du discours « *A quoi rêvent les loups ?* » considère que le terrorisme ne fait pas de distinction entre sexes (les femmes, les hommes, les enfants, les pères, les frères, les jeunes, les vieux).

➤ Malika Mokaddem mentionne les étrangers comme victimes du terrorisme dans plusieurs extraits(pieds noirs, étrangers, hôtes) tandis que Yasmina Khadra ne les évoque pas.

➤ L'auteur du discours « *Des rêves et des assassins* » ne mentionne pas les forces de sécurité comme victimes de la violence terroriste tandis que l'auteur du discours « *A quoi rêvent les loups ?* » les mentionne dans plusieurs extraits (les CRS, les gendarmes, les forces de sécurité).

➤ Malika Mokaddem ne mentionne que la frange sociale des élites (têtes pensantes, les intellos, les orateurs) comme victimes, tandis que Yasmina Khadra considère que les victimes du terrorisme sont issus de toutes les classes sociales (les politiciens, les paysans, les hommes d'affaires, les filles dévoilées, les ivrognes, un magistrat, une prostituée).

5.3.1 Synthèse (3)

En analysant les substantifs nous nous sommes rendu compte de la différence manifeste entre la mise en mots de la violence terroriste dans le discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra. Nous soutenons que cette différence est due à la paratopie distinctive de chaque écrivain.

Ainsi, nous avons pu constater que l'auteur du discours romanesque « *Des rêves et des assassins* » (M. MOKADDEM) à la différence de l'auteur du discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* », (Y. KHADRA) prône dans sa mise en mots de la violence terroriste une dénonciation sélective de cette violence qui n'a touché, à ses yeux, que les femmes, les étrangers et une partie d'intellectuels et de têtes pensantes, chose qui ne reflète que partiellement la réalité.

A l'opposé, nous avons pu constater que l'auteur du discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* » dans son discours ne fait pas de distinction entre les victimes de cette violence. Il dénonce ainsi par ses dires, la violence qu'a subi tout un peuple, toutes catégories sociales confondues.

La raison de cette différence nous la louons à la paratopie singulière de chaque écrivain puisque, comme nous le soutenons, l'écrivain qui énonce depuis sa paratopie sociale de l'exclue et de sa paratopie du nomade n'entrevoit la violence terroriste qu'à travers ses potentiels paratopiques. Ces mêmes potentiels le privent de voir la violence hors des frontières que son potentiel les lui a fixées. Ceci dit, un exclu et un nomade ne peut qu'exclure ceux qui étaient, à ses yeux, la cause de son exclusion. Il ne pourrait et ne saurait dire qu'eux aussi pouvaient être victimes de la violence, aussi abominable qu'elle l'est, la violence terroriste !!

De l'autre côté, l'auteur du discours romanesque « *A quoi rêvent les loups ?* », de par son potentiel paratopique familial, s'est dressé à travers son énonciation contre cette violence terroriste. Il a ainsi, su témoigner de l'horreur qu'a subi tout un peuple.

Nous soutenons que la paratopie familiale lui était d'un grand secours pour dire cette violence, surtout lorsque nous prenons en considération que le détenteur de cette potentialité (familiale) a tendance, comme l'explique D. Maingueneau, à se désister de sa filiation patrimoniale pour en adopter une autre à travers son discours littéraire qui va légitimer son statut d'écrivain : « *Sa légitimité, il entend ainsi la tirer non de son patronyme mais de son pseudonyme, de ce qu'il écrit, et non de son inscription dans le réseau patrimonial.* » (Maingueneau Dominique, 2016, p. 28)

6. Synthèse des analyses

L'analyse que nous venons d'effectuer sur nos deux corpus, nous a permis de répondre aux questions que nous nous sommes posées dans notre problématique. De l'ordre de, si la paratopie a une influence manifeste sur la mise en mots de la violence terroriste dans les discours romanesques des deux auteurs ? En essayant de voir les types de paratopies qui influencent cette mise en mots.

Les résultats obtenus après analyses des corpus nous permettent d'affirmer que les deux paratopies ont eu une influence manifeste dans la représentation de la violence dans les deux discours romanesques. Cette représentation négative de la violence terroriste est différente chez les deux auteurs et nous allons expliciter les raisons paratopiques de cette différence.

La paratopie propre à Malika Mokaddem qui s'est dégagée de notre analyse et du corpus et de la biographie de l'écrivaine, est une paratopie double ; c'est une paratopie sociale, celle de l'exclue. et, une paratopie spatiale, celle de la nomade.

Ces deux paratopies réunies ont eu une influence sur la mise en mots de la violence dans le discours de Malika Mokaddem. En effet, la mise en mots de la violence terroriste s'est caractérisée par une dénonciation réitérante, sélective et terne dans l'ensemble des extraits que nous avons pu relever. Nous avons constaté que l'écrivaine n'explicitait la dénonciation de la violence que par l'intermédiaire des deux déictiques « nous » et « on » par contre, elle s'interdisait cette dénonciation explicite lorsqu'il s'agissait du déictique « je ». Les modalisateurs que l'auteure a utilisés pour dénoncer la violence terroriste ne couvraient pas l'ensemble des extraits. Les substantifs rendaient compte de la représentation que se faisait l'écrivaine et des terroristes et des victimes. Nous avons constaté que cette dénonciation via ces substantifs s'est caractérisée par une sélectivité et une hiérarchisation de la souffrance. L'auteure dénonce en premier lieu les atrocités commises à l'encontre des étrangers suivies de celles, qu'ont subies les femmes cultivées et en dernier lieu celles, commises contre les

enfants et les intellectuels. Les terroristes sont, dans l'ensemble des extraits, des hommes.

En ce qui concerne la paratopie de Yasmina Khadra, nous soutenons que c'est une paratopie familiale. Cette paratopie a permis à Yasmina Khadra de dénoncer en force la violence terroriste. La mise en mots de la violence terroriste dans le discours littéraire de l'écrivain était claire, ferme, tranchée et catégorique. Les extraits que nous avons pu relever explicitaient la dénonciation de la violence au moyen de tous les déictiques, en particulier le déictique « je ». L'écrivain assume, de ce fait, son dire. Les modalisateurs axiologiques dépréciatifs utilisés par l'auteur couvraient l'ensemble des extraits qui témoignaient de la violence terroriste. Les substantifs rendaient compte de la représentation de la violence chez l'écrivain Yasmina Khadra. En effet, nous avons constaté que cette dénonciation via les substantifs était impartiale. L'auteur dénonce sans discrimination, les atrocités qu'a subies tout un peuple dans toutes ses composantes, femmes, enfants, hommes, vieilles et vieux. Il n'oublie pas de visiter à travers sa dénonciation les différentes classes sociales en témoignant leur souffrance et leur désarroi. Les terroristes sont composés d'hommes et de femmes issus également de différentes classes sociales.

Pour conclure nous avançons que, l'étude comparative que nous avons menée sur nos deux corpus littéraires a appuyé nos hypothèses vis-à-vis de la paratopie.

Nous soutenons à présent le postulat que la paratopie est le moteur et le produit de la production littéraire et c'est elle qui détermine l'énonciation singulière de chaque écrivain.

L'analyse que nous avons entreprise sur nos deux corpus a démontré que la paratopie était indispensable à l'interprétation des énoncés qui disaient la violence terroriste dans la mesure où, sans elle, il nous serait pratiquement inenvisageable de comprendre les raisons qui ont poussé tel ou telle écrivain à la dénoncer de cette manière.

Comprendre pourquoi un tel écrivain ne voit dans la violence terroriste qui a secoué toute une population, tout un pays, que la manifestation de la violence

envers les femmes et les étrangers et à un degré moindre envers les intellectuels, est une chose palpable mais, pouvoir la saisir, la circonscrire puis l'interpréter, dans un discours littéraire par les outils que nous proposaient l'Analyse du discours antérieurs à ce nouveau concept appelé « paratopie », était une perspective incomplète. De l'autre côté, comprendre les raisons qui ont mené un tel écrivain à être intransigeant dans sa dénonciation de la violence terroriste sans passer par une analyse paratopique, serait à nos yeux, une entreprise d'interprétation inachevée.

De là, nous déduisons que le processus de création d'une œuvre est fondé sur une relation de déterminisme entre paratopie de l'écrivain d'un côté et mise en mots de l'autre. L'écrivain ne se représente un quelconque objet qu'à travers sa paratopie singulière qui détermine sa mise en mots de cet objet.

Conclusion générale

Le travail de thèse que nous avons entrepris consistait en l'analyse comparative de corpus constitués de deux discours littéraires, de deux auteurs algériens sur un même thème, la violence terroriste en Algérie pendant la décennie noire. Ce travail présente la particularité d'exploiter dans son analyse un nouveau concept adopté par D. Maingueneau, appelé « Paratopie ». Nous avons, dès le départ, soutenu que ce concept apporte à l'analyse du discours littéraire une nouvelle dynamique d'analyse et d'interprétation, surtout lorsque nous prenons en considération qu'un tel concept, associe la biographie de l'écrivain au processus d'énonciation du discours littéraire.

En effet, les résultats que nous avons obtenus ont su répondre à nos questionnements avancés dans notre problématique, de l'ordre de : Est-ce que la paratopie de l'écrivain a une influence manifeste sur la mise en mots de la violence dans les deux discours littéraires ? **si oui**, quelle en serait la relation entre elle et la mise en mots de la violence ? et quelle sont les types de paratopies adoptés par ces écrivains pour cette mise en mots de la violence ?

Ceci dit, le choix de nos deux discours littéraires n'était pas un choix anodin, il repose sur les critères suivants : ce sont deux discours produits dans le même contexte, écrits dans la même langue, le français et inscrits dans le même genre littéraire, le roman. Le choix des auteurs aussi reposait sur des critères qui les réunissaient d'une part et qui les distinguaient de l'autre ; ce sont deux écrivains nés dans le même espace géographique et culturel celui de la ville de Knadsa (Béchar), ils ont presque le même âge (nés aux années 1950) d'où, ils ont vécu les deux périodes (poste coloniale et l'indépendance) et ils ont côtoyé les deux cultures française et algérienne. Ils écrivent dans la même langue mais, ce qui les distingue est, qu'ils sont de sexe différent et leur ascension sociale est différente (l'un est soldat, l'autre est médecin). Ces différents éléments, que nous venons de citer, sont d'une importance capitale à notre analyse de la paratopie de ces deux

écrivains dans la mesure où, ils nous aident à dessiner leur biographie personnelle.

Aussi, notre premier objectif consistait à déterminer la paratopie distinctive de chaque écrivain et cela, en nous basant, d'un côté, sur la biographie personnelle de chaque auteur dont nous avons énuméré, plus haut, ses principaux axes. De l'autre, en essayant de relever les déictiques paratopiques dans les discours romanesques choisis (les deux corpus). Le but étant, de répondre à notre question avancée dans notre problématique ; Quelle est le type de paratopie qui permet la mise en mot de la violence par chaque écrivain ?

Cette analyse nous a permis de distinguer la paratopie de chaque écrivain. Ainsi, la paratopie qui caractérise M. MOKADDEM que nous avons pu cerner, est la paratopie sociale celle de l'exclue et la paratopie spatiale celle de la nomade. En effet, MOKADDEM a vécu une enfance trouble qui s'est caractérisée par une ségrégation de la part de ses parents entre elle et ses frères d'un côté et d'une rébellion qui s'est manifestée depuis son tout jeune âge contre toute tradition réductrice. L'influence qu'avait sur elle l'école et la lecture, comme nous l'avons démontré, n'a fait que creuser encore cet écart. Reniant ces traditions et reniée par les siens ; exilée, elle va choisir le départ, le déplacement et l'exil.. C'est d'ailleurs, elle-même qui s'est définie comme, une nomade et une exilée.

De l'autre côté, la paratopie qui caractérise Y. KHADRA et que nous avons pu relever en nous basant sur sa biographie et les déictiques paratopiques existants dans son discours littéraire. La paratopie qui le caractérise est la paratopie familiale. Une paratopie qui puise ses origines dans l'enfance de ce dernier où il s'est vu placé depuis sa tendre enfance loin de chez lui, dans l'école militaire des cadets, chose qu'a vécu KHADRA comme un abandon.

Notre deuxième objectif consistait à relever les énoncés qui disaient la violence terroriste dans les deux discours littéraires corpus, dans le but de repérer l'impact de la paratopie sur la mise en mots de la violence par chacun des auteurs. Pour ce faire, nous avons convoqué les deux approches, énonciative et pragmatique pour interpréter les énoncés de discours.

L'étude que nous avons menée a en effet permis l'analyse des énoncés relatant la violence terroriste selon les outils d'analyses propres à ces deux théories et nous a aidé à apporter des réponses aux questions que nous nous sommes posées dans notre problématique.

Ainsi, la première hypothèse que nous avons formulée relative à la question, est-ce que la paratopie de l'écrivain a une influence manifeste sur la mise en mots de la violence dans les deux discours littéraires ?, nous a permis de constater que la mise en mots de la violence terroriste dans le discours de Malika Mokaddem se distingue par une énonciation prise en charge essentiellement par les deux déictiques de personne « nous » et « on », le déictique « je », comme nous l'avons constaté ne représente que 27% de l'ensemble des énoncés qui disent cette violence terroriste.

D'un autre côté, les modalisateurs axiologiques (adjectifs, verbes, compléments du nom) dépréciatifs que nous considérons indispensables à toute énonciation qui a pour objectif de dénoncer ou de témoigner la violence terroriste ne se manifestent que dans une partie des énoncés qui disent la violence (le tiers) et d'un nombre assez petit, soit un modalisateur pour chaque énoncé.

Aussi, nous avons pu relever que, les substantifs rendent compte d'une sélectivité de la part de l'auteur dans cette mise en mots de la violence terroriste. Ainsi, nous avons pu constater que l'énonciateur ne relate que la violence envers une frange et une catégorie de la population (la frange féminine et la catégorie des intellectuels et les têtes pensantes). Aussi, il ne relate que la violence exercée par une frange et une catégorie de la population (la frange masculine et la catégorie des démunis et des illettrés).

Par contre, la mise en mots de la violence terroriste dans le discours littéraire de Yasmina Khadra s'est distinguée par les points suivants :

Les énoncés que nous avons analysés par les outils dont nous a dotés l'approche énonciative nous ont révélé que la prise en charge de la majorité de ces énoncés qui disent la violence est assurée par le déictique de personne « je », tandis que, les deux autres déictiques de personnes « nous » et « on » jumelés s'étaient chargés du tiers des énoncés restants. Nous avons pu constater que les

modalisateurs axiologiques sont présents dans pratiquement tous les énoncés qui disent cette violence terroriste et d'un nombre consistant.

Les substantifs nous ont permis de nous rendre compte du niveau d'adéquation de ce discours (discours fictif relatant une réalité et cette réalité). Ainsi, les substantifs que nous avons relevés qui désignent les victimes, les désignent appartenant à toutes les catégories sociales et aux deux sexes. Nous en déduisons que l'énonciateur de ce discours ne fait pas de distinction entre victimes de ce terrorisme. Plus encore, les victimes et les bourreaux sont considérés comme Algériens et citoyens, chose que nous n'avons pas pu relever dans le premier discours celui de Malika Mokaddem.

L'analyse pragmatique nous a permis d'apporter plus d'éclaircissements sur la mise en mots de la violence dans ces deux discours littéraires. Nous avons adopté pour ce faire, la théorie de l'implicite car nous avons considéré qu'elle était la plus à même de nous apporter les réponses escomptées à nos questionnements vis-à-vis de ce que nous avons pu relever dans l'analyse précédente (analyse selon l'approche énonciative).

Nous avons constaté, dans le discours de Malika MOKADDDEM, que les énoncés qui disent la violence terroriste avec le déictique de personne « je » sont pour leur majorité des énoncés qui la disent en usant du procédé implicite, que ce soit par le biais d'un sous-entendu ou d'un présupposé. En revanche, ceux qui la disent avec les deux autres déictiques de personne « nous » et « on » sont pour leur majorité, des énoncés explicites. Ce qui nous a poussé à avancer l'hypothèse que, l'énonciateur de ce discours relatant la violence terroriste essaye par le biais de cette technique de se mettre en retrait par rapport à cette énonciation de la violence, comme s'il ne voulait pas s'impliquer directement dans cette dénonciation sachant que le « nous » comme le stipule D. Maingueneau « *c'est avant tout « moi avec toi » ou « moi avec lui » il n y a pas réellement multiplication des « je » mais extension, illimitation* »(Dominique, L'énonciation en linguistique française, 1999, p. 22/23)

De l'autre côté, la mise en mots de la violence terroriste dans le discours littéraire de Yasmina Khadra était plus explicite. En effet, nous avons constaté que la majorité des énoncés qui disent la violence terroriste avec le déictique « je » les disaient explicitement. Les autres énoncés pris en charge par les déictiques de personne « nous » et « on » présentaient des résultats avoisinants. Ce qui nous a poussé à avancer l'idée que l'énonciateur de ce discours assumait sa mise en mots de la violence et cela en la témoignant explicitement avec le déictique « je » dans les énoncés qui disent cette violence terroriste.

L'analyse de la paratopie des deux écrivains nous a été d'une très grande utilité pour pouvoir comprendre cette énonciation particulière qui a distingué chacun de nos deux écrivains lorsqu'ils ont essayé à travers leurs discours respectifs de témoigner et de dénoncer cette violence terroriste. Elle nous a permis surtout, de confirmer nos hypothèses relatives aux deux dernières questions de notre problématique et qui sont : quelle en serait la relation entre la paratopie et la mise en mots de la violence ? et, quelles sont les types de paratopies adoptés par ces écrivains pour cette mise en mots de la violence ?

Ainsi, nous avons pu constater que les paratopies (sociale et nomade) qui distinguent l'écrivain Malika Mokaddem et que nous avons pu déceler et à travers les indices (déictiques) paratopiques relevés de son discours littéraire et de sa biographie ont été à l'origine de son énonciation discursive qui s'est caractérisée par un discours sur la violence terroriste en Algérie, pas totalement assumé par son énonciateur puisque la majorité des énoncés que nous avons relevés et qui disaient cette violence étaient relégués par les deux déictiques de personnes « nous » et « on ». D'un autre côté, les quelques énoncés qui étaient pris en charge par le déictique de personne « je » ne disent la violence qu'implicitement.

Nous soulignons là encore que, l'énonciation par procédé implicite est une technique qu'utilise l'énonciateur pour se défaire d'une quelconque responsabilité de dire. En outre, l'analyse des substantifs nous a informé sur la sélectivité de l'énonciateur lorsqu'il disait cette violence terroriste. Ainsi, à la question qui étaient les victimes du terrorisme ?, l'ensemble des énoncés sauf

un, témoignaient que c'était les femmes d'abord puis les étrangers et à la question qui étaient les terroristes ?, nous n'étions pas étonnés de la réponse qui était, les hommes.

Les paratopies (social et nomade) de l'auteur nous ont permis d'avancer une explication aux raisons de cette mise en mots de la violence terroriste. En effet, la paratopie sociale est celle qui distingue « *les exclus d'une société, d'un groupe, d'une région,...* » (Maingueneau Dominique, 2004, pp. 71-72) comme l'explique D. Maingueneau. Le discours que nous avons analysé présentait cette particularité d'être un discours d'exclusion comme si, l'énonciateur, à travers son énonciation, essayait non pas de rejeter son statut mais de le confirmer. Associé à la paratopie de la nomade (spatiale), l'énonciateur va encore plus renforcer ce statut : « *La paratopie spatiale est celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis pas à ma place : l'exilé, le nomade, le parasite, l'ermite...* » . En effet, la paratopie de la nomade fait que l'énonciateur n'éprouve aucun lien avec le lieu, la terre. Ce qui s'est reflété dans ses énoncés. Ainsi, de l'ensemble des énoncés qui disaient la violence, nous n'en avons pu relever que quatre substantifs de lieu.

L'analyse du deuxième corpus, « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra présentait une différente mise en mots de la violence terroriste en Algérie. En effet, la paratopie familiale (d'identité) qui distinguait l'auteur dans son énonciation littéraire et que nous avons là aussi décelée grâce aux déictiques paratopiques que nous avons pu relever dans son discours littéraire et grâce à sa biographie, nous a été d'une précieuse aide quant à l'interprétation des données recueillies après analyse.

La paratopie familiale qui distingue Y. KHADRA le pousse à être le fils de ses paroles, à être le défenseur des causes qu'il estime, justes. Il essaie de fructifier à travers son discours un patrimoine autre que génétique : « *L'artiste doit renoncer à faire fructifier le patrimoine (sous la double forme du capital et de la*

généalogie), à être le fils de son père, pour tresser des mots sans cesse menacés d'être vains. »(Maingueneau Dominique, 2016, p. 29)

Nous nous sommes aperçus que l'ensemble des énoncés que nous avons relevés qui disaient la violence était pris en charge par le déictique de personne « je ». Le recours à l'implicite n'est que partiel car, de l'ensemble de ces énoncés, seul le tiers ont implicite la violence terroriste. L'analyse des modalisateurs axiologiques a démontré que pratiquement tous les énoncés usaient de modalisateurs axiologiques dépréciatifs, ce qui explique l'implication de l'énonciateur dans ses dires.

La paratopie de l'écrivain nous a aidé à démontrer le lien qui l'unit à la mise en mots de la violence terroriste. Cette analyse a pu ainsi valider notre deuxième hypothèse et a démontré qu'il y a bel et bien un lien de déterminisme entre la paratopie de l'écrivain et sa mise en mots de la violence. Nous avons aussi pu déterminer les types de paratopies, propres à chaque écrivain, qui sont à l'origine de leur mise en mots de la violence terroriste singulière.

Cela étant dit, tout le travail d'analyse que nous avons mené s'est basé sur quatre grilles que nous avons confectionnées à cette intention, la première nous l'avons consacrée à l'analyse des déictiques paratopiques dans un objectif de relever le(s) type(s) de paratopie(s) propre(s) à chaque écrivain. Les deux autres grilles nous les avons jumelées de façon à pouvoir à la fois analyser, les occurrences des déictiques, les modalisateurs et l'implicite. La dernière grille nous l'avons consacrée aux substantifs.

Le thème de la violence terroriste que nous avons choisi, rappelons-le, est toujours d'actualité bien qu'il parait dans l'espace géographique et historique algérien comme dépassé. Pour cette raison, nous avons souhaité commencer notre travail de recherche par un premier chapitre que nous avons consacré à notre objet de recherche qui est « la violence terroriste ». pour ce faire, nous avons jugé nécessaire de cerner, d'abord, le concept de « violence » et d'essayer de le définir, d'énumérer ses différentes formes, ses types, ses facteurs, ses

causes et ses conséquences. afin de tresser les liens qui unissent ce concept à « la violence terroriste ».

Le deuxième chapitre nous l'avons consacré à la violence terroriste dans le contexte algérien. Dans cette partie du travail , nous avons essayé de parcourir l'historique de la violence en Algérie et ce, depuis la création de ce pays vers 1695 en passant par l'occupation française et ottomane, la période postcoloniale en arrivant aux années 1990/2000 surnommées « la décennie noire ».

Nous terminons notre réflexion par une proposition qui, nous estimons, va enrichir l'Analyse du discours littéraire. En adoptant ce nouveau concept, proposé par Dominique Maingueneau, appelé « Paratopie », l'Analyse du Discours Littéraire élargit son champ d'investigations et ouvre de cette façon cette discipline sur de nouveaux horizons. Dans cette perspective nous souhaitons, à l'avenir, exploiter ce concept (la paratopie) sur des corpus autres que romanesques, c'est-à-dire, investir la poésie, le théâtre, ets. Pour voir s'il y a toujours, de manière récurrente, impact de la paratopie sur l'énonciation du genre discursif choisi.

Bibliographie et webographie

Ouvrages théoriques :

- ADAM, Jean-Michel. *Eléments de linguistiques textuelles : Théorie et pratique de l'analyse textuelle*, Paris : MARDAGA, 1990.
- ADAM, Jean-Michel. *Linguistique textuelle : Des genres de discours aux textes*, Paris : Nathan, 1999.
- ADAM, Jean-Michel. *La linguistique textuelle : Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris : Armand Colin, 2005.
- AZOULAY, Vincent et BOUCHERON, Patrick. *Le mot qui tue*, Paris : Epoque Champ Vallon, 2012
- BAKHTINE, Michael. *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard, 1984.
- BLANCHET Philippe. *La pragmatique d'Austin et Gauffman*, Paris : Bertrand-Lacoste, 1995.
- BENVENISTE, Emile. *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris : Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, Emile. *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris : Gallimard, 1972.
- BOURDIEU, Pierre. *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard : 1991.
- CERVONI, Jean. *L'énonciation*, Paris : Presse universitaire de France, 1992.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique. *Dictionnaire d'analyse de discours*, Paris : Seuil, 2002.
- CHESNAIS, Jean-Jacques. *La violence et ses causes*, Suisse : UNESCO, 1984
- DOMENACH, Jean-Marie. *La violence et ses causes*, Paris : UNESCO, 1980.
- DUCROT, Oswald. *Les mots du discours*, Paris : Minuit, 1980.
- FISCHER, Dominique. *Ecrire l'urgence : Assia Djebar et Tahar Djaout*, Paris : L'Harmattan, 2008.
- GEORGE-ELIA, Sarfati. *Eléments d'analyse du discours*, Paris : Nathan, 1997.
- HABART, Michel. *Histoire d'un parjure*, Paris : Les éditions de Minuit, 1960.
- HAMON, Philippe. *Notes sur les notions de norme et de lisibilité en stylistique*, Paris : Persée, 1974.
- KHADRA, Yasmina. *A quoi rêvent les loups ?*, Paris : Grasset, 1999.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. L'énonciation : De la subjectivité dans le langage, Paris : Armand Colin, 2002.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. Les actes de langage dans le discours : Théories et fonctionnement, Paris : Armand Colin, 2005.
- LAFI, Nora. L'Empire ottoman en Afrique : **perspectives d'histoire** critique, revues.org, p.4.
- MAC GUCKIN, De Slane. Les prolégomènes : IBN Khaldoun, Paris : Paul Gautner, 1996.
- MAINGUENEAU, Dominique. Initiation aux méthodes de l'analyse de discours : Problèmes et perspectives, Paris : Hachette, 1976.
- MAINGUENEAU, Dominique. Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation, Paris : Armand Colin, 2004.
- MAINGUENEAU, Dominique. L'énonciation en linguistique française, Paris : Hachette, 1999.
- MAINGUENEAU, Dominique. Le contexte de l'œuvre littéraire : Énonciation, écrivain, société, Paris : Dunod, 1993.
- MAINGUENEAU, Dominique. Les termes clés de l'analyse du discours, Paris : Seuil, 1996.
- MAINGUENEAU, Dominique. L'analyse linguistique des textes littéraires, Paris : Armand Colin, 2005.
- MAINGUENEAU, Dominique. Linguistique pour le texte littéraire 4^e édition, Paris : Armand Colin, 2005.
- MAINGUENEAU, Dominique. Pragmatique pour le discours littéraire, Paris : Armand Colin, 2005.
- MAINGUENEAU, Dominique et RUTH Amossy. L'analyse du discours dans les études littéraires, Paris : Cerisy, 2004.
- MAINGUENEAU, Dominique et GILLES Philippe. Exercices de linguistique pour le texte littéraire, Paris : Armand Colin, 2005.
- MAINGUENEAU, Dominique. Trouver sa place dans le champ littéraire, Paris : L'Harmattan, 2016.
- MOESCHLER, Jacques et AUCHLIN, Antoine. Introduction à la linguistique contemporaine : 3^e édition, Paris : Armand Colin, 2006.

- MOKADDEM, Malika. Des rêves et des assassins, Paris : Grasset, 1995.
- MOREL, Jacques. Calendrier des crimes de la France outre-mer, Paris, Julliard, 2005.
- OUCHERIF, Lamia et COSTE Claude. L'invention d'une langue littéraire dans un milieu plurilingue, Alger : SocLes, 2013.
- PIRES, Jean-Jacques. Problèmes sociaux- Tome1 : Théories et méthodologies, Paris : 1997.
- PETIT LAROUSSE, Le petit Larousse illustré, Dictionnaire encyclopédique en couleurs, Montréal, Librairie Larousse (Canada) Limitée, 1992.
- ROULET, Eddy et FILLIETTAZ, Laurent et GROBET, Anne. Un model et un instrument d'analyse de l'organisation du discours, Bruxelles : Peter Lang, 2001.
- SABBAH, Hélène. Littérature. Textes et méthode, Paris : Hatier, 1993.
- STALONI, Yves. Les genres littéraires 2^e édition, Paris : Armand Colin, 2008.
- TODOROV, Tristan. Mikhaïl Bakhtine : Le principe dialogique. Paris : Seuil, 1981.

Webographie

A

- Algérie, Données historiques et conséquences linguistiques, https://www.vitamedz.com/algerie-donnees-historiques-et-consequences-linguistiques/Articles_344_56464_0_1.html. Consulté le :15/04/2018.
- Analyse du discours - État de l'art et perspectives, Dominique Maingueneau, <http://doczz.fr/doc/3764997/analyse-du-discours---%C3%A9tat-de-l-art-et-perspectives>. Consulté le 24/12/2018.
- Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu. Formation et transformations d'un concept générateur. Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves ,<https://journals.openedition.org/contextes/5661>. Consulté le : 08/03/2018.

D

- Dans le Coran, la vie est sacrée. BENCHEIKH Soheib, le 01/08/2008 à 00:00 , https://www.la-croix.com/Archives/2008-08-01/Dans-le-Coran-la-vie-est-sacree.-_NP_-2008-08-01-325240. Consulté le : 19/08/2018.
- Des historiens revisitent l'histoire de la guerre de Libération nationale.Ils estiment nécessaire de clarifier certaines "questions".SADEK BELHOCINEPublié dans Le Midi Libre le 02 - 11 - 2013, <https://www.djazairess.com/fr/lemidi/1311020111>. Consulté le : 14/09/2017.
- Dissocier Coran et Terrorisme, M BENTAHAR,<https://blogs.mediapart.fr/m-bentahar/blog/170716/dissocier-coran-et-terrorisme>. Consulté le : 05/05/2018.

- Écritures d'urgence de femmes algériennes, Femmes du Maghreb. La création littéraire. Soumya Ammar Khodja. <https://journals.openedition.org/cli0/289>. Consulté le : 16/04/2018.

E

- Effet de réalité et effet de fiction Dans *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra , MAGISTER Filière : Sciences des textes littéraires , <https://bu.umc.edu.dz/theses/francais/DIA1015.pdf>, soutenu en, 2008. Consulté le : 16/02/2018.
- Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances, Fallou Mbow . 18 Jul 2011 , <http://www.theses.fr/2010PEST0010> . Consulté le 21/07/2017.

H

- Histoire et fiction dans *À quoi rêvent les loups ?* de Yasmina Khadra, Malha Assam, <http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:http://revue.ummo.dz/index.php/khitab/article/download/1641/1334>. Consulté le 6/03/2018.

I

- Il était une fois les Berbères, Gabriel Martinez-Gros dans collections 55 daté avril - juin 2012, <https://www.lhistoire.fr/il-%C3%A9tait-une-fois-les-berb%C3%A8res>. Consulté le : 07/11/2017.
- Il y a parmi nous beaucoup d'amalgamistes, LE BLOG DE L'IMAM ABDALLAH (FRANCE), 15 DÉCEMBRE 2015, Rédigé par imam Abdallah et publié depuis Overblog, <http://www.imamabdallah.com/2015/12/il-y-a-parmi-nous-beaucoup-d-amalgamistes.html>. Consulté le : 19/04/2017.

J

- J. L. Austin, *How to do things with words* [compte-rendu], Dopp Joseph, https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1962_num_60_68_5184_t1_0704_0000_2. Consulté le : 11/03/2017.

L

- L'analyse du discours et ses frontières Par *Dominique Maingueneau* Université Paris XII, France, <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/L-analyse-du-discours-et-ses-frontieres.pdf>. Consulté le : 17/06/2017.
- L'Empire ottoman en Afrique : perspectives d'histoire critique. **Nora Lafi**, <https://journals.openedition.org/chrhc/4505>. Consulté le 23/12/2018.
- L'INSCRIPTION DU LECTEUR DANS «À QUOI RÊVENT LES LOUPS » DE YASMINA KHADRA. **Magistère :Sciences des textes littéraires**. Aziza Benzid ,<http://thesis.univ-biskra.dz/3131/1/28.pdf>. Consulté le : 06/03/2017.
- *L'Algérie agricole - L'Algérie industrielle et commerçante - Les ports et la navigation de l'Algérie*. Mr Victor Démontès. Mrs Louis Millot, Marcel Morand, Frédéric Godin, Maurice Gaffiot, *L'œuvre législative de la France en Algérie* .LeuilliotPaul https://www.persee.fr/doc/ahess_0003-441x_1932_num_4_13_1502_t1_0108_0000_5. Consulté le : 17/08/2017.
- Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société Par Dominique Maingueneau, <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf>. Consulté le : 26/05/2017.
- Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société Par Dominique Maingueneau, <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Le-contexte-de-l'OL-1993.pdf>. Consulté le: 14/05/2018.
- Le discours sur l'Espace et le Temps dans l'œuvre de Malika Mokeddem. BELKHEIR GHARIRI, Khaldi, <https://fr.scribd.com/document/323069704/L->

[espace-ete-temps-dans-l-oeuvre-de-Malika-Mokeddem-pdf](#). Consulté le : 26/01/2017.

- Le mot qui tue? UNE HISTOIRE DES VIOLENCES INTELLECTUELLES DE L'ANTIQUITE A NOS JOURS. Patrick Boucheron, Vincent Azoulay. Éditeur:CHAMP VALLON (24/04/2009).<https://www.babelio.com/livres/Boucheron-Le-mot-qui-tue--Histoire-des-violences-intellectu/526362>. Consulté le : 07/08/2017.
- Le tabou du viol des femmes pendant la guerre d'Algérie commence à être levé ,décembre 2001, par la rédaction,<https://histoirecoloniale.net/le-tabou-du-viol-des-femmes.html>. Consulté le : 22/02/2018.
- Le Miroir Témoignage de 1833. Par HamdanKhodja ,<https://www.fichier-pdf.fr/2015/02/15/temoignage-de-1833-le-miroir-hamdan-khodja/>. Consulté le : 15/11/2018.
- LES ./ PROLÉGOMÈNES D'IBN KHALDOÛN TRADUITS EN FRANÇAIS ET COMMENTÉS PAR M. DE SLANE MEMBRE DE L'INSTITUT,https://www.algerie-ancienne.com/Mohamed_bentayeb/Prolegomenes_1.pdf. Consulté le :22/07/2017.
- L'explication de la parole du Très haut: «Allah accueille seulement le repentir de ceux qui font le mal par ignorance et qui aussitôt se repentent» (Coran,4:17), <https://islamqa.info/fr/answers/177990/l'explication-de-la-parole-du-tres-haut-allah-accueille-seulement-le-repentir-de-ceux-qui-font-le-mal-par-ignorance-et-qui-aussitot-se-repentent-coran417>. Consulté le 28/07/2017.

M

- Malika Mokaddem. Romancière, BENAOUA LEBDAÏ. *Vous naviguez entre Montpellier et l'Algérie. Comment vivez-vous cela*

?<https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/malika-mokaddem-romanciere-01-02-2007>. Consulté le : 12/01/2018.

- Méridides, <https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9ridides>. Consulté le : 25/10/2018.

N

NACIBE, Youcef. Anthropologiques de la violence. iremmo.org › wp-content › uploads › 2016/02 › 1109.nacib_.pd

P

- Paysages littéraires algériens des années 90 : Témoigner d'une tragédie ? Etudes littéraires maghrébines N°14, sous la direction de Charles BONN & Farida BOUALIT. <http://www.limag.com/Textes/PaysagesLitteraires90.pdf>. Consulté le : 01/01/2018.

S

- SOURATE 2, AL-BAQARAH (LA VACHE), 286 versets, *Post-hég. n° 8*, <http://www.islam-fr.com/coran/francais/sourate-2-al-baqara-la-vache.html>. Consulté le 16/03/2017.
- Sourate 4 du Saint Coran An-Nisa'a (Les femmes), سورة النساء, <https://coran.oumma.com/sourate/4>. Consulté le : 03/06/2017.

T

- Textes/Discours et Co(n)textes. Entretien avec Jean-Michel Adam, Bernard Combettes, Personne interrogée : Jean-Michel Adam, Bernard Combettes, Dominique Maingueneau, Sophie Moirand, Interviewer : Guy Achard-Bayle, 2006, https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2006_num_129_1_2094. Consulté le ; 12/01/2019.

V

- Violence. Organisation mondiale de la santé..<https://www.who.int/topics/violence/fr/>Consulté le : 8/02/2018.

Liste des tableaux et des figures

Liste des tableaux

Tableau 1 : tableau descriptif	102
Tableau 2 Discours et récit.....	107
Tableau 3 : Grille descriptive	142
Tableau 4 : Grille analytique (2a)	143
Tableau 5 : Grille analytique (2b)	144
Tableau 6 :Grille analytique 3	144
Tableau 7 :Grille descriptive du 1 ^{er} corpus	147
Tableau 8 : Pourcentage des occurrences déictiques	181
Tableau 9 : L'implicite dans les discours énonçant la violence terroriste	182
Tableau 10 : Les modalisateurs, adj, verbes, compléments du nom	188
Tableau 11 : Le nombre des extraits comportant un modalisateur.....	191
Tableau 12 Application de la grille analytique 3 sur le 1 ^{er} corpus	196
Tableau 13 : Grille descriptive du 2 ^e corpus.....	201
Tableau 14 : Pourcentage des occurrences des déictiques	238
Tableau 15 : l'implicite dans les discours énonçant la violence 2 ^e corpus	240
Tableau 16 : les modalisateurs, adj, verbes, compléments du nom.....	242
Tableau 17 : le nombre des extraits comportant un modalisateur	243
Tableau 18: Application de la grille 3 sur le 2 ^e corpus	252
Tableau 19: Analyse comparative de l'implicite dans les deux corpus	256
Tableau 20 : Tableau comparatif des énoncés comportant des modalisateurs dans les deux corpus	260
Tableau 21 : qui sont les terroristes ?	263
Tableau 22 : qui sont les victimes ?	264

Liste des figures et des schémas

Figure 1: Pourcentage des occurrences des déictiques.....	181
Figure 2 :les discours implicites et explicites pris en charge par les différents déictiques.....	183
Figure 3 :Les modalisateurs, Adj, verbes, complément du nom	188
Figure 4 : le nombre des extraits comportant un modalisateur	192
Figure 5 : pourcentage des occurrences des déictiques.....	238
Figure 6 : L'implicite dans les discours énonçant la violence terroriste	240
Figure 7 : Les modalisateurs (Adj – verbes – C. du nom).....	242
Figure 8 : Le nombre des énoncés comportant un modalisateur.....	243
Figure 9 : Comparatif des déictiques qui prennent en charge de dire la violence dans les deux corpus	256
Figure 10 : Comparatif des énoncés comportant des modalisateurs dans les deux corpus	260
Schéma 1: la catégorie adjectivale selon Kerbrat-Orecchioni (Catherine Kerbrat Orecchioni, 1980, p. 94).....	112
Schéma 2: marqueurs de modalités	116
Schéma 3: Compléments du nom.....	118
Schéma 4: potentiels paratopiques associés à leurs embrayeurs.....	134

Résumés

(En arabe, en français et en anglais)

Dans la présente étude nous visons à faire une analyse comparative de deux discours littéraires qui témoignent de la violence terroriste des années 1990/2000 en Algérie, mise en mots par deux écrivains algériens. Les deux discours en question sont « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra. Cette analyse nous permettra d'exploiter un nouveau concept propre à l'Analyse du Discours Littéraire appelé « paratopie ». Associé à l'approche énonciative et pragmatique, ce concept nous apportera des éléments d'interprétations nouveaux à même de nous éclairer sur l'impact de la paratopie des écrivains sur la stratégie discursive adoptée par chacun d'eux pour « dire » la violence terroriste dans son discours littéraire.

Le choix de ce corpus repose sur plusieurs critères entre autres, Le contexte de la décennie noire marqué par la violence terroriste, a permis la construction d'un discours relatant cette violence en Algérie et de surcroît caractérisé par une implication-engagement de la part des écrivains et le genre romanesque dans la littérature d'urgence acquiert à nos yeux une importance majeure. En effet, la littérature d'urgence a fait naître de nouveaux discours romanesques qui sont attentifs aux mutations politiques, idéologiques et sociales de cette époque et à travers leurs discours romanesques respectifs, nos deux écrivains Malika Mokaddem et Yasmina Khadra, vont révéler une partie de la violence terroriste, objet à notre analyse.

Exploiter ce nouveau concept nous a permis de comprendre le lien de déterminisme qui existe entre la stratégie discursive adoptée par l'écrivain et sa paratopie singulière qui le caractérise. En effet, l'analyse que nous avons menée sur nos deux corpus nous a démontré qu'il y a un lien qui unit la paratopie de l'écrivain à la stratégie discursive qu'il adopte pour « dire », pour « témoigner » la violence terroriste à travers son discours.

Mots-clés : Paratopie – Analyse du discours littéraire – approche énonciative- violence terroriste – déterminisme.

هذا الرسالة تهدف إلى استغلال المفهوم الجديد في تحليل الخطاب الأدبي، والمسمى بـ " paratopie " في تحليل وتفسير خطابين أدبيين مختلفين، يتناولان موضوع العنف في الجزائر أثناء العشرية السوداء. (2000/1990). الخطابان موضوع الدراسة هما (أحلام مجرمين) للكاتبة مليكة مقدم و (في ما تفكر الذئب ؟) للكاتب " ياسمينة خضراء". هذا المفهوم مقرون بللمنظريتين اللتين اخترناهما للتحليل ألا وهما "المقاربة التصريحية . و " البرغماتية" و "سوف يساعدنا على إضافة عناصر جديدة لتفسير الخطابين في تناولهما لموضوع العنف.

اختيارنا لهذين الخطابين يعتمد على معايير عدة من بينها أنهما يتناولان موضوع العنف الإرهابي في الجزائر من جهة ، ومن جهة أخرى الكاتبان في روايتيهما يمثلان نمط الأدب الاستعجالي ، هذا النمط من الكتابة الأدبية يختلف في موضوعه عن الكتابات الأدبية السابقة.

استثمارنا لهذا المفهوم الجديد في التحليل الخطابي المسمى بـ " paratopie " سمح لنا بإستخراج العلاقة السببية بين هذا المفهوم و التصور الخطابي للكاتب في كتاباته. وهذه العلاقة هي التي تتحكم في الإنتاج الأدبي لكل أديب ، وبذلك امكن لنا أن نستنتج أن هذا المفهوم الجديد ضروري للتحليل الخطابي الجاد.

كلمات مفتاحية : paratopie - تحليل الخطاب الأدبي – المقاربة التصريحية – العنف الارهابي – السببية.

In our present studies, we intend to do a comparative analyze of two literary speeches that testify in writing the terrorist violence during 1990/2000 in Algeria by two Algerian writers, The two allocutions in question are: “Dreams and killers” of Malika Mokaddem and, “What are the wolves dreaming at?” of Yasmina Khadra.

This analyze will allow us to exploit a new concept relative to the Analyze of the literary speech, cooled “paratopie”. Associated to the enunciative and pragmatic approach, this concept will bring us new interpretation elements proper to pit us in the new picture of the impact of the both writers “paratopie” about the discursive strategy adopted for each of them, to tell the terrorist violence in their literary speech.

The choice of this corpus is based on several criteria among others the, context of “ the dark decennia” marked by the terrorist violence that allowed the construction of the speech denoted this violence in Algeria and in addition characterized by an implicated engagement from the writers and the kind of the urgent literary topic in the story book.

The key words:paratopie, literary discourse analyze, enunciativesapproaches ,terrorist violence , determinism.

هذه الرسالة نهدف إلى استغلال المفهوم الجديد في تحليل الخطاب الأدبي، والمسمى بـ " paratopie " في تحليل وتفسير خطابين أدبيين مختلفين، يتناولان موضوع العنف في الجزائر أثناء العشرية السوداء. (2000/1990). الخطابان موضوع الدراسة هما (أحلام مجرمين) للكاتبة مليكة مقدم و (في ما تفكر الذئب؟) للكاتب " ياسمينة خضراء". هذا المفهوم مقرون بلنظريتين اللتين اخترناهما للتحليل ألا وهما "المقاربة التصريحية" و " البرغماتية" و "سوف يساعدنا على إضافة عناصر جديدة لتفسير الخطابين في تناولهما لموضوع العنف.

اختيارنا لهذين الخطابين يعتمد على معايير عدة من بينها أننا يتناولان موضوع العنف الإرهابي في الجزائر من جهة ، ومن جهة أخرى الكاتبان في روايتيهما يمثلان نمط الأدب الاستعجالي ، هذا النمط من الكتابة الأدبية يختلف في موضوعه عن الكتابات الأدبية السابقة. استثمارنا لهذا المفهوم الجديد في التحليل الخطابي المسمى بـ " paratopie " سمح لنا بإستخراج العلاقة السببية بين هذا المفهوم و التصور الخطابي للكاتب في كتاباته. وهذه العلاقة هي التي تتحكم في الإنتاج الأدبي لكل أديب ، وبذلك امكن لنا أن نستنتج أن هذا المفهوم الجديد ضروري للتحليل الخطابي الجاد. **كلمات مفتاحية :** paratopie - تحليل الخطاب الأدبي - المقاربة التصريحية - العنف الارهابي - السببية.

Dans la présente étude nous visons à faire une analyse comparative de deux discours littéraires qui témoignent de la violence terroriste des années 1990/2000 en Algérie, mise en mots par deux écrivains algériens. Les deux discours en question sont « *Des rêves et des assassins* » de Malika Mokaddem et « *A quoi rêvent les loups ?* » de Yasmina Khadra. Cette analyse nous permettra d'exploiter un nouveau concept propre à l'Analyse du Discours Littéraire appelé « paratopie ». Associé à l'approche énonciative et pragmatique, ce concept nous nous apportera des éléments d'interprétations nouveaux à même de nous éclairer sur l'impact de la paratopie des écrivains sur la stratégie discursive adoptée par chacun d'eux pour « dire » la violence terroriste dans son discours littéraire.

Le choix de ce corpus repose sur plusieurs critères entre autres, Le contexte de la décennie noire marqué par la violence terroriste, a permis la construction d'un discours relatant cette violence en Algérie et de surcroît caractérisé par une implication-engagement de la part des écrivains et le genre romanesque dans la littérature d'urgence acquiert à nos yeux une importance majeure. En effet, la littérature d'urgence a fait naître de nouveaux discours romanesques qui sont attentifs aux mutations politiques, idéologiques et sociales de cette époque et à travers leurs discours romanesques respectifs, nos deux écrivains Malika Mokaddem et Yasmina Khadra, vont révéler une partie de la violence terroriste, objet à notre analyse.

Exploiter ce nouveau concept nous a permis de comprendre le lien de déterminisme qui existe entre la stratégie discursive adoptée par l'écrivain et sa paratopie singulière qui le caractérise. En effet, l'analyse que nous avons menée sur nos deux corpus nous a démontré qu'il y a un lien qui uni la paratopie de l'écrivain à la stratégie discursive qu'il adopte pour « dire », pour « témoigner » la violence terroriste à travers son discours.

Mots-clés : Paratopie – Analyse du discours littéraire – approche énonciative- violence terroriste – déterminisme.

In our present studies, we intend to do a comparative analyze of two literary speeches that testify in writing the terrorist violence during 1990/2000 in Algeria by two Algerian writers, The two allocutions in question are: "Dreams and killers" of Malika Mokaddem and, "What are the wolves dreaming at?" of Yasmina Khadra.

This analyze will allow us to exploit a new concept relative to the Analyze of the literary speech, cooled "paratopie". Associated to the enunciative and pragmatic approach, this concept will bring us new interpretation elements proper to pit us in the new picture of the impact of the both writers "paratopie" about the discursive strategy adopted for each of them, to tell the terrorist violence in their literary speech.

The choice of this corpus is based on several criteria among others the, context of " the dark decennia" marked by the terrorist violence that allowed the construction of the speech denoted this violence in Algeria and in addition characterized by an implicated engagement from the writers and the kind of the urgent literary topic in the story book.

The key words: paratopie, literary discourse analyze, enunciatives approaches ,terrorist violence , determinism.

ANNEXES

APPLICATION DE LA GRILLE ANALYTIQUE 1 SUR LE 1^{er} CORPUS

Polyphonie

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION		
	Analyse des présupposés	Analyse des sous-entendus		Subjectivité dans le langage, les verbes	Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.
1) Avec tout le fric qu'ils ont, je suis sûre qu'ils en donnent à ces bandes d'assassins, ne serait-ce que pour se préserver.			12	1) ***	1) ***	1) Avec tout le fric qu'ils ont, je suis sûre qu'ils en donnent à ces bandes <u>d'assassins</u> , ne serait-ce que pour se préserver.
2) Moi, mes souvenirs et l'insécurité m'ont fait désertier mon appartement.				27%	2) Moi, mes souvenirs et l'insécurité m'ont fait <u>désertier</u> mon appartement.	2) ***

<p>3) Au fil des années, je me suis lassée du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats intégristes ...</p>				<p>3) Au fil des années, je me suis <u>lassée</u> du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats intégristes ...</p>	<p>3) Au fil des années, je me suis lassée du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats <u>intégristes</u> ...</p>	<p>3)***</p>
		<p>4) Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis anéantie. Je vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. Je vois d'autres visages coulés au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir.</p>		<p>4) Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis <u>anéantie</u>. Je vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. Je vois d'autres visages coulés au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir.</p>	<p>4) Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis anéantie. Je vois les miens. Regards remplis de cris <u>muets</u>. Visages <u>griffés</u> par l'angoisse. Je vois d'autres visages <u>coulés</u> au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir.</p>	<p>4) Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis anéantie. Je vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. Je vois d'autres visages coulés au moule de <u>la frustration</u> et de <u>la barbarie</u>. J'ai envie de fuir.</p>

	5) Je veux partir pour ne pas basculer dans la folie.			5) Je veux partir pour ne pas <u>basculer</u> dans la folie.	5) ***	5) ***
	6) Je suis déjà à l'abri même si j'ignore encore de quoi seront faits mes lendemains.			6)***	6) ***	6) ***
		7) Je scrute l'appareil avec méfiance. Me rappelle que je suis en France.		7) Je <u>scrute</u> l'appareil avec méfiance. Me rappelle que je suis en France.	7) ***	7) ***
		8) Une vie libre qui traîne la mienne comme un boulet. Car dans ma poitrine la joie le dispute encore à l'angoisse.		8) Une vie libre qui <u>traîne</u> la mienne comme un boulet. Car dans ma poitrine la joie le dispute encore à l'angoisse.	8) ***	8)***

		<p>9) Et puis je vais te dire, même si la France elle a, elle aussi, des chiens qui aboient, il faut reconnaître qu'on y est mieux que chez nous. RMI, les soins de santé gratuits pour les pauvres, qu'ils soient tunisiens, marocains, algériens ou khoroto *, la rahma ** !</p>			<p>9) Et puis je vais te dire, même si la France elle a, elle aussi, des chiens qui <u>aboient</u>, il faut reconnaître qu'on y est mieux que chez nous. RMI, les soins de santé gratuits pour les pauvres, qu'ils soient tunisiens, marocains, algériens ou khoroto *, la rahma ** !</p>	9) ***	9) ***
		<p>10) J'exagère comme toujours. Je voudrais tellement que les gens se bougent. Jusqu'à quand allons-nous tout encaisser ? En dehors des colères qui explosent dans les manifs, rien. On retombe dans la peur. Des bœufs, c'est vrai quoi !</p>			<p>10) J'exagère comme toujours. Je voudrais tellement que les gens se bougent. Jusqu'à quand allons-nous tout <u>encaisser</u> ? En dehors des colères qui <u>explosent</u> dans les manifs, rien. On retombe dans la peur. Des bœufs, c'est vrai quoi !</p>	10) ***	10) ***
		<p>11) Je n'ai pas voulu aller prendre un pot avec les participants. Pas voulu revivre l'Algérie ici.</p>			<p>11) Je n'ai pas voulu aller prendre un pot avec les participants. Pas voulu <u>revivre</u> l'Algérie ici.</p>	11) ***	11) ***

12) Je suis un fantôme. J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas tracé dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens.

12) Je suis un fantôme. J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas tracé dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens.

12) Je suis un fantôme. J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas tracé dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens.

12) J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas tracé dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres troncs qui gigotent dans un chaos de gravats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens.

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION		
	Analyse des présupposés	Analyse des sous- entendus		Subjectivité dans le langage, les verbes	Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.
1) En ce temps-là nous étions fiers des frères pieds-noirs restés au pays. Et de notre hospitalité offerte à tout étranger. C'était avant la lame démente de la haine. Avant l'hystérie des kalachnikovs et la transe funèbre des couteaux. Avant les fatwas appelant aux viols.			19	42%	1) ***	1) En ce temps-là nous étions fiers des frères pieds-noirs restés au pays. Et de notre hospitalité offerte à tout étranger. C'était avant la lame démente <u>de la haine</u> . Avant l'hystérie des <u>kalachnikovs</u> et la transe funèbre des <u>couteaux</u> . Avant les fatwas appelant aux viols

2) Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.

3) Et sous ce règne des salauds, l'Algérie devient le théâtre de toutes les ignominies : gamines violées sous les yeux de leurs parents.

2) Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.

3) Et sous ce règne des salauds, l'Algérie devient le théâtre de toutes les ignominies : gamines

2) Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.

3) Et sous ce règne des salauds, l'Algérie

2) Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.

3) Et sous ce règne des salauds, l'Algérie

<p>Volées et emportées dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut assouvi, les mutilent et les jettent. Pauvres miettes de leur sauvagerie. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que nous, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix.</p>			<p>violées sous les yeux de leurs parents. Volées et emportées dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut assouvi, les <u>mutilent</u> et les <u>jettent</u>. Pauvres miettes de leur sauvagerie. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que nous, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix.</p>	<p>toutes les ignominies : gamines <u>violées</u> sous les yeux de leurs parents. <u>Volées</u> et <u>emportées</u> dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut <u>assouvi</u>, les mutilent et les jettent. <u>Pauvres</u> miettes de leur sauvagerie. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que nous, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix.</p>	<p>devient le théâtre de toutes les ignominies : gamines violées sous les yeux de leurs parents. Volées et emportées dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut assouvi, les mutilent et les jettent. Pauvres miettes <u>de leur sauvagerie</u>. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que nous, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix.</p>
<p>4) Maintenant, fusils et poignards au poing, on nous saigne de notre altérité.</p>			<p>4) Maintenant, fusils et poignards au poing, on nous <u>saigne</u> de notre altérité.</p>	<p>4) ***</p>	<p>4) ***</p>
		<p>5) Nous, nous avons fait un saut périlleux pardessus les siècles et les abîmes. Aussi gardons-nous, ancrée en nous, cette sensation d'abîme...</p>	<p>5) ***</p>	<p>5) Nous, nous avons fait un saut <u>périlleux</u> pardessus les siècles et les abîmes. Aussi gardons-nous, <u>ancrée</u> en nous, cette sensation</p>	<p>5) Nous, nous avons fait un saut périlleux pardessus les siècles et les <u>abîmes</u>. Aussi gardons-nous, ancrée en nous, cette sensation d'abîme...</p>

					d'abîme...	
		6) Nous sommes tous comme ça maintenant : insomniaques la nuit, somnambules le jour.		6) ***	6) ***	6) ***
		7) Nous vivons une époque dangereuse, mais l'Algérie est en train d'accoucher, dans le sang, de la laïcité et de la démocratie.		7) Nous vivons une époque dangereuse, mais l'Algérie est en train <u>d'accoucher</u> , dans le sang, de la laïcité et de la démocratie.	7) Nous vivons une époque <u>dangereuse</u> , mais l'Algérie est en train d'accoucher, dans le sang, de la laïcité et de la démocratie.	7) ***
		8)Le silence entrecoupe de plus en plus nos conversations. Une parenthèse fermée sur l'inavouable, la peur ou l'indicible.		8)***	8) ***	8) ***
		9)Nous sommes des solitudes liguées et condamnées à l'incertitude.		9) ***	9)Nous sommes des solitudes <u>liguées</u> et <u>condamnées</u> à l'incertitude.	9)***

		<p>10)La faillite est si grande. Trente ans de mensonges sur notre identité. Trente ans de falsification de notre histoire et de mutilation de nos langues ont assassiné nos rêves. Font de nous des exilés dans notre propre pays.</p>		<p>10) La faillite est si grande. Trente ans de mensonges sur notre identité. Trente ans de falsification de notre histoire et de mutilation de nos langues ont <u>assassiné</u> nos rêves. Font de nous des exilés dans notre propre pays.</p>	<p>10)La faillite est si <u>grande</u>. Trente ans de mensonges sur notre identité. Trente ans de falsification de notre histoire et de mutilation de nos langues ont assassiné nos rêves. Font de nous des exilés dans notre propre pays.</p>	<p>10)La faillite est si grande. Trente ans de <u>mensonges</u> sur notre identité. Trente ans de <u>falsificationde</u> <u>notre histoire</u> et de <u>mutilationde</u> <u>nos langues</u> ont assassiné nos rêves. Font de nous des exilés dans notre propre pays.</p>
<p>11)Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles parce qu'ils n'osent revendiquer la laïcité. Exigent que la religion fasse preuve de tolérance. Que la foi reconnaisse les droits de l'homme, y compris celui d'être athée.</p>				<p>11) Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou <u>tombent</u> sous les balles parce qu'ils n'osent <u>revendiquer</u> la laïcité. Exigent que la religion fasse preuve de tolérance. Que la foi reconnaisse les droits de l'homme, y compris celui d'être athée.</p>	<p>11)***</p>	<p>11)Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles parce qu'ils n'osent revendiquer la laïcité. Exigent que la religion fasse preuve de <u>tolérance</u>. Que la foi reconnaisse les droits de l'homme, y compris celui d'être athée.</p>

<p>12) Et nous, et nous, nous n'avons plus que des ennemis ! Car les ninjas censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de défendre les privilèges de l'armée et de la caste des mafieux qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir. Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle.</p>				<p>12) Et nous, et nous, nous n'avons plus que des ennemis ! Car les ninjas censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de <u>défendre</u> les privilèges de l'armée et de la caste des mafieux qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir. Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient <u>assassiner</u> l'âme de ce peuple et son identité plurielle.</p>	<p>12) ***</p>	<p>12) Et nous, et nous, nous n'avons plus que des ennemis ! Car les ninjas censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de défendre les privilèges de <u>l'armée</u> et <u>de la castedes mafieux</u> qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir. Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle.</p>
<p>13) Que nous devons résister à cette psychose qui nous plongeait dans la crainte de tout et de tous. Qui faisait de nous des embusqués dans nos propres vies.</p>				<p>13) Que nous devons <u>résister</u> à cette psychose qui nous <u>plongeait</u> dans la crainte de tout et de tous. Qui faisait de nous des embusqués dans nos propres vies.</p>	<p>13) ***</p>	<p>13) Que nous devons résister à cette psychose qui nous plongeait dans la crainte <u>de tout</u> et <u>de tous</u>. Qui faisait de nous des embusqués dans nos propres vies.</p>

<p>14)Savoir c'est s'enivrer l'esprit de lumières. Et comprendre que l'obscurantisme nous avilit tous. C'est s'approprier sa vie. Apprendre à la défendre, à dénoncer et à dire non.</p>				<p>14)Savoir c'est s'enivrer l'esprit de lumières. Et comprendre que l'obscurantisme nous avilit tous. C'est s'approprier sa vie. Apprendre à la défendre, à <u>dénoncer</u> et à dire non.</p>	<p>14) ***</p>	<p>14) ***</p>
<p>15)Alors intégristes, activistes, conservateurs, abjects, lâches ou simplement volages, nous les rejetons tous dans la même caste ennemie.</p>				<p>15) Alors intégristes, activistes, conservateurs, abjects, lâches ou simplement volages, nous les <u>rejetons</u> tous dans la même caste ennemie.</p>	<p>15)Alors intégristes, activistes, conservateurs, abjects, lâches ou simplement volages, nous les rejetons tous dans la même caste <u>ennemie.</u></p>	<p>15) ***</p>
<p>16) Les hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées du progrès. Enferment les peuples dans la haine. Souillent l'Islam tolérant de ce pays. Sont le sida de la religion. Les assassins</p>				<p>16) Les hommes qui maintenant <u>tuent</u> tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. <u>Violent</u> et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. <u>Massacrent</u> nos hôtes et <u>menacent</u> les contrées du progrès. <u>Enferment</u> les peuples dans la haine. <u>Souillent</u> l'Islam tolérant de ce pays. Sont le sida de la religion. Les assassins de la foi.</p>	<p>16) Les hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées du progrès. Enferment les peuples dans la</p>	<p>16) Les hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées <u>du progrès.</u> Enferment les peuples dans la</p>

de la foi.				haine. Souillent l'Islam <u>tolérant</u> de ce pays. Sont le sida de la religion. Les assassins de la foi.	haine. Souillent l'Islam tolérant <u>de ce pays</u> . Sont le sida <u>de la religion</u> . Les assassins <u>de la foi</u> .
17)Ce matin, nous avons enterré son frère, un médecin de renom, abattu par les intégristes.			17)Ce matin, nous avons <u>enterré</u> son frère, un médecin de renom, <u>abattu</u> par les intégristes.	17) ***	17) ***
18)L'État nous traite de « laïco-assimilationnistes ». Les terroristes veulent nous exterminer.			18)L'État nous traite de « laïco-assimilationnistes ». Les terroristes veulent nous <u>exterminer</u> .	18) ***	18) ***
19)Paroles de monstres. Les « putains ! putains ! » qu'on nous jette au visage depuis toujours, ne pouvaient céder le pas qu'à la menace.			19)Paroles de monstres. Les « putains ! putains ! » qu'on nous <u>jette</u> au visage depuis toujours, ne pouvaient céder le pas qu'à la menace.	19) ***	19)Paroles <u>de monstres</u> . Les « putains ! putains ! » qu'on nous jette au visage depuis toujours, ne pouvaient céder le pas qu'à la menace.

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ÉNONCIATION		
	Analyse des présupposés	Analyse des sous- entendus		Subjectivité dans le langage, les verbes	Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.
1) La douleur est si répandue ici qu'avec un peu de cynisme on peut même avouer que celle des autres reconforte. Atténue l'ennui. Occulte nos propres terreurs.			13 31%	1) La douleur est si <u>répandue</u> ici qu'avec un peu de cynisme on peut même avouer que celle des autres <u>reconforte</u> . <u>Atténue</u> l'ennui. <u>Occulte</u> nos propres terreurs.	1) ***	1) La douleur est si répandue ici qu'avec un peu de <u>cynisme</u> on peut même avouer que celle des autres reconforte. Atténue l'ennui. Occulte nos propres terreurs.
2) Et quelle épouvantable douleur lorsque ceux que l'on a choisis et chéris-nous abandonnent pour le camp adverse ! Celui des rétrogrades.				2) ***	2) Et quelle épouvantable douleur lorsque ceux que l'on a choisis et chéris-nous abandonnent pour le camp adverse ! Celui des rétrogrades. Et quelle <u>épouvantable</u> douleur lorsque ceux que l'on a choisis et chéris-nous abandonnent pour le	2) ***

					camp adverse ! Celui des rétrogrades.	
3) « Faire durer les vacances », là-bas, on tue le temps et le temps tue. Chaque jour. Làbas, la misère, l'ennui et la violence sinistrent une côte fabuleuse.				3) « Faire durer les vacances », là-bas, on <u>tue</u> le temps et le temps tue. Chaque jour. Làbas, la misère, l'ennui et la violence <u>sinistrent</u> une côte fabuleuse.	3) « Faire durer les vacances », là-bas, on tue le temps et le temps tue. Chaque jour. Làbas, la misère, l'ennui et la violence sinistrent une côte <u>fabuleuse</u> .	3) ***
4) Franchement, y a plus que ça à faire surtout quand on est une fille ! Pouah, ils ont péché les plombs, les mecs là-bas. Le FLN, il a fabriqué des hittistes *. Les fissistes les ont rendus azimutés.				4) Franchement, y a plus que ça à faire surtout quand on est une fille ! Pouah, ils ont péché les plombs, les mecs là-bas. Le FLN, il a fabriqué des hittistes *. Les fissistes les ont <u>rendus</u> azimutés.	4) Franchement, y a plus que ça à faire surtout quand on est une fille ! Pouah, ils ont péché les plombs, les mecs là-bas. Le FLN, il a fabriqué des hittistes *. Les fissistes les ont rendus <u>azimutés</u> .	4) ***
5) On plombe de balles les frères, chez nous.				5) On <u>plombe</u> de balles les frères, chez nous.	5) ***	5) ***
6) Chez toi, on plombe et décapite les filles et les mères aussi. Après leur avoir fait subir toutes les vilénies que tu sais.				6) Chez toi, on <u>plombe</u> et décapite les filles et les mères aussi. Après leur avoir fait subir toutes les vilénies que tu sais.	6) ***	6) ***

<p>7) Hé, ceux qu'on traitait de mécréants se révèlent plus près d'Allah que ceux qui s'adonnent à des massacres en son nom, là-bas.</p>			<p>7) Hé, ceux qu'on traitait de mécréants se révèlent plus près d'Allah que ceux qui <u>s'adonnent</u> à des massacres en son nom, là-bas.</p>	<p>7) ***</p>	<p>7) ***</p>
<p>8) On a le désespoir pour ce pays qui se détruit.</p>			<p>8) On a le désespoir pour ce pays qui <u>se détruit</u>.</p>	<p>8) ***</p>	<p>8) ***</p>
	<p>9) En ce temps-là, les vieilles femmes échangeaient de balcon à balcon de longues tirades en espagnol avec nostalgie. On n'avait pas honte de notre métissage culturel, non pas encore.</p>		<p>9) En ce temps-là, les vieilles femmes échangeaient de balcon à balcon de longues tirades en espagnol avec nostalgie. On <u>n'avait</u> pas <u>honte</u> de notre métissage culturel, non pas encore.</p>	<p>9) ***</p>	<p>9) ***</p>
		<p>10) On n'a rien à foutre d'un nationalisme qui s'enflamme à nos détriments.</p>	<p>10) On n'a rien à foutre d'un nationalisme qui <u>s'enflamme</u> à nos détriments.</p>	<p>10) ***</p>	<p>10) ***</p>
		<p>11) On se tient le ventre dès que le téléphone sonne tard le soir.</p>	<p>11) On <u>se tient</u> le ventre dès que le téléphone sonne tard le soir.</p>	<p>11) ***</p>	<p>11) ***</p>

		<p>12)On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand on est une femme. On compose avec la noirceur humaine.</p>			<p>12) On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand on est une femme. On <u>compose</u> avec la noirceur humaine.</p>	<p>12)On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand on est une femme. On compose avec la noirceur <u>humaine</u>.</p>	<p>12)***</p>
		<p>13)C'est normal qu'on ait la haine quand on est une femme de là-bas.</p>			<p>13) ***</p>	<p>13)***</p>	<p>13)***</p>

APPLICATION DE LA GRILLE 1 SUR LE 2^e CORPUS

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION			
	Analyse des présupposés	Analyse des sous- entendus		Subjectivité dans le langage, les verbes	Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.	
1) ***	1) Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais <u>à trancher la gorge</u> de ce bébé brûlant de fièvre ? Pourtant de toutes mes forces, j'ai cru que jamais <u>ma lame</u> n'oserait <u>effleurer ce cou frêle</u> , à peine plus gros qu'un poignet de mioche.		19	60%	1) A. Pourquoi l'archange Gabriel <u>n'a-t-il pas retenu</u> mon bras lorsque <u>je m'apprêtais à trancher</u> la gorge B. Pourtant de toutes mes forces, <u>j'ai cru</u> (v) que jamais <u>ma</u> lame n'oserait <u>effleurer</u> .	1) ***	1)***

<p>2) Les policiers ne tirent plus. J'en vois un embusqué derrière une buanderie, en haut d'un taudis. Il nous observe à travers la lunette de son fusil, le doigt sur la détente. En bas, dans la cité assiégée, hormis un véhicule blindé et deux voitures aux vitres éclatées, pas un signe de vie.</p>				<p>2)Les policiers ne <u>tirent</u> plus. J'en vois un <u>embusqué</u> derrière une buanderie, en haut d'un taudis. Il nous observe à travers la lunette de son fusil, le doigt sur la détente. En bas, dans la cité <u>assiégée</u>, hormis un véhicule blindé et deux voitures aux vitres éclatées, pas un signe de vie.</p>	<p>2)Les policiers ne tirent plus. J'en vois un embusqué derrière une buanderie, en haut d'un taudis. Il nous observe à travers la lunette de son fusil, le doigt sur la détente. En bas, dans la cité assiégée, hormis un véhicule <u>blindé</u> et deux voitures aux vitres <u>éclatées</u>, pas un signe de vie.</p>	<p>2)<u>de son fusil</u>, le doigt sur la détente.</p>
<p>3) Ali a été touché au moment où il tentait de voir ce qui se passait sur le palier. L'œilillon lui a explosé à la figure. Il est tombé à la renverse, éborgné, l'arrière de la tête arrachée.</p>				<p>3) A. Ali <u>a été touché</u> (tournure au passif) au moment où il tentait (v) de voir ce qui se passait sur le palier.</p> <p>B. L'œilillon lui <u>a explosé</u> à la figure.</p> <p>C. Il est tombé à la renverse,</p>	<p>3)A. ***</p> <p>B. ***</p> <p>C. <u>éborgné</u>(P.P employé comme Adj), l'arrière de la tête<u>arrachée</u> (P.P employé comme Adj).</p>	<p>3)A.***</p> <p>B. ***</p> <p>C. ***</p>

4) ***		4) Je l'ai traité de fumier de renégat, et j'ai vidé un chargeur dans sa direction. <i>Tant pis pour vous</i> , a crié l'officier. Il y avait un tel mépris dans sa voix ! ...		4) Je l'ai traité de fumier de renégat, et j'ai <u>vidé</u> un chargeur dans sa direction. <i>Tant pis pour vous</i> , a crié l'officier. Il y avait un tel mépris dans sa voix ! ...	4)*** B. ***	4)*** B. ***
5) De l'appartement où mon groupe s'est retranché, il ne reste pas grand-chose. Les fenêtres ont sauté, les murs se sont écaillés sous la frénésie des balles. Rafik ne bouge plus. Il gît dans une mare de sang, les yeux hagards et le cou ridiculement tordu. Doujana fixe le plafond, déchiqueté par une grenade. Handala est mort dans le vestibule, visage tourné contre sa chaussure, doigts crispés				5) De l'appartement où mon groupe <u>s'est retranché</u> , il <u>ne reste pas</u> grand-chose. Les fenêtres <u>ont sauté</u> , les murs se sont écaillés sous la frénésie des balles. Rafik <u>ne bouge plus</u> . Il gît dans une mare de sang, les yeux hagards et le cou ridiculement tordu.	5)... <u>hagards</u> et le cou ridiculement <u>tordu</u> . Doujana fixe le plafond, <u>déchiqueté</u> par une grenade. Handala est mort dans le vestibule, visage tourné contre sa chaussure, doigts <u>crispés</u> .	5) De l'appartement où mon groupe s'est retranché, il ne reste pas grand-chose. Les fenêtres ont sauté, les murs se sont écaillés sous la frénésie des balles. Rafik ne bouge plus. Il gît dans une mare de <u>sang</u> , les yeux hagards et le cou ridiculement tordu. Doujana fixe le plafond, déchiqueté par une grenade. Handala est mort dans le vestibule, visage tourné contre sa chaussure, doigts crispés

je

6) J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35.			6) <u>J'ai tué</u> mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h.	6)***	6)***
7) J'ai sorti mon revolver et me suis dépêché de le rattraper. Il s'est arrêté, m'a fait face. En une fraction de seconde, son sang a fui son visage et ses traits se sont effacés.			7) ... <u>J'ai sorti mon revolver</u> et me suis dépêché de le rattraper.	7)***	7)***
8) Chaque coup de feu m'ébranlait la tête. Je ne savais plus comment m'arrêter de tirer, ne percevais ni les détonations ni les cris de la petite fille.			8) Chaque coup de feu <u>m'ébranlait</u> la tête. Je <u>ne savais plus</u> comment <u>m'arrêter</u> de <u>tirer</u> , <u>ne percevais</u> ni les détonations ni les cris	8)****	8)... <u>de feu</u>
9) ***		9) J'en voulais au revolver qui avait refusé de se calmer, à mon poing qui s'était laissé faire... J'en voulais surtout au magistrat qui avait accepté son sort, comme ça, simplement parce qu'un inconnu avait décidé de l'abattre, dans la rue, comme une bête. Je lui	9) J'en voulais au revolver qui avait refusé de se calmer, à mon poing qui s'était laissé faire... J'en voulais surtout au magistrat qui avait <u>accepté</u> son sort, comme ça, simplement parce qu'un inconnu avait <u>décidé</u> de <u>l'abattre</u> , dans la rue, comme une bête. Je lui en voulais de m'avoir <u>entraîné</u> dans sa chute,	9) J'en voulais au revolver qui avait refusé de se calmer, à mon poing qui s'était laissé faire... J'en voulais surtout au magistrat qui avait accepté son sort, comme ça, simplement parce qu'un inconnu avait décidé de l'abattre,	9) ***

en voulais de m'avoir entraîné dans sa chute, impliqué dans le drame... J'en voulais aussi aux hommes de n'être que des apparences fallacieuses, de vulgaires moustiques, des statues aux pieds d'argile qu'une balle deux fois plus petite qu'un dé effaçait en un instant... J'étais furieux contre la facilité déconcertante avec laquelle l'Homme tirait sa révérence, quittait le monde par la petite porte, lui qui incarne l'image de Dieu tout puissant. Je venais de découvrir, avec une extrême brutalité, qu'il n'y avait rien de plus vulnérable, de plus misérable, de moins consistant qu'un homme C'était effarant. Insoutenable. Révoltant.

impliqué dans le drame... J'en voulais aussi aux hommes de n'être que des apparences fallacieuses, de vulgaires moustiques, des statues aux pieds d'argile qu'une balle deux fois plus petite qu'un dé effaçait en un instant... J'étais furieux contre la facilité déconcertante avec laquelle l'Homme tirait sa révérence, quittait le monde par la petite porte, lui qui incarne l'image de Dieu tout puissant. Je venais de découvrir, avec une extrême brutalité, qu'il n'y avait rien de plus vulnérable, de plus misérable, de moins consistant qu'un homme C'était effarant. Insoutenable. Révoltant.

dans la rue, comme une bête. Je lui en voulais de m'avoir entraîné dans sa chute, impliqué dans le drame... J'en voulais aussi aux hommes de n'être que des apparences fallacieuses, de vulgaires moustiques, des statues aux pieds d'argile qu'une balle deux fois plus petite qu'un dé effaçait en un instant... J'étais furieux contre la facilité déconcertante avec laquelle l'Homme tirait sa révérence, quittait le monde par la petite porte, lui qui incarne l'image de Dieu tout puissant. Je venais de découvrir, avec une extrême brutalité, qu'il n'y avait rien de plus vulnérable, de plus misérable, de moins consistant qu'un homme C'était effarant. Insoutenable.

Polyphonie

10)***	10) J'avais du mal à comprendre ce qui s'était passé. J'avais le vague sentiment que je venais de sauter le pas , que rien ne serait plus comme avant.	10)***

11) À la Casbah, il était exclu de trouver quelqu'un pour vous reconforter sans lui donner l'occasion de vous endoctriner.		
--	--	--

12)***	12) Un simple grognement, et les émules vous entouraient de leur sympathie avant de vous livrer, sans crier gare, aux artisans du Salut. Plus d'intimité, plus d'escapade. On avait beau rabattre les	
--------	---	--

Révoltant.

10) J'avais du mal à comprendre ce qui s'était passé. J'avais le vague sentiment que je venais de sauter le pas, que rien ne serait plus comme avant.	10)***	10)***

11) Pour vous reconforter sans lui donner l'occasion de vous endoctriner .	11)***	11)***
---	--------	--------

12) Un simple grognement, et les émules vous entouraient de leur sympathie avant de vous livrer , sans crier gare, aux artisans du Salut (métaphore+ sous-entendu). Plus d'intimité, plus d'escapade. On avait beau rabattre les volets, se	12)***	12)***
--	--------	--------

			volets, se calfeutrer dans sa chambre, on n'était jamais à l'abri. La vie devenait insupportable.			calfeutrer dans sa chambre, on n'était jamais à l'abri.		
		13) J'étais là, et je me suis bien rincé l'œil. Nous sommes allés le trouver dans son arrière-boutique. (...) Ibrahim lui a dit : « Continue de te gaver, mon cochon. Et mâche bien surtout. Je ne veux pas d'os en travers de ta gorge. Ça m'ennuierait <u>d'abîmer</u> mon couteau dessus. ». Je ne vous raconte pas, les frères. Une baudruche s'est dégonflée d'un coup.				13) J'étais là, et je me suis bien rincé l'œil. Nous sommes allés le trouver dans son arrière-boutique. (...) Ibrahim lui a dit : « Continue de te gaver, mon cochon. Et mâche bien surtout. Je ne veux pas d'os en travers de ta gorge. Ça m'ennuierait <u>d'abîmer</u> mon couteau dessus. ». Je ne vous raconte pas, les frères. Une baudruche s'est <u>dégonflée</u> d'un coup.	13) ***	13) ***
Polyphonie		14) Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. Ce n'était pas ce que j'attendais de la				14) Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à <u>canarder</u> les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. Ce n'était pas ce que j'attendais de la révolution	14) Je n'ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n'avaient rien à voir avec le système, j'ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. Ce n'était	14) J'étais devenu fou <u>de chagrin</u> (...) <u>de persécution</u> .

révolution islamique. Mais **on** ne m'a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J'ai dit que ça devait arriver, et j'ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m'enlevaient un ou deux garçons qu'ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m'a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J'ai été torturé. Relâché, je n'ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C'était infernal. Au bout de plusieurs mois de persécution, je n'en pouvais plus. J'ai pris alors mes deux garçons et j'ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, *kho*. Plutôt crever que tolérer certains abus...

islamique. Mais **on** ne m'a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J'ai dit que ça devait arriver, et j'ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m'enlevaient un ou deux garçons qu'ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m'a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J'ai été torturé. Relâché, je n'ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C'était infernal. Au bout de plusieurs mois de persécution, je n'en pouvais plus. J'ai pris alors mes deux garçons et j'ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, *kho*. Plutôt crever que tolérer certains abus...

pas ce que j'attendais de la révolution islamique. Mais **on** ne m'a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J'ai dit que ça devait arriver, et j'ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m'enlevaient un ou deux garçons qu'ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m'a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J'ai été torturé. Relâché, je n'ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C'était infernal. Au bout de plusieurs mois de persécution,

					je n'en pouvais plus. J'ai pris alors mes deux garçons et j'ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, <i>kho</i> . Plutôt crever que tolérer certains abus...		
	15) Le benjamin a été tué à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n'as pas d'enfants, toi...Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Si un ange était venu me consoler, je l'aurais bouffé cru. J'étais devenu fou de chagrin. La vue d'un uniforme me rendait enragé. J'en ai flambé une dizaine, à Sidi Moussa. Plus j'en égorgeais, et plus j'en voulais. Pas moyen d'atténuer ma douleur. Je n'attendais même pas la nuit pour sévir. J'attaquais en plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, <i>kho</i> . Je tenais à ce que tout soit clair. C'était eux ou moi.				15) Le benjamin a été <u>tué</u> à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n'as pas d'enfants, toi...Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Si un ange était venu me consoler, je l'aurais <u>bouffé</u> cru. J'étais devenu fou de chagrin. La vue d'un uniforme me rendait enragé (pp empl com Adj). J'en ai <u>flambé</u> une dizaine, à Sidi Moussa (lieu). Plus j'en <u>égorgeais</u> , et plus j'en voulais. Pas moyen d'atténuer ma douleur. Je n'attendais même pas la nuit pour sévir. <u>J'attaquais</u> en plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, <i>kho</i> . Je tenais à ce que tout soit clair. C'était eux ou moi.	15) Le benjamin a été tué à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n'as pas d'enfants, toi...Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Si un ange était venu me consoler, je l'aurais bouffé <u>cru</u> . J'étais devenu fou de chagrin. La vue d'un uniforme me rendait <u>enragé</u> (pp empl com Adj). J'en ai flambé une dizaine, à Sidi Moussa (lieu). Plus j'en égorgeais, et plus j'en voulais. Pas moyen d'atténuer ma douleur. Je n'attendais même pas la nuit pour sévir. J'attaquais en	15) (...) <u>de chagrin.</u>

16) C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes frêles des chaumières s'écroulaient sous les ruades. Les bourreaux massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés. Bientôt les cadavres s'entassèrent dans les patios, bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et Nafa frappait, frappait, frappait ; il n'entendait que sa rage

16) C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes frêles des chaumières s'écroulaient sous les ruades. Les bourreaux massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés. Bientôt les cadavres s'entassèrent dans les patios, bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et Nafa frappait, frappait, frappait ; il n'entendait que sa rage battre à ses tempes, ne

plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, *kho*. Je tenais à ce que tout soit clair. C'était eux ou moi.

16) C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs (métaphore) se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes **frêles** (Adj) des chaumières s'écroulaient sous les ruades. Les bourreaux (métaphore) massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la

16) (...) de la nuit
 - Des femmes
 - De gosses
 - De suppliciés
 - De cris

	<p>battre à ses tempes, ne voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison (...)</p>				<p>voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison (...)</p>	<p>course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés.</p>	
	<p>17) Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus. Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule, pétrifiée dans sa douleur. Dehors, des corps gisaient parmi les carcasses de bêtes éventrées, partout, à perte de vue. Les flammes dévoraient les chaumières, éclairaient l'arène pour nous en mettre plein la vue. L'odeur de crémation ajoutait au drame une</p>				<p>17) Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé (pp empl com Adj). J'étais là, soudain <u>dégrisé</u> (pp emplco Adj), un bébé ensanglanté (pp empl com Adj) entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm cauchemardesque (Adj) jonché (pp empl com Adj) de cadavres d'enfants, la mère ne <u>suppliait</u> plus. Elle se tenait la tête à deux mains, incrédule (Adj), pétrifiée (pp empl com Adj) dans sa douleur. Dehors, des corps <u>gisaient</u> parmi les carcasses de bêtes éventrées (pp empl com Adj), partout, à perte de vue. Les flammes dévoraient les chaumières, éclairaient l'arène pour</p>	<p>17) Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain <u>dégrisé</u>, un bébé <u>ensanglanté</u> entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm <u>cauchemardesque</u> (Adj) jonché (pp empl com Adj) de cadavres d'enfants, la mère ne suppliait plus. Elle se tenait la tête à deux mains, <u>incrédule</u> (Adj), <u>pétrifiée</u> (pp empl com Adj) dans sa douleur. Dehors, des corps gisaient parmi les carcasses de bêtes</p>	<p>17) (...) <u>d'enfants</u></p>

	<p>touche d'apocalypse. C'était dantesque certes, mais c'était écrit.</p>				<p>nous en mettre plein la vue. L'odeur de crémation ajoutait au drame une touche d'apocalypse. C'était dantesque certes, mais c'était écrit.</p>	<p><u>éventrées</u> (pp empl com Adj), partout, à perte de vue. Les flammes dévoraient les chaumières, éclairaient l'arène pour nous en mettre plein la vue. L'odeur de crémation ajoutait au drame une touche d'apocalypse. C'était dantesque certes, mais c'était écrit.</p>	
	<p>18) Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les loups, au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.</p> <p>19) Par intermittence, des flashes zébraient</p>		<p>18) Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les loups, au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus, leur langue frétille dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.</p>		<p>18) Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les loups (métaphore), au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus (Adj), leur langue <u>frétille</u> dans le sang frais de leur proie accrochée à leur gueule nauséabonde comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.</p> <p>19) ... le pistolet qui <u>se cabrait</u> dans mon poing...</p>	<p>18) Et là, en écoutant le taillis frémir au cliquetis de nos lames, je m'étais demandé à quoi rêvaient les loups (métaphore), au fond de leur tanière, lorsque, entre deux grondements repus (Adj), leur langue frétille dans le sang frais de leur proie <u>accrochée</u> (pp empl com Adj) à leur gueule <u>nauséabonde</u> comme s'accrochait, à nos basques, le fantôme de nos victimes.</p> <p>19) ***</p>	<p>18) Dans le sang frais <u>de leur proie...</u>, le fantôme <u>de nos victimes.</u></p> <p>19) (...) <u>de</u></p>

l'obscurité dans ma tête. L'espace d'une fraction de seconde, je distinguais un visage, une lèvre, des tresses fleuronées, le pistolet qui se cabrait dans mon poing, le ciel et la terre tournoyant autour de moi comme si un moulin fou m'avait happé. Puis tout se bloquait, se taisait, s'éteignait. Il ne restait plus que moi, en tête à tête avec ma conscience. Je m'agrippais aux accoudoirs du siège pour réprimer une quelconque réaction... Aucune réaction. Je ne sentais rien. Mes mains ne tremblaient même pas. Je me revoyais sur les lieux de l'attentat. Sur la pointe des pieds. Par à-coups. Revoyais le corps qui dégringolait sous mes balles, se relevait, dégringolait, se relevait, dégringolait comme si le film s'emballait. Je ne percevais ni les détonations ni les cris de la fillette. Je crois que j'étais devenu momentanément sourd

.. Je me revoyais sur les lieux de l'attentat...
.. Revoyais le corps qui dégringolait sous mes balles, se relevait, dégringolait, se relevait, dégringolait comme si le film s'emballait. Je ne percevais ni les détonations ni les cris de la fillette.

L'attentat
- De la fillette

	pendant que je tirais.						
--	------------------------	--	--	--	--	--	--

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION		
	<i>Analyse des présupposés</i>	<i>Analyse des sous- entendus</i>		<i>Subjectivité dans le langage, les verbes</i>	<i>Analyse axiologique des adjectifs</i>	<i>Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.</i>
1) Nous avons essayé plusieurs manœuvres de diversion, en vain. Un officier nous a sommés de déposer les armes et de nous rendre.			6 18%	1. Nous avons essayé plusieurs manœuvres de diversion, en vain. Un officier nous <u>asommés</u> de déposer les armes et de nous rendre.	1) ***	1) ***
2) C'est fini. Les prophètes nous ont lâchés. Nous sommes faits comme des rats. Tout chavire autour de nous. On dirait que le monde prend un malin plaisir à s'effiloche, à nous filer entre les doigts comme des volutes de fumée.		2) C'est fini. Les prophètes nous ont lâchés. Nous sommes faits comme des rats. Tout chavire autour de nous. On dirait que le monde prend un malin plaisir à s'effiloche, à nous filer entre les doigts comme des volutes de fumée.		2) C'est fini. Les prophètes nous ont lâchés. Nous sommes faits comme des rats. Tout <u>chavire</u> autour de nous. On dirait que le monde prend un malin plaisir à s'effiloche, à nous filer entre les doigts comme des volutes de fumée.	2)***	2)***

<p>3) Eh bien, Sy Ramoul nous confirme les rumeurs qui font état de la mobilisation d'une frange sociale contre nous. Ce que nous croyons être une propagande orchestrée par les taghout s'avère être une réalité.</p>				<p>3) ***</p>	<p>3) Eh bien, Sy Ramoul nous confirme les rumeurs qui font état de la mobilisation d'une frange sociale contre nous. Ce que nous croyons être une propagande <u>orchestrée</u> (pp empl com Adj) par les taghout s'avère être une réalité.</p>	<p>3) ***</p>
<p>4) Wahm ! Chimère ! Regarde autour de toi. Le Temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de nous. Nous sommes allés trop loin. Nous avons été injustes. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que nous sommes devenus.</p> <p>5) Nous traînons des milliers de spectres en guise de boulet, nous gangrenons tout ce que nous touchons. Nous ne</p>		<p>4) Wahm ! Chimère ! Regarde autour de toi. Le Temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de nous. Nous sommes allés trop loin. Nous avons été injustes. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que nous sommes devenus.</p> <p>5) Nous traînons des milliers de spectres en guise de boulet, nous gangrenons tout ce que</p>		<p>4) Wahm ! Chimère ! Regarde autour de toi. Le Temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de nous. Nous sommes allés trop loin. Nous avons été injustes. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que nous sommes devenus.</p> <p>5) Nous <u>traînons</u> des milliers de spectres en guise de boulet, nous <u>gangrenons</u> tout ce que nous touchons. Nous ne valons plus rien. Personne ne veut de nous. Même en</p>	<p>4) Wahm ! Chimère ! Regarde autour de toi. Le Temple est en ruine et le peuple ne veut plus entendre parler de nous. Nous sommes allés trop loin. Nous avons été <u>injustes</u>. Des bêtes immondes lâchées dans la nature, voilà ce que nous sommes devenus.</p> <p>5) ***</p>	<p>4) ***</p> <p>5) (...) <u>de spectres</u> - <u>De boulets</u></p>

<p>valons plus rien. Personne ne veut de nous. Même en enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur</p>		<p>nous touchons. Nous ne valons plus rien. Personne ne veut de nous. Même en enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur</p>		<p>enfer, les damnés et les démons vont manifester pour exiger du bon Dieu de nous transférer dans un enfer aux antipodes du leur</p>		
<p>6) Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous combattons les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays gangrené qui est le nôtre, que la sécheresse terrasse à cause de nos péchés, eh bien, il souffre et nous conjure de le délivrer du joug des renégats et des serres des vautours. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des taghout, des boughat, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais</p>				<p>6) Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous <u>combattons</u> les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays gangrené qui est le nôtre, que la sécheresse terrasse à cause de nos péchés, eh bien, il souffre et nous <u>conjure</u> de le délivrer du joug des renégats et des serres des vautours. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des taghout, des boughat, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais</p>	<p>6) Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est <u>offensé</u>. Nous combattons les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays <u>gangrené</u> qui est le nôtre, que la sécheresse terrasse à cause de nos péchés, eh bien, il souffre et nous conjure de le délivrer du joug des renégats et des serres des vautours. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination <u>radicale</u> des taghout, des boughat, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais</p>	<p>6) Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous combattons les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays gangrené qui est le nôtre, que la sécheresse terrasse à cause <u>de nos péchés</u>, eh bien, il souffre et nous conjure de le délivrer du joug <u>des renégats</u> et <u>des serresdes vautours</u>. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des taghout, des boughat, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais</p>

--	--	--	--	--	--	--	--

DISCOURS EXPLICITES DENONÇANT LA VIOLENCE	PRAGMATIQUE		Occurrences des discours sur la violence % de ces occurrences	ANALYSE DU DISCOURS. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION		
	Analyse des présupposés	Analyse des sous-entendus		Subjectivité dans le langage, les verbes	Analyse axiologique des adjectifs	Subjectivité dans le langage, les compléments de nom.
<p>1) Comment peut-on oublier lorsqu'on passe ses jours à travestir sa mémoire, et ses nuits à la reconstituer comme un puzzle maudit pour se remettre dès l'aube, à la brouiller encore, et encore ? ... Tous les jours. Toutes les nuits. Sans arrêt...</p>		<p>1) Comment peut-on oublier lorsqu'on passe ses jours à travestir sa mémoire, et ses nuits à la reconstituer comme un puzzle maudit pour se remettre dès l'aube, à la brouiller encore, et encore ? ... Tous les jours. Toutes les nuits. Sans arrêt...</p>	6	22%	<p>1) Comment peut-on oublier lorsqu'on passe ses jours à travestir sa mémoire, et ses nuits à la reconstituer comme un puzzle <u>maudit</u> pour se remettre dès l'aube, à la brouiller encore, et encore ? ... Tous les jours. Toutes les nuits. Sans arrêt...</p>	1) ***
<p>2) Les misérables avaient droit aux mêmes plats que l'ancienne clientèle avec, au gré des générosités, un morceau de poulet, une tranche de melon ou un pot de</p>					<p>2) Les misérables avaient droit aux mêmes plats que l'ancienne clientèle avec, au gré des générosités, un morceau de poulet, une tranche de melon ou un pot de yoghourt. Si on avait</p>	<p>2) Les misérables avaient droit aux mêmes plats que l'ancienne clientèle avec, au gré des générosités, un morceau de poulet,</p>

yoghourt. Si on avait encore faim, on doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposé au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrants, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut... On les appelait cheikhs. Ils intervenaient entre deux bouchées, à tour de rôle, pour dire aux pauvres combien ils avaient du chagrin pour leur infortune... Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant... Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas

encore faim, on doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposé au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrants, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut... On les appelait cheikhs. Ils intervenaient entre deux bouchées, à tour de rôle, pour dire aux pauvres combien ils avaient du chagrin pour leur infortune... Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant... Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la

une tranche de melon ou un pot de yoghurt. Si on avait encore faim, on doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposé au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrants, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut... On les appelait cheikhs. Ils intervenaient entre deux bouchées, à tour de rôle, pour dire aux pauvres combien ils avaient du chagrin pour leur infortune... Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du

une tranche de melon ou un pot de yoghurt. Si on avait encore faim, on doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposé au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrants, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut... On les appelait cheikhs. Ils intervenaient entre deux bouchées, à tour de rôle, pour dire aux pauvres combien ils avaient du chagrin pour leur infortune... Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que

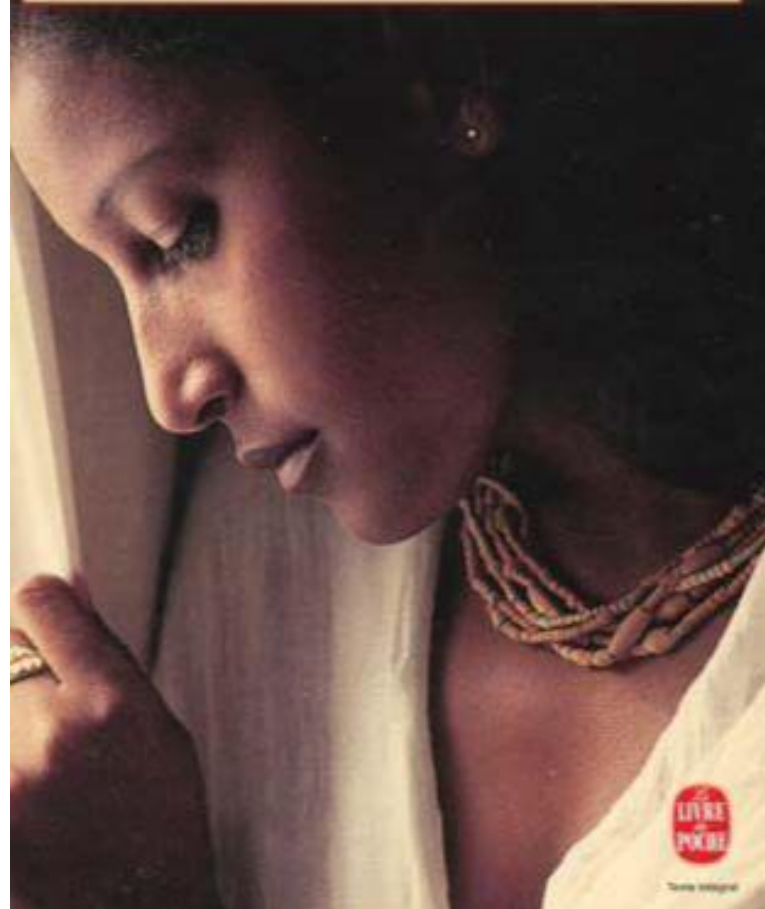
<p>qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande... Intégriste.</p>				<p>gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande... Intégriste.</p>	<p>paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus <u>infamant</u>... Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans <u>islamistes</u> remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande... <u>Intégriste</u>.</p>	<p>l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant... Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et <u>de propagande</u>... Intégriste.</p>
<p>3) Bien sûr, dans une société où les volte-face et les hypocrisies relevaient de la banalité, ni Omar Ziri ni sa gargote ne méritaient que l'on s'y attardât, mais cette histoire avait l'avantage de faire comprendre, avec une simplicité</p>				<p>3) Bien sûr, dans une société où les volte-face et les hypocrisies relevaient de la banalité, ni Omar Ziri ni sa gargote ne méritaient que l'on s'y attardât, mais cette histoire avait l'avantage de faire comprendre, avec, (1)... comment, sans heurts et</p>	<p>3) (1)une simplicité <u>désarmante</u> (2) citadelle <u>intégriste</u></p>	<p>3) ***</p>

<p>désarmante, comment, sans heurts et sans bruits, presque à son insu, la Casbah des poètes se mua en citadelle intégriste.</p>				<p>sans bruits, presque à son insu, la Casbah des poètes <u>se mua</u> en (2)..</p>		
<p>4) Qu'est-ce que tu es en train de lui raconter, femme ? Ce fumier n'a pas glissé. Regarde bien, fiston. On lui a tiré dessus. C'est un mécréant, un renégat, et les moudjahidin l'ont châtié. Ils l'ont crevé, tu comprends ? Ils l'ont tué...</p>				<p>4) Qu'est-ce que tu es en train de lui raconter, femme ? Ce fumier n'a pas glissé. Regarde bien, fiston. On lui <u>a tiré</u> dessus. C'est un mécréant, un renégat, et les moudjahidin l'<u>ont châtié</u>. Ils l'<u>ont crevé</u>, tu comprends ? Ils l'<u>ont tué</u>...</p>	<p>4) ***</p>	<p>4) ***</p>

<p>5) Les filles dévoilées se faisaient agresser par des mioches. On leur lançait des pierres, les aspergeait d'eau usée et on proférait sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes.</p>				<p>5) Les filles dévoilées se faisaient <u>agresser</u> par des mioches. On leur <u>lançait</u> des pierres, les <u>aspergeait</u> d'eau usée et on <u>proférait</u> sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes.</p>	<p>5) Les filles <u>dévoilées</u> se faisaient agresser par des mioches. On leur lançait des pierres, les aspergeait d'eau usée et on proférait sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes.</p>	<p>5) ***</p>
<p>6) On abusait des états d'âme des « égarés » (métaphore) et profitait de leur fléchissement pour les atteler (v infinitif) à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou.</p>		<p>6) On abusait des états d'âme des « égarés » (métaphore) et profitait de leur fléchissement pour les atteler (v infinitif) à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou.</p>		<p>6) On <u>abusait</u> des états d'âme des « égarés » (métaphore) et <u>profitait</u> de leur fléchissement pour les <u>atteler</u> (v infinitif) à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou.</p>	<p>6) ***</p>	<p>6) On abusait des états <u>d'âme</u> des « égarés » (métaphore) et profitait <u>de leur fléchissement</u> pour les atteler (v infinitif) à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou.</p>

Malika Mokeddem

DES RÊVES
ET DES ASSASSINS



MALIKA MOKEDDEM

**DES RÊVES
ET DES ASSASSINS**

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Je criais pour qu'il ne me considère pas comme « la bonne de sa bonne », le souffre-douleur de ses garçons. Je criais lorsque j'apercevais la convoitise dans ses yeux attachés à mes jambes, à mon cou, à mes reins. Je criais par répulsion. Mes cris tenaient l'horreur à distance.

Je criais paniquée devant ce précipice qui s'ouvrait en moi, souvent.

Mais dès que j'étais loin de lui, il me pre-nait des fous rires qui consternaient les autres. Des fous rires qui m' ébrouaient, cin-glaient mes peurs. Peut-être en avais-je abusé? Les autres décré-tèrent : « Elle est folle, celle-là. » Et j'ai eu la paix.

Aux vacances scolaires, mon père se débarrassait de moi en m'envoyant chez son frère, dans le désert. Combien de fournaises y ai-je endurées? Une quinzaine, au moins. Ma crainte de ces immensités a toujours été balayée par la joie de quitter ma famille. Et, jusqu'à l'âge de neuf ans, par celle non moins grande de retrouver Alilou, mon fan-tasque ami. Alilou ! Je n'avais pas plus de

quatre ans lorsque je le vis pour la première fois. Il m'intrigua d'emblée. Dans ce monde qui ressemble à un songe, les gens se déplacent lentement. Avec de grands mouvements. Comme s'ils flottaient. Alilou, lui, noiraud et fluet, courait et gazouillait à longueur de jour. Moi, je me tenais immobile au pied d'un palmier. Je le regardais. De mes séjours au Sahara, il me reste ces souve-nirs : un peuple aux gestes amples, ralentis par le poids du silence et la démesure des horizons. Et Alilou qui file comme un sylphe des lumières.

Un matin, il s'est dirigé vers moi :

- Viens!

- Où?

- Sur mon spoutnik. On va crever le ciel et aller dans les étoiles.

Crever le ciel, quel programme ! Je l'ai suivi en marchant. Au bout d'un instant, excédé, il s'est retourné. Est revenu vers moi. M'a pris la main pour m'entraîner à son rythme. Alilou, mes seules cures d'enfance... **A ma grande peine, mon ami disparut un jour. M'abandonnant à l'épouvantable claustration que je ressentais dans le désert.** Cependant une chose est sûre. Là-

Le manque et l'outrance

servante, l'ambiance de cet immeuble devenu un étouffoir. Au sortir du primaire, j'obtins une bourse qui m'ouvrit les portes d'un internat. Comme tous les écoliers. L'indépendance du pays avait eu d'autres avantages que ceux que s'arrogait mon père.

Le lycée El Hayat fut mon premier refuge. El Hayat : la vie. Elle y était étroite et bétonnée, la vie, dans cet ancien couvent. Des murs montaient à n'en plus finir. Un lambeau de ciel... Mais ces barrières étaient autant de protections. Car les années, en passant, m'avaient affublée d'autres ennemis : mes demi-frères. Reposais mon calme à leur despotisme. Dressais entre eux et moi d'autres murs. Ceux de toutes nos différences cernées par mon silence. Agissant ainsi, je commettais une injustice envers Lamine. Celui-là était bon élève et son naturel réfléchi détonnait parmi la hâblerie et la tyrannie des autres. Mais moi, blindée dans mon isolement et réfractaire à tout lien familial, je ne le distinguais pas.

Livrés à eux-mêmes, les garçons furent

temps-là, les Algé-Rois méprisaient encore notre raï, mais rappliquaient en meutes chaque fin de semaine, parce que les Ora-naises avaient du chien. **En ce temps-là, les vieilles femmes échangeaient de balcon à balcon de longues tirades en espagnol avec nostalgie. On n'avait pas honte de notre métissage culturel, non pas encore.** Mais ça viendrait. En ce temps-là, même les voiles étaient sexy. Blancs, avec juste ce qu'il faut de transparence pour laisser voir la mini-jupe, le pantalon ou les longues robes fendues. Plus opaques, ils distillaient le trouble et enflammaient les imaginations. Et celles qui les portaient se dandinaient tout à coup sur leurs talons aiguilles lorsque, émoustillés, des jolis cœurs les appelaient

« ma colombe ». Colombe. Ainsi les célé-braient le raï, le chaâbi, l'andalou et la flûte

des Bédouins qui pourtant mettaient un point d'honneur à s'ignorer royalement entre eux. En ce temps-là même le vin était encore savoureux et pas cher. Et pour l'accompagner, les étudiants faisaient des virées jusqu'à Ain El Turc, sur la corniche, afin de s'approvisionner en cochonnailles chez le célébriissime charcutier Sorriano

(En ce temps-là nous étions fiers des frères pieds-noirs restés au pays. Et de notre hospitalité offerte à tout étranger. C'était avant la lame démente de la haine. Avant l'hystérie des kalachnikovs et la transe funèbre des couteaux. Avant les fatwas appelant aux viols.)

(Maintenant, l'interdit et la terreur calcinent tout. Les célèbres lions de la mairie en ont perdu leurs crocs. Crinières et corps lépreux, ils semblent rongés par le mal qui dévore la ville et la vie. Maintenant, la charcuterie de Sorriano est un bureau du FIS. Sacrilège! Maintenant, s'ajoutant à la division entre « Rois », « Riens » et moins-que-rien des « ismes » et autres séismes dévastent le pays. Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes. C'est que l'intelligence n'est plus seulement un épouvantail qui fait s'agiter concierges et plantons mais un crime.) (Et sous ce règne des salauds, l'Algérie devient le théâtre de toutes les ignominies : gammes violées sous les

yeux de leurs parents. Volées et emportées dans les maquis par des monstres sanguinaires, leur rut assouvi, les mutilent et les jettent. Pauvres miettes de leur sauvagerie. Meurtres de pieds-noirs restés là par amour de cette terre. Eux, plus algériens que nous, pour avoir confirmé le hasard des naissances par un choix.) (Maintenant, fusils et poignards au poing, on nous saigne de notre altérité.) Notre légendaire hospitalité tourne en légende macabre. En chasse à l'étranger. En délit de faciès. Et tant de faciès sont honnis que j'ai peur. Peur de l'horreur qui rôde. Qui sème la suspicion Jusqu' au sem des familles. Peur pour mes amis, pour les femmes, les fillettes, les têtes pensantes, les inconnus comme madame Ibanez qui ne m'a jamais cousu de robes. Maintenant, les *entchadorées* ressemblent à des corbeaux. Barbus ou encagoulés, comme les enragés du Ku Klux Klan, déciment le pays. **Et nous, et nous, nous n'avons plus que des ennemis ! Car les *ninjas* *, censés protéger le peuple, ne se préoccupent que de défendre les privilèges de l'armée et de la**

* *Ninjas* : troupes d'élite (masquées) de la police. Tirent leur nom des Tortues ninjas.

Des rêves et des assassins

caste des mafieux qui ne veulent pas perdre les rênes du pouvoir. Et pour leur ravir ce pouvoir les intégristes voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle. Et nous, et nous qui voulions une démocra-tie! Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laïd ou tombent sous les balles parce qu'ils n'osent revendiquer la laïcité. Exigent que la religion fasse preuve de tolé-rance. Que la foi reconnaisse les droits de l'homme, y compris celui d'être athée.

Par quelle perversion la génération de l'Indépendance s'est-elle transformée en hordes de l'aliénation et de la mort?

Maintenant toutes sortes de sirènes mugissent à longueur de jour dans la ville sinistrée. Ainsi va le monde sous les cieux d'Allah. Des cieux dont le bleu est la cruauté même. Il ne prend ombrage de rien. Ne porte aucun nuage des ravages humains. Fait resplendir le mensonge d'une paix et d'une joie inexistantes.

Maintenant, il est des moments où je me sens réellement timbrée à hurler.

L'amour faute

de volonté et de courage et l'hébétude face au gâchis. J'attribuais donc cela à l'atmosphère générale. Comment échapper à la suffocation et à la terreur?

A la fin de l'année universitaire, je reçus ma titularisation au poste de professeur. Pourquoi si tôt ? Je n'aurais pas dû montrer tant de zèle dans l'exercice de mes fonctions. Étais-je victime de quelque malveillance? Dans ce contexte, toute promotion de francophone s'entachait de suspicion. Nous semblait une mise à l'index. Inquiète, j'allai à la recherche de Yacef:

- Alors tu vas être mon chef!

Sa mine crispée et le grincement de son rire ne me laissèrent aucun doute sur ses sentiments. J'eus tout à coup honte pour lui et pour moi. Alors que certains de nos amis recevaient des lettres d'injures et de menaces, étaient harcelés au téléphone, une nomination me glaçait de frousse et froissait Yacef. Je me ressaisis et me dis qu'il aurait tout l'été pour s'habituer à cette idée. Et moi pour vaincre mes appréhensions. **Que nous devons résister à cette psychose qui nous plongeait dans la crainte de tout et de**

Des rêves et des assassins

tous. Qui faisait de nous des embusqués dans nos propres vies.

- Pourquoi n'irais-tu pas un peu chez Lamine ? Cela te changerait, me suggéra

Yacef.

Il s'excluait du voyage. Pour la première fois. Pourtant nous étions tous deux en vacances depuis une semaine. Je ne le comprenais pas. J'avais tant besoin du réconfort de Lamine. De notre connivence. Je décidai donc de me rendre à Alger. Yacef m'accompagna à l'aéroport. En l'embras-sant, je lui trouvai un air si bizarre que j'en eus le cœur serré et me sentis coupable de l'abandonner ainsi.

Des rêves et des assassins

ment plutôt que de rébellion. Oui, j'en avais déjà le cuir et la gueule de guingois et de bois.

Cependant il m'a fallu cette désillusion personnelle pour mieux comprendre le sentiment de défaite éprouvé par les autres étudiantes. Pour réaliser qu'il porte atteinte à l'essentiel. Aux deux emblèmes mêmes de notre liberté, le savoir et l'amour. Ces deux droits-là, nous, nous les avons eus à l'arraché. Ils sont notre réhabilitation dans la totalité de l'être. Dans sa dignité. Aimer, c'est se rendre forts de deux volontés pour affronter les hordes de l'intolérance. **Savoir c'est s'enivrer l'esprit de lumières. Et comprendre que l'obscurantisme nous avilit tous. C'est s'approprier sa vie. Apprendre à la défendre, à dénoncer et à dire non.**

Non, nous ne serons ni rebuts ni déchues ni pions subalternes d'une communauté.

Et quelle épouvantable douleur lorsque ceux que l'on a choisis et chéris nous abandonnent pour le camp adverse ! Celui des rétrogrades. La nuance? Un luxe, une impasse face à l'innommable. **Alors intégristes, activistes, conservateurs, abjects,**

Les fausses amours

lâches ou simplement volages, nous les rejete-tous dans la même caste ennemie.

A l'heure où beaucoup payent de leur vie leurs différences, leurs aspirations à un autre des-tin, cette attitude témoigne de la profonde solitude des femmes dans leur combat. Et leurs conditions d'existence font que cette blessure demeurera perpétuellement ravivée. A jamais incurable. L'amour faute ne peut engendrer et nourrir que de fausses amours. Et nombre d'entre nous se retrouvent seules avec d'immenses rêves d'amour inassouvis.

Amour, constellation qui brille de toutes nos désillusions.

« Si tu rêves pour de vrai, ton rêve existe, tu le vis ! » me disait Alilou, mon seul ami d'enfance, lorsqu'il m'embarquait à bord de son « spoutnik » pour un voyage à travers les planètes de son imagination. Alilou, lui, s'est laissé aspirer par la force de ses songes comme s'il avait détalé devant les trahisons de l'âge adulte. Fui devant la barbarie de l'Algérie indépendante qui, peu à peu, enténébrait l'esprit des hommes. **Des hommes qui maintenant tuent tous les jours. Tuent des innocents. Tuent des enfants. Violent et**

tuent des adolescentes et des femmes. Tuent l'intelligence, nos différences, la confiance dans le genre humain. Massacrent nos hôtes et menacent les contrées du progrès. Enferment les peuples dans la haine. Souillent l'Islam tolérant de ce pays. Sont le sida de la religion. Les assassins de la foi.

Et dans ce drame de cendres et de sang, la plus abominable des violences c'est la ruine de l'espérance. C'est la faillite de la pensée qui fait de celles qui accèdent à l'instruction des exilées chez elles comme dans leur société. C'est ça l'exil! Pour celles-ci, traverser les frontières, mettre les plus grandes distances entre elles et leur famille, entre elles et un pays qui leur refuse la liberté est une délivrance.

L'Algérie a produit tant d'orphelines aux parents vivants. Tant de solitaires aux nombreuses fratries, qui ont perdu frères, sœurs et amoureux au bout des interdits, aux portes de leur liberté. Pour nous, elle a été à ce prix, la liberté. Cela n'a rien à voir avec les conflits de générations des Occidentaux. **Nous, nous avons fait un saut périlleux par-dessus les siècles et les abîmes. Aussi gardons-nous, ancrée en nous, cette sensation**

d'abîme... Certaines, écartelées entre désir d'envol et culpabilité, se suicident. L'Algérie peut s'enorgueillir d'un des plus forts taux de suicide féminin au monde!

La tête vide, je déambule dans les rues. Longtemps. Puis prise de fureur, je me précipite chez moi. Casse et déchire les cadeaux de Yacef. Déverse, au milieu de la pièce, les tiroirs contenant les photos des huit années passées ensemble. Y mets le feu. Pschitt, une grande flamme puis plus rien. Juste quelques cendres entourées de suie et la fumée qui obscurcit la chambre et me fait tousser. rouvre la porte-fenêtre donnant sur un petit balcon. Puis la porte d'entrée. L'escalier est vide. A cette heure-ci, la chaleur et la digestion plongent tout le monde dans une sieste léthargique. Je tire mon matelas jusque sur le balcon. Et, d'un brusque effort, le balance par-dessus la rambarde. Je descends en courant. Le concierge entrebâille aussitôt sa porte. C'est à croire que ce chien de garde ne dort jamais. Je m'arrête. Sors un billet de mon sac et le lui tends:

Des rêves et des assassins

suffit à nous enfermer. C'est tout à fait cocasse.

- Veux-tu un peu de rosé pour te conso-ler?

Foued en a mis au frais.

- Je veux bien.

- Et toi, Rachid ?

- S'il te plaît, oui.

Selma se lève et gagne l'intérieur de la maison. Son ventre est bien rond maintenant. Cinq, six mois ? Je ne sais plus. Assis sous la lampe, dos contre la baie vitrée, Rachid lit la presse. Allongé sur la terrasse, à même le sol et les mains sous la nuque, Kamel s'est assoupi, fourbu de chagrin. **Ce matin, nous avons enterré son frère, un médecin de renom, abattu par les intégristes.** Nous n'avons pas gémi. N'avons pas pleuré. Nous nous sommes serrés les uns contre les autres. Simplement ça. Des étreintes et le cœur plein à se rompre.

Repas funèbre, thé, café et discours. Voi-sins et amis, tous étaient là, colère rentrée, vantant les mérites du disparu.

En fin d'après-midi, Selma, Foued, Rachid et moi sommes venus ici avec Kamel, dans la villa du mort, sur la cor-niche, à *Aïn El Ture*.

Moi, mes souvenirs et

Quand le savoir est le premier des exi/s

l'insécurité m'ont fait déserrer mon appartement. Je n'y remets les pieds que pour récupérer des effets, de temps en temps. Depuis quelques mois, nous éprouvons tous le besoin de vivre ainsi, en troupe errante. Cinq, six, huit copains et plus. Et qu'importe la place dont nous disposons. A présent, la promiscuité nous rassure. Nous avons retrouvé nos habitudes d'étudiants. Sauf que c'est rarement la fête qui nous rassemble. Mais la peur est un lien plus fort encore.

La mer est sans ride. Le reflet de la lune s'étire mollement sur l'eau. La mer m'est nécessaire. Depuis toujours sa seule évocation était comme une bouffée d'air pendant mes longues suffocations dans le désert. Sa contemplation me renvoie au désert. Celui-ci m'enfermait dans ses immensités. Dans son éternité. Mes yeux s'y effrayaient de désolation en sublime. Loupe impitoyable du ciel. Fournaise des jours. Extase de la lumière. Dogme du silence. Peur et fascination à la limite du soutenable. Songer à la mer me libérait de son hypnose, roulait, emportait mes pensées, berçait ma rêverie.

Quand le savoir est le premier des exils

qu'ils me jetaient, au cours de la procession, je me suis bien doutée qu'ils en savaient plus long que moi.

- Il paraît que ses parents lui ont fait construire une superbe maison là-bas mais qu'il erre de bar en bar.

Selma a un petit rire féroce et prédit:

- Il va finir avec quelques pruneaux dans sa cervelle de fourbe.

Puis, après un temps de réflexion, elle se tourne vers Rachid :

- Crois-tu que ses parents soient fis-sistes *?

- Franchement, je n'en sais rien. Comment savoir qui fricote avec qui ? Les barbus ont rasé leurs poils. Les militaires sont enca-goulés. Ton frère, ton meilleur ami, tu ne les reconnais plus. **L'État nous traite de « laïco-assimilationnistes ». Les terroristes**

veulent nous exterminer. Torture ou meurtre pour les militaires. Torture et meurtre pour les intégristes.

-Et toi, il ne t'en a jamais parlé ?

-Il les disait très conservateurs. Mais il n'en a jamais ...

* Fissiste : appartenant au FIS.

Hum, dans leur cas le pas est vite franchi, coupe-t-elle. **Avec tout le fric qu'ils ont, je suis sûr qu'ils en donnent à ces bandes d'assassins**, ne serait-ce que pour se préserver.

- Fric, opportunisme, frustration, ignorance... ils ratissent large. Quand je pense que même mon père s'est mis à jouer au dévot. Comble de mascarade !

Rachid m'interrompt :

- Je ne comprends pas que Yacef ait agi ainsi. Jamais je n'aurais cru qu'il céderait un jour à la pression de ses parents.

Il n'y a pas que ça. Quoi d'autre ?

Quoi d'autre ? Ici, on n'aime pas beaucoup l'intelligence chez la femme, l'aurais-tu oublié? Ailleurs, le savoir est un faire-valoir. Ici appliqué aux femmes, il est sinon une dépravation, du moins sa constante suspicion. C'est ça. Toujours ça, le mal qui ronge ce pays. Yacef disait souvent que tu étais trop exigeante. La bêtise des machos se reflète dans leurs choix. Ils préfèrent les sottises qui les flattent à leurs propres yeux. Et puis en agissant ainsi Yacef gagne et la bénédiction et la fortune de ses parents.

Je me dis: «Relents d'aigreur. Selma parle encore pour elle-même.» Ne peux m'empêcher de me remémorer le visage de Yacef quand il s'était écrié : « Alors tu vas être mon chef! »

- Quelle autre raison ? insiste Rachid.

- Plus d'amour tout bêtement peut-être.

Ou l'envie de changer de partenaire ...

- Mais il était amoureux de toi!

- Prurit du sexe... Navrante banalité. Tous deux m'observent comme si je

m'étais soudain transformée en démon. Il en est ainsi, chaque fois que nous abordons ce sujet. Ils m'auraient préférée abattue et meurtrie. «Normale», quoi. Ils m'auraient dorlotée, consolée. **La douleur est si répandue ici qu'avec un peu de cynisme on peut même avouer que celle des autres réconforte. Atténue l'ennui. Occulte nos propres terreurs.** Il y en a pour tous les goûts. Pour toutes les sensibilités: femmes à la rue avec flopees d'enfants. Sans bagages ni argent. Adolescentes, bétail à dépecer après usage. Jeunes sans rêves et sans espoir. Guigne sans trêve. « Enseignement » dont l'obscurantisme est maintenant l'unique vocation. Meurtres sur mesure : balles dans la tête

avec toutes les menaces qui pèsent dessus.
Ce que nous vivons n'est rien comparé à ce qui nous attend.

- Quelle Cassandre!

Selma hausse les épaules et lui adresse un sourire matois. Je leur annonce:

- Je crois que ... je crois que je vais aller en face.

- En face?

Rachid scrute la mer, s'en détourne:

- En France?

J'acquiesce. Il explose de colère :

- Toi aussi ? C'est la débandade! Partez, fuyez tous ! Abandonnez le pays aux rapaces !

- A ta place, je n'hésiterais pas un ins-tant, intervient Selma. Qu'as-tu à perdre ici ? Un homme qui t'a déjà abandonnée ?

Un père et des frères désaxés qui te sucent le sang et te menacent ? Le pays ! Le pays ! Que réserve-t-il aux femmes, ce pays? La vindicte pour les lettrées, l'humiliation et la souffrance pour toutes ! Pendant la guerre d'Indépendance, les Algériennes sillonnaient les maquis, armées comme leurs frères. Maintenant, dans les maquis des frérots, les zéros d'Allah séquestrent des adolescentes pour la fornication et la popote. **On n'a rien**

à foutre d'un nationalisme qui s'enflamme à nos détriments.

- C'est vrai. Mais à quelque chose mal-heur est bon. Mises complètement au ban de la société, les femmes réagissent. Elles sont magnifiques, les Algériennes ! Regardez-vous, vous êtes magnifiques ! Beaucoup plus courageuses, plus coriaces que les hommes.

- Quelques-unes se sont libérées, oui. Mais à quel prix! Et il leur reste encore à émanciper leurs bonshommes. Il leur faudra y aller au marteau-piqueur parce que, question femmes, ils ont les neurones bétonnés, nos bougnoules. Même ceux qui ont accédé aux études supérieures restent emprisonnés dans une glu séculaire. La preuve, il leur faut l'autorisation et la bénédiction de papa, maman et de toute la tribu pour se marier. Sinon makach ! Et avec ça, ce sont les femmes qui sont déclarées irresponsables, et qu'on garde sous tutelle. On aura tout vu dans ce foutu pays !

- Merci pour Foued. Ça se voit que tu as épousé un mec aux neurones bétonnés, toi !

- Je ne parle pas de Foued. Lui, Kamel, toi ... Vous faites partie de ceux, si peu nombreux hélas ! qui sauvent la gent masculine.

Et nous réconcilient. Il y a ceux qu'on épouse quand les lâches nous lâchent. Et il y a ceux qui nous quittent parce que nous sommes des femmes de tête. Des êtres libres! Parce qu'ils considèrent que la liberté ne convient pas aux femmes.

- **Nous vivons une époque dangereuse, mais l'Algérie est en train d'accoucher, dans le sang, de la laïcité et de la démocratie.** Et

toi, tu veux rater ça?

Le rire cinglant de Selma lui coupe le sifflet :

- Laïcité, démocratie, tu es maboul ou illuminé, mon pauvre Rachid? Les écoles fabriquent des crétins et la population est prise entre deux terrorismes, celui de l'armée et celui des intégristes. Le chouïa de démocrates est planqué ou en fuite. Comment veux-tu ...

- Mais ce n'est qu'une étape transitoire ...

J'en ai assez de ces palabres qui tournent en rond depuis plus de trois ans. Ce ne sont même plus des discussions. Chacun a fait de ses espoirs un édifice branlant et tente de se rallier les autres pour le consolider. Fragments de réalité. Antagonismes. Grandiloquence. Véhémence. Bravoure. Chuchote-

Mais que feras-tu en France? Un boulot, voilà le problème... Pourquoi n'irais-tu pas en Tunisie ? Ça doit être plus facile de trouver un job en Tunisie!

- **Je ne sais pas si je resterai en France.**

Mais une chose est sûre: quitte à partir, je préfère aller là où l'intégrisme ne risque pas de me rattraper. Là où plus aucun remugle religieux ne pourra venir me polluer de nouveau la vie.

- Alors il te faudra chercher une île déserte!

Les yeux vagues, les mains autour de son ventre, Selma dit :

- La France est trop proche de l'Algérie. Elle me fait peur, elle aussi. L'antisémitisme toujours vivace, la haine de l'immigré qu'on exploite à la moindre élection. Et maintenant, l'intégrisme et ses *entchadorées* qui essaient là-bas. Tout ça ne me dit rien qui vaille. J'ai envie d'autres horizons pour mon enfant. L'Amérique latine ou l'Australie, par exemple.

Les vapeurs du rosé nous font du bien. Nous buvons ensemble, en silence. **Le silence entrecoupe de plus en plus nos conversations. Une parenthèse fermée sur**

l'inavouable, la peur ou l'indicible. Un temps de déchirements, de monologues muets, à l'unisson. Nos mots s'entrechoquent sans conviction. **Nous sommes des solitudes ligüées et condamnées à l'incertitude.**

Soudain un charivari de mouettes, semblable à des cris de nourrissons, déchire le silence et nous fait sursauter. Elles s'envolent et planent au-dessus de la mer. Leurs stridences vont decrescendo. Dans la lumière opaline, leurs ailes luisent comme des croissants qui, lentement, s'effeuilleraient de la lune. Je dis:

- J'essaierai peut-être de retrouver une amie de ma mère. Maintenant, je veux savoir. Comment vivait-elle là-bas? Comment était-elle? Comment est-elle morte? Est-ce que je lui manquais? J'ai besoin de la construire pour me retrouver un peu. Pour supporter le reste.

- Tu n'as jamais essayé de savoir, avant? Comment est-ce possible?

Je n'ai pas le courage de tenter une explication. De dire qu'avant de rencontrer l'amour, j'ai avancé tendue vers un seul but : un examen, un diplôme. Les uns après les

autres, ceux-ci m'aidaient à occulter mes manques, mes complexités et la schizophrénie grandissante du pays. Dire que la découverte de l'amour m'a plongée dans l'urgence vitale d'y éteindre mes soifs. Dire qu'après les études, j'errais avec cet amour interdit, ne trouvant de stabilité que dans le travail.

Au fil des années, je me suis lassée du niveau de plus en plus lamentable « des analphabètes bilingues » entrant en faculté, des magouilles professionnelles, de la radicalisation de la misogynie et de l'intolérance, des attentats intégristes ... Cet amour idéalisé me permettait de tenir alors que tout som-brait dans la violence. Mais l'homme que j'ai élu m'a plongée dans la médiocrité en agissant comme un rustre ... Toute tentative pour échapper aux réalités du pays ou aux miennes s'en trouve laminée. Ça vacille dans ma tête et autour de moi. Je hausse les épaules. Selma sourit :

- Il bouge!

Je pose ma main près de la sienne sur son ventre.

- Là, là!

J'ai senti les mouvements du bébé. Selma est tout à coup radieuse. Elle avale une gorgée de rosé:

kader Alloula illustre enfant d'Oran et du théâtre algérien, d'anonymes... **Électrochoc après électrochoc sans interruption. Je suis anéantie. Je vois les miens. Regards remplis de cris muets. Visages griffés par l'angoisse. Je vois d'autres visages coulés au moule de la frustration et de la barbarie. J'ai envie de fuir. Fuir très loin.**

J'ai beau me répéter : harka * ! *Barka!* Rien ne m'apaise. La tension et la fièvre qui m'entourent font grincer mon rire. L'exaspération me reste chevillée au corps et à l'esprit.

Il y a quelques jours, Selma a reçu une lettre. Sur l'enveloppe, une écriture mala-droite.

- Qu'est-ce c'est que ça?

Elle observa le cachet de la poste.

- Elle est postée d'ici.

- Ouvre, tu verras bien.

Je la regardai faire avec appréhension. Elle devint aussi blanche que le bout de tissu qu'elle retira entre deux doigts. Elle renversa l'enveloppe. Un petit morceau de savon tomba dans la paume de son autre main.

* *Barka* : assez !

D'une oreille à l'autre! renchérit l'un de ses camarades.

Les autres rirent de plus belle. Rires d'anges.

Paroles de monstres. Les « putains ! putains ! » qu'on nous jette au visage depuis toujours, ne pouvaient céder le pas qu'à la menace. Un peuple qui a tant de mépris pour sa part féminine, qui dresse ses enfants

à la misogynie et au fanatisme comme on dresse les chiens, travaille à son malheur.

Trente ans de préparation au vil. Et maintenant, l'inquisition et l'enfer.

J'ai essayé d'en rire. Mais depuis long-temps déjà, la peur est comme une araignée qui tisse sa toile autour de nous. Et la mort répand sa puanteur partout, même dans la bouche d'enfants aux yeux de chérubins. Qui me dira s'il y a encore des Alilou parmi les petits garçons de ce pays? Comme je voudrais le croire !

... On frappe à la porte de la chambre que J occupe.

- Entrez!

La tête de Kamel apparaît dans l'entrebâillement :

Des rêves et des assassins

Il paraît que tu veux aller en France. Kamel, lui, c'est sa compagne qui l'a quitté pour un pont de la ville. Les boucles sombres de ses cheveux couronnent son visage. Offrent un beau contraste avec ses yeux noisette. Son regard plein de détresse me fait mal. La similitude de nos situations a tissé entre nous une fraternité attentive. Je réalise qu'il va terriblement me manquer.

Oui.

- Ça ne t'angoisse pas ?

- En tout cas je serai moins stressée qu'ici. Je ne me sentirai plus traquée par les chacals de nos cités.

- Hum... ça doit être une inquiétude différente. Je ne sais pas si elle sera moins forte. Tout abandonner et partir sur un sentiment d'impuissance ou de défaite, c'est dur!

- Je ne sais pas ce que je ferai. **Je veux partir. Partir pour ne pas basculer dans la folie.**

- Il va falloir que tu obtiennes un visa.

C'est de plus en plus difficile.

- Je vais téléphoner à Barbara Combes. Elle m'enverra un certificat d'hébergement. Et puis je déposerai une demande de mise en disponibilité au rectorat. Je me débrouil-

Quand le savoir est le premier des exils

souris dans le noir. Ce baiser chaste, un vrai bonheur.

Les voix de mes amis me parviennent, étouffées. Toutes les nuits c'est ainsi. Parfois fusent des rires. Puis, des discussions entrecoupées de silences. A n'en plus finir. Ils ne refont plus le monde. Ils fouillent des décombres tantôt avec colère, tantôt avec impuissance ou consternation. **La faillite est si grande. Trente ans de mensonges sur notre identité. Trente ans de falsification de notre histoire et de mutilation de nos langues ont assassiné nos rêves. Font de nous des exilés dans notre propre pays.**

Des rêves et des assassins

en sécurité au point de céder à un somme, seule, sur une plage. J'ai l'impression d'être entrée dans la vie d'une autre. **Une vie libre qui traîne la mienne comme un boulet. Car dans ma poitrine la joie le dispute encore à l'angoisse.** Comment me libérer de ça ?

Après une douche, je délaisse le pastis que j'ai acheté et me sers un whisky du bar de Barbara. Son feu me fait du bien. Debout sur le balcon, je regarde la mer. Imagine mes amis assis sur la terrasse, là-bas, en face. A cette heure-ci, le galant-de-nuit commence à embaumer sur la corniche. S'exhale aussi l'odeur de la terre mouillée quand, après les chaleurs de l'après-midi, les jardins reçoivent enfin de l'eau. Et les arômes de basilic, de coriandre et de cannelle aux fenêtres des cuisines. Mais là-bas, le couchant n'est plus une invite à la balade sur les plages et fronts de mer. Là-bas, les couleurs du crépuscule ne sont plus ni un apaisement, ni une incitation à la rêverie. Mais l'image cosmique du sang des victimes. Cette heure indécise est une tristesse suspendue, comme nos vies, entre deux violences. Et sur les terreurs, la

La sonnerie du téléphone me fait sursau-

ter. **Je scrute l'appareil avec méfiance.** Me rappelle que je suis en France. Décroche enfin.

- Allô Kenza, c'est Barbara. Tu as fait un bon voyage ? Ça va bien ?

- Très bien et toi ?

- Ça va, ça va. L'appartement te convient ?

- Formidable ! Je sens que je vais y passer de bons moments. Merci pour tout Barbara.

- Tu as pu changer suffisamment d'argent ?

- Oui, oui, sans problèmes. Tu parles ! C'est un trafic si avantageux pour les émigrés.

- Bon. Ma chérie, écoute, il faut que tu te mettes en rapport avec les gens du comité de défense des intellectuels algériens. Ils pourront peut-être t'aider à rester là. Ne

repars pas, Kenza. J'aurais trop peur pour toi.

- Les intellectuels ? Laisse-moi rire. Qui s'intéresse aux millions de femmes et de jeunes opprimés et démunis, là-bas ? Ceux qui trinquent depuis toujours ! Barbara, c'est tout un peuple qui est en danger ! Moi, mal-

gré les menaces actuelles, je fais partie des **déjà à favorisés ! La preuve, je suis l'abri même si j'ignore encore de quoi seront faits mes lendemains.**

- Ce ne sera pas facile. Mais pour l'instant mieux vaut l'exil que la mort là-bas. Morte, tu ne pourras plus rien, ni pour toi, ni pour les autres.

- Je ne sais pas si j'aurai envie de rester ici. Je vais d'abord passer une semaine à me détendre. J'en ai terriblement besoin. Après, j'essaierai de retrouver cette amie de ma mère.

- D'accord, viens à Paris ensuite. Je t'aiderai pour les démarches. Ne repars pas en Algérie, s'il te plaît !

- Peut-être. Je veux me renseigner sur les pays où je pourrais faire valider mes diplômes. **Je crois que j'ai besoin de partir très loin.** Il me faudra un total dépaysement pour oublier. **Tu sais, tout à l'heure, je me**

la plage. J'ai rêvé que suis assoupiesur je

marchais dans un désert de neige. Je me suis réveillée avec une extraordinaire impression de paix. Ce n'est pas la première fois que cette idée me traverse l'esprit. Marcher dans un désert blanc. Avoir autour de moi des gens complètement différents.

Slim la Glisse

Il y a foule le long du canal à Palavas. Aux devantures des magasins, des vêtements d'été soldés et toutes sortes de pacotilles attirent les badauds. Les tarifs des restaurants sont trop élevés pour ma bourse. Je me rabats sur une pizzeria.

- Quel peuple! dis-je au serveur.

- Ce ne sont que des gens du coin. La saison est terminée. Les vacanciers sont partis. Les enfants ont repris le chemin de l'école. Mais comme on a souvent des étés indiens, les gens viennent respirer, font durer les vacances.

« Faire durer les vacances », **là-bas, on tue le temps et le temps tue. Chaque jour. Là-bas, la misère, l'ennui et la violence sinistrent une côte fabuleuse.**

Des rêves et des assassins

Slim ; et toi ?

- Kenza.
- C'est un prénom vieillot, ça.
- Oui.
- Alors tu as pris la tangente, toi aussi.

Franchement, y a plus que ça à faire surtout quand on est une fille! Pouah, ils ont péché les plombs, les mecs là-bas. Le FLN, il a fabriqué des *hittistes* *. Les *fissistes* les ont rendus azimutés.

- C'est-à-dire?
- C'est-à-dire des catastrophes ambulantes. Des kamikazes du malheur. Ils font tout pour se l'exploser sur la tronche, le mal-heur!
- Tu connais l'Algérie ?
- Je la connais que par ma mère et les gens de là-bas. Moi, j'ai pas envie d'y aller.

- Pourquoi?
- Les Algériens, ils snobent les foncés comme moi. Les parents de ma mère, ils se sont fâchés avec elle quand elle s'est mariée avec un Noir. Et quand mon père l'a abandonnée, ils ont dit que c'était normal de la

* *Hittistes*: « ceux qui tiennent les murs ». Les exclus.

dans les blockhaus de la tradition. Y sont verrouillés depuis la nuit des temps. Nuit de l'ignorance. Temps de souffrance.

Ces pensées vertueuses ne me calment pas. Les raisonnements n'y peuvent plus rien. Ma patience et ma compassion sont épuisées.

Pourquoi suis-je venue ici, ce matin? Suis-je maso? J'avais pourtant décidé de m'offrir d'abord une semaine de détente. Me voilà de nouveau nouée par le malaise et l'indignation.

«Va et pardonne.» «Tu as la grosse haine. » Haine de qui ? De quoi ? Haine ou désespoir? Haine et désespoir ? Désespoir du rêve, de tous les rêves brisés. **On ne rêve pas dans un pays comme le mien. Surtout quand on est une femme. On compose avec la noirceur humaine.**

Les ciels du Sud me fatiguent. J'en ai assez du mensonge de leur bleu. De leurs atmosphères de sueur, de poussière, de larmes et de sang. De leurs lumières de tragédie. J'ai besoin de nuages. De tourmentes là-haut et de sérénité sur terre. Envie d'un désert de neige. Ne plus recevoir dans les dents que le froid du vent. Et dans les yeux une blancheur tombée du firmament.

Rêves de deux Sud

Debout face à la mer, pieds légèrement écartés dans l'eau, un petit garçon tient un volant imaginaire. Il accompagne la rotation de ses bras d'un « vroom » tantôt lent, tantôt accéléré. Puis se tournant vers la plage :

- Maman! maman! maman!

Une femme lève les yeux du livre qu'elle est en train de lire et les fixe sur lui.

- Maman regarde, je commande la mer.

- Comme tu es fort, mon fils !

Le petit garçon roucoule. Reporte de nouveau les yeux sur la mer et repart d'un «vroom » pétaradant. Le regard de la femme caresse longuement son petit corps potelé avant de revenir, le sourire attendri, à sa lecture.

Des mots en paillettes

un beau satin. Touche-moi cette douceur. Et épais avec ça. A côté, tu as « le frère des filles plombé ».

- Hum, de circonstance. **On plombe de balles les frères, chez nous.**

- **Chez toi, on plombe et décapite les filles et les mères aussi. Après leur avoir fait**

subir toutes les vilénies que tu sais.

- Il y a plus de respect... Là?

- Du «sucre», *essocar*, une mousseline mouchetée. Ici, « il tombe en giboulées », *issob m 'rrachrach*. Là-bas, « je monte me faire photographe », *talâ netsaouar*.

Slim ne peut plus se retenir de glousser :

- Tout le cinéma et la fantaisie qui manquent à leur vie, ils les mettent dans les mots. Même pour désigner des tissus ! C'est incroyable, ça !

Un index sur les lèvres, Aïcha se tourne vers lui, on ne peut plus sérieuse. Elle ne badine pas. Elle travaille.

Slim s'approche de moi et chuchote à mon oreille :

- Une vrai pro. Tu as vu comment elle s'y prend? Ils en perdent leurs billes, les mecs!

J'acquiesce. Aïcha poursuit :

Des mots en paillettes

Vous déplorez qu'ils soient français?

- Non! à chacun son temps. **Et puis je vais te dire, même si la France elle a, elle aussi, des chiens qui aboient, il faut reconnaître qu'on y est mieux que chez nous. RMI, les soins de santé gratuits pour les pauvres, qu'ils soient tunisiens, maro-cains, algériens ou *khoroto* *, la *rahma* ** ! ma fille. Hé, ceux qu'on traitait de mécréants se révèlent plus près d'Allah que ceux qui s'adonnent à des massacres en son nom, là-bas.**

Je n'ai pas le temps de revenir au sujet qui m'intéresse qu'un autre client pénètre dans le magasin. Aïcha me dit :

- Va, va te promener un peu, ma fille. C'est le moment où je travaille le plus. Quand les maçons et les *zoufris* ***, rentrés des chantiers, viennent faire leurs courses. A plus tard.

- A quelle heure fermez-vous?

- Pas avant huit heures et demie du soir.

* *Khoroto*: «raclé» (sous-entendu «de la tête»). Signifie, ici, « n'importe quel métèque ».

** *Rahma* : la miséricorde.

*** *Zoufri*: ouvrier.

Vers des ailleurs blancs

sonne n'a dit sur les chaînes françaises que c'était une formidable preuve de résistance de tout un peuple! Est-ce que ce n'en est pas une d'envoyer ses enfants à l'école malgré toutes les menaces qui planent sur cette ren-trée?

- Sûr ... crois-tu que ce soit le signe d'un soulèvement prochain de la population ?

- Des bœufs!

J'éclate de rire. Sacrée Selma, la contradiction, elle ne connaît que ça. L'entends à l'autre bout qui rit aussi :

- **(J'exagère comme toujours. Je voudrais tellement que les gens se bougent. Jusqu'à quand allons-nous tout encaisser? En dehors des colères qui explosent dans les manifs, rien.) (On retombe dans la peur. Des bœufs, c'est vrai quoi!)**

Kamel et Rachid sont là aussi. Ensuite, j'appelle Lamine. Il égrène des noms. Partis, disparus, menacés, tués. Triste rengaine des temps de la haine. Mais les voix, le rire surtout, de mes amis me font du bien. Rire qui casse nos silences. Brasse peurs et dérisions. Désarme l'angoisse. Rire, notre seule arme contre l'infâme. Rire, écume des larmes, entre cri et aphasie. Échappée hors de

Des rêves et des assassins

l'asphyxie. Rire, roulade, fanfaronnade de la vie quand le rêve se meurt. Ruade pour émerger de la noyade. Et l'alcool pour oublier, un instant, qu'il n'y a pas de répit. Pas d'oubli.

Je suis un fantôme. J'erre dans les ruines d'Oran. Sous un ciel de sang. Il n'y a plus aucune femme, aucun enfant. Il n'en reste pas trace dans ces éboulements. Passés en débris, brûlés de leur mémoire. Il n'y a que des hommes, plus tout à fait hommes. Ni visage. Ni membres inférieurs. Des êtres-troncs qui gigotent dans un chaos de gra-vats. Leur tête est couverte d'yeux. Des yeux braqués en tous sens. Je me dis: heureuse-ment que je suis invisible. Ils ne peuvent pas me voir. Je ne suis qu'un regard. Ne peuvent pas me saisir. Je ne suis que la buée d'un souffle. Tout à coup, une clameur sourd des vestiges. S'élève et monte. Provoque des convulsions dans le corps des êtres-troncs. Devient un énorme râle à travers les béances des murs encore debout. Vrille une douleur dans ma tête et mon ventre. J'essaie de me raisonner : un spectre ne peut pas souffrir. Il n'a ni tête ni ventre.

Yasmina Khadra
À quoi rêvent
les loups



YASMINA KHADRA

À QUOI RÊVENT LES LOUPS

JULLIARD

24, avenue Marceau – 75008 Paris

« Éditions Julliard, Paris, 1999 ISBN 2-260-01534-4

Pourquoi l'archange Gabriel n'a-t-il pas retenu mon bras lorsque je m'apprêtais à trancher la gorge de ce bébé brûlant de fièvre ? Pourtant de toutes mes forces, j'ai cru que jamais ma lame n'oserait effleurer ce cou frêle, à peine plus gros qu'un poignet de mioche. La pluie menaçait d'engloutir la terre entière, ce soir-là. Le ciel fulminait. Longtemps, j'ai attendu que le tonnerre détourne ma main, qu'un éclair me délivre des ténèbres qui me retenaient captif de leurs pertitions, moi qui étais persuadé d'être venu au monde pour plaire et séduire, qui rêvais de conquérir les cœurs par la seule grâce de mon talent.

Il est 6 heures du matin, et le jour n'a pas assez de cran pour s'aventurer dans les rues. Depuis qu'Alger a renié ses saints, le soleil préfère se tenir au large de la mer, à attendre que la nuit ait fini de remballer ses échafauds.

Les policiers ne tirent plus. J'en vois un embusqué derrière une buanderie, en haut d'un taudis. Il nous observe à travers la lunette de son fusil, le doigt sur la détente. En bas, dans la cité assiégée, hormis un véhicule blindé et deux voitures aux vitres éclatées, pas un signe de vie.

L'immeuble a été évacué aux premières heures de l'accrochage, dans une panique apocalyptique. Malgré les appels au calme, les cages d'escalier retentissaient de hurlements de femmes et d'enfants à chaque rafale. **Ali a été touché au moment où il tentait de voir ce qui se passait sur le palier. L'œilleton lui a explosé à la figure. Il est tombé à la renverse, éborgné, l'arrière de la tête arrachée.** Ensuite, un silence abyssal a gagné les couloirs désertés. On a coupé le gaz et l'électricité, puis l'eau courante. Pour nous isoler. **(Nous avons essayé plusieurs manœuvres de diversion, en vain. Un officier nous a sommés de déposer les armes et de nous rendre.)** (Je l'ai traité de fumier de renégat, et j'ai vidé un chargeur dans sa direction. *Tant pis pour vous*, a crié l'officier. Il y avait un tel mépris dans sa voix !...)

(C'est fini. Les prophètes nous ont lâchés. Nous sommes faits comme des rats. Tout chavire autour de nous. On dirait que le monde prend un malin plaisir à s'effiloche, à nous filer entre les doigts comme des volutes de fumée.)

(De l'appartement où mon groupe s'est retranché, il ne reste pas grand-chose. Les fenêtres ont sauté, les murs se sont écaillés sous la

frénésie des balles. Rafik ne bouge plus. Il gît dans une mare de sang, les yeux hagards et le cou ridiculement tordu. Doujana fixe le plafond, déchiqueté par une grenade. Handala est mort dans le vestibule, visage tourné contre sa chaussure, doigts crispés sur le sol.) Son jeune frère a succombé à 3 heures du matin. Seul Abou Tourab respire encore, effondré sous l'évier dans la cuisine, son fusil à pompe sur les genoux.

Il m'adresse un clin d'œil dérisoire.

– Je t'avais dit que ce n'était pas une bonne idée.

Son regard halluciné s'écarquille de souffrance. Sa poitrine se contracte. Il doit aller au plus profond de lui-même chercher la bouffée d'air qui l'aide à déglutir. Avec infiniment de précautions, il tend la jambe vers une chaise et se déporte sur le côté pour me faire face.

– Si tu voyais ta gueule, halète-t-il. On dirait un ramoneur coincé dans une cheminée.

vérité, il te sort d'on ne sait où un courage à te couper en deux. Tu te rappelles ? Il a refusé de se mettre à genoux. Il n'a même pas frémi lorsque je lui ai enfoncé mon flingue dans la tempe. *Vas-y, qu'il a dit, j'suis prêt.* Sa tête a pétié comme un énorme furoncle. Et ça n'a pas entamé d'un millimètre son putain de sourire.

Non, je ne me rappelle pas. Je n'étais pas là. Mais je n'ai pas oublié.

Comment peut-on oublier lorsqu'on passe ses jours à travestir sa mémoire, et ses nuits à la reconstituer comme un puzzle maudit pour se remettre dès l'aube, à la brouiller encore, et encore ?... Tous les jours. Toutes les nuits. Sans arrêt...

On appelle cela *obsession*, et l'on pense que le mot suffit à triompher de l'abîme. Que sait-on, vraiment, de *l'obsession* ?

J'ai **tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35.** C'était un magistrat. Il sortait de chez lui et se dirigeait vers sa voiture. Sa fille de six ans le devançait, les tresses fleuronées de rubans bleus, le cartable sur le dos. Elle est passée à côté de moi sans me voir. Le magistrat lui souriait, mais son regard avait quelque chose de tragique. On aurait dit une bête traquée. Il a sursauté en me découvrant tapi dans la porte cochère. Je ne sais pas pourquoi il a continué son chemin comme si de rien n'était. Peut-être a-t-il pensé qu'en feignant d'ignorer la menace, il avait une chance de la repousser. **J'ai sorti mon revolver et me suis dépêché de le rattraper. Il s'est arrêté, m'a fait face. En une fraction de seconde, son sang a fui son visage et ses traits se sont effacés.** Un moment, j'ai craint de me tromper sur la personne. « Khodja ? lui ai-je demandé.

– Oui », m'a-t-il répondu d'une voix sans timbre. Sa naïveté – ou son assurance – m'a fait fléchir. J'ai eu toutes les peines du monde à lever le bras. Mon doigt s'est engourdi sur la détente. « *Qu'est-ce que tu attends ?* m'a crié Sofiane. *Descends-moi ce fils de pute.* » La fillette ne paraissait pas saisir tout à fait. Ou refusait d'admettre son malheur.

- *Ce n'est pas vrai, me harcelait Sofiane. Tu ne vas pas te dégonfler maintenant. Ce n'est qu'un pourri.* » Le sol menaçait de se dérober sous moi. La nausée me submergeait, enchevêtrait mes tripes, me tétanisait. Le magistrat a cru déceler, dans mon hésitation, la chance de *sa vie*. S'il était resté tranquille, je crois que je n'aurais pas eu la force d'aller plus loin. **Chaque coup de feu m'ébranlait de la tête aux pieds. Je ne savais plus comment m'arrêter de tirer, ne percevais ni les détonations ni les cris de la petite fille.** Pareil à une météorite, j'ai traversé le mur du son, pulvérisé le point de non-retour : je venais de basculer corps et âme dans un monde parallèle d'où je ne reviendrais jamais plus.

Abou Tourab se met à tousser. Un spasme fulgurant le rejette en arrière. Il s'agrippe à sa crosse, allonge les jambes dans un gémissement. Son urine gicle à travers son pantalon et se répand sur le sol.

– Manquait plus que ça ! Voilà que je fais dans mon froc, maintenant. Les *taghout* vont penser que je suis un trouillard. Qu'est-ce qu'ils foutent, mes anges gardiens ? Ça leur suffit pas que je crève.

– Tu vas la fermer, bordel !

Il se tait.

L'engin chenillé investit le square, le canon pointé vers notre planque. *Pour la dernière fois, rendez-vous*, hurle-t-on dans un haut-parleur.

– Purée ! s'essouffle Abou Tourab. En Afghanistan, ça se passait autrement. À chaque

n'avais jamais connu pareil sentiment auparavant. Pourtant, il m'était souvent arrivé de me croire à deux doigts de décrocher la lune. Mais, cette fois-ci, mon intuition se découvrait une verve insoupçonnée, plus qu'une exaltation, la ferme conviction que cette matinée de mars se faisait belle pour moi. Lorsque Dahmane m'avait proposé de travailler comme chauffeur chez l'une des plus huppées familles du pays, j'avais tout de suite refusé. Je me voyais mal en train de me tourner les pouces derrière un volant à attendre que *Madame* ait fini sa séance d'aérobic, ou bien encore à me morfondre stoïquement devant le portail du lycée que les rejetons de *Monsieur* mettraient une éternité à quitter. J'estimais que je méritais mieux. Depuis ce petit rôle que m'avait confié un cinéaste en mal de vedettes, je n'avais pas cessé de rêver de gloire. Je passais le plus clair de mon temps à m'imaginer cassant la baraque, signant des autographes à chaque coin de rue, roulant en décapotable, le sourire plus vaste que l'horizon, les yeux aussi grands que ma soif de succès. Né un jour d'orage et de fondrières éventrées, j'ai grandi sans jamais douter de mes espoirs les plus fous. J'étais persuadé que, tôt ou tard, les feux de la rampe m'arracheraient aux coulisses pour me propulser vers le firmament. À l'école, je ne songeais qu'à ce qui me paraissait être *la* consécration. De rachat en conseil de discipline, je maintenais ma tête dans les nuages, ne me souciant ni de la colère de mes instituteurs, ni de rembaras grandissant de mes parents. J'étais le cancre impénitent, toujours à hanter le fond de la classe, un doigt dans le nez et l'œil révulsé, et je ne me sentais dans mon élément que retranché derrière les remparts de mes obsessions. Mon cartable débordait de revues cinématographiques, mes cahiers étaient engrossés d'adresses de stars et de coupures de presse relatant leurs exploits amoureux et leurs projets. **Dans un pays où d'éminents universitaires se changeaient volontiers en marchands de brochettes pour joindre les deux bouts, l'idée de détenir des diplômes ne m'emballait aucunement.** Je voulais devenir artiste. Les murs de ma chambre étaient tapissés de posters grandeur nature. James Dean, Omar Sharif, Alain Delon, Claudia Cardinale m'entouraient, s'appliquaient à me préserver de la misère de ma famille : **(cinq sœurs en souffrance), (une mère révoltante à force d'accepter son statut de bête de somme)** et un vieux retraité de père irascible et vétilleux qui ne savait rien faire d'autre que rechigner et nous maudire à chaque fois que son regard se crucifiait au nôtre. Je m'interdisais de lui ressembler, d'hériter de sa pauvreté, d'appriivoiser les vicissitudes comme s'il s'agissait là d'un fait accompli. Je n'avais pas le sou, mais j'avais de la classe, et du talent à revendre. À Bab El-Oued, dans la Casbah, du côté de Soustara et jusqu'aux portes de

Bachjarah, partout où je me manifestais, j'incarnais le mythe naissant dans toute sa splendeur. Il me suffisait de me camper au beau milieu de la rue pour l'illuminer de mon regard azuré. Les vierges au balcon languissaient d'apercevoir ma silhouette, les ringards du coin s'inspiraient de ma désinvolture pour se donner une contenance, et rien ne semblait en mesure de résister à la force tranquille de ma séduction.

- Rapporte-m'en un morceau, me secoua le chauffeur.
- Pardon ?...
- Je te demande de m'en rapporter un morceau.
- Un morceau de quoi ?
- De la lune. Y a un bon moment que j'essaye de te joindre, et pas moyen de te faire

épicerie, ou un kiosque. **Des villas taciturnes nous tournaient le dos, leurs gigantesques palissades dressées contre le ciel, comme si elles tenaient à se démarquer du reste du monde, à se préserver de la gangrène d'un bled qui n'en finissait pas de se délabrer.**

– Bienvenue à Beverly Hills, me chuchota le chauffeur.

La résidence des Raja déroulait sa féerie de l'autre côté de la cité, face au soleil, avec sa piscine en marbre bleuté, ses cours dallées que l'on pouvait contempler de la rue et, debout au cœur de ses jardins, semblable à une divinité veillant sur ses édens, le palais tout droit tiré d'un conte oriental.

Le chauffeur me déposa devant une grille en fer forgé. Sa bonhomie s'estompa d'un coup, et un sourire amer pinça ses lèvres. Il regardait la fortune des autres qui le cernait, martiale, inexpugnable, si pesante que ses épaules en fléchirent. Une zébrure blafarde traversa ses yeux subitement chargés d'une froide animosité. Un moment, j'ai cru qu'il m'en voulait de ne pouvoir retourner avec lui retrouver le charivari et les relents délétères des bas quartiers.

– Si tu as besoin d'une doublure, tu sais où me joindre, dit-il sans conviction. J'opinai du chef.

La voiture se dépêcha de disparaître au coin de la rue. Derrière moi, deux terrifiants

dobermans se mirent à hurler à s'arracher le cou.

Le *majordome* s'abstint de me tendre la main ou de me désigner un fauteuil. Il me reçut froidement dans son bureau à peine éclairé par une porte-fenêtre encombrée de lourds rideaux. La soixantaine sonnée, il se tenait droit comme un « i » au milieu de la pièce, le regard aride et le geste guindé. Il cherchait d'emblée à me surplomber corps et âme, à me rabaisser au rang de subalterne.

– Serait-ce une déformation congénitale, me dit-il en faisant allusion à ma nonchalance.

– Je...

– Veuillez vous tenir correctement, m'interrompit-il d'un ton expéditif. Vous n'êtes pas devant un guichetier.

Ses yeux experts et impartiaux me passèrent rapidement en revue, traquèrent mes pensées au fond de mes prunelles, condamnant mes chaussures pourtant cirées, ma cravate flambant neuve et mon veston acheté la veille chez un teinturier de luxe.

– Vous avez le téléphone chez vous ?

– Ça fait dix ans que nous soudoyons les sous-fifres de la Poste pour l'installation d'une ligne...

– Abrégeons, s'il vous plaît.

– Non.

– Laissez votre adresse à ma secrétaire.

– Ça s'abrège comment, une adresse ?

– Vous commencez mardi, à 6 heures précises. Vous aurez une chambre au pavillon

* Ma secrétaire vous énumérera les différentes tâches domestiques qui vous incombent. Il appuya sur un bouton. La dame du rez-de-chaussée rappliqua aussitôt pour me raccompagner.

– C’est un internat, ici ? lui demandai-je à l’autre bout du couloir. Elle sourit.

– Ne faites pas attention à lui. M. Fayçal est un homme exquis même s’il a la manie de se prendre trop au sérieux. Ayez confiance. Vous allez vous plaire, chez nous. Les Raja sont des gens charmants et généreux.

Elle me conduisit dans son petit bureau, m’installa dans un canapé et commença par noter mon adresse sur un bloc-notes. Soignée et tendre, c’est un peu grâce à sa prévenance que je décidai de ne pas laisser la morgue d’un larbin de pacotille gâcher ma journée.

– C’est quoi, cette histoire de chambre au pavillon 2 ?

– Vous n’êtes pas forcé d’emménager. C’est juste pour savoir où vous trouver lorsqu’on aura besoin de vos services. À mon avis, il serait pratique d’y ranger vos petites affaires. Vous serez parfois appelé à travailler tard la nuit. Ça vous évitera de devoir, en plus, vous débrouiller à des heures impossibles pour rentrer chez vous.

J’opinai du chef.

– Je dois t’appeler comment ?

– Ici, on ne se tutoie pas, monsieur Walid, dit-elle d’un ton clair et net, mais avec un sourire suffisamment gêné pour ne pas me froisser.

– Bien, madame.

– Je suis désolée. Nous sommes tenus de nous conformer strictement aux recommandations de nos employeurs.

– Ce n’est pas grave... Qu’est-il advenu de l’ancien chauffeur ? ajoutai-je pour dissiper le malentendu.

– Il a eu un accident, je crois.

– De quelle nature ?

– Je n’en sais pas plus. Venez, monsieur Walid, je vais vous montrer votre chambre. Nous sortîmes par la porte de service. En silence, nous contournâmes les cours

dallées, la véranda et la piscine comme si cette partie de la propriété ne nous regardait pas. Le pavillon 2 se retranchait derrière un liseré de bougainvillées, dans une vieille habitation trapue réservée aux domestiques. *Ma* chambre se pelotonnait au fond du couloir, coquette avec sa fenêtre enguirlandée de lierre et sa vue sur les splendeurs du jardin. Les murs étaient recouverts de papier peint, le sol de moquette et le lit de draps bleus. Il y avait aussi une commode, une chaise à bascule dans un coin en face d’un téléviseur, une garde-robe, et ce confort accentuait le sentiment

qui m’avait gagné le matin tandis que la voiture de l’agence m’ éloignait de la laideur pestilentielle des bouis-bouis.

Dahmane me demanda de le retrouver au *Lebanon*, un snack jadis conçu pour accueillir les intellectuels et les artistes et qui, aujourd’hui, voit défiler une horde de ratés aux bras criblés de piqûres suspectes et aux gueules de bois épouvantables. **Avant, les comédiens et les écrivains s’y donnaient rendez-vous pour dénoncer la dérive de la**

culture, la censure crétine et la médiocrité qui menaçaient de transformer les librairies en caravansérails pour araignées. On pouvait alors s’asseoir à la table d’un scénariste ou d’un poète muselé et l’écouter des heures durant sécréter sa bile contre une société prédatrice aussi peu attentive au naufrage de son élite qu’aux lézardes en train de ronger sournoisement ses fondations. La bière rappelait la pisse de cheval, mais l’endroit avait le mérite de nous faire oublier nos déboires tant les déconvenues du voisin étaient insoutenables. Je fréquentais le *Lebanon* pour d’autres raisons aussi. D’abord parce que les cafés de Bab El-Oued étaient sinistres, ensuite, les cinéastes n’étant pas mieux servis ailleurs, j’espérais pouvoir mettre le grappin sur l’un d’entre eux et lui soutirer ce rôle susceptible de renforcer mes aspirations. Malheureusement, depuis que les toxicomanes et les travestis avaient vicié la place, rares étaient ceux qui osaient encore s’y hasarder. De temps à autre, entre deux cuites mal négociées, des bagarres éclataient, et il arrivait même que l’on bute sur un cadavre amoché au fond des W.C. La police avait beau mettre le bar sous scellés, le *Lebanon* s’arrangeait pour rouvrir ses portes, tel un magistrat ses dossiers ; une affaire n’était pas encore traitée que déjà une autre lui collait au train, sûre de lui rafler l’exclusivité. Je m’étais souvent demandé ce qui pouvait bien me retenir dans ce repaire interlope hanté de camés, de lesbiennes et de truands convalescents. Peut-être était-ce justement cette atmosphère embrumée qui mettait tous les cieux à portée de main puisque chaque habitué lâchait du lest à ses fantasmes. Embusqué dans mon coin, j’observais ce ramassis de marginaux avec beaucoup d’intérêt, le déguisement des uns et les manières affectées des autres m’offrant un éventail de personnages époustouflants, très instructif pour ma formation d’acteur.

Dahmane m’attendait à côté de la baie vitrée, le nez dans un mouchoir et la figure congestionnée. Terrassé par son rhume d’escargot, il se trémoussa faiblement pour me laisser une place sur le banc défoncé et dit tout de go :

- J’espère que tu n’as pas fait l’imbécile.
- Pas cette fois-ci.

- Je ne l’aurais pas supporté.
- Moi non plus.

Dahmane était mon ami de toujours. Nés dans un même cul-de-sac, quelque part dans les oubliettes de la Casbah, nous avions usé nos fonds de culotte sur les mêmes trottoirs et subi l’ire de nos instituteurs avec la même délectation car nous passions pour d’intraitables pestes. Puis son

père mourut dans un accident, et Dahmane s’assagit. Chef de famille à treize ans, il promit à sa mère de ne plus la décevoir. Pendant que je rêvassais sur mon nuage, il se défonçait au four et au moulin pour s’acquitter de ses obligations familiales et réussit à décrocher son bac avec mention. Après un stage à l’Institut des hôtelleries de Tizi-Ouzou, il avait travaillé auprès de plusieurs complexes touristiques, se faisant plein de relations parmi la bourgeoisie algéroise. Maintenant, il régnait au *Varan Roi* un cabaret en vogue sur la corniche, et s’était acheté un superbe appartement rue Didouche Mourad. Je lui devais tous les petits boulots que je n’avais jamais su conserver, y compris le rôle que m’avait confié Rachid Derrag dans son navet *Les Enfants de l’aube*.

Sa main étreignit la mienne.

bourré. Pas question de rentrer à la maison dans cet état. Mon père étant à cheval sur certains principes, je ne tenais pas à plonger la famille dans le chaos. Dahmane accepta de m'héberger pour la nuit. Au petit matin, il me reconduisit chez moi. Dès qu'il me vit sur le palier, mon père me mit en garde :

– Je ne déboursrai pas un centime, je te préviens. Je n'ai rien demandé et je n'ai que foutre de ta saloperie de carillon.

Il s'écarta pour me désigner l'appareil téléphonique trônant sur une commode dans le vestibule. Je restai songeur pendant un bon moment. **Depuis des années, je formulais demande sur demande, soudoyais sous-fifre sur guichetier, adressais lettre de rappel sur lettre de réclamation pour l'installation d'une ligne, sans aucun résultat. Il m'avait suffi de laisser mon adresse chez la secrétaire des Raja pour qu'un téléphone fût mis en place dans la journée.**

– Tu vois ? s'exclama Dahmane. Les bienfaits des grosses fortunes ne se font pas attendre. J'acquiesçai.

Si l'argent ne fait pas le bonheur, ce n'est pas de sa faute.

2.

pour le regarder têter son joint et réciter sa prose entre deux bouffées. Ici, le silence, l'absence, la froideur empuantissaient mon haleine tandis que je me déshydratais en recueillant, au creux de ma main, la moiteur des solitudes. Mon « box » était semblable à une chrysalide stérile d'où aucun papillon ne s'échappera.

Les domestiques dinaient à 19 heures, au fond d'une sorte d'alcôve en face des cuisines. Trois hommes et deux femmes mangeaient autour d'une grande table en chêne, aussi inattentifs les uns aux autres qu'une bande de gargouilles. Le jardinier était un vieillard desséché, un fagot d'os jetés pêle-mêle à l'intérieur d'une salopette élimée. La tête chenue et l'œil recru, il mettait plus de temps à porter sa cuillère à sa bouche qu'un louchon à introduire un fil dans le chas d'une aiguille. Il se tenait à l'écart, fantomatique, recroquevillé sur son assiette, et il boudait son monde avec une sourde animosité. Les deux femmes de ménage se serraient dans leur coin, la figure ratatinée et le menton rentré, visiblement indisposées par la proximité des mâles. Agacés par ma curiosité, les deux autres larbins enfournaient leurs parts, visiblement pressés de débarrasser le plancher.

Une nouvelle recrue suscite toujours de la méfiance au début. J'ai pensé qu'à la longue, j'allais finir par obtenir un sourire, ou un frémissement de sourcils. Au bout d'une semaine, c'était le même accueil glacial, le même rejet. J'avais beau dire bonjour, bonsoir, salut tout le monde, pas l'ombre d'un regard, pas le moindre grognement, sauf peut-être le grincement d'une chaise ou l'arrêt momentané d'un cliquetis de fourchette, trahissant la gêne que suscitait ma manifestation intempestive. Je m'installais à l'autre bout de la table ; on me servait furtivement, dans un silence significatif, parfois on débarrassait avant que j'aie terminé mon repas. En un tournemain, mes voisins se retiraient sur la pointe des pieds ; je me retrouvais seul au milieu des cuisines, avec un sentiment de dépaysement qui se transformait au fil de la soirée en une insondable déprime.

Sid Ali, le chantre de la Casbah, me disait que l'Algérie était le plus grand archipel du monde constitué de vingt-huit millions d'îles et de quelques poussières. Il avait omis d'ajouter que les océans de malentendus qui nous séparaient les uns des autres étaient » eux aussi, les plus obscurs et les plus vastes de la planète.

Le huitième jour, alors que j'envisageais sérieusement de tout laisser tomber et de retourner dans les dédales de la Casbah, un homme envahit ma chambre.

– C'est toi, le nouveau ?

Sans me laisser le temps de me lever, il s'empara d'une bouteille d'eau minérale sur ma table de chevet et la porta à sa bouche. C'était un grand gaillard noir, carré comme un ring, nanti de deux bras herculéens et d'un visage massif et cabossé. Il écrasa la bouteille entre ses doigts, la jeta dans la corbeille à papiers et s'essuya les lèvres sur son poignet. Ses yeux intenses me balayèrent de la tête aux pieds.

– Je te cherche depuis un quart d'heure.

– J'étais en train de dîner avec les autres.

– Avec ces pantins, ça va pas ? C'est pas un endroit pour toi, mon gars. Il y a un snack, au 61, rue Fakhar. Le *Fouquet's*. Il appartient à Junior. Dorénavant, tu te restaureras là-bas.

– Je ne savais pas, dis-je, soulagé.

– Tu le sais, maintenant. (Il me tendit brusquement la main.) Mon nom est Hamid. Je bosse pour le fils du patron. Ne restons pas là. Je me sens pousser des cheveux blancs rien qu'en m'y attardant.

Nous sortîmes par la petite porte sous le mimosa. La nuit avait conquis les rues et était en passe de venir à bout des dernières poches de canicule. Dans le ciel, une lune ventripotente passait en revue ses pelotons d'étoiles. Hamid m'invita à prendre place dans une Mercedes monumentale, se répandit derrière le volant et fonça sur les chapeaux de roue à travers les artères désertes.

– Ton visage m'est familier, lui dis-je au bout d'un long silence éprouvant.

– **Médaille d'or aux Jeux méditerranéens, vice-champion du monde militaire, vice-champion d'Afrique, deux fois champion du monde arabe, deux participations aux jeux Olympiques...**

Je me frappai le front avec le plat de la main :

– Hamid Sallal, le boxeur.

– J'allais être déçu.

– Tu n'avais pas opté pour une carrière professionnelle ?

– **Ouais, seulement les rentiers de la Fédération se sont montrés gourmands. J'ai dit : je partage pas. Alors, ils m'ont saqué.** Je suis resté deux ans à Marseille. J'ai gagné mes premiers combats avant la limite. Et, d'un coup, je me suis retrouvé plongeur dans un bistrot.

– Comment ça ?

– Les fédés ont sorti des lois de leur casse-tête chinois et ont résilié mes contrats. Je suis rentré au bled pour reprendre un nouvel élan. Ils ont monté le staff contre moi, puis on m'a éjecté de l'équipe nationale.

– Pourquoi ?

– **Ils voulaient m'exploiter, un bon filon. Des coups pour moi, du blé pour eux. C'est comme ça que ça se passe, dans la Fédération.** Bilal le Rouget, Rachid Yanes, le Gaucher, c'étaient des champions du monde potentiels. **C'est parce qu'ils ont refusé de marcher dans les combines de la pègre sportive qu'ils ont été brisés.** Bilal a profité d'un stage au Canada pour mettre les voiles. Rachid est mécanicien à Boufarik. Seul le Gaucher s'est dégotté une écurie, du côté de Relizane. Il entraîne des gamins le matin, le soir il picole. Le bled, mon gars, c'est pas pour les chevaux de race. Pour y survivre, il faut être ou bourricot ou canasson... Hé ! Si je t'ennuie, tu m'arrêtes. Côté papotage, je suis imbattable toutes catégories confondues.

– Tu ne m'ennuies pas. Ça fait une semaine que je ronge mon frein.

– Peut-être, mais c'est pas une raison pour que j'en abuse. Junior, lui, quand j'affiche la fréquence, il me fout un jeton dans la gueule pour me court-circuiter.

Avant que j'aie acquiescé, il poursuivit :

– J'ai traîné mes guêtres partout, touché à tous les petits métiers de merde. J'ai même tangué des mois sur un chalutier. Un soir que je me soûlais pour digérer mes déconvenues, le patron du cabaret m'a offert de bosser pour lui comme videur. Le coin était mal famé. Une authentique ménagerie. Pour un rien, on te tranchait la gorge. Tout

de suite, j'ai rétabli l'ordre. Non pas que je cognais dur. J'avais pas besoin de le faire. Les clients avaient du respect pour un champion. **Dans notre bled, ta gloire, c'est chez les petites gens que tu as des chances de la retrouver intacte. Y a que là qu'on reconnaît tes mérites. Les officiels, ils te félicitent un soir, et ils t'oublient le lendemain. Ils n'ont pas que ça à faire. Tous des fumiers...** Au cabaret, j'ai rencontré Junior. Il cherchait un garde du corps. Il m'a dit : Montre voir tes poings. J'ai montré mes poings. Il a dit : Ils sont en bronze ; maintenant ouvre-les. Je les ai ouverts. Junior a dit : Dedans, y a que du vent. Ensuite, il m'a montré ses poings, à lui. J'ai dit : Ils sont mignons, mais en porcelaine. Junior a ri, et il les a ouverts. À l'intérieur, il y avait du fric... J'suis boxeur. Avec les coups que j'ai reçus sur la tronche, je suis devenu dur à la détente. Mais, cette nuit-là, j'avais pas besoin d'un tableau. J'ai pigé de suite. C'est comme ça que Junior m'a recruté.

Nous arrivâmes devant un chalet suisse embusqué derrière une jeune forêt de plantes tropicales. La voiture roucoula sur le cailloutis, s'arrêta face à une baie vitrée. Un homme en kimono se prélassait dans un rocking-chair au bord d'une piscine, le cigare aussi imposant qu'un spectre et le regard souverain.

– C'est Junior, m'avertit Hamid.

Je mis de l'ordre dans mon costume et me raidis au pied du perron en marbre. Junior me toisa. Sa robe de chambre s'écarta sur un caleçon grenat lorsqu'il remua ses jambes replètes et duveteuses. Le teint vermeil et la bedaine conquérante, il sentait la fortune à des lieues à la ronde. Il avait entre vingt-cinq et trente ans, mais il devait s'estimer assez âgé pour se permettre des attitudes de patriarche.

– Approche que je te vise de plus près, m'ordonnât-il.

Je montai les quatre marches qui nous séparaient et me tins à bonne distance, conformément aux instructions de M. Fayçal. Junior reposa son cigare dans un cendrier en forme de nénuphar, me dévisagea, les lèvres lourdes. D'une chiquenaude, il me lança négligemment une carte de visite frappée d'un croquis.

– Tu vas me ramener une dame. Elle t'attend à Fouka Marine. Tu sais au moins où ça se trouve ?

– À soixante ou quatre-vingts kilomètres d'ici.

– Chez nous, on parle *timing*. Ton tableau de bord, c'est le cadran de ta montre. Me suis-je fait bien comprendre ?

– Bien, monsieur.

– L'itinéraire est sur cette carte. Je veux que tu sois de retour avant 22 heures. Tu as déjà trois minutes de retard.

Hamid ramassa la carte, me la fourra dans la poche et me poussa dans la Mercedes.

– Top chrono !

– Où sont les papiers de la voiture ?

– Les bagnoles des Raja n'en ont pas besoin. Démarre, démarre...

J'avais mis une heure pour atteindre Fouka, la pédale de l'accélérateur constamment au plancher. Je ne tenais pas à rater ma première sortie. Le parchemin me conduisit jusqu'à une villa, au sortir de la cité. À peine avais-je eu le temps de me ranger qu'une femme surgit de l'obscurité et se glissa furtivement sur la banquette arrière.

3.

soyez sobre et attentif.

– Promis.

M^{me} Raja avait dû fasciner bien des prétendants, dans sa jeunesse. La finesse de ses traits conservait les vestiges d'une vraie noblesse. À cinquante-cinq ans, elle s'écroulait déjà, pareille à un monument foudroyé. Le temps l'avait rattrapée au moment où elle s'y attendait le moins. Elle ne savait plus comment négocier avec lui, désormais. Momifiée dans son sari aux reflets crépusculaires, elle trônait sur la banquette arrière, déesse finissante à l'entrée de son sarcophage. Ses yeux immenses s'accrochaient toujours aux étoiles filantes, mais son visage rongé par la maladie ne croyait plus aux miracles. Il s'amenuisait stoïquement, dans son charme d'antan, comme une vieille légende qui ne prend plus, un charme fantomatique, aigri, ramené à la raison par cette impuissance des grosses fortunes à graisser la patte à l'érosion des ans malgré le bon vouloir des liftings et des plus prestigieuses marques de cosmétiques.

Elle n'avait pas dit un traître mot depuis qu'elle était montée à bord. Pas même lorsqu'une crevasse gorgée d'eau échappa à ma vigilance. Elle avait juste remis à sa place un pan de son voile, et elle avait continué de contempler les lumières de la ville avec la tranquillité d'une enfant devant un aquarium.

Nous traversâmes un quartier résidentiel assoupi. Il était minuit passé, et pas une ombre ne remuait dans les rues. De temps à autre, M^{me} Raja m'indiquait le chemin, du bout des lèvres – « à droite », « à gauche », « tout droit » – jusqu'à ce qu'elle me priât de m'arrêter devant une maisonnette aux fenêtres éclairées.

– Venez avec moi.

Elle descendit sans mon aide et sonna à la porte. Une jeune femme nous ouvrit, s'effaça aussitôt en reconnaissant la visiteuse. Nous entrâmes dans un salon douillet : canapés recouverts de brocart, abat-jour en porcelaine et argenterie étincelante. Un monsieur se délassait au fond d'un sofa, la pipe à portée du réflexe. Sa calvitie luisait sous le lustre en cristal. Il sursauta d'abord en nous voyant débarquer, plus ennuyé que surpris, se leva, ramassa sa veste et sortit dans la rue, sans un mot. M^{me} Raja s'interdit de regarder la jeune femme. Elle se voulait digne. Elle s'était légèrement déportée sur le côté pour laisser passer l'homme, comme si ce dernier lui inspirait une sorte de répulsion.

La jeune femme s'appuya contre le mur, porta une longue cigarette à ses lèvres exsangues et souffla la fumée en direction du plafond d'un air dépité.

Le monsieur grimpa dans la voiture. M^{me} Raja l'y rejoignit, altière et froide, m'ordonna de les ramener à la maison. Un silence chargé de ressentiment s'installa sur la banquette arrière, si vampirisant qu'il absorba le ronronnement du moteur. Le monsieur exhala un soupir et se retourna vers la vitre. Les réverbérations des lampadaires zébraient sa figure de lueurs insaisissables. M^{me} Raja regardait droit devant elle, lèvres cicatrisées, yeux opaques. Je la devinais en train de lutter pour garder intacte sa dignité. Au bout de quelques kilomètres, elle flancha et son poing s'abattit sur le siège :

– Où veux-tu en venir, Salah ? haleta-t-elle. Que tu me trompes avec ton contingent de secrétaires, je comprends. Mais avec ma propre sœur...

M. Raja ne répondit pas. La figure collée à la vitre, il fixait obstinément la stèle du

Cinq mois chez les Raja, et déjà mes rêves d'enfant se disloquaient au large des peines perdues. J'avais croisé des célébrités, transporté des journalistes, des industriels, des *Aladin*, et pas une fois leur regard ne décela cette chose que je portais en moi comme une grossesse nerveuse dans l'espoir d'accoucher d'une constellation. On ne faisait même pas attention à ma fébrilité obséquieuse, sauf pour me signaler la fragilité d'un bagage ou pour me traîner dans la boue à cause de quelques misérables minutes de retard. Mon *profil* ne les accrochait pas, mon sourire olympien, ma carrure parfaite n'avaient pas plus de prise sur leur arrogance qu'un lieu sacré sur un vandale. Je n'étais qu'un cocher des temps modernes, un vulgaire portefaix qui ferait mieux de ménager sa peine au lieu de s'escrimer à se familiariser avec une hiérarchie intraitable. Au fil des déceptions, j'avais capitalisé assez de sagesse pour consentir à flirter avec mon statut d'intouchable sans me bercer de faux-semblants. Voué aux sautes d'humeur de Sonia et aux frasques de son frère, je subissais leur tyrannie avec longanimité. La semaine précédente, Junior m'avait tiré de mon lit à 2 heures du matin pour me charger de lui dégouter une bouteille de whisky. Il était dans sa résidence secondaire, sa dernière conquête blottie contre lui sur le divan ; ils visionnaient une cassette pornographique en gloussant. L'ensemble des brasseries de la ville était fermé mais il n'était pas question, pour moi, de rentrer bredouille. Junior l'aurait pris comme un camouflet et ne m'aurait jamais pardonné de l'avoir « humilié » devant sa maîtresse de passage. Je me rendis à Sidi Fredj pour éviter le malentendu. Au retour, Junior et sa princesse d'une nuit étaient partis s'éclater sous d'autres cieux, et moi, ma bouteille à la main, vidé, titubant de sommeil et de rage, je me traitai de tous les noms jusque dans mon sommeil. C'est en n'osant pas rendre mon tablier que je mesurai l'inconsistance de mon amour-propre. Il ne m'avait pas fallu d'énormes moyens. Ma petite fierté m'avait laissé tomber, certainement abasourdie par l'ampleur de mes concessions. Entre claquer la porte et écraser, j'avais choisi de ramper. Simplement. Autoflagellation ?... Peut-être. Arrivé à ce stade de servilité, j'estimai que l'on a que ce que l'on mérite. **Qui étais-je donc, tout compte fait ? Nafa Walid, fils d'un cheminot en retraite, c'est-à-dire d'un homme qui n'avait pas les moyens de sa propre dignité.** Claquer la porte ? Pour aller où ? Retourner à Bab El-Oued renifler les caniveaux défoncés, errer à longueur de journée à travers les ruelles retorses de la Casbah, embêter les lycéennes de Soustara pour, finalement, rentrer bouder

l'existence insipide au fond d'une chambre aux volets clos ?... Trop tard. Il est des ensorcèlements qu'aucun exorciste ne saurait conjurer, quand on a frémi sous leur envoûtement, on ne peut plus s'en passer. C'est ce qui m'était arrivé. Maintenant que j'avais une vue sur le paradis des autres, je m'évertuais à en croquer les périphéries, me contentant d'une miette par-ci, d'une éclaboussure par là, persuadé que l'odeur de la fortune, quand bien même elle me passerait sous le nez, valait tous les folklores des bas-quartiers.

– Voilà que tu causes au mur, me surprit Hamid.

– Je discute avec mon ange gardien.

– Je ne vois pas son cornet acoustique.

Il éclata de rire, ravi de sa réplique, décrocha ma veste pendue au portemanteau et me

la balanço à la figure.

- J'ai besoin de toi, mon gars.

– Demande à Fayçal.

– Pas la peine. Junior est à Sétif, Sonia à la plage et Madame est souffrante. De toutes

les façons, ce ne sera pas long.

Une heure plus tard nous débouchâmes sur *Dar Ez-Rahma*, un hospice aux allures de mouvoir. La directrice de l'établissement, un bout de femme vif, le chignon sévère et la bouche comme une incision, nous reçut dans son bureau. Elle paraissait tarabustée, et elle fusilla Hamid du regard.

– Vous devriez soigner votre amnésie, monsieur, maugréa-t-elle. Puis, après une profonde inspiration :

– Bon, vous êtes là, et c'est mieux que rien. Suivez-moi.

Elle nous guida à travers une cour cernée de platanes. De vieilles personnes se faisaient çà et là, les unes sur des bancs, les autres par grappes sur les marches d'un dortoir lugubre.

– Nous sommes obligés de les caser n'importe comment, se plaignit la directrice. Nous manquons de lits, de chambrées. Les subventions sont détournées et les associations caritatives sont de plus en plus réticentes.

Le taux de mortalité est préoccupant cette année.

Elle revint tout à coup sur ses pas, se dirigea sur une vieille femme esseulée.

– Ne reste pas là, Mimouna. Le soleil tape dur, ce matin.

– Je viens juste de m'asseoir.

– Ne mens pas, ma chérie. Mon bureau est en face. Je te surveille depuis un bon bout de temps. S'il te plaît, rejoins les autres.

La vieille femme acquiesça, mais ne donna pas l'impression de vouloir obéir. Elle rentra la tête dans les épaules et se fit toute petite.

– C'est la plus ancienne locataire du centre, poursuivit la directrice en s'éloignant. Sa compagne est morte la semaine dernière d'une foudroyante insolation. Elle essaye de la suivre de la même façon.

Nous arrivâmes devant une octogénaire décharnée, recroquevillée à l'ombre d'un arbuste. La directrice nous salua et nous laissa seuls. Hamid posa son panier de fruits par terre, toussota dans son poing et dit d'une voix douce :

– *Hajja*...

La vieille femme sursauta. Ses yeux blancs s'égarèrent. Elle tendit une main incertaine que Hamid intercepta avec précaution.

– Mon enfant ?...

– C'est seulement Hamid, *hajja*.

Elle sourit. Son visage défiguré par les rides s'étrécit. C'était une pauvre aveugle qu'emmitouflait une robe usée, mais propre. Je ne sais pas pourquoi un sentiment de pitié et de désarroi me traversa l'âme. J'avais l'impression que l'hospice s'obscurcissait, que les arbres, subitement, nous tournaient le dos.

– Il n'est pas venu ?...

– Non, *hajja*.

– Ce n’est pas grave. J’espère qu’il va bien.

– Il est en bonne santé.

– Il s’implique beaucoup. C’est dans sa nature. Petit, il était le dernier à aller se coucher. C’est vrai qu’il me manque, mais je comprends. Il se tue à la tâche.

Sa voix chevrotante s’enroulait autour de l’arbuste, pareille à un suaire emporté par le vent. De nouveau, sa main chercha le visage de Hamid, le trouva, le caressa.

– Il y a quelqu’un avec toi ?

– Oui, un jeune homme très bien. Il s’appelle Nafa.

– Il a une parente ici ?

– Il m’accompagne. Il a tenu à te saluer.

– Il doit être quelqu’un de très bien, effectivement.

Je lui baisai le sommet de la tête. Elle apprécia, me prit le poignet et le garda.

– Hamid, mon garçon, les gens de nuit n’ont pas la notion du temps. Qu’ils s’assoupissent ou qu’ils veillent, ça ne change pas grand-chose pour eux. Leur cécité est exil. La seule lumière capable de les atteindre vient du cœur des autres... Est-ce que tu comprends ?

– Je comprends, *hajja*.

– **Si je m’accroche encore à la vie, c’est juste pour retrouver l’odeur de mon enfant. Il est mon unique port d’attache, sur cette île... Non, réagit-elle aussitôt, ne l’inquiétez pas. Je vais bien. Il me tarde seulement d’entendre sa voix, de percevoir son souffle contre mon visage. Je n’ai plus que lui. Je me sentirais moins seule, après. J’aurais moins froid, dans ma tombe, si je partais avec la certitude qu’il va bien. Dans mon sommeil, mon ventre reçoit parfois des coups exactement comme ceux qu’il me donnait lorsque je le portais en moi. Je me réveille en sueur, et je me dis que mon enfant a mal, qu’il lui est arrivé malheur...**

– Je t’assure qu’il va bien, *hajja*.

– Je te crois. Tu n’as aucune raison de me mentir. Mais une mère est comme un enfant, elle a besoin de toucher pour en avoir le cœur net. On a fait venir plusieurs fois le médecin à mon chevet. Il a dit que j’étais finie. Je suis déjà partie dans mon esprit, seulement ma chair refuse de suivre. Mon cœur n’est pas rassuré, tu comprends ? Une minute de son temps suffira à mon bonheur. Je m’en irai alors sans aucun regret.

Elle se retourna. Pour cacher ses larmes, Hamid l’embrassa sur l’épaule avant de se retirer à reculons. Nous regagnâmes la voiture en silence, lui renfrogné, moi tétant une cigarette récalcitrante.

– Qui est cette femme ? lui demandai-je une fois loin de l’asile.

– **C’est la maman de ton employeur, cher Nafa, la mère du tout-puissant Salah Raja. Elle croupit là-dedans depuis des**

années, et pas une fois il n’a jugé utile de lui rendre visite. Ce n’est même pas lui qui m’envoie la voir.

4.

Avant de devenir une boîte de nuit, le *Fennec* avait été un centre pour handicapés moteur qui sommeillait sur un rocher et semblait se désintéresser des gourbis suintant sur les flancs de la colline. Plus près du ciel que du ghetto, il s'obstinait à s'adresser au bon Dieu, ramassé sur son catafalque, à l'ombre de ses bâtisses séculaires à peine dérangées par le grincement intermittent des chaises roulantes. Les badauds qui passaient à proximité se signaient en catimini, priant leurs saints patrons de les préserver d'un endroit pareil. Mais la ville dévora bientôt les terrains vagues environnants. Des chantiers effacèrent, sous leur déluge de béton, les petits bosquets avant de lancer les bulldozers hunniques sur le reste du site. Rapidement, à la place des misérables potagers que cultivaient les riverains, des villas cossues poussèrent comme des champignons. En un tournemain, des avenues rutilantes rattrapèrent l'ancien sentier de chèvre qui dégringolait sur les taudis et qui, fier de son nouveau revêtement, pivota au détour du château d'eau pour se ruer sur la cité nouvelle enguirlandée d'enseignes au néon, de vitrines alléchantes et de discothèques braillardes. Le vieil asile suscita alors bien des convoitises. Sous prétexte de le restaurer, ses locataires furent recasés ailleurs. Lors des événements d'octobre 88, un incendie suspect s'y déclara, et grâce au forfait des entreprises philanthropiques et communales, l'asile fut cédé, pour une bouchée de pain, à un potentat. Ce fut donc avec un certain « soulagement » que les passants déchiffrèrent une nuit, sur le fronton du centre, les huit lettres multicolores de l'usurpation, rayonnant dans le ciel comme une aurore boréale. Ainsi naquit le plus select club privé d'El Acima, un gigantesque dancing que fréquente exclusivement la *tchitchi* algéroise. Contrairement au club du Golf, où j'étais contraint d'attendre Sonia dans le parking, le *Fennec* met à la disposition du personnel un petit bar, en face des vestiaires. Les chauffeurs peuvent s'y détendre. Ils ont droit à un hamburger et à des rafraîchissements.

Perché sur un haut tabouret, je grignotai ma ration au comptoir, l'œil rivé sur le battant masquant la piste de danse qui, le temps d'une sortie ou d'une entrée, libérait une flopée de musique endiablée et laissait entrevoir les jeux de lumières voltigeant par-dessus le contingent de danseurs en proie au délire. Depuis que je m'étais installé, un homme n'arrêtait pas de m'observer. À chaque fois que je me retournais, je butais sur son regard noir qui paraissait incompatible avec son sourire. Il devait avoir la cinquantaine, les cheveux blancs et le ventre à l'étroit

dans son tricot en laine. Finalement, il quitta sa table et vint s'asseoir à mon côté,

Je le fixai un instant.

– Je devrais ?...

– Tu n’es pas obligé, mais ça m’aurait fait plaisir. Tu es bien le type du film passé à la télé ?

Constatant qu’il ne me disait rien, il m’aida :

– Le musicien de Sid Ali, le poète...

– Nous avons festoyé ensemble, insista-t-il. Chez Haj Ghaouti qui mariait son fils, à Souk El-Djemâa. Tu étais avec ton ami Dahmane.

– C’est vrai, j’étais à cette soirée.

– Eh bien, le type à la mandoline, c’était moi. Sid Ali avait dit que si mon instrument était une boule de cristal, je ferais naître des houris du bout de mes doigts.

– Désolé, je ne m’en souviens pas.

– Ce n’est pas important. Je suis juste venu bavarder. Trois heures que je poireaute dans mon coin... Ça fait longtemps que tu es chez les Raja ? Je t’ai vu déposer leur fille.

– Deux trimestres, pourquoi ?

– J’ai connu l’ancien chauffeur. On ne le voit plus.

– Il a eu un accident.

– Rien de grave, j’espère.

– Je ne sais pas.

– Yahia, chauffeur des Bensoltane,

– Je croyais que tu étais musicien.

– Je te croyais acteur, moi aussi... Mon orchestre traditionnel n’intéresse personne. Les gens réclament des groupes raï. Les temps changent, et les mentalités aussi.

Il extirpa une pièce de monnaie de sa poche, la fit rouler sur le comptoir, la rattrapa, joua avec entre ses doigts extraordinairement agiles. Il referma son poing, souffla dedans, l’ouvrit : la pièce avait disparu. Il feignit d’être embarrassé, chercha autour de lui, tendit brusquement le bras vers mon poignet et, d’un claquement, la pièce rejaillit entre son pouce et son index.

– Tu es magicien aussi ?

Il sourit.

– Ça m’arrive. Quelle heure est-il ?

En m’apprêtant à consulter ma montre, je découvris qu’elle n’était plus à mon poignet.

– Merde, je l’ai perdue.

– Elle est dans la poche droite de ton veston. Effectivement, elle y était.

– Impressionnant, reconnus-je.

– Vieux truc de prestidigitateur en disgrâce. Je sais tout faire avec mes mains. J’ai touché à tous les instruments de musique, j’ai sculpté dans du bronze, dans du bois, j’ai réalisé un tas d’ouvrages artisanaux, mais quand il s’agit de bouffer, mes mains se

décrochent de leur nuage et se rabattent sur le volant. **Au pays de la prédation, le talent ne nourrit pas son homme.** À peine consentirait-il à l'assister lorsqu'il s'attendrit sur son sort.

Une tristesse intempestive lui voila la figure. Il contempla sa pièce, l'effaça d'une feinte machinale.

– Le talent, soupira-t-il...

Ses mâchoires roulèrent, doucement.

– L'âme d'une nation, ce sont ses artistes ; sa conscience, ses poètes ; sa force, ses champions. Je me trompe, peut-être ?...

Ses yeux vacillèrent, se cachèrent derrière une tasse de café, et ses joues se remplirent de dépit il secoua doucement la manche gauche de sa veste, et la pièce réapparut, cran par cran, avant de tinter sur le comptoir.

Ses lèvres se froissèrent :

– Subversion, voilà ce que c'est le talent, chez nous. Source de tracasseries, funambulisme, nigauderie. Il dérange, il fait pitié aussi. Une fête foraine suscite plus d'égards qu'un artiste, de nos jours. Lorsque je prends ma mandoline, j'ai honte parfois. Je me dis peut-être qu'après tout, la musique, c'est un métier de cons, une dépravation, un truc de pédés. Elle amuse la galerie sans pour autant mériter sa considération. Tu as vu comment on nous traite ? On consacre plus de temps à taper dans ses mains pour appeler le masseur au hammam qu'à applaudir un artiste... On ricane sur ton passage, on te lance des quolibets, et on se réjouit lorsqu'ils font mouche. Tu croyais être une star. Pauvre crétin ! Te voilà la risée du quartier. Même le dernier portefaix du souk se paie ta tronche. Et les gosses, remontés par les adultes, vocifèrent à tes trousses pendant que tu cours te cacher, au fond des portes cochères, comme un pestiféré.

Je perçus sa colère en train de sourdre au tréfonds de son être. Le chagrin tirait ses traits, impulsif, à fleur de peau. J'étais gêné. Je devinai, au-delà de ses tours de passe-passe, sa gêne de ne pouvoir maîtriser ce besoin douloureux de se mettre à nu devant un inconnu. Il leva les yeux sur moi, se rétracta derrière son sourire énigmatique, les prouesses de sa pièce ne suffisant plus à le rassurer.

Après un silence auquel, semblait-il, il refusait de s'accommoder, il passa la langue sur ses lèvres, se racla la gorge et grogna :

– **Je me dis que notre société est incompatible avec l'art. En tout cas, c'est le sentiment que j'ai quand je joue. Les gens te regardent d'un air détaché. Tu es là pour les divertir, pas plus.** Et moi, je m'imagine saisissant ma mandoline pour l'écraser sur un crâne, n'importe lequel,

taper dans le tas puisqu'ils se valent tous. **Tu te rends compte ? un artiste rabaissé au rang de bouffon que l'on renie dès la fin du spectacle...**

Sa respiration s'emballa et une salive blanchâtre se mit à fermenter aux coins de sa bouche.

Il dodelina de la tête, peiné :

– **Mais la vérité est ailleurs, si tu veux savoir. Ce n'est pas le peuple qui est ingrat, ou inculte. C'est le système qui fait tout pour l'éloigner de la noblesse des êtres et des choses. Il lui apprend à ne se reconnaître que dans la médiocrité tous azimuts.**

Son poing cogna sur le comptoir. Il plongea son regard fielleux dans le mien et

5.

Une jeune fille était allongée sur le dos, nue, un bras ballant contre le flanc du matelas. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Répandue sur le drap lactescent, sa chevelure noire évoquait un mauvais présage.

« C'est de ta faute, couina Junior. Où es-tu allé dégotter ta saloperie de came ?

– Chez notre livreur habituel, répondit Hamid en s'approchant de la fille.

Il lui prit le poignet, déglutit – **« Putain ! » – relâcha le bras qui retomba mollement.**

Je réalisai enfin l'ampleur des dégâts. La fille, une adolescente à peine éclosée, ne se réveillerait plus. Sa frimousse bouffie avait une sérénité qui ne trompait pas. Elle était morte.

– J'ai tout essayé pour la ramener, s'emporta Junior. Il se dressa brusquement, sauta sur Hamid.

– C'est de ta faute, ordure, abruti, crétin. Tu t'es fait rouler.

– Ce n'est pas possible. J'ai vérifié, je t'assure. J'en ai consommé, avant.

Tu sais que ce genre de chose ne m'échappe pas. Je jure qu'elle était d'une excellente qualité.

– Alors pourquoi m'a-t-elle pété entre les doigts ? Vise-moi ces traces de piqûres sur son bras. C'est la preuve qu'elle se shootait. Pourquoi son cœur a flanché, cette fois ?

– Overdose ?

– Faux. Je lui en ai administré deux fois moins. On t'a refile n'importe quoi, un point, c'est tout.

Hamid repoussa doucement Junior. Avec les mains ouvertes, il le pria de rester tranquille.

– C'est un accident. Ça ne sert à rien de se chamailler. Gardons notre sang-froid, et réfléchissons.

– **Je n'ai pas que ça à faire. Ce n'est plus mon problème. C'est toi qui t'es fait rouler, pas moi. Je ne veux pas être mêlé à ça. Cette gosse a craqué à cause de tes étourderies, tu entends ? Je prépare ma valise et je me casse. À mon retour, je veux trouver place nette.** Pour moi, c'est jamais arrivé.

– Calme-toi, patron.

– Je suis calme. Débarrasse-moi de cette merde, et tout de suite. Je suis déjà ailleurs,

vu ?

Il se précipita sur sa garde-robe, se rhabilla rapidement et quitta la chambre, sans un regard pour la dépouille.

De mon côté, je n'en menais pas large. La rigidité du cadavre me pétrifiait. Ma pomme d'Adam raclait ma gorge desséchée. Je m'agrippai à quelque chose pour ne pas m'écrouler. Des tremblements me picotèrent aux mollets, remontèrent mes jambes en se ramifiant. Lorsqu'ils déferlèrent à travers mes tripes, un vertige me happa. Je me surpris en train de tituber dans le couloir, cherchant à tâtons la salle de bains, puis, la tête dans le bidet, je me mis à vomir.

Hamid se campa derrière moi.

– C'est toujours sur moi que ça retombe.

Il était plus contrarié que préoccupé. Son sang-froid raviva mon malaise. Je plongeai la tête sous un robinet et laissai l'eau glacée me rafraîchir. Les battements de mon cœur résonnaient à mes tempes, assourdissants.

II. La Casbah

*Si j'avais à choisir parmi les étoiles pour comparer/ Le soleil
lui-même ne saurait éclipser/ La lumière du verbe que tu
caches/ Aucun lieu sacré, aucune capitale/ Ne saurait réunir
ce que chaque matin/ Le lever du jour t'offre comme
guirlande.*

Mienne, ma Casbah Himoud Brahim dit

Momo

Nafa préféra ne rien dire et s'enfonça dans la venelle tortueuse dont les marches, crevassées et ruisselantes d'eau usée, dégringolaient vers les soubassements. Les monticules d'ordures, que grillait le soleil et qu'assiégeaient d'incroyables nuées de mouches, empuantissaient l'air. Nullement dérangés par les exhalaisons, des gamins s'amusaient avec un chiot irrécupérable, la gueule démesurément ouverte et les narines débordantes de limaces. Il devenait de plus en plus rare de voir des chiens ou des chats s'aventurer dans la cité. À défaut d'aire de jeu pour shooter dans un ballon, les galopins se découvraient des vocations de tortionnaires. Quelquefois le spectacle était tel que les vieillards frisaient l'apoplexie.

Oubliés dans une porte cochère, deux enfants en bas âge faisaient gicler une flaque de rinçure sous leurs pieds en riant. Ils étaient crasseux, les jambes meurtries, le visage faunesque. Un troisième, les fesses nues et le crâne recouvert d'escarres blanchâtres, escaladait une lucarne aux vitres crevées, sous l'œil impassible des passants.

– Nous sommes au courant de son petit manège, reprit Nabil Ghalem. Ici, nous contrôlons tout. Nous savons qu'il essaye de détourner certains membres de notre mouvement... Je suis content de constater que ça n'a pas marché avec toi non plus.

Nafa haussa les épaules.

Une jeune fille remontait la ruelle, un sac serré contre la poitrine. Nabil condamna la jupe qu'elle portait, et attendit qu'elle fût à sa hauteur pour lui crier.

– Tu n'as pas honte ? Traîner dans les rues à moitié nue.

La fille ne fit pas attention à lui. Visiblement fatiguée de subir ce genre de remontrances, elle rasa le mur et continua son chemin.

– Espèce de dévergondée, lui lança Nabil. Va te rhabiller.

Le pas stoïque et la nuque basse, la fille gravit les marches en silence et disparut.

– Si ça ne tenait qu'à moi, je lui travaillerais volontiers les jambes au chalumeau, à cette pourriture.

– Ça va, lui cria Nafa outré. Il y a des enfants.

la Casbah, beaucoup ne saisissaient pas ce qui pouvait rapprocher deux êtres aussi différents. Nafa passait pour quelqu'un de courtois, un tantinet réservé mais aimable, soigné, jaloux de sa réputation de « bel homme ». Il était l'un des rares fidèles à ne pas arborer de kamis et à se raser régulièrement. Le vendredi, à la mosquée, il lui importait peu de ne pas être aux premiers rangs. Les jours de marches de protestation, il ne figurait dans

aucun carré, et ne prenait part à aucun conciliabule. Le soir, lorsqu'il ne descendait pas en ville voir un film à grand budget ou siroter un café sur une terrasse à proximité des boulevards, il s'enfermait chez lui.

Nabil Ghalem, lui, ne tenait pas en place. Il était partout : à la mosquée, aux meetings, sur les toits en train de démonter les antennes paraboliques, dans les bas-fonds

« dissuader les femmes de mœurs légères et leurs maquereaux, prêt à en découdre avec n'importe qui pour n'importe quoi. C'était un garçon excessif, désagréable et envahissant. Le parfait gardien du temple. Rien n'échappait à sa vigilance. À vingt ans, il avait réussi à convaincre les responsables du parti de sa volonté d'assainir la cité des ivrognes et des dévoyés. À peine intronisé à la tête du comité des jeunes islamistes du quartier, il imposa

8.

Avant l'hystérie nationale d'octobre 88, Omar Ziri était un loubard très fier des ancrs glauques tatoués sur ses biceps. Un béret basque désinvolte sur l'oreille, le cran d'arrêt à la ceinture, il portait à longueur d'année un bleu pelé aux genoux et un tricot de matelot usé jusqu'à la trame par les tiraillements d'une bedaine difforme. Renfrogné, mégot au bec, il ne savait pas dire merci et considérait le fait de demander pardon comme la plus vile des dérobades. Il gérait *La Nef* une horrible gargote mitoyenne de la mosquée ; un trou à rat encombré de tables vermoulues et de bancs sur lesquels les fonds de culotte s'usaient plus vite que sur la rampe d'un escalier.

De midi à la nuit tombée, bercé par les litanies d'un Dahmane El-Harrachi finissant, il somnolait derrière sa caisse vieille comme un bec de gaz qui se coinçait obstinément lorsqu'il fallait rendre la monnaie. Sa clientèle était un ramassis d'éboueurs et de journaliers aux effluves repoussants qui mangeaient comme des brutes et dont les mains souillées imprimaient sur les tranches de pain d'épaisses zébrures noirâtres. Le menu était fixé à vingt dinars. Les mêmes plats imposés au déjeuner rappliquaient au dîner : une *chorba* sans viande, des frites douteuses, un bol de lait caillé et des galettes récalcitrantes.

Après octobre 88, Omar Ziri fut impressionné par la déferlante islamiste. Il subodorait l'imminence d'une révolution qui ne pardonnerait rien à ceux qui ne prendraient pas le train en marche. Le discours était clair et la menace flagrante. Aussi, lorsque l'imam Younes lui proposa de transformer sa gargote en un « Resto du cœur » version FIS, Omar se déclara extrêmement honoré. Du jour au lendemain, la caisse disparut, et les chansons délétères de Dahmane El-Harrachi s'évanouirent au profit des chants religieux. Les mendiants se joignirent à l'ancienne clientèle pour se restaurer gratis et, attendri par leur appétit pathétique, Omar le philanthrope essayait une larme, d'un geste bougrement ostensible, en remerciant le ciel de le ranger parmi les hommes de bonne volonté. Il troqua son bleu contre un kamis fleurant Médine et, à la place du béret basque, une toque, identique à celle d'Ali Belhadj, couvrait la gestation tranquille de ses grands projets.

Tous les jours, des cohortes de mendiants se massaient devant la gargote, et Omar feignait d'être embarrassé par l'expression de leur

immense gratitude car, répétait-il, il n'y a rien de plus désobligeant qu'un merci pour un simple devoir de charité. **Les misérables avaient droit aux mêmes plats que l'ancienne clientèle avec, au gré des générosités, un morceau de poulet, une tranche de melon ou un pot de yoghourt. Si on avait encore faim, on doublait la ration sans rechigner. Une fois le ventre plein, c'est donc disposés au mieux que les nécessiteux consentaient à prêter l'oreille à de drôles d'oiseaux migrants, partis en Orient porter la bonne parole et rentrés au pays avec des messages d'espoir et un programme de salut. C'étaient des garçons bien élevés, soignés comme des marabouts, un peu curieux à cause de leur accoutrement afghan, mais sobres et touchants de mansuétude. On les appelait cheikhs. Ils intervenaient entre deux bouchées, à tour de rôle, pour dire aux pauvres combien ils avaient du chagrin pour leur infortune. Quand bien même leur barbe conférait à leur faciès quelque chose d'insondable, leur voix était empreinte de compassion, et leur sincérité aussi évidente que le Saint Livre qu'ils exhibaient. Ils avaient l'air de tout connaître sur les malheurs des petites gens, et ils en souffraient. Ils parlaient du bled livré aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi, dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant.** Ils disaient : « Avant 62, notre pays était le grenier de l'Europe. Aujourd'hui, c'est une ruine. Avant 62, l'Algérien préférait se couper la main plutôt que de la tendre. Aujourd'hui, il tend les deux. » Ils disaient : « Pourquoi êtes-vous ici, dans cette auberge, à dépendre exclusivement de la charité de quelques braves ? Pourquoi vous faut-il vous contenter de la soupe populaire pendant que l'on jette *vos* argent par les fenêtres, pompe *vos* pétrole sous votre nez, piétine votre dignité et votre avenir ? »... Des questions simples pourtant, mais qui ne récoltaient, en guise de réponses, que sourdes indignations et perplexité. Les cheikhs n'en espéraient pas plus. Ils levaient le doigt vers le ciel et déclaraient que les anges avaient fui les contrées algériennes, que Dieu en voulait à un peuple viscéralement croyant, tellement oublieux de ses serments et inattentif à sa propre décrépitude alors que la Voie était toute tracée pour le libérer des serres de Satan et le conduire vers la Lumière.

Ils savaient si bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande, qu'à l'endroit du comptoir, des tables vermoulues et des cuisines, se dressaient maintenant

des bureaux tandis que, sur les murs enfin badigeonnés, des photos insoutenables relataient les débordements des forces de sécurité lors des événements d'octobre. Ces images ne sont pas truquées, certifiées-on... Grâce aux photos, on pouvait se remémorer les rues enfumées au gaz lacrymogène, les véhicules et les établissements incendiés, les CRS tabassant à coups de matraque les manifestants, les brancardiers transportant des blessés, les femmes en larmes, les enfants traumatisés... et surtout, les corps gisant sur le pavé, dans des mares de sang, mutilés, foudroyés, les yeux hagards, le doigt tourné vers le ciel, et qui, selon les cheikhs, semblaient dire aux survivants : « Nous sommes morts pour vous. Ne nous oubliez pas »...

Bien sûr, dans une société où les volte-face et les hypocrisies relevaient de la banalité, ni Omar Ziri ni sa gargote ne méritaient que l'on s'y attardât, mais cette histoire avait l'avantage de faire comprendre, avec une simplicité désarmante, comment, sans heurts et sans bruits, presque à son insu, la Casbah des poètes se mua en citadelle intégriste.

Il y avait du monde, ce matin-là, autour de la mosquée et dans les rues adjacentes.

quinze jours, notre directeur m'a demandé de m'enquérir de la situation... Qu'est-il arrivé

« votre fille, *hajja*?

– Ce qui arrive tous les jours aux filles du pays, soupira la mère.

Hanane fronça les sourcils pour la faire taire. La vieille femme haussa les épaules, déposa le plateau sur un guéridon et entreprit de verser du café dans trois tasses.

– **Je me suis ruinée pour son instruction, raconta-t-elle dépitée. J'ai exercé les métiers les plus éreintants pour qu'elle puisse poursuivre ses études. Une fois qu'elle a réussi à décrocher ses diplômes et à devenir cadre dans une entreprise respectable, elle se rétracte.**

– Mère...

– Tais-toi. J'ai sacrifié mes plus belles années pour toi. J'estime que tu n'as pas le droit de me décevoir. Ton travail est ton seul allié. Un jour, je fermerai les yeux pour toujours. Nabil prendra femme, aura des enfants et se mettra à vouloir la maison pour lui tout seul. Il commencera par te rendre la vie impossible, t'accusera de tous les méfaits, te traitera en intruse et finira par te jeter à la rue. Alors seulement tu regretteras le poste que tu es en train de délaïsser aujourd'hui.

– Mère...

– Quoi ? Tu ne vas tout de même pas m'empêcher de râler.

M^{me} Raïs comprit que quelque chose de grave était arrivé.

La mère lui expliqua :

– **Son monstre de frère la persécute. Les cheikhs lui ont sinistré l'esprit. Il ne parle que d'interdits et de sacrilèges. En vérité, il est jaloux de la voir réussir là où il n'arrête pas d'échouer. Il est jaloux de son instruction, de son poste, de sa fiche de paie. Pour cette raison, il la bat. À chaque fois que ses cicatrices se referment, il s'arrange pour les rouvrir. C'est sa façon, à lui, de la séquestrer, de l'empêcher de « flirter » avec les hommes.**

M^{me} Raïs se retourna vers Hanane :

– C'est ça, ton problème ?

– Son cauchemar.

– Tu n'es pas un peu misérabiliste, ma chérie ? Tu veux nous persuader qu'on te persécute *encore*, à ton âge ?...

– Il a juré de m'égorger, explosa Hanane.

– Et alors ? C'est ce qu'ils disent tous. On n'est pas du cheptel, figure-toi.

– C'est une brute. Il est capable de tout.

M^{me} Raïs tendit la main vers la figure meurtrie, lui releva le menton :

– Foutaises ! **Je suis passée par là. Comme toutes les femmes. J'ai chancelé sous les gifles, fléchi sous les sommations, tremblé sans savoir pourquoi. Il m'arrivait de ne pas fermer l'œil de la nuit pour d'insignifiantes peccadilles. Mais j'ai fini par réagir. J'ai pris mes responsabilités. Résultat : je suis libre.** Ce que je possède, je ne le dois à personne d'autre que moi. J'ai tracé mon propre chemin. Je vais où je veux, la tête haute. Et j'ai épousé l'homme que j'aimais. Le temps des bêtes de somme est révolu. On ne nous la fait plus. On ne *les* laissera plus nous marcher sur les pieds. Nous ne devons avoir qu'une seule idée fixe : nous opposer à *eux*, leur dire : « *Niet*, ça suffit ! »...

– On voit que tu ne connais pas Nabil.

– Nabil, Antar, Ayatollah ou Barbe-Bleue, je m’en fiche. Réveille-toi, ma chérie. Nous vivons à l’ère du computer, du scanner et des intelligences artificielles. Des sondes spatiales sont à l’écoute de l’univers. Et toi, tu continues de *subir* les insanités d’un détraqué. Tu es un cadre, bon sang ! tu mérites de la considération. Tu as prouvé ce dont tu es capable, que tu es *libre*. D’ailleurs, ça tombe bien. Jeudi, l’Association des femmes organise une marche de protestation contre le machisme et les exactions intégristes. Rejoins-nous. Nous irons hurler notre ras-le-bol à la face de la société.

– Tu es folle.

– Non, seulement une femme qui a brisé ses chaînes.

J’ai dit : stop ! je veux être *moi*, n’avoir pas honte de mes rondeurs, m’assumer telle que je suis : un être à part entière, tout en métaphore, avec un cœur – du *cœur* -, des ambitions et des millions d’envies.

Hanane se recroquevilla.

Sa mère quitta la pièce en marmottant son mécontentement.

– Va-t’en, sanglota Hanane à l’adresse de sa collègue.

– Pas question.

– Si, tu vas t’en aller. Et tout de suite. Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Tu as eu de la chance, moi pas. Je n’ai pas baissé les bras. Je n’en ai jamais eu...

– Défaitisme, ma grande. C’est ce qu’ils essayent de t’enfoncer dans le crâne. Aiguise tes ongles, fais-en des griffes et crève-leur les yeux. Mords, cogne, hurle. Si leurs bras sont plus vigoureux et leurs coups plus vicieux, bats-toi avec ton cœur. Rappelle-toi combien de fois tu as courbé l’échine, femme vilipendée, ce que sont devenues tes jolies mains dans les rinçures, tes oreilles sous les injures. Tu es Femme, Hanane. Te rends-tu compte de ce que ça signifie ? *Femme*. Tu es Tout : l’amante, la sœur, l’égérie, la chaleur de la terre, et la mère, as-tu oublié ? La mère qui a porté l’ *Homme* dans son ventre, qui l’a mis au monde dans la douleur, lui a donné le sein, la tendresse, la confiance, qui l’a assisté dans ses tout premiers balbutiements, ses tout premiers pas... toi, la mère immense, le premier sourire, le premier mot, le *premier amour* de l’homme.

Nabil était hors de lui. Les sifflements de sa respiration ricochaient sur les murs. Le regard qu’il lança à Ikrame, interdite dans le vestibule, était inhumain.

– Où est-elle ? feula-t-il en attrapant sa mère par le bras.

– Maudit soit le jour qui t’a vu naître, malheureux. Comment oses-tu porter la main sur ta propre mère ?

Nabil la repoussa. Ses mâchoires roulèrent dans son visage haineux quand il aperçut le hijab de Hanane froissé dans un coin.

– Elle est allée à la marche des femmes. C’est ça. Je suis certain qu’elle est allée se donner en spectacle avec ces dévergondées.

Au regard fuyant de sa mère, il comprit qu’il avait vu juste. Il poussa un hurlement et se rua dehors. Les enfants, qui folâtraient sur le trottoir, se dispersèrent devant lui. Les narines frémissantes de rage, il chercha un véhicule ami ou un taxi, héla un jeune motocycliste, grimpa derrière lui et lui ordonna de le conduire place des Martyrs.

Une centaine de femmes, banderoles en l’air, s’agglutinaient sur l’esplanade, sous le

regard ironique des badauds. Nabil fonça sur la foule, coudoya, brutalisa pour se frayer un passage. À ses tempes, une voix ululait : *Le succube ! Te désobéir ? Cette garce a osé faire fi de ton autorité...* Il fendit le groupe de femmes comme un brise-glace, chercha, chercha. Un moment, il s'imagina muni d'un lance-flammes en train d'immoler cette bande de garces, ces sorcières... *Putes ! putes...* Il renversa une dame, bouscula des infirmières, *sarcla* autour de lui, provoquant un début de panique. **Au détour d'une grappe de manifestantes, il la vit. Hanane était là, debout devant lui, moulée dans cette jupe qu'il détestait. Elle le regardait venir... Il plongea la main dans l'échancrure de son kamis. Son poing se referma autour du couteau... *salope, salope...* frappa sous le sein, là où se terrait l'âme perverse, ensuite dans le flanc, puis dans le ventre...**

Le jour s'éteignit. Hanane ne le percevait pas. Elle errait déjà à travers un tourbillon embrumé, glacial et sans écho. Une voix l'interpella. Était-ce un séducteur, ou seulement elle qui soliloquait ? Cela n'avait plus d'importance. La place basculait dans un fleuve de ténèbres. Hanane coulait comme un pavé dans la mare. Elle était en train de mourir... *Mourir ?* Avait-elle seulement vécu, baisé une lèvre aimée, frémi sous une caresse aimante ? Dans un ultime soubresaut, elle se retourna vers l'hier imprenable tel un leurre. Maudit hier : l'école, l'université n'auront servi à rien. La cuirasse des diplômes n'empêchera pas la lame fratricide de crever le rêve comme un abcès...

Une vierge venait de s'éteindre, pareille à un cierge dans une chambre mortuaire, comme s'éteignent les jours à l'heure où se crucifie le soleil aux portes de la nuit.

9.

La mort de Hanane m'avait choqué. C'était comme si elle m'avait éconduit, après m'avoir longuement appâté. Mais je ne portai pas son deuil. À quoi bon ? Pour moi, ce n'était rien d'autre qu'un vœu qui ne s'accomplirait jamais. Je commençais à m'y habituer.

J'avais de la colère, de la peine surtout quand je mesurais à quel point l'absurdité pouvait assujettir les mentalités pourtant, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé de la haine envers Nabil. Il n'en était pas digne, à mon sens. Son geste relevait de la folie. Il m'avait atteint dans mes chairs sans pour autant effleurer mon esprit. Je demeurai lucide. J'étais parvenu à appréhender le drame avec philosophie. Par-delà la disparition tragique de celle que je voulais pour compagne, j'étais persuadé qu'il ne s'agissait pas là d'un malheureux concours de circonstances, mais d'un signe divin, que le ciel me mettait à l'épreuve.

Je n'avais même pas assisté aux funérailles.

J'étais resté chez moi, et j'avais prié.

Bien sûr, il m'arrivait encore de m'insurger contre le sort qui s'obstinait à fausser toutes mes aspirations avec une rare mesquinerie, puis, en bon croyant, je me ressaisissais. J'avais du chagrin pour cette fille rayonnante, tranquille et discrète, mais je m'interdisais de chercher d'autres interprétations susceptibles de me piéger dans d'inutiles toiles d'araignée. Je ne me sentais pas de taille. J'étais fragilisé par les déceptions qui se succédaient au chevet de mes rêves. Je m'estimais aussi vulnérable qu'un moucheron à portée d'un caméléon. Il me fallait, coûte que coûte, me reprendre en main. Je renonçai d'abord à mon deux-pièces de Souk El-Djemâa ; ensuite, après avoir mûrement réfléchi, je décidai de ne pas me marier avant de mesurer la bourrasque qui se préparait à emporter le pays dans une crue, de toute évidence, dévastatrice.

Nabil ayant été arrêté, la nécessité de fréquenter les militants islamistes et de faire semblant de m'intéresser aux cours que nous dispensaient les cheikhs ne me concernait plus. Ma prière accomplie, j'étais le premier à quitter la mosquée. Puis je tournais en rond dans le quartier, les mains dans le dos et les lèvres pesantes. Je m'ennuyais.

« **la Casbah, il était exclu de trouver quelqu'un pour vous reconforter sans lui donner l'occasion de vous endoctriner.) (On abusait des états d'âme des « égarés » et profitait de leur**

fléchissement pour les atteler à la mouvance. À cette époque, chacun se découvrait la vocation d'un gourou.) De jeunes imams façonnaient les mentalités à leur guise, partout, dans les cafés, les écoles, les dispensaires, les cages d'escalier, traquant les ressentiments, investissant les consciences. Impossible de prendre son mal en patience. **Un simple grognement, et les émules vous entouraient de leur sympathie avant de vous livrer, sans crier gare, aux artisans du Salut. Plus d'intimité, plus d'escapade.** On avait beau rabattre

les volets, se calfeutrer dans sa chambre, on n'était jamais à l'abri. La vie devenait insupportable.

Pour fuir les tensions, je me rendais chez Dahmane, au centre-ville. Là, malgré l'omniprésence du kamis, le bruit de la fureur était moins agressif. Les gens vaquaient à leurs occupations, les vitrines rutilaient sur les trottoirs et les terrasses ne désemplissaient pas. Les boutades et les rires fusaient çà et là, probablement exagérés pour conjurer les sentiments troubles et l'angoisse. Qu'importait ! Il suffisait à Dahmane de refermer sa porte pour rompre avec la rue. Son appartement était spacieux et coquet, décoré de beaux tableaux, de fauteuils ventrus et des rideaux soyeux. Dahmane ne manquait de rien. Il semblait comblé. Il avait une petite fille adorable, une épouse attentionnée dont le sourire étincelait comme les neiges de Tikijda. Ils m'accueillaient avec joie, et me retenaient souvent pour souper. À la longue, je me rendais compte que je gâchais leur petit bonheur avec mes intarissables lamentations. Je n'arrêtais pas de me plaindre sans savoir de quoi au juste. Mes visites s'espacèrent, puis je ne remis plus les pieds chez eux. En réalité, j'étais jaloux de leur confort, de la félicité dans laquelle ils baignaient, loin des clameurs revanchardes et des yeux injectés de sang ; j'étais jaloux de la chance de mon ami d'enfance, parti de rien et si bien arrivé, de la beauté de sa femme qui, en plus, enseignait la psychologie à l'université, de leur inaltérable fraîcheur... Ma jalousie frisait carrément l'aversion lorsque, en rentrant chez moi, je retrouvais les humeurs massacantes de mon père, planté dans son coin pareil à un sortilège, guettant la moindre futilité pour se mettre à aboyer après son monde. Je le détestais, détestais son dentier moisissant dans son verre, son odeur de malade imaginaire ; **je détestais notre taudis où suffoquaient mes sœurs dont la pauvreté repoussait les prétendants malgré leur réputation d'excellentes ménagères et la finesse de leurs traits** ; je détestais l'indigence de ma chambre identique à celle de mon âme, les repas de misère que ma mère improvisait, son sourire qui s'excusait de n'avoir rien d'autre à offrir, son regard triste qui m'enfonçait un peu plus chaque fois qu'il se posait sur moi...

Je n'en pouvais plus.

Dehors, c'était pire. Les rassemblements des islamistes perduraient. Ils occupaient les places, les sanctuaires, les rares espaces verts, interpellaient les passants, provoquaient les forces de sécurité, véhéments, la barbe hérissée, les prunelles incendiaires. Les rues étaient interdites à la circulation. Les conducteurs mécontents étaient

inactivés, parfois secoués. Les miliciens de la mouvance s'en donnaient à cœur joie. Tout était prétexte à les déchaîner. Malheur à qui osait rechigner. **Les filles dévoilées se faisaient agresser par des mioches galvanisés. On leur lançait des pierres, les aspergeait d'eaux usées et on proférait sur leur passage des mots orduriers qui, dans la bouche d'un enfant, claquaient comme des blasphèmes.** Sur les murs décrépis, les graffiti se voulaient de véritables déclarations de guerre. Les appels à la mobilisation succédaient aux prêches, les échauffourées aux intimidations. Entre deux marches de protestation, un fait divers remettait les pendules à l'heure : les premières victimes de l'intégrisme se mirent à en faire les frais : une prostituée, un ivrogne, une maison « louche ». Pas assez pour décréter le deuil national, mais suffisant pour spéculer. La peur s'installait progressivement Trop de laxisme, protestaient les laïcs. Pas de compromis, répliquaient les extrémistes. Dans grimpa sur la banquette arrière, son petit garçon dans les bras. Omar referma la portière, se racla encore la gorge et s'installa devant.

– Tu nous déposes à Port-Saïd.

Nafa opina en actionnant le compteur.

– Qu'est-ce que tu fais, là ?

– Tu vois bien.

– Tu me prends pour un client ?

– Désolé. Je conduis un taxi, pas ma voiture personnelle. J'essaye de subvenir aux besoins des familles de déportés...

– Tu es sérieux ?

– Bien sûr. Lorsqu'il m'arrive de conduire ma mère, je mets le compteur en marche et je paie la course de ma poche.

Omar devint cramoisi. Il s'épongea dans son kamis, les bajoues en feu. « Humilié » devant sa femme » il rumina un instant sa colère puis, brusquement, il éclata d'un rire bizarre et dit pour sauver la face :

– Tu es effectivement d'une honnêteté remarquable. Bien sûr que je vais payer. C'était juste pour te tester.

Nafa enclencha le levier de vitesses et roula sur Bab El-Oued, dégoûté.

La foule déambulait autour des Trois Horloges. Il était 4 heures de l'après-midi. Une chaleur torride étuvait le bas quartier. Nafa avançait prudemment à cause des piétons qui inondaient la chaussée... Soudain, une détonation,, ensuite, deux autres que l'écho répercuta à travers les ruelles dans une kyrielle de crachotements. Au premier coup de feu, la foule se raidit, perplexe, cessant aussitôt son tohu-

bohu. Aux suivants, une débandade indescriptible s'empara de la place. En moins d'une minute, il n'y avait plus personne autour des Trois Horloges.

– Ne t'arrête pas, ordonna Omar, continue d'avancer.

Nafa roula jusqu'au bout de la rue. Entre deux voitures en stationnement, un homme gisait sur le trottoir, face contre le sol, la tête éclatée.

– Ne regarde pas, cria l'épouse d'Omar à son enfant.

– Laisse-le regarder, dit le père. Il faut qu'il apprenne comment ça marche, dans son bled. Tu vois, Moussa ? Voilà ce qui arrive aux ennemis de Dieu.

L'enfant contempla le corps étalé.

– Le monsieur saigne, papa...

– Même les grandes personnes se font mal en glissant, tenta désespérément la mère. Quand je te dis qu'il faut faire attention en courant dans la rue, c'est pour que...

– **Qu'est-ce que tu es en train de lui raconter, femme ? Ce fumier n'a pas glissé. Regarde bien, fiston. On lui a tiré dessus. C'est un mécréant, un renégat, et les *moudjahidin* l'ont châtié. Ils l'ont crevé, tu comprends ? Ils l'ont tué...**

Nafa accéléra pour épargner le garçon, et pour échapper aux cris d'Omar qui jubila et s'agita sur son siège tout au long du trajet.

13.

Le vieux geignait dans le salon. Ni les va-et-vient du médecin ni les médicaments n'arrivaient à atténuer ses souffrances. La maladie s'ancrait en lui inexorablement, le rongait fibre après fibre, sournoise et méthodique, comme si elle cherchait à l'emporter par morceaux. Lui-même ne luttait plus. Laminé, chevrotant, il ne rassemblait ses ultimes forces que pour supplier Dieu d'écourter son agonie. Enveloppée dans une serviette en éponge, sa tête rétrécissait comme un coing blet. Entre deux gémissements, ses yeux débordants de chassie se révulsaient tandis que son corps avachi et rance se ramollissait sous les couvertures.

La mère chavirait de sommeil à son chevet, plongeait et replongeait dans une casserole le torchon avec lequel elle le rafraîchissait.

Nafa n'en pouvait plus d'assister, impuissant, à leur malheur. Il avait beau s'enfermer dans sa chambre, les bruits du salon profanaient son sommeil toutes les nuits.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il prit place au milieu de ses sœurs autour d'une table basse, écarta de la main les quelques tranches de pain beurrées qui constituaient le petit déjeuner et pria Amira de lui verser une tasse de café. Puis, pour détendre l'atmosphère, il taquina, du doigt, la petite Nora en train de promener sa langue sur les bords de son bol de lait.

– Tu me chatouilles.

– Moi ?

– Oui, toi. Je t'ai vu glisser ta main derrière mon dos.

– C'est sûrement un esprit frappeur.

Nora haussa les épaules et se remit à lécher son bol, surveillant son frère du coin de l'œil.

Nafa s'intéressa à Amira. Ce n'est pas juste, pensa-t-il. Malgré sa grande beauté et sa probité, elle ne trouvait pas preneur. Pourtant, à l'époque du lycée, sa silhouette rameutait tous les jeunes de la *houma*. Ses immenses yeux aux reflets de jade ensorcelaient. Ses propres camarades de classe jalouaient sa sveltesse et sa grâce et veillaient à ne pas s'afficher en sa compagnie. Elle était très belle, Amira, avec ses joues de houri ornées de fossettes et sa chevelure interminable dans le dos. Nafa avait de la peine pour elle. C'était à cause de lui si les prétendants la boudaient. Il les avait tous renvoyés. Il l'avait promise à Dahmane. Mais Dahmane avait oublié ses engagements une fois à l'Institut des hôtelleries de Tizi Ouzou. Là-bas, les filles étaient *émancipées*. Dahmane avait toujours rêvé d'épouser une femme du beau monde, sachant recevoir et

armés du centre-ville. En une nuit, neuf intégristes furent surpris dans un taudis. À l'aube, leurs cadavres méconnaissables furent jetés sur un camion et promenés dans les rues. Les policiers tiraient en l'air en signe de victoire. Les badauds les regardaient « se donner en spectacle », l'œil chargé de haine. La revanche des émirs ne se fit pas attendre. Une patrouille de *Ninja-DZ* fut anéantie, en quelques minutes, au beau milieu d'un souk. Là encore, les badauds assistèrent à la boucherie en grimaçant de dégoût.

Nafa ne fut pas inquiété. À aucun moment. On l'arrêtait au hasard des contrôles routiers, faisait descendre ses passagers, passait au crible leurs bagages. Quelquefois, un policier s'énervait. Nafa ne mordait pas à l'hameçon. Il prenait son mal en patience, ruminait sa haine sans desserrer les dents. On le laissait poireauter sur le bas-côté, puis on le libérait.

« la maison, le vieux se rétablissait. Il ne tenait pas encore sur ses jambes ; cependant, au gré de ses incorrigibles sautes d'humeur, il se surprenait à râler après son monde, et c'était merveilleux.

Nafa songeait sérieusement à marier Amira. L'imam Younes cachait mal ses intentions. Il n'en parlait que par intermédiaire, à des intimes. Mais toute la Casbah savait qu'il avait l'œil sur la fille des Walid. Par endroits, les gens se levaient au passage de Nafa ; on se donnait la peine de traverser la chaussée pour lui serrer la main, on ne se cachait pas pour l'aduler, et les cafetiers refusaient catégoriquement de lui remettre l'addition. Même Omar Ziri s'écrasait devant lui.

Puis, un soir, les voitures de police devant la porte de son immeuble lui glacèrent le sang. La rue était obstruée par un attroupement. Des familles entières se bouscullaient aux balcons.

– Ils sont venus te chercher, l'avertit un garçon.

Nafa rebroussa chemin. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, les murailles de son enfance ondoyaient autour de lui, fuyaient tel un mirage. Sa tête se creusait, ses oreilles stridulaient, sa poitrine s'enflammait comme une botte de foin. Il n'entendait plus que sa respiration débridée, les coups de massue dans ses tempes, ne voyait que les ruelles en train de le lâcher, de l'isoler, de l'exposer. La peur s'empara de ses tripes. Il prit soudain conscience de sa vulnérabilité. Alors, à moitié assommé, totalement désespéré, il se mit à courir, à courir, à courir...

– Ici, tu peux dormir sur tes deux oreilles.

Nafa était choqué. **Il n'avait jamais imaginé misère pareille. Le monde à travers lequel le trimbalait Abou Mariem était inconcevable. Des**

centaines d'horribles gourbis s'amoncelaient sur le terrain vague : toitures défoncées, enclos bricolés avec des plaques de tôle ondulée et de morceaux de voitures, fenêtres découpées dans des caisses, recouvertes de Plexiglas poussiéreux et de cartons pourris, flaques de rinçures grouillantes de bestioles, fourgons désossés couchés en travers des « patios », monticules d'ordures ménagères et, au milieu de cet univers dantesque, des spectres quasi détritivores erraient, le regard tourné vers l'intérieur de leur crâne, la figure tendue comme une crampe. On était dans un bidonville d'El-Harrach, à quelques encablures d'Alger. Jamais Nafa Walid n'avait soupçonné l'existence d'une telle déchéance humaine aux portes d'El-Bahja, lui qui était né et avait grandi dans les ruines insalubres de la Casbah.

– Tu croyais avoir atteint le fond, à Souk El-Djemâa, lui dit Abou Mariem. Eh bien, tu n'as encore rien vu.

Nafa se demandait surtout comment des êtres humains pouvaient *vivre* dans une laideur pareille, entassés n'importe comment au milieu de cette ferraille hideuse et de cette pestilence, comment faisaient les mioches pour ne pas s'éborgner dans les allées hérissées de barres de fer, de grillage éclaté et de fils barbelés, quel mausolée avaient profané ces gens, quelle malédiction avaient-ils déclenchée pour mériter de purger leur peine dans un cloaque aussi infamant ?

– C'est pourquoi nous nous battons, frère Nafa.

– Oui, soupira-t-il.

– Ici, tu n'as rien à craindre. Nos hôtes hébergeraient le Diable s'il consentait à les débarrasser des fumiers qui les ont dépossédés *d'absolument tout*.

Avant de pénétrer dans un taudis, Nafa songea à faire demi-tour et à fuir n'importe où, loin, très loin de ce musée de l'horreur. Il était persuadé qu'il ne pourrait pas y passer une nuit. Un sentiment de désespoir l'habitait. Tout à coup, des images se mirent à tourbillonner dans sa tête, et il se prit à haïr chacune d'elles, les bonnes et les mauvaises,

« haïr les proches et les amis, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, à haïr ses mains, ses pieds, ses yeux, à haïr le monde entier. Comment en était-il arrivé là, que faisait-il sur cette aile oubliée de l'humanité, reniée et par les anges et par les démons, qu'était-il venu y trouver ?

Il hésita longtemps avant de franchir le seuil du gourbi ?

Comme cette nuit-là, dans la forêt de Bainem, une force perfide le poussait vers son destin avec la tranquillité du bourreau poussant le supplicié vers l'échafaud.

Il s'aperçut qu'il n'essayait pas de lui résister, qu'il n'en éprouvait ni la volonté ni la nécessité.

Un vieillard décharné était accroupi dans un coin, à remuer une louche dans un chaudron. Son pantalon lacéré dévoilait une partie de ses fesses et son tricot remontait haut sur son dos nu et cadavérique. En entendant le bruit de pas, il jeta un coup d'œil dans un morceau de miroir accroché sur le mur sans se donner la peine de se retourner.

– Ça sent bon, lui lança Abou Mariem.

Le vieillard huma la vapeur qu'exhalait la marmite, reposa un couvercle tordu dessus et se leva. Avec la pointe de sa savate, il repoussa un grabat sur le côté pour dégager la voie, enjamba une table basse et vint donner l'accolade aux deux visiteurs. Il embrassa copieusement Abou Mariem, effleura Nafa et recula pour le dévisager :

– Il aime les lentilles, ton copain ?

– Il aimerait une bonne paillasse pour la nuit plutôt.

– Ah ! un transitaire.

– La police est à ses trousses.

– Je ne vois aucun poulet, dehors. Ça m'aurait fait plaisir d'en déplumer quelques-uns, histoire de changer de menu.

J'ai tué mon premier homme le mercredi 12 janvier 1994, à 7 h 35. C'était quelconque réaction... Aucune réaction. Je ne sentais rien. Mes mains magistrat. Il sortait de chez lui et se dirigeait vers sa voiture. Sa fille de six ans me regardait, les tresses fleuronées de rubans bleus, le cartable sur le dos. Elle est passée à côté de moi sans me voir. Le magistrat lui souriait, mais son regard avait quelque chose de tragique. On aurait dit une bête traquée. Il a sursauté en me découvrant tapi dans la porte cochère. Je ne sais pas pourquoi il a continué son chemin comme si de rien n'était. Peut-être a-t-il pensé qu'en feignant d'ignorer la menace, il avait une chance de la repousser. J'ai sorti mon revolver et me suis dépêché de le rattraper. Il s'est arrêté, m'a fait face. En une fraction de seconde, son sang a fui son visage et ses traits se sont effacés. Un moment, j'ai craint de me tromper sur la personne. « Khodja ? lui ai-je demandé. – Oui », m'a-t-il répondu d'une voix sans timbre. Sa naïveté – ou son assurance – m'a fait fléchir. J'ai eu toutes les peines du monde à lever le bras. Mon doigt s'est engourdi sur la détente. « Qu'est-ce que tu attends ? m'a crié Sofiane. Descends-moi ce fils de pute. » La fillette ne paraissait pas saisir tout à fait. Ou refusait d'admettre son malheur. « Ce n'est pas vrai, me harcelait Sofiane. Tu ne vas pas te dégonfler maintenant. Ce n'est qu'un pourri. » Le sol menaçait de se dérober sous moi. La nausée me submergeait, enchevêtrait mes tripes, me tétanisait. Le magistrat a cru déceler, dans mon hésitation, la chance de sa vie. S'il était resté tranquille, je crois que je n'aurais pas eu la force d'aller plus loin. Chaque coup de feu m'ébranlait de la tête aux pieds. Je ne savais plus comment m'arrêter de tirer, ne percevais ni les détonations ni les cris de la petite fille. Pareil à une météorite, j'ai traversé le mur du son, pulvérisé le point de non-retour : je venais de basculer corps et âme dans un monde parallèle d'où je ne reviendrais jamais plus.

Sofiane me tendit un verre d'eau :

Je ne voulais rien : ni boire, ni manger, ni parler. Effondré dans un fauteuil, je faisais face à la fenêtre et respirais avec avidité l'air frais de l'hiver. Dehors, une pluie fine arrosait le jardin. Secoué par le vent, un arbre jouait à cache-cache. Au loin, on entendait le chuintement des voitures sur la chaussée gorgée d'eau. **J'avais du mal à comprendre ce qui s'était passé. J'avais le vague sentiment que je venais de sauter le pas, que rien ne serait plus comme avant.**

Par intermittence, des flashes zébraient l'obscurité dans ma tête. L'espace d'une fraction de seconde, je distinguais un visage, une lèvre, des tresses fleuronées, le pistolet qui se cabrait dans mon poing, le ciel et la terre tournoyant autour de moi comme si un moulin fou m'avait happé. Puis tout se bloquait, se taisait, s'éteignait. Il ne restait plus que moi, en tête à tête avec ma conscience. Je m'agrippais aux accoudoirs du siège pour réprimer

Je me revoyais sur les lieux de l'attentat. Sur la pointe des pieds. Par à-coups. Revoyais le corps qui dégringolait sous mes balles, se relevait, dégringolait, se relevait, dégringolait comme si le film s'emballait. Je ne percevais ni les détonations ni les cris de la fillette. Je crois que j'étais devenu momentanément sourd pendant que je tirais. Sofiane avait dû me ceinturer pour me traîner vers la voiture. Sans son intervention, je serais resté planté tel un épouvantail devant ma victime. Je n'ai pas dit un traître mot depuis notre repli. Une rage inextinguible me consumait. **J'en voulais au revolver qui avait refusé de se calmer, à mon poing qui s'était laissé faire... J'en voulais surtout au magistrat qui avait accepté son sort, comme ça, simplement parce qu'un inconnu avait décidé de l'abattre, dans la rue, comme une bête. Je lui en voulais de m'avoir entraîné dans sa chute, impliqué dans le drame... J'en voulais aussi aux hommes de n'être que des apparences fallacieuses, de vulgaires moustiques, des statues aux pieds d'argile qu'une balle deux fois plus petite qu'un dé effaçait en un instant..**

J'étais furieux contre la facilité déconcertante avec laquelle l'Homme tirait sa révérence, quittait le monde par la petite porte, lui qui incarne l'image de Dieu tout-puissant.

Je venais de découvrir, avec une extrême brutalité, qu'il n'y avait rien de plus vulnérable, de plus misérable, de moins consistant qu'un homme...

C'était effarant. Insoutenable. Révoltant.

– À partir du troisième, tout rentrera dans l'ordre, me prédit Sofiane.

– Je sais qu’un émir a toujours raison. C’est la règle. Ammi Bachi était un salaud. Il abusait des femmes de nos martyrs. Au su et au vu de tout Bab El-Oued... L’autre-là, le bossu, son jeu n’était pas clair. On le trouvait souvent là où il faut pas. Quant à Omar Ziri, il puisait dans le trésor de la guerre pour élever sa villa, à Cheraga.

Nafa sursauta :

– Omar Ziri est mort ?

– Et comment ! exulta Salah l’Indochine. **J’étais là, et je me suis bien rincé l’œil. Nous sommes allés le trouver dans son arrière-boutique.** Il était répandu sur une table en train de se goinfrer comme un porc. Un festin royal pour lui tout seul : une énorme dinde rôtie fourrée aux champignons, des corbeilles de fruits au prix inabordable, bananes de Colombie, pommes de France, dessert d’importation, bref, la fête au douar. Lui, il gueuletonnait en gloussant d’aise. Il était tellement occupé à se sucer les doigts et à se poulécher les babines qu’il ne nous a pas entendus arriver. Soudain, il a senti notre présence, s’est figé. En levant les yeux, il a manqué de s’étrangler. **Ibrahim lui a dit :**

« **Continue de te gaver, mon cochon. Et mâche bien surtout. Je ne veux pas d’os en travers de ta gorge. Ça m’ennuierait d’abîmer mon couteau dessus.** » **Je vous raconte pas, les frères. Une baudruche s’est dégonflée d’un coup.** L’Omar Ziri, le gouman, le truand des truands, a fait dans son froc. Je vous jure que c’est vrai. En une seconde, sa merde a pollué l’atmosphère. Il a d’abord essayé de nier les faits qui lui étaient reprochés. Comme ça n’attendrissait personne, il s’est mis à genou pour supplier l’émir de l’épargner. Ce fut un spectacle époustouflant. Comme si une futaille pleine de sang frais se fracassait au sol. Je ne vous le cache pas : je me retenais pour ne pas laper dedans. J’étais aux nues. Depuis le temps qu’il se prenait pour le bon Dieu.

Les cinq hommes considérèrent le vieillard, horrifiés et indignés à la fois. Nafa s’épongea dans un mouchoir.

Il bredouilla, la gorge aride :

– Quelqu’un peut-il m’expliquer ce que je fiche ici ?

– Dis-lui, toi, grommela Abou Tourab à l’adresse de Salah.

– Pourquoi moi ? Tu as oublié ta langue sur les bottes que tu léchais ?

– Ibrahim est en train de se débarrasser de l’ancienne clique de cheikh Younes, particulièrement de ceux qu’il ne blaire pas.

Nafa se souvint du différend qui l’avait opposé à Ibrahim El-Khalil, un certain vendredi, dans l’établissement de Omar Ziri. Une grosse lassitude s’abattit sur lui.

– C’est un rancunier, raconta Amar. Il n’y en a pas deux comme lui. On s’est engueulés, il y a des années, à Peshawar. Pour une banale histoire de drap. Ibrahim en avait besoin pour je ne sais plus quoi. Je lui ai dit qu’il n’avait qu’à se servir du sien. Il m’a insulté. Je l’ai insulté. Il est parti et il ne me l’a jamais pardonné.

– À moi, poursuivit Abou Tourab, il me reproche d’avoir flingué le poète Sid Ali. Pourtant, c’était Abou Mariem qui commandait.

– Là, je t’arrête, l’interrompit Salah. L’émir avait exigé que l’on égorge ce fumier. Et toi, tu as cherché à jouer au petit malin.

– Environ deux ans. J’ai bossé à Sidi Moussa. Mon groupe s’est cassé la gueule. Je me suis replié sur Chréa.

Il creusa un trou dans le sol avec la crosse de son fusil :

– Ç’a été moche, très moche.

– C’est ce que tu voulais.

– On croit vouloir quelque chose au départ. En vérité, on prend ce qui se présente et on fait avec.

Yahia sombra subitement dans l’amertume. Pour se ressaisir, il porta la main au col de Nafa, en extirpa la balle et la roula tristement dans sa paume.

– Ça marche moins vite avec une balle. En matière de prestidigitation, y a pas mieux d’une bonne pièce d’argent... Et puis l’ennui, avec un fusil, c’est que sa musique manque d’originalité. Je donnerais n’importe quoi pour récupérer ma mandoline. C’est vrai que j’étais en rogne, autrefois. Mes frustrations faussaient mes appréciations. Si j’avais su que ça allait m’entraîner si loin, je serais volontiers resté le minable que j’étais...

Il se tut un instant, contempla sa balle et reprit :

– Je n’ai pas rejoint le maquis par conviction. Quand on a commencé à canarder les gens qui n’avaient rien à voir avec le système, j’ai mis le clignotant et je me suis rangé sur le bas-côté. C’était pas ce que j’attendais de la révolution islamique. Mais on ne m’a pas laissé le choix. Mon fils aîné militait pour le FIS. Il a été déporté à Reggane. J’ai dit que ça devait arriver, et j’ai accepté. Seulement les gendarmes ne me laissaient pas en paix. Toutes les semaines, ils débarquaient chez moi, foutaient le bordel et m’enlevaient un ou deux garçons qu’ils me retournaient tabassés. Je suis allé voir leur officier. Il m’a traité de sale intégriste et jeté au cachot. J’ai été torturé. Relâché, je n’ai pas eu le temps de panser mes blessures que les flics prenaient le relais. Ma femme est devenue diabétique. C’était infernal. Au bout de plusieurs mois de persécution, je n’en pouvais plus. J’ai pris alors mes deux garçons et j’ai hurlé : « Mort aux vaches. » Il y a des limites, *kho*. Plutôt crever que tolérer certains abus... Le benjamin a été tué à Sidi Moussa. Il est mort dans mes bras. Tu n’as pas d’enfants, toi.

– Non,

– Tu ne peux pas savoir ce que c’est. Si un ange était venu me consoler, je l’aurais bouffé cru. J’étais devenu fou de chagrin. La vue d’un uniforme me rendait enragé. J’en ai flambé une dizaine, à Sidi Moussa. Plus j’en égorgeais, et plus j’en voulais. Pas moyen d’atténuer ma douleur. Je n’attendais même pas la nuit pour sévir. J’attaquais en plein jour, en pleine rue, sous les feux de la rampe, *kho*. Je tenais à ce que tout

soit clair. C’était eux ou moi. Mon deuxième garçon a été blessé. Je l’ai évacué sur le djebel. On m’a mis à

la tête d’une *saria*^[4] d’une quinzaine de chevrons. J’ai brûlé autant d’écoles que de fermes, bousillé des ponts et des usines, dressé des faux barrages et poussé à l’exode des douars entiers... Puis, je ne sais pas pourquoi, une combattante a accusé mon fils de harcèlement sexuel. C’était faux, bien sûr. Mon fils était profondément pieux. Il ne touchait même pas aux femmes qu’on ramenait à l’issue des razzias. Lui, il avait la foi. Il combattait par conviction. L’émir n’a rien voulu entendre. Mon fiston a été exécuté le matin même où son aîné, libéré des camps d’internement, nous rejoignait. Il est des

coïncidences d'une cruauté absolue dont la morale m'échappera toujours. Je ne savais plus où j'en étais. Par mesure préventive, on m'a désarmé. Sans mon fils aîné, qui connaissait un membre influent du Conseil, on m'aurait liquidé, moi aussi. Aujourd'hui, je m'occupe de l'acheminement des blessés. Voilà où j'en suis.

Nafa se taisait.

Il ne savait quoi dire.

Yahia se remit à jouer avec la balle :

– C'est drôle. C'est la première fois que je raconte ça à quelqu'un. Ici, une confiance, et c'est le couperet.

Nafa comprit que l'ancien chauffeur des Bensoltane se méfiait soudain de lui. Il lui tapa sur la cuisse :

– Tu n'as rien à craindre de moi.

– Excuse-moi...

– Tu n'as pas à t'excuser, non plus.

– C'est plus fort que moi. Il fallait que j'extériorise...

– Vas-y, mon vieux. Je suis un puits insondable.

Un oiseau bigarré atterrit devant eux, sautilla au milieu des herbes. Yahia l'observa pensivement. Incapable de se retenir, il libéra un soupir et dit :

– Une fois, dans un pré, Sid Ali le poète avait attrapé une mante religieuse. C'était par une belle journée de printemps. Il y avait des fleurs partout. Sid Ali m'a montré l'insecte et m'a demandé si j'étais au courant qu'à l'origine la mante était une feuille. J'ai dit que je l'ignorais. Alors Sid Ali m'a raconté l'histoire d'une feuille rebelle et arrogante qui digérait mal le fait de se faire larguer par sa branche simplement parce que l'automne arrivait. Elle s'estimait trop importante pour moisir parmi les feuilles mortes que le vent humiliait en les traînant dans la boue. Elle jeta sa gourme et se promit de ne compter que sur elle-même, comme une grande. Elle voulait survivre aux saisons. Et la nature, séduite par son zèle et sa combativité, la transforma en insecte rien que pour voir où elle voulait en venir. Ainsi naquit la mante religieuse, farouche et taciturne, plus ambitieuse que jamais. Le miracle lui monta à la tête. Elle se mit à narguer sa branche, à la fouler aux pieds. Elle devint cruelle, prédatrice et souveraine, et son impunité ne tarda pas à l'aveugler au point que, pour prouver on ne sait quoi, elle s'est mise à dévorer tout sur son passage, y compris ceux qui l'aiment.

L'oiseau s'envola.

– Belle fable, reconnut Nafa.

– Oui... Nous aurions dû écouter le poète.

– Héhé, beau gosse, brailla Salah l'Indochine du haut d'un rocher. Viens, on s'en va. Nafa enfila ses chaussures, déroula son pantalon et se leva.

– Il faut que je parte, Yahia. Content de t'avoir vu.

– À bientôt, l'acteur. Si tu repasses par là, demande après Issam Abou Chahid. C'est mon nom de guerre. Je suis dans *Katiba* El-Forkane. Je serais ravi de te revoir.

– Je ne peux pas te donner mes coordonnées. J'ignore où je vais.

– Ce n'est pas un problème. Je saurai.

Ils se serrèrent les mains en évitant de se regarder tant l'émotion était forte, puis ils s'enlacèrent en silence pendant une minute.

– Fais attention à toi, Nafa.

– Adieu.

Nafa enjamba un buisson et se hâta de rejoindre son groupe. En se retournant sur le rocher, il vit Yahia debout dans la clairière, la main oscillant à hauteur de l'épaule.

Ils ne devaient plus se revoir.

Yahia sera tué vers la fin de l'été. Agacé par ses tours de passe-passe, son émir le fera exécuter pour sorcellerie.

parents qui... qui... militent dans l'AIS ?

Un chuchotement scandalisé se propagea dans la clairière, vite apaisé par la main auguste du muphti.

– L'AIS est un nid de vipères, mon garçon. Ce sont des *boughat*, c'est-à-dire des consentants. Ils s'arrangent de toutes les connivences et flirteraient avec Satan s'il daignait les laisser effleurer un coin de son trône. Ses gens-là sont versatiles, démagogues et calculateurs. Ce ne sont que des opportunistes déguisés en bons samaritains, des loups sous des toisons de brebis, des diseurs de bonne aventure dont la vocation consiste à endormir les misérables sur des orties en leur faisant croire que le miracle éclot dans les rêves. Ils sont pires que les *taghout*, leurs alliés. Ils instrumentassent la foi à des fins mercantiles, négocient leur part du gâteau avec les truands officiels et se moquent éperdument du reste...

« Le GIA ne marchand pas. Il ne s'assoira jamais autour d'une table avec les ennemis de la Parole. Aucune concession ne l'appâtera, aucun partage, aucun avantage... **Nous ne savons pas être diplomates lorsque Dieu est offensé. Nous combattons les nations entières, s'il le faut, pour Lui. Et ce pays gangrené qui est le nôtre, que la sécheresse terrasse à cause de nos péchés, eh bien, il souffre et nous conjure de le délivrer du joug des renégats et des serres des vautours. Tel est le serment du GIA : la guerre, rien que la guerre, jusqu'à l'extermination radicale des *taghout*, des *boughat*, des laïcs, des francs-maçons, et des laquais** – surtout des laquais, car il n'y a qu'une seule façon de redresser le monde : le débarrasser de tous ceux qui courbent l'échine.

– Donc, nous devons traiter en ennemis les parents qui militent dans l'AIS, déduisit l'adolescent flamboyant d'aise.

– Absolument.

– Tu vois ? fit-il à un voisin qui se dépêcha d'enfoncer le cou dans ses épaules. Qu'est-ce que je te disais ? (Puis, s'adressant au muphti :) Peut-on essayer de les convaincre de nous suivre ?

– Ils n'en valent pas la peine. Combien sont-ils, dans l'AIS ? Quelques centaines de brigands de grand chemin, quelques poignées de croque-mitaines tout juste bons à effaroucher des gosses insomniaques ? Nous n'avons que faire d'eux. Pour nous, ce sont des morts que les fossoyeurs répugnent à enterrer. Le destin de la nation est entre nos mains, à nous. Nous sommes des milliers dans les maquis, des millions dans les villes, nous sommes déjà le peuple de demain. La preuve est autour de vous : ces montagnes où pas un *taghout* ne s'aventure, ces foules qui paniquent au bruit de nos pas, ces artères qui tremblent sous l'éruption de nos bombes, ces

cimetières qui accueillent, tous les jours, la charogne de prévaricateurs en voie d'extinction... En doutez-vous ?

– Non, cheikh.

– Je n'ai pas entendu.

– NON, cheikh !

– Celui qui doute de notre parole doute de celle du Seigneur. Celui-là verra les laves incandescentes de l'enfer transformer ses cris en torches inextinguibles. Méfiez-vous du Malin, mes frères. Il guette le moindre de vos fléchissements intérieurs pour s'ancrer en vous. Un *moudjahid* doit rester vigilant. Ne doutez jamais, jamais, jamais de votre émir.

incarnait quelque imam messianique dont la silhouette provoquait l'hystérie collective. Après les festins auxquels tout le monde était convié, on rassemblait la population autour de la mosquée, et le muphti donnait libre cours à ses théories. Il parlait d'un pays mirobolant, aux lumières éclatantes, où les hommes seraient libres et égaux, où le bonheur serait à portée de main... un pays où, la nuit, on entendrait bruire les jardins du Seigneur comme on entend, chaque matin, retentir l'appel du muezzin.

L'automne s'enfuyait devant la progression de la *katiba*. Chourahbil se taillait une légende. Il avait une épouse dans chaque bourgade et un trésor dans chaque maquis. On ramassait les collectes de fonds par sacs entiers et on rackettait les hameaux réticents. Quelquefois, pour assujettir davantage les alliés et faire rentrer dans les rangs les

« insoumis », on massacrait une famille par-ci, on brûlait des fermes par-là, au hasard des tournées. Lorsqu'un douar n'avait rien à se reprocher, on lui sortait immanquablement un notable indésirable ou une attitude répréhensible pour le châtier. Les téléviseurs et la radio étaient interdits, leurs propriétaires fouettés. **On traquait les conjurateurs, les imams indociles, les figures emblématiques de naguère, les femmes indélicates et les parents de *taghout*. Ceux-là étaient égorgés, décapités, brûlés vifs ou écartelés, et leurs corps exposés sur la place.**

Parallèlement, on débusquait les fractions de l'ALS pour les repousser loin des agglomérations et des régions névralgiques. De cette façon, on les isolait de leurs bases logistiques pour les affamer afin de les obliger à se prosterner devant le GIA. Quelques escarmouches fusaient par endroits, dérisoires. Sous-équipés, moins galvanisés, les *boughat* déguerpissaient au plus vite, renonçant à leurs repaires et à leurs documents. Parfois, un groupe acculé rendait les armes. Il serait réduit à l'esclavage pur et simple avant de finir dans le fossé.

Par ailleurs, lors des ratissages, l'armée, encore tâtonnante, revenait bredouille. Trop lourde, elle se trahissait dès le départ et arrivait toujours trop tard sur les lieux. Chourahbil n'avait qu'à se déporter sur le côté pour laisser passer l'orage avant de s'attaquer aux unités isolées à leur retour des opérations. Grâce aux prouesses d'Abdoul Bacir, on minait les pistes, piégeait les véhicules intentionnellement abandonnés sur place, infligeant ainsi des pertes à l'ennemi sans avoir à croiser le fer avec lui.

La population coopérait avec l'émir. Elle lui signalait, à temps, les mouvements des militaires, leurs itinéraires, leurs compositions et leurs desseins. Dès qu'un cantonnement était déployé quelque part, il était identifié et évalué. Les postes de gendarmerie, que l'on construisait dans le « secret absolu », étaient dynamités la veille de leur occupation ;

parfois une bombe transformait le jour de l'inauguration en boucherie. Plus les *taghout* s'obstinaient à gagner du terrain, et plus le GIA élargissait son espace vital. La recrudescence des attentats, en plein cœur des villes et villages, l'exode rural massif qui engrossait les banlieues, la psychose qui y régnait, les enlèvements au nez des vigiles, les attaques contre les barrages et les patrouilles, les engins explosifs semés dans les enceintes et cités militaires, toute cette avalanche de frappes et de harcèlement déstabilisait les « autorités » et livrait le reste du pays, la campagne et les réseaux routiers aux bons soins des *katiba*. On assistait alors à l'ilotage de l'ennemi dont l'influence rétrécissait comme peau de chagrin et aux appétits extensifs des émirs qui, enivrés par

cris aux plus coriaces. Devant la dégradation du moral de ses hommes, Abdel Jalil décida de reprendre les choses en main. Il n'était pas encore sans risques de solliciter l'aide des villages voisins. Une indiscretion, et les forces de l'ordre rappliqueraient. Amoindrie et livrée à elle-même, la *katiba* ne survivrait pas à un deuxième ratissage. Nafa et sa *saria* étaient contraints d'opérer à des lieues à la ronde pour ne pas trahir l'hypothétique zone vie de l'unité. À la tête de ses meilleurs sbires, il parcourait les collines et les bosquets, durant des jours et des nuits, détournait un camion sur une route perdue, volait du cheptel dans les bergeries isolées, délestait les marchands ambulants de leurs provisions et rentrait au camp en prenant soin de brouiller les pistes. Il s'attaqua aussi à un centre de handicapés et à une mosquée pour réquisitionner du matériel d'intendance, des livres religieux et des tapisseries.

Entre-temps, les choses se compliquaient considérablement. Les harcèlements militaires se poursuivaient, et les groupes armés n'arrêtaient pas de reculer, livrant le terrain aux *taghout*. Des casernes s'implantaient jusque dans les forêts, d'autres dans les villages. Parallèlement, la population commençait à se rétracter. Les premiers groupes de patriotes se constituaient par endroits...

Un soir, Nafa Walid fut convoqué par l'émir de la *katiba*. À l'intérieur de la grotte tapissée de tentures volées, Abdel Jalil affichait une mine sinistre. À côté de lui se tenait Zoubeida, son épouse, une femme de fer sanglée dans une tenue bariolée, les pieds dans des espadrilles et le pistolet à la ceinture. Elle était belle et grande. Son regard magnétique désarçonnait toujours Nafa qui n'osait jamais le soutenir plus de deux secondes. Derrière elle, assis en fakir sur une natte, Othmane, un ancien imam de Blida, paraissait inquiet. En face de lui, debout sur ses courtes jambes, un certain Ramoul se triturait les doigts.

Ramoul était un riche marchand de bétail de la région. Sa ferme se trouvait au sortir de la bourgade d'Ouled Mokhtar, de l'autre côté de la forêt. Âgé d'une cinquantaine d'années, il resplendissait de santé derrière son accoutrement usé et malodorant. Visiblement mal à l'aise, ses yeux s'agitaient très vite sous son turban crasseux. Il serra la main de Nafa en s'inclinant comme un valet.

– Vous vous connaissez ? fit l'émir.

– On se croise, de temps en temps.

– **Eh bien, Sy Ramoul nous confirme les rumeurs qui font état de la mobilisation d'une frange sociale contre nous. Ce que nous croyons**

être une propagande orchestrée par les *taghout* s'avère être une réalité. Et elle a tendance à se généraliser. Des villages préparent l'accueil de détachements militaires dans le but de mettre sur pied leurs propres groupes de résistance. Ainsi, les douars de Matmar, Chaïb, Boujara, et les tribus de Ouled Mokhtar, des Riah et des Messabih sont en train de monter leurs avortons contre nous. Il paraît, d'après Sy Ramoul, que des dossiers de demande d'armes sont déposés tous les jours auprès de la gendarmerie.

– C'est vrai, dit Ramoul en branlant la tête.

Abdel Jalil tambourina sur une table basse pour le rappeler à l'ordre. Ses yeux se plissèrent quand il reprit :

– Dieu merci, la gangrène n'a pas encore pourri notre territoire. Cependant, des

Kassem n'aurait pas dû jeter son dévolu sur cette colline teigneuse perdue au fin fond des forêts. Oublié des dieux et des hommes, il allait payer très cher son ascèse. C'était un hameau misérable, aux masures rabougries jetées pêle-mêle au milieu des champs, sans allées, sans même une mosquée ; juste un imbroglio de patios se tournant le dos les uns aux autres et qui n'avaient pas grand-chose à envier aux enclos à bestiaux. Des gamins haillonneux jouaient dans les vergers, malgré la pluie et les rafales du vent. Leurs cris se confondaient aux jappements des chiots. Sur l'unique piste fangeuse desservant le douar, un groupe d'hommes tentait de réparer un tracteur. Par endroits, des femmes s'affairaient dans leur cour, la tête dans un torchon. Quelques cheminées fumaient, quelques fenêtres battaient, mais nulle part Nafa ne vit une raison de renoncer à ses projets.

Dans le ciel boursoufflé de nuages cuivrés, le soleil du soir refusait de se montrer. Comme si ce qui se préparait ne le concernait pas. Un éclair sanctionna le roulement du tonnerre. La pluie s'acharna sur le lieu-dit, sans l'éveiller à lui-même...

– N'épargnez ni leurs avortons ni leurs bêtes, cria Zoubeida.

Scindée en quatre groupes, la *katiba* encercla le village. Les paysans, autour du tracteur, n'eurent pas le temps de réaliser leur méprise. Les premiers coups de

hache leur fracassèrent le crâne. Les enfants suspendirent leur chahut. Soudain, ils comprirent leur malheur et s'enfuirent vers les gourbis. **C'était parti. Plus rien ne devait arrêter la roue du destin. Pareils aux ogres de la nuit, les prédateurs se ruèrent sur leurs proies. Le sabre cognait, la hache pulvérisait, le couteau tranchait. Le hurlement des femmes et des gosses couvrit celui du vent. Les larmes giclaient plus haut que le sang. Les portes frêles des chaumières s'écroulaient sous les ruades. Les bourreaux massacraient sans peine et sans merci. Leurs épées coupaient nette la course éperdue des mioches, brassaient l'âme des suppliciés. Bientôt les cadavres s'entassèrent dans les patios, bientôt le sang rougit les flaques de pluie. Et Nafa frappait, frappait, frappait ; il n'entendait que sa rage battre à ses tempes, ne voyait que l'épouvante des visages torturés. Pris dans un tourbillon de cris et de fureur, il avait totalement perdu la raison (...)** (Lorsque je suis revenu à moi, c'était trop tard. Le miracle n'avait pas eu lieu. Aucun archange n'avait retenu ma main, aucun éclair ne m'avait interpellé. J'étais là, soudain dégrisé, un bébé ensanglanté entre les mains. J'avais du sang jusque dans les yeux. Au milieu de ce capharnaüm cauchemardesque jonché de cadavres d'enfants, la mère